

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

+ + +

ANDRÉ BELLEAU II: LE TEXTE MULTIPLE

125 HIVER 2017



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

+ + +

VOLUME XLII NUMÉRO 2 (125)
HIVER 2017

VOIX ET IMAGES EST PUBLIÉE
SOUS L'ÉGIDE DU
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES
LITTÉRAIRES DE
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À
MONTRÉAL AVEC LE
CONCOURS DU FONDS DE
RECHERCHE DU QUÉBEC
— SOCIÉTÉ ET CULTURE ET
DU CONSEIL DE RECHERCHES
EN SCIENCES HUMAINES DU
CANADA. LES TEXTES
PUBLIÉS DANS *VOIX ET
IMAGES* EXPRIMENT
LIBREMENT LES OPINIONS DE
LEURS AUTEURS OU
AUTEURES. ILS N'ENGAGENT
PAS LA RESPONSABILITÉ DE
L'ÉDITEUR.

UQÀM

LA REVUE *VOIX ET IMAGES*
EST, DEPUIS 2005,
ENTIÈREMENT PUBLIÉE SUR
DU PAPIER RECYCLÉ 100 %
POST-CONSOMMATION.



COMITÉ DE RÉDACTION
Anne Élane Cliche, directrice
Université du Québec
à Montréal
Luc Bonenfant
Université du Québec
à Montréal
Jane Everett
Université McGill
Dominique Garand
Université du Québec
à Montréal
Stéphane Inkel
Université Queen's
Michel Lacroix
Université du Québec
à Montréal
Jean Morency
Université de Moncton

SECRÉTAIRES
DE RÉDACTION
Annie-Claude Boulianne
Carmélie Jacob
Université du Québec
à Montréal

CONSEIL
Jacques Allard
Université du Québec
à Montréal
Bernard André
Université du Québec
à Montréal
Marie-Andrée Beaudet
Université Laval
Renald Bérubé
Université du Québec
à Rimouski
André Brochu
Université de Montréal
Daniel Chartier
Université du Québec
à Montréal
Jean-François Chassay
Université du Québec
à Montréal
Robert Dion
Université du Québec
à Montréal
Louise Dupré
Université du Québec
à Montréal
Jacinthe Martel
Université du Québec
à Montréal
Andrée Mercier
Université Laval
Jacques Pelletier
Université du Québec
à Montréal
Lucie Robert
Université du Québec
à Montréal
Max Roy
Université du Québec
à Montréal
Lori Saint-Martin
Université du Québec
à Montréal
André Vanasse
Université du Québec
à Montréal

CORRESPONDANTES ET
CORRESPONDANTES
Réjean Beaudoin
Université de
Colombie-Britannique
Zilá Bernd
Université fédérale
du Rio Grande do Sul, Brésil
Patrick Coleman
UCLA, États-Unis
Dominique Combe
Université de la Sorbonne
Nouvelle Paris 3, France
Jacques Dubois
Université de Liège, Belgique
Carla Fratta
Université de Bologne, Italie
Mary Jean Green
Dartmouth College,
New Hampshire, États-Unis
Petr Kyloušek
Université Masaryk de Brno,
République tchèque
F. Peter Kirsch
Université de Vienne, Autriche
Józef Kwaterko
Université de Varsovie, Pologne
Jaap Lintvelt
Université de Groningue,
Pays-Bas
Robert Major
Université d'Ottawa
Janet Paterson
Université de Toronto
Vijayalakshmi Rao
Université Jawaharlal Nerhu,
New Delhi, Inde
Yannick Resch
Université d'Aix, France
Ben Z. Shek
Université de Toronto
Patricia Smart
Université Carleton
Anthony Wall
Université de Calgary

ÉDITEUR
**Université du Québec
à Montréal**

PRODUCTION
Conception graphique
orangetango
Révision
Noémie Thibodeau
Mise en pages
Édiscript enr.
Œuvre en couverture
Peter Hoffer, *English Pine*, huile,
acrylique, résine époxy, vernis
dammar et argile sur toile de
lin, 2016, 90 cm × 68 cm. Nous
remercions chaleureusement
l'artiste de nous avoir permis
d'utiliser son œuvre à titre
gracieux.

RÉDACTION
Voix et Images
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale Centre-ville
Montréal (Québec), H3C 3P8
Téléphone
+1 514 987-3000, poste 6664
Télécopieur
+1 514 987-8218
Courriel
voix.images@uqam.ca
Site Web
www.voixetimages.uqam.ca

ABONNEMENT
**Société de développement
des périodiques culturels
québécois (SODEP)**
SODEP (*Voix et Images*)
C.P. 160, succursale Place d'Armes
Montréal (Québec), H2Y 3E9
Téléphone
+1 514 397-8669
Courriel
abonnement@sodep.qc.ca
Site Web
www.sodep.qc.ca

ABONNEMENT
NUMÉRIQUE
Les institutions qui souscrivent à
un abonnement numérique sur
le site d'Érudit (www.erudit.org)
ont droit à une réduction sur le
tarif d'abonnement régulier.

Voix et Images est indexée dans
Repère, *ISI (Institute for
Scientific Information)*, *L'Argus
des communications*, le
*Répertoire des périodiques
universitaires de langue
française*, *l'Index des périodiques
canadiens*, la *Banque Francis*, le
*Canadian Literary Periodicals
Index* et *MLA Directory of
Periodicals*.

ISSN 0318-9201
ISBN version pdf :
978-2-924587-11-9

Tous droits de reproduction, de
rédaction et d'adaptation
réservés, 2017.

Dépôt légal — 1^{er} trimestre 2017
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

+ + +

DOSSIER

7 André Belleau : le texte multiple

DAVID BÉLANGER, JEAN-FRANÇOIS CHASSAY et
MICHEL LACROIX

13 Portrait de l'intellectuel « intermédiaire ». Engagement de la parole et du geste chez André Belleau

JULIEN LEFORT-FAVREAU

25 Trahir Belleau, ou Y a-t-il une intellectuelle dans la salle ?

MARIE PARENT

35 La poésie à distance

FRANÇOIS DUMONT

47 André Belleau, lecteur de Norbert Wiener

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

59 André Belleau à la radio ou La théorie littéraire dialoguée

MICHELINE CAMBRON

71 André Belleau à l'épreuve de l'étranger. L'exemple de l'Allemagne

ROBERT DION

85 « Un coup délivré de Trudeau... » À propos de la correspondance entre André Belleau et Pierre Vadeboncoeur (1978-1985)

JONATHAN LIVERNOIS

95 Rabelais au pluriel. André Belleau et l'unité perdue

PIERRE NEPVEU

103 Douze textes brefs sur Belleau

MICHEL LACROIX

117 Bibliographie d'André Belleau

BENOÎT MELANÇON

ÉTUDE	137	Mémoire traumatique et mémoire collective dans <i>Kamouraska</i> ALEX GAGNON
CHRONIQUES		
ESSAIS/ÉTUDES	153	Territoires féconds ANNE CAUMARTIN
ROMAN	161	Sous la neige et les bombes DANIEL GRENIER
POÉSIE	169	Dense est l'air NELSON CHAREST
DRAMATURGIE	179	Comédie, la mal-aimée LUCIE ROBERT
LIVRES REÇUS	187	
RÉSUMÉS	189	
ABSTRACTS	193	
RESÚMENES	197	
BIBLIOGRAPHIES	202	

DOSSIERS EN COURS DE PRÉPARATION

« Les genres médiatiques (1860-1900) »

« Poétiques de la parole : le *parler* dans l'écrit »

+ + +

DOSSIER

+ + +

ANDRÉ BELLEAU II: LE TEXTE MULTIPLE

+ + +

sous la direction
de David Bélanger, Jean-François Chassay et Michel Lacroix

+ + +

ANDRÉ BELLEAU : LE TEXTE MULTIPLE

+ + +

DAVID BÉLANGER

Université du Québec à Montréal

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Université du Québec à Montréal

MICHEL LACROIX

Université du Québec à Montréal

Rigoureux, André Belleau aimait peu cependant les méthodes trop rigides et préférait le diffus, le multiple et l'interdiscursivité, qui mettaient davantage à profit une véritable « essayistique ». Le précédent volet du dossier que nous lui consacrons (« André Belleau : Relire l'essayiste ») déplaçait cet aspect de son œuvre. Une attention toute particulière était alors accordée à sa *manière*, à sa parole qui réfutait les idées reçues. Il fallait commencer par là afin d'affirmer le statut d'écrivain qui est le sien. L'essai appelle une écriture travaillée par les contingences de la société, et en ce sens — il s'agit de la boutade que Belleau offre en ouverture de sa « Petite essayistique » —, l'essayiste est un réécrivain au même titre que le poète ou le romancier :

On entend encore dire dans notre milieu : « Nous, les poètes et les romanciers, nous travaillons avec la vie tandis que vous, pauvres essayistes, vous travaillez avec ce que nous faisons. » Mais ce qu'on oublie, c'est que les romanciers travaillent aussi avec ce qui a été dit et écrit avant eux, si bien qu'ils ne jouissent pas d'une sorte d'antériorité métaphysique ou de droit vis-à-vis ce qu'on pourrait appeler la vie ou l'art ou la substance première de l'art. La plupart des critiques et des essayistes — du moins je l'imagine — sont conscients du caractère nécessairement second de leur entreprise. [...] [Les écrivains, eux,] ne le savent pas ou feignent de l'ignorer¹.

Belleau, à juste titre, semble assumer le caractère second de son entreprise, mais, s'il commente la littérature québécoise, l'œuvre de Rabelais et plusieurs autres, il produit aussi du discours, avance des idées, crée une pensée en travaillant directement — comme le romancier, comme le poète — à partir de la société dans laquelle il s'inscrit. Comme tout écrivain, Belleau est placé aux premières loges de la société, tâchant d'en comprendre l'évolution, d'en saisir les idéologies, les conflits, les contradictions. Et ces mouvements sont nombreux dans les années où il œuvre, celles allant de la décennie 1960 aux années 1980.

1 André Belleau, « Petite essayistique » [1983], *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, Montréal, Primeur, coll. « L'échiquier », 1984, p. 7.

Ce Belleau préoccupé par la société, y jouant un rôle de penseur, de passeur (à l'Office national du film, à *Liberté*, à l'Université du Québec à Montréal), mérite que *Voix et Images* lui consacre un second dossier, qui mette en évidence un engagement ne se limitant pas à la littérature, même s'il y revient toujours. André Belleau n'a jamais voulu être confiné à sa spécialité littéraire, comme en témoigne l'ironie mordante de son «Portrait du prof en jeune littératurologue»: «Enseigner la littérature à l'Université, écrivait-il, c'est désormais une activité spécifique garantie par une technicité pertinente [...]. Voilà le prof comme spécialiste des textes, celui qui justement procède à leur examen spécialisé, pour tout dire: un littératurologue².» Contre cette perception strictement technique, il revendiquait pour la littérature la fonction politique qui lui revient:

Exercice du langage pour lui-même et en lui-même, la littérature n'est pas pour autant autonome. Elle signifie toujours le réel (plus précisément l'homme et la société). Par elle, le réel s'actualise. [...] La poétique n'est pas réductible au politique. Quand on l'aura vraiment compris, on se rendra compte que, paradoxalement, même la grammaire est politique (et aussi morale)³.

Ces mots, écrits pour la revue *Situations* en 1974, permettent de prendre la mesure de son esprit critique et de sa «conception marxiste de la littérature⁴» nourrie par les ouvrages de Lukács, évidemment, mais aussi, «dans une moindre mesure», écrit-il, par ceux de Bakhtine et d'Auerbach. Cette conception

transporte certaines notions très larges, très fécondes et très «opératoires», comme par exemple celles de totalité, multiplicité, devenir, etc. [...] Ce sont des concepts critiques. Ils privilégient le multivoque par rapport à l'univoque et tendent à récuser toute vision fragmentée, mutilée, donc aliénante de l'homme⁵.

Suivre André Belleau hors des domaines précis de l'écriture essayistique, c'est-à-dire dans ses marges, c'est peut-être retrouver l'essentiel de son œuvre — ou du moins le lieu qui permet de la saisir. En effet, le choix que fait l'essayiste de refuser la fragmentation du savoir, au nom d'une plus grande unité⁶, le mène à investir différents médias: revues, radios, livres, cours. Il multiplie les rôles et, par là, les prises de parole diversifiées, fuyant l'étiquette de «littératurologue» que l'institution semble vouloir lui apposer.

2 André Belleau, «Portrait du prof en jeune littératurologue» [1980], *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 91.

3 André Belleau, «Littérature et politique» [1974], *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, p. 97.

4 *Ibid.*, p. 98.

5 *Ibid.*

6 Ne mentionnons que la distinction qu'il propose entre «roman du code» et «roman de la parole» présentée dans son *Romancier fictif*: dans les deux cas, Belleau constate une perte en regard d'un statut «plein» de la littérature. Le «carnaval» joue souvent ce rôle dans son écriture, y représentant l'unité de la parole sociale (contre sa fragmentation codée entre «littérature sérieuse» et «littérature populaire», entre «tout le monde» et «spécialisés»). André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, coll. «Visées critiques», 1999 [1980], p. 79-83.

«André Belleau: le texte multiple» s'intéresse à la multiplicité générique (essais, carnets, poèmes, nouvelles, textes pour la radio, etc.), à la multiplicité des sujets aussi bien. L'œuvre de Belleau multiplie les points de vue sur ses objets, soit par la fragmentation, soit par le saut allant du détail au regard d'ensemble, soit enfin par le refus de se loger en un centre. En effet, ce refus de parler en spécialiste depuis ce centre est inhérent à sa pratique, et on l'observe même dans sa méthode, alors qu'il ouvre sa thèse, à la manière d'Erich Auerbach pour son *Mimésis*, par une analyse contrastée de deux œuvres, *Au pied de la pente douce* et *Rue Deschambault*; cette manière d'entrer, d'emblée, dans le vif du sujet, en donnant la parole aux œuvres avant toute chose, constitue en soi une prise de position en regard de la vulgate scientiste qui sévissait alors dans l'Hexagone. S'il cite volontiers Gérard Genette ou Roland Barthes, Belleau donne la place de choix au vieux romaniste, celui qui ose se colleter avec des corpus n'ayant que peu à voir les uns avec les autres — de *l'Illiade* à *Mrs Dalloway*! — pour asseoir une hypothèse en soi essayistique. Auerbach trace le constat suivant, alors qu'il achève sa longue traversée de la représentation des classes sociales dans la littérature occidentale, constat qui ne pouvait que ravir Belleau: «Les catégories sociales et leurs différents modes de vie se sont inextricablement mêlés [...]. Au-dessous des conflits, et aussi à travers eux, se poursuit un processus d'égalisation aussi bien économique que culturel⁷.» Ce discours d'après les textes, capable de se déplacer comme naturellement vers la réalité sociale, suppose une licence que la science ne peut guère promettre. Contre la science littéraire, Belleau embrasse la *méthode* d'Auerbach, auscultant les œuvres occidentales pour parler moins de la littérature que de leur signification pour le réel, de l'homme et de la société. Sa fascination pour la pensée de Mikhaïl Bakhtine repose sur la même prémisse: outre la conception du carnavalesque au centre de *L'œuvre de François Rabelais*, on retrouve chez Bakhtine cette pensée englobante de la littérature, pensée qui se refuse à la réduire à sa spécificité et à son fonctionnement. Certes, le grand dialogisme bakhtinien ne récuse pas la spécificité de la littérature, cependant il déplace la question, ne demandant plus «en quoi ceci est littéraire», mais plutôt: «comment la littérature s'accommode-t-elle des discours du monde?» Ce déplacement se retrouve au fil des articles de Belleau, notamment lorsqu'il parle de sociologie littéraire. Sa manière de penser l'autonomie de la littérature paraît révélatrice: «L'institution n'est pas la cause du texte, elle en est la condition⁸», écrit-il. On ne peut penser la littérature hors de ses spécificités, comme on ne peut faire une littérature sans institution. La signification profonde des œuvres se trouverait alors moins dans leur poétique que dans ce que cette poétique médiatise de la société et du discours social. Belleau appelle sans cesse ces allers-retours, aspire ainsi à atteindre cette lecture plus *totale*.

Contre l'aliénation et la mutilation qui charcutent l'individu moderne, André Belleau oppose donc la littérature. Cette littérature, toutefois, se conçoit dans sa visée englobante, dans son ambition d'atteindre le multiple, dans sa non-réduction

7 Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1968 [1946], p. 548.

8 André Belleau, «Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise» [1981], *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, p. 155.

aux technicités de spécialiste. « André Belleau : le texte multiple » se propose alors de présenter ce Belleau-là, dans ses discours sur la littérature, mais aussi à côté d'elle ; toujours, néanmoins, *avec* elle.

+

André Belleau a été membre fondateur de la revue *Liberté* en 1959, il a scénarisé des cycles radiophoniques, agi en cela en vulgarisateur ; il fut un étudiant sur le tard, rabelaisien converti, par les nécessités géographiques, en québécois ; il fut professeur, un observateur engagé dans les luttes de son temps. Un essayiste, surtout. Les positions multiples de Belleau dessinent une figure de « l'intellectuel intermédiaire ». Cette figure, Julien Lefort-Favreau l'examine et la retourne dans son article pour lui faire parler d'aujourd'hui :

Y aurait-il quelque chose au sein même de la définition de l'intellectuel qu'offre en pointillé Belleau qui empêcherait son appropriation ? Y a-t-il quelque chose dans la conception de l'intellectuel élaborée par Belleau dès les années soixante et jusqu'à son décès qui rend difficile la remise en jeu de ses idées par une jeune génération⁹ ?

Pour répondre à ces questions, l'auteur traverse les écrits de Belleau, notamment ses réflexions sur le conflit des codes, ainsi que certains témoignages, à la recherche de cette idée *totalisante* de l'intellectuel, devenue, à force de spécialisation, à force de « littératurologie », inaccessible.

Là où Lefort-Favreau se demande comment Belleau peut (mais difficilement) être un modèle aujourd'hui, Marie Parent souligne que, sur certains plans, il appelle la critique — au sens évaluatif du terme — plutôt que l'affiliation. En ce sens, l'auteure montre que l'homme de lettres, pour totalisante que puisse être sa démarche, fait l'impasse sur l'ensemble des questions qui concernent les femmes. Elle révèle la surdité latente chez Belleau, comme par ailleurs chez une génération d'intellectuels — « les gars » —, devant la question féministe. Plus encore, en traquant les manifestations de l'essayiste dans *Liberté*, lieu où sa pensée s'est développée tout au long de son parcours intellectuel, elle suggère qu'on s'y bat contre les mutilations et les aliénations, mais en reconduisant l'aliénation du sujet féminin, réduit au statut de faire-valoir.

François Dumont s'intéresse également à une absence dans la pensée de l'essayiste. En effet, il relève l'indifférence relative que Belleau affiche vis-à-vis de la poésie, ce qui, pour un lettré de la génération de l'Hexagone, paraît pour le moins étonnant. La poésie, il est vrai, s'avère moins dialogique que le roman selon la conception de Bakhtine et se trouve, dans la grande concurrence des genres, placée contre l'essai et la nouvelle, que Belleau pratique. Or, convient Dumont, « malgré la mise à distance de la poésie à laquelle il participe à *Liberté* en contribuant à faire de l'essai l'étendard de la revue, et malgré sa remise en question de la domination théorique du

9 Julien Lefort-Favreau, « Portrait de l'intellectuel "intermédiaire". Engagement de la parole et du geste chez André Belleau », dans le présent dossier, p. 14.

genre poétique, Belleau reste très attaché à la poésie¹⁰». Cet attachement est néanmoins indirect, en constant décalage, car la poésie selon Belleau s'avère hantée par l'institution qui en reconduit le prestige. Cet aspect se lie évidemment au goût pour la marge — et partant, la marge générique — qu'a toujours entretenu l'essayiste.

À la lecture de «André Belleau, lecteur de Norbert Wiener» de Jean-François Chassay, rien ne semble mieux représenter le fantasme d'unité dont rêve Belleau que la cybernétique de Norbert Wiener, cette pensée développée dans le sillage de la quête, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, d'un «métadiscours [...] permettant de faire des ponts entre des domaines de recherche de plus en plus spécialisés¹¹». Grâce à l'article de Belleau consacré au mathématicien («Wiener et McLuhan») et à une série radiophonique de vingt-six épisodes intitulée *La cybernétique et Nous*, scénarisée par l'essayiste, Chassay développe un portrait double, à la fois de Wiener et de Belleau, capable d'éclairer réciproquement chacun des penseurs et les clés de leurs concepts.

Une série radiophonique se trouve aussi au centre de l'examen que propose Micheline Cambron. L'auteure présente méthodiquement la série de cinq épisodes que Belleau scénarisa dans les années 1970, intitulée *Regards neufs sur la littérature*. L'objet des émissions consiste en une vulgarisation des travaux de la nouvelle critique, donnant à entendre, entre autres, les voix de Tzvetan Todorov, de Gérard Genette, de Roger Fayolle, de Michel Deguy et de Hans-Robert Jauss. Cambron, dans son analyse, traque les prises de position, les effets de scénarisation et de réalisation permettant de reconnaître Belleau — à travers la voix du Lecteur qu'il fait intervenir ou dans les questions auxquelles doivent répondre les différents théoriciens.

Dans son article «André Belleau à l'épreuve de l'étranger. L'exemple de l'Allemagne», Robert Dion donne accès à une facette de Belleau quelque peu inédite; évidemment, la passion de l'essayiste pour l'Allemagne, à la fois pour ses théoriciens et pour sa production littéraire, n'aura échappé à personne. Néanmoins, cette passion, accompagnée d'un certain inconfort en regard de son étiquette de «québécois», pourra étonner. L'analyse de divers écrits de Belleau — dont une communication inédite consacrée à Hofmannsthal — ainsi que la lecture de son journal permettent à l'auteur de présenter la place centrale de l'Allemagne dans l'œuvre de l'essayiste: «Belleau, écrit Dion, situe la langue et la culture allemandes à l'origine de son plan de formation autant que de sa détermination à faire œuvre¹².»

Les trois dernières collaborations du dossier revêtent une dimension plus personnelle. Jonathan Livernois, d'abord, nous présente un Belleau épistolier. Il rend compte, plus spécifiquement, de ses échanges avec l'essayiste et syndicaliste Pierre Vadeboncoeur. La réflexion de Livernois met de l'avant la place centrale occupée par un rival «sur le long cours» dans la génération intellectuelle de Belleau: Pierre Elliot Trudeau. L'auteur pose en ce sens l'hypothèse que la correspondance Vadeboncoeur-Belleau mène ce dernier à chercher «le moyen, littéraire, d'en finir avec un obstacle,

10 François Dumont, «La poésie à distance», dans le présent dossier, p. 41.

11 Jean-François Chassay, «André Belleau, lecteur de Norbert Wiener», dans le présent dossier, p. 48.

12 Robert Dion, «André Belleau à l'épreuve de l'étranger. L'exemple de l'Allemagne», dans le présent dossier, p. 75.

politique, à l'épanouissement de sa génération : Pierre Elliott Trudeau¹³». La participation de Vadeboncoeur à l'aventure de *Cité libre* et ses orientations politiques non équivoques en font un interlocuteur de choix.

L'article de Pierre Nepveu rappelle quant à lui l'étudiant Belleau, à la fin des années 1960, à l'époque où des maîtres ont marqué son approche de la littérature (Georges Straka et Michaël Baraz). C'est surtout son interprétation de l'œuvre de François Rabelais, à laquelle Belleau aura consacré un mémoire de maîtrise, qu'observe Nepveu, montrant qu'un Rabelais prébakhtinien entraînait alors en contradiction, ou du moins en dialogue conflictuel, avec les interprétations dominantes, notamment celle de Baraz. L'auteur éclaire bien la signification distincte du « multiple » contenue dans la pensée de Bakhtine, reprise par Belleau : cette quête du multiple capable d'unir l'ancien et le nouveau, le bas et le haut, le sérieux et le vulgaire.

Enfin, le texte de Michel Lacroix cherche à saisir un portrait mouvant, explorant dans « Douze textes brefs sur Belleau » autant d'aspects de son écriture et de sa pensée. Son rapport à l'administration comme à la théorie, son statut social que traduit un malaise constant dans ses écrits ou dans ses archives, se trouvent au centre d'un regard porté vers les marges. Un souhait, qui se trouve au cœur de ce numéro, est exprimé dans les dernières lignes de l'article de Lacroix : que « peu à peu [...] l'examen critique des propositions de Belleau perme[tt]e de relancer ses idées, et non plus simplement de les réaffirmer¹⁴ ». Et il semble bien que les deux volumes consacrés à André Belleau par *Voix et Images*, très peu visités par l'hommage, la louange, la reconduction du dogme, permettent précisément de mieux comprendre l'œuvre d'un écrivain et la pensée d'un théoricien, de mieux mesurer son apport et, surtout, de baliser pour les nouveaux chercheurs le sentier d'une pensée qui a trop à dire pour tomber dans l'oubli.

13 Jonathan Livernois, « "Un coup délivré de Trudeau..." À propos de la correspondance entre André Belleau et Pierre Vadeboncoeur (1978-1985) », dans le présent dossier, p. 86.

14 Michel Lacroix, « Douze textes brefs sur Belleau », dans le présent dossier, p. 115.

PORTRAIT DE L'INTELLECTUEL
« INTERMÉDIAIRE »
Engagement de la parole et du geste
chez André Belleau

+ + +

JULIEN LEFORT-FAVREAU

Université de Sherbrooke/Université Queen's

Cet article vise à définir le concept d'intellectuel chez André Belleau, tâche quelque peu ardue en raison du caractère fuyant de la notion au fil de son œuvre. Le titre *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, par son ironie peu assertive, met la puce à l'oreille. Belleau émet un doute : la fonction d'intellectuel est d'emblée définie par une absence potentielle, voire par une négation. Et s'il n'y avait aucun intellectuel dans la salle ? On connaît l'anecdote restituée avec humour par Belleau : à l'automne 1981, Pierre Elliott Trudeau, s'adressant à des organisateurs politiques, leur lance, complice, la boutade suivante : « Il n'y a sûrement pas d'intellectuels dans la salle. » L'anti-intellectualisme de Trudeau pourrait s'avérer insignifiant s'il n'était pas évoqué dans un texte publié dans *Liberté* en 1983, que Belleau intitule justement : « Les écrivains québécois sont-ils des intellectuels ? » Belleau y définit la notion d'intellectuel *contre* un discours social qui le marginaliserait ou qui le dépeindrait de manière péjorative. Belleau conclut ainsi ce court article, où le populisme d'Yves Beauchemin et de Claude Jasmin est l'objet de railleries : « Q : Les écrivains [québécois] sont-ils des intellectuels ? R : Oui, mais l'idéologie de leur société leur défend de l'avouer¹. » Belleau, sans définir précisément son acception du terme, expose les rouages de son esprit fondamentalement dialectique : le point de référence pour identifier un intellectuel serait le discours qui l'empêche de l'être pleinement. Dans « La passion de l'essai », conférence prononcée en 1981 et publiée de manière posthume en 1987, il met en place cette curieuse ascèse : si l'écrivain est un intellectuel qui ne peut pas l'avouer, l'essayiste est pour sa part un intellectuel qui avoue l'être². Pourquoi, en effet, s'arrêter en si bon chemin et s'entêter à séparer l'écrivain et l'intellectuel (reconduisant ainsi la distinction « quêtaine » entre créateur et critique³), d'autant plus que les différences entre les deux fonctions ne semblent persister que par le biais d'une fantasmatique scène d'aveu ?

Rachel Nadon remarque dans son essai *La résistance en héritage* une relative absence de Belleau dans les pages du *Liberté* contemporain, tout en notant une forme de descendance discrète :

- 1 André Belleau, « Les écrivains québécois sont-ils des intellectuels ? » [1983], *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 157. Belleau souligne.
- 2 André Belleau, « La passion de l'essai », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 96.
- 3 André Belleau, « Petite essayistique » [1983], *Surprendre les voix*, p. 86.

La position offensive et la filiation aquinienne que choisit le nouveau comité [entre 2006 et 2011] pour redéfinir *Liberté* laissent Belleau dans l'ombre; son legs se situe du côté d'une méthode de lecture, d'une éthique de la «recherche» et d'une pratique attentive des discours et des signes de la culture⁴.

Y aurait-il quelque chose au sein même de la définition de l'intellectuel qu'offre en pointillé Belleau qui empêcherait son appropriation? Y a-t-il quelque chose dans la conception de l'intellectuel élaborée par Belleau dès les années soixante et jusqu'à son décès qui rend difficile la remise en jeu de ses idées par une jeune génération? Je propose d'explorer quelques hypothèses à partir de la catégorie barbare d'«intellectuel intermédiaire» afin d'y voir plus clair.

LE CONFLIT DES CODES

Le terme «intermédiaire» renvoie d'abord à la notion de *code*, telle que développée par Belleau dans «Code social et code littéraire dans le roman québécois⁵», où il met en relief le caractère intrinsèquement conflictuel du champ et de l'institution littéraires. En effet, la première définition d'«intermédiaire» que je veux proposer correspond à l'idée que l'intellectuel est celui qui s'inscrit dans un champ polarisé, dans «le jeu réciproque des codes sociaux et des codes littéraires⁶» d'une littérature québécoise doublement marginalisée par rapport à la France et à l'Amérique du Nord anglophone. L'institution québécoise est, à tout le moins en 1983, toujours incertaine dans son choix des codes — que ce soit dans le rapport qu'elle entretient avec la tradition (française) ou encore, plus généralement, avec une norme littéraire. Encore une fois, comme lorsqu'il évoque la question de l'intellectuel, Belleau offre une définition *négative* de l'institution. S'il décrit les «règles de production et de lisibilité des discours littéraires» en termes d'«empêchements», de «tensions», de «contradictions», de «non-dits», ce vocabulaire, précise-t-il, ne renvoie pas à une carence ou à une maladie, mais bien à une réponse «négociée⁷» entre l'écrivain et sa société. Négociée serrée, a-t-on envie d'ajouter, tant l'espace littéraire a les apparences, sous sa plume, d'un véritable champ de bataille.

Cette structure trouve en effet de nombreux échos dans la posture d'essayiste que Belleau construit patiemment dans l'ensemble de son travail critique et théorique. De sa décision d'être «CONTRE [l]e CONTRE⁸» des grandes entreprises en ce qui concerne l'indépendance du Québec, en passant par la figure de l'intellectuel contraint d'être «*embarqué*⁹» dans une discussion sur l'autonomie de la Guadeloupe¹⁰

4 Rachel Nadon, *La résistance en héritage. Le discours culturel des essayistes de Liberté (2006-2011)*, Montréal, Nota bene, coll. «Prémices», 2016, p. 185.

5 André Belleau, «Code social et code littéraire dans le roman québécois» [1983], *Surprendre les voix*, p. 175-192.

6 *Ibid.*, p. 175.

7 *Ibid.*, p. 177.

8 André Belleau, «Avant le référendum de 1980 : l'esthétique du "oui"» [1980], *Surprendre les voix*, p. 99.

9 André Belleau, «Guadeloupe ambiguë» [1977], *Surprendre les voix*, p. 27. Belleau souligne.

10 Comment ne pas y voir une référence à l'écrivain engagé et «embarqué» sartrien?

jusqu'à la célébration de la possibilité de se contredire comme vertu cardinale dans *Liberté*¹¹, il place toujours l'activité intellectuelle sous le signe d'une dialectique, d'une lutte entre adversaires. Cette dialectique le mène d'ailleurs naturellement vers une critique de l'anti-intellectualisme et de ses multiples avatars (chez les intellectuels eux-mêmes), bien plus que vers une définition normative de l'intellectualisme.

Cet agonisme constitutif a comme effet de mettre à distance toute forme d'essentialisation de la littérature. « [I]l n'y a de littérature que lorsqu'on en parle¹² », écrit-il dans le « Portrait du prof en jeune littératurologue ». La fonction de l'intellectuel dans une telle économie agoniste de la littérature consisterait en premier lieu à en parler, et ce, dans les divers lieux où elle suscite un débat suffisant pour la constituer en objet conflictuel¹³. L'hétérogénéité du champ et de l'institution littéraires, indique très clairement Belleau, ne constitue pas une tare pour la littérature; c'est la condition même de son existence parce que ce sont dans ces conflits que l'écrivain négocie des solutions langagières aux problèmes provenant à la fois du monde social et des pressions de la double institution.

Le conflit des codes a certainement à voir avec une grille de lecture largement marxiste qu'André Belleau épouse de diverses manières. Relisant l'ensemble de ses essais, on peut observer une récurrence de la question des classes sociales, problème que Belleau ramène comme pour remettre les pendules à l'heure. Alors qu'il analyse les relations France-Québec, il déplace le point d'équilibre de son argumentation afin d'attirer l'attention sur le fait que l'« on a toujours négligé l'appartenance de classe dans la question des rapports entre les Français et les Québécois¹⁴ ». Ailleurs, il évoque « l'abus de privilège » du professeur qui profite de sa position pour « mettre les rieurs de son côté¹⁵ », remettant en cause l'attitude dominante de celui qui abuse de son autorité. Mais la sensibilité de Belleau à la question des classes sociales n'est pas un appel à la révolte des dominés sur les dominants. Son objet n'est pas l'économie et sa pensée ne met pas dos à dos les classes sociales pour proposer une solution de rechange au capitalisme. Le champ d'investigation de Belleau est culturel — ou, plus précisément, langagier.

Cette sensibilité aux diverses formes de domination réelles et symboliques ne peut, évidemment, faire l'économie d'une réflexion sur les différents niveaux de culture et leurs modes de diffusion spécifiques : « Ce que la société tolère mal, c'est qu'on dévoile et conteste le principe de [l']ordonnement [des langages constitutifs du discours social]¹⁶. » L'intellectuel se ferait justicier et se donnerait pour mission de révéler le fonctionnement des discours. Se dessine en creux une définition de l'intellectuel comme celui qui n'est pas inféodé à l'idéologie, en cela

11 André Belleau, « *Liberté*: la porte est ouverte » [1983], *Surprendre les voix*, p. 23.

12 André Belleau, « Portrait du prof en jeune littératurologue » [1980], *Surprendre les voix*, p. 91. L'auteur souligne.

13 Notons que, pour Belleau, l'intellectuel est essentiellement littéraire, ce qui apparaît comme l'un des traits caractéristiques de *Liberté*. Sa participation à la revue est déterminante pour lui et infléchit assurément sa conception de la vie intellectuelle.

14 André Belleau, « Parle(r)z de la France » [1981], *Surprendre les voix*, p. 34.

15 André Belleau, « Portrait du prof en jeune littératurologue », p. 95.

16 André Belleau, « Culture de masse et institution littéraire » [1978], *Surprendre les voix*, p. 149.

tout à fait conforme à la ligne éditoriale de *Liberté* à l'époque. Lorsque j'affirme que le cadre de Belleau est d'inspiration marxiste, c'est en gardant en tête sa méfiance à l'égard d'un « marxisme à sécurité maximale¹⁷ ». Marxiste sans être marxiste, en somme.

Michel van Schendel, quelques années après la disparition de Belleau, signe un long hommage à son ami dans lequel il inscrit le conflit des codes dans ce qu'il désigne comme la *sémiosis sociale*. Selon Van Schendel, si « Belleau avait un profond respect pour l'œuvre de Marx, du moins pour ce qu'il en connaissait¹⁸ », sa pensée critique n'a rien de manichéenne. Contre un marxisme mécaniste qui anéantirait l'autonomie des procédés artistiques, Belleau ne fait pas d'adéquation entre les antagonismes de classes et les problèmes sociaux qui trouvent des résolutions (partielles) dans le langage :

Le collègue n'est pas benêt, il est lucide. Il a raison de rappeler une évidence : l'autonomie des formes sociales de langage et de culture par rapport aux conflits de classes. Si elles ne s'en différenciaient pas, si elles s'y absorbaient, l'étude distinctive de la parole et du geste deviendrait superflue, et l'histoire même des conflits, notre histoire, avorterait au seuil d'un sens audible. Il reconnaît d'ailleurs la césure, la lésion des totalités de principe¹⁹.

Van Schendel, dans sa longue exploration de la pensée de Belleau, rappelle que le caractère conflictuel de la littérature concerne au premier chef la manière dont le langage est traversé par des conflits qui révèlent des points de vue antagonistes sur le monde. Alors qu'il revient sur l'œuvre de Bakhtine et sa saisie critique par l'auteur de *Notre Rabelais*, il écrit :

Tous les interlocuteurs, non plus, n'ont pas la même attitude interprétative, et c'est peu dire qu'elle n'est pas la même, elle est le plus souvent *conflictuelle*. Le prix du beurre ou de l'huile, etc., les uns en parlent de haut, ils ont les moyens. D'autres, même pauvres, *possèdent le moyen cultivé* d'en parler analytiquement, abstraitement, luxueusement ; ils recèlent ou dispensent une sorte de richesse. D'autres, enfin, parlent au ras de leurs petits moyens ; ils sont conduits à confondre dans le signe du prix les qualités ustensiles du beurre. Des solidarités virtuelles se dessinent entre interlocuteurs mis en situation sociale d'énonciation, mais elles signalent dès leur annonce un conflit latent avec d'autres solidarités, avec des solidarités opposées, avec aussi des solidarités intermédiaires déchirées entre l'opposition et le partage²⁰.

L'intervention de Van Schendel éclaire en effet la manière dont la reprise du dialogisme sous la plume de Belleau rend compte d'une sensibilité à la *situation sociale*

17 André Belleau, « Portrait du prof en jeune littératurologue », p. 95.

18 Michel van Schendel, « Cher André (Portrait intellectuel d'un chercheur) », *Rebonds critiques*, t. I : *Questions de littérature*, Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992, p. 113.

19 *Ibid.*, p. 170.

20 *Ibid.*, p. 87.

d'énonciation. Le « spécialiste de littérature²¹ » observe une *attitude interprétative* intermédiaire, déchirée entre sa position et sa conscience de classe, entre l'aveu de son privilège de langage et la reconnaissance de l'hétérogénéité de la socialité du texte; plus encore, Van Schendel dessine les traits d'un intellectuel dont la responsabilité consiste à ne pas supposer de la capacité d'énonciation selon la classe sociale.

ENTRE LES NIVEAUX DE CULTURE

Pour mieux saisir le rapport ambivalent de Belleau au marxisme, ouvrons une brève parenthèse afin d'explorer la réflexion sur la « haute » et la « basse » culture élaborée dans son œuvre. Nous serons ensuite plus à même de voir les implications du « conflit des codes » sur le rôle de l'intellectuel. À propos de la culture, on constate rapidement que Belleau n'a aucune intention de suivre un cursus de lectures marxistes organisé, convoquant tantôt l'industrie culturelle adornienne²², puis sermonnant les lecteurs de Bakhtine qui se serviraient de ses théories pour relancer le « vieux débat entre haute culture [et] culture de masse²³ ». Dans son investigation du fonctionnement de la culture, il me semble par moments très proche de Raymond Williams²⁴, qu'il n'a probablement pas lu, qui n'est très assurément pas une référence explicite, mais qui semble néanmoins éclairer la conception — déjà très riche — de la culture chez Belleau. L'article de Belleau « Culture de masse et institution littéraire²⁵ » a en effet tout à voir avec le travail de Williams, il est vrai, assez peu connu à l'époque au Québec. Dans la pensée de Williams, la culture est envisagée comme un ensemble de pratiques, et n'obéit pas à une reproduction mécanique, contrairement au marxisme structuraliste qui lui est contemporain en sol français. La culture y est stratifiée en sous-catégories : la culture résiduelle, c'est-à-dire les idées du passé qui perdurent dans le présent et qui sont le plus souvent en adéquation avec la culture dominante ; la culture émergente qui se faufile dans les failles bien étroites de la culture hégémonique ; les pratiques alternatives et oppositionnelles qui, pour leur part, se définissent en marge des pôles hégémoniques de la culture. Williams conspue un manichéisme qui supposerait que les formes « légitimes » n'appartiennent qu'à une élite ou alors que les résidus « populaires » ne seraient que le produit d'une masse homogène et influençable. Morale de l'histoire : il n'existe pas de rapports abstraits entre culture et société, postulat que Belleau pourrait tout à fait faire sien.

Conséquemment, Williams propose sa petite théorie du langage qui ne confine pas le sujet à une impuissance devant l'idéologie qui l'interpelle. Il est peut-être utile de rappeler que, pour Belleau, la langue « populaire » n'est pas le joul. Michel van

21 *Ibid.*

22 André Belleau, « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur » [1982], *Surprendre les voix*, p. 39-48.

23 André Belleau, « Carnavalesque pas mort ? » [1984], *Surprendre les voix*, p. 196-197.

24 Pour avoir un aperçu de la pensée de Raymond Williams, voir *Culture et matérialisme*, traduit de l'anglais par Nicolas Calvé et Étienne Dobenesque, Montréal, Lux éditeur, coll. « Humanités », 2009, 248 p.

25 André Belleau, « Culture de masse et institution littéraire » [1978], *Surprendre les voix*, p. 149-154.

Schendel restitue une anecdote qui semble en effet révéler une forme de mélancolie chez Belleau à l'égard d'une culture populaire en déclin, uniformisée par l'hégémonie culturelle :

Nous rentrions à Montréal par la route respirable du nord, à quatre dans la voiture. Aux abords de Trois-Rivières, le chemin se perdait. André le demanda à une dame âgée qui allait aux provisions. La réponse était précise. Chantal Gamache, Bernard Andrès et moi l'avions bien entendue. La voie suivait un fil blanc et des points de croix. André retenait le langage de la réponse : « La belle façon de parler », disait-il en se renversant sur le siège avant dont le poids risquait de m'écraser les cuisses. Il pensait à l'accent trifluvien, au chant des phrases, à une intonation, à une syntaxe rigoureuse, il pensait à une parole populaire qui n'a pas fait rémission. Voilà le contraire du joul, soulignait-il avec appétit ; le joul est plaqué sur la langue comme une grossièreté de la mauvaise conscience bourgeoise²⁶.

L'anecdote de Van Schendel montre bien que, pour Belleau, il n'y pas d'adéquation nette entre la classe et l'usage du langage. Le « peuple » fantasmatique de Belleau a des coutumes, un savoir-faire langagier, un discours carnavalesque qui n'a rien à voir avec la folklorisation du joul. Cette négation de la culture trouve des échos jusque dans l'« effet Derome », qui exclut la mère de Belleau (« [c]'est à ce point que ma mère, qui ignore l'anglais, manque chaque soir la moitié du *Téléjournal*²⁷ ») et qui participe à une « politique de l'acculturation²⁸ ».

L'INTELLECTUEL COMME TRANSCODEUR

Dans ce lieu conflictuel et stratifié qu'est la littérature, quel est donc le rôle de l'intellectuel ? Pour trouver une définition plus précise, il faut passer par le texte « Indépendance du discours et discours de l'indépendance²⁹ ». Dans ce texte, Belleau fait le portrait d'un intellectuel qui sait naviguer entre les niveaux de culture et qui comprend leur agencement, hors d'une lecture marxiste qui ferait fi de leur structuration complexe, mais aussi hors d'une lecture qui ferait abstraction de la question des classes sociales et qui pécherait par dépolitisation, ou à tout le moins par manque de sensibilité pour les cultures subalternes. Dans cet essai, le « je » a une valeur « transindividuelle », ce qui ne le réduit pas pour autant à l'état de porte-parole. Le refus d'usurper la parole des autres est symptomatique de sa méfiance à l'égard de l'intellectuel révolutionnaire qui parle au nom des autres (que ce soit un groupe ou une génération), geste contraire à la liberté fondamentale de l'écrivain. Comme il l'écrit à propos d'Amos Oz, l'égalité se manifeste également par une

26 Michel van Schendel, « Cher André (Portrait intellectuel d'un chercheur) », p. 164.

27 André Belleau, « L'effet Derome ou comment Radio-Canada colonise et aliène son public », *Liberté*, vol. XXII, n° 3, mai-juin 1980, p. 4.

28 Michel van Schendel, « Cher André (Portrait intellectuel d'un chercheur) », p. 119.

29 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance » [1984], *Surprendre les voix*, p. 125-140.

solidarité langagière qui s'étend à tous les membres d'une communauté, y compris le lecteur³⁰.

Belleau tente donc dans cet article écrit dans la foulée du premier référendum sur l'indépendance du Québec de définir le discours sur l'indépendance en identifiant son répondant, sa composante dialogique — tout référendum, nous dit-il, est par nature manichéen. Parmi tous les moments de division dans une société, c'est l'affaire Dreyfus qu'il donne en exemple, événement politique qui incarne la naissance de l'intellectuel moderne, symbole fort de la conflictualité politique et de l'intervention des clercs dans la cité. Pour identifier avec précision où naît ce discours dialogique sur l'indépendance, il remonte sans surprise jusqu'à la Révolution tranquille, à ce qui a « modifié profondément le système de discours au Québec, [...] élargi le domaine de l'opposable, du pensable, de l'argumentable³¹ » :

On suppose toujours que les changements ayant quelque portée concrète se signalent en premier lieu dans le discours proprement politique ou dans le discours économique. Mais les choses ne s'avèrent pas aussi simples. Il peut arriver que la nouveauté politique, même la rupture politique, d'abord, apparaissent, transcodées, dans d'autres discours tel par exemple le discours littéraire³².

Les discours, nous apprend Belleau, assez œcuménique pour le coup, circulent ; les thèmes « migrent d'un discours à l'autre », et un « équilibre nouveau se forme³³ ». Malgré son apparent relativisme, Belleau désigne bel et bien une fonction précise des intellectuels, assumée durant la Révolution tranquille par les collaborateurs de *Parti pris* et de *Liberté*, soit celle d'*intégrer des impensés* au discours social. Ils ont décroisé le champ de ce qui était concevable, en élargissant les discours existants (et dominants) sans séparer (quoique de manière très différente) littérature et discours politique. Évidemment, l'autre pôle de ce dialogisme est incarné par *Cité libre*, qui, pour sa part, agit plutôt en « machine à assimiler l'inassimilable à des catégories connues, fussent-elles infamantes³⁴ ». Sont ainsi mis face à face Gérard Pelletier et Pierre Vadeboncoeur, le second supérieur au premier dans sa capacité à « interpréter des signes au lieu de réagir à des signaux³⁵ ». Vadeboncoeur, devant la génération de *Parti pris*, a une réaction digne d'un intellectuel en prêtant l'oreille à leurs propos : « La jeune génération est différente de la nôtre en ce qu'elle ne préjuge de l'échec d'aucune idée³⁶. » Il n'est pas inutile de rappeler que Belleau, accueillant les partipristes dans *Liberté* en 1963, a fait preuve d'une semblable bienveillance, en affirmant alors que la « littérature est un combat³⁷ », transformant la revue en lieu à la fois dissensuel et ouvert.

30 André Belleau, « Petite grammaire de la solidarité avec le peuple » [1972], *Surprendre les voix*, p. 79-84.

31 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », p. 129.

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*, p. 130.

34 *Ibid.*, p. 132.

35 *Ibid.*, p. 133.

36 Pierre Vadeboncoeur, « Salutations d'usage », *Parti pris*, vol. I, n° 1, octobre 1963, p. 52. Cité dans André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », p. 133.

37 André Belleau, « La littérature est un combat », *Liberté*, vol. V, n° 2, mars-avril 1963, p. 82.

Il établit également une distinction politiquement tranchée entre le véritable intellectuel, celui qui fait advenir le changement social dans le discours, et le mauvais intellectuel, complice du pouvoir. La méfiance de Belleau envers l'embrigadement des clercs ne se tourne pas seulement vers ceux à gauche qui ferment les yeux sur les idéologies totalitaires, mais aussi vers ceux qui, par la force du langage, se rangent du côté de l'oppression :

Ceux qui avaient en 1964 un langage que le milieu de *Cité libre* voulait maintenir à toute force hors du langage sont ceux-là mêmes qui prirent le chemin des cellules en 1970. Les mêmes personnes qui, quelques années plus tôt, croyaient entendre le bruit des bottes dans les premiers essais de ma génération, ajoutèrent et raturèrent, sur les listes ignobles, les noms de ceux d'entre nous que la police devait emmener. C'est ainsi que l'on passe de la dénonciation à la délation³⁸.

L'indépendance du discours advient lorsque les intellectuels sont capables d'accueillir la nouveauté, ce qui était préalablement impensable : « Il faut que certains événements arrivent dans le langage avant d'arriver dans la réalité. [...] Tout ce qui chez nous tend à diversifier, complexifier, étendre et renouveler le champ des discours travaille, en fin de compte, pour l'indépendance³⁹. » L'intellectuel a une fonction politique importante qui obéit à une logique du *transcodage*. Les idées émergent d'abord dans la littérature, et il est de la responsabilité de l'intellectuel de *modifier leur code* afin qu'elles adviennent dans le réel. Plus encore, il est celui qui se place entre la littérature (ou plus largement le discours) et un récepteur, faisant preuve d'une attention au lectorat qui rend compte d'un champ culturel défini par des *pratiques*, c'est-à-dire suivant les modes de réappropriation par les membres d'une communauté. L'intellectuel doit comprendre les discours, voire les complexifier. Belleau lui donne un rôle d'intermédiaire, au sens d'*entre-deux*, entre l'écrivain et le lecteur, entre le discours social et son possible interprétant. S'il semble par moments répugner à accorder une fonction politique à l'intellectuel, ici, la place qu'il lui réserve n'est certes pas celle de l'intellectuel engagé dans un parti, asservi à une cause ; la responsabilité politique de l'écrivain est intimement liée à sa capacité à manier le langage en toute souplesse. Elle concerne, en dernière instance, les rapports entre le langage et le réel, elle consiste à lier les mots aux choses. Cloîtrer le discours, c'est confiner le réel. Pelletier et Trudeau ont d'abord empêché l'indépendance en la rendant illégitime dans le discours.

INTELLECTUEL INTERMÉDIAIRE OU INTELLECTUEL INACHEVÉ ?

Belleau semble avancer à tâtons lorsqu'il définit l'intellectuel en sol québécois. En effet, le modèle de l'intellectuel révolutionnaire n'a pas la même signification au Québec qu'en France pour des raisons contextuelles sur lesquelles il n'est pas

38 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », p. 134.

39 *Ibid.*, p. 139.

nécessaire d'insister⁴⁰. On a pu voir que, de manière générale, l'adhésion à une ligne de parti semble contraire à la polysémie qui domine son imaginaire politique. Il ne rejette pas le modèle de l'intellectuel critique, mais il serait abusif d'affirmer que Belleau se donne comme projet de remettre en question les fondements épistémologiques de sa discipline. Certes, il propose un certain nombre d'interventions théoriques des plus pertinentes, mais rien qui ne ferait de lui l'équivalent de ses contemporains français — Pierre Bourdieu, Jacques Derrida ou Michel Foucault. L'intellectuel de gouvernement n'a que peu de chances de trouver grâce aux yeux moqueurs de Belleau. Quant à l'intellectuel spécialiste, Belleau ne correspond pas à ce modèle : sa grande curiosité se manifeste notamment par un refus clair et net de s'enfermer dans un savoir spécifique qui le réduirait à l'état de demandeur de subventions numériques⁴¹.

Ces modèles français ne sont pas appropriés pour l'intellectuel québécois, en partie parce que si le champ intellectuel français est bien sûr polarisé (il suffit de lire *La guerre des écrivains*⁴² de Gisèle Sapiro pour comprendre que cette polarisation du champ ne se réduit pas à une joute stratégique et peut avoir des conséquences funestes), il n'est pas pour autant structuré par le conflit des codes à la québécoise et par sa double institution. L'insécurité linguistique et culturelle des Québécois exige, en effet, une alternative à l'intellectuel prophète guidant les foules vers l'émancipation. Elle impose un modèle plus souple, un modèle *intermédiaire*, où l'intellectuel est celui qui clarifie, qui ne camoufle pas la vérité, qui négocie des solutions langagières entre l'espace public et l'espace littéraire, qui reste conscient des problèmes de classes qui traversent la culture et le discours social. Le vrai intellectuel sait percevoir les nouvelles idées, la variété des possibilités du langage, il ne rejette pas la norme parce qu'il sait être narquois devant elle ; il ne se construit pas véritablement contre la norme, il se construit dans la norme — avec beaucoup de « jeu » (au sens d'espace) dans la langue. Il est également *intermédiaire* d'un point de vue institutionnel, car il peut s'inscrire à la fois dans l'université (sans être spécialiste) et dans des lieux culturels (Radio-Canada, l'Office national du film, *Liberté*).

Que faire aujourd'hui avec une telle posture ? L'intellectuel intermédiaire tel que j'ai tenté de le définir est-il encore possible en 2017 ? D'une part, on peut constater que le champ intellectuel actuel ne favorise par ces allers-retours entre la sphère académique et la diffusion auprès d'un public (au mieux) *moins* restreint. Déjà, en 1981, Belleau affirme : « [I]l est sûr que je pratique un type de discours que l'institution littéraire québécoise ne valorise pas autant que d'autres. Il m'arrive d'avoir le sentiment que j'aurais produit davantage si j'avais été dans un autre milieu⁴³. » Belleau peut certes blâmer son milieu. Reste que sa postérité relativement discrète s'explique peut-être par une forme de poétique de l'inachèvement qui ne favorise malheureusement pas la descendance intellectuelle. François Dumont, dans un article

40 Je reprends ici la typologie établie par Gérard Noiriel, *Dire la vérité au pouvoir. Les intellectuels en question*, Marseille, Agone, coll. « Éléments », 2010 [2005], 316 p.

41 Du titre d'un article de Belleau, « Pourquoi je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa) » [1985], *Surprendre les voix*, p. 211-217.

42 Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, 807 p.

43 André Belleau, « La passion de l'essai », p. 95.

de 1992 où il propose avec beaucoup de finesse une analyse de la collection «Papiers collés», remarque que

ce «culte du paradoxe» s'expliquerait sans doute par la méfiance que les contemporains entretiennent envers les systèmes clos et les utopies unitaires, lesquels n'auraient produit que déceptions. Mais la caractéristique de l'essai québécois contemporain serait peut-être moins la déception ou la destruction des certitudes que le fait de considérer l'inachèvement lui-même comme une fin, comme une garantie que le point d'arrivée est aussi un point de départ. Ainsi, faire de l'«essai littéraire», cela servirait moins à conclure qu'à continuer⁴⁴.

Ce refus de «conclure» correspond tout à fait à la logique du transcodage évoquée plus haut. L'intellectuel du conflit des codes *se doit* de laisser les choses inachevées, afin de laisser ouvertes les interprétations. Cette logique s'apparente parfois, dans sa version douloureuse, au parcours du transfuge de classe, toujours mal à l'aise avec les codes alors que son versant utopique rend possible l'adoption d'identités politiques et intellectuelles, et favorise la résistance à tout essentialisme. Notons que le rapport de Belleau au nationalisme québécois semble teinté par ce refus de conclure.

En 1961, Belleau amorce déjà la réflexion qu'il poursuivra une vingtaine d'années plus tard :

Se demander s'il est désormais possible aux écrivains et intellectuels canadiens-français, en tant que groupe, — et à quelles conditions, — de traduire leurs idées et aspirations en une action susceptible de hâter la transformation de notre société, c'est poser du même coup le problème de l'efficacité... C'est émerger de nos représentations trop souvent globales et théoriques pour nous abandonner un instant à l'impatience dynamique et vitale de faire quelque chose tout de suite, sorte d'exigence absolue et douloureuse vis-à-vis des situations actuelles et concrètes dans un Canada français également actuel et concret, celui de 1961⁴⁵.

Dans ce texte étonnant, dénué d'ironie, Belleau plaide pour l'action d'un «groupe» d'intellectuels, actif dans la réforme des institutions canadiennes-françaises (notamment la création d'un ministère de l'Instruction publique), sensible aux inégalités sociales, investi dans le progrès de la culture. Ce qui frappe toutefois dans ce court article, c'est la tendance autocritique de Belleau, qui refuse de singulariser à outrance l'importance des intellectuels :

Après tout, ce n'est pas la masse, j'imagine, qui a inventé les mots «écrivains» et «intellectuels», et qui les arbore comme des étendards — et dans la mesure où ce que je viens de dire serait vrai, il y aurait peut-être une certaine intuition maladroitement exprimée dans les termes «pseudo» ou «soi-disant» intellectuels utilisés

44 François Dumont, «L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt: la collection "Papiers collés"», *Recherches sociographiques*, vol. XXXIII, n° 2, 1992, p. 334.

45 André Belleau, «Action et enracinement», *Liberté*, vol. III, n° 5, novembre 1961, p. 691.

fréquemment chez nous. Si nos éternelles revendications ne se traduisent pas plus qu'elles ne le font en gestes positifs et palpables, aisément perceptibles au milieu dans son ensemble, il n'y aura plus précisément que les «pseudo» ou les «soi-disant» à pouvoir se faire appeler intellectuels⁴⁶.

Les intellectuels doivent être utiles, voire servir une cause (celle de la Révolution tranquille et de la laïcisation de la société), à défaut de quoi ils ne deviendront que des simulacres, pâles copies des véritables penseurs. Mais ils ne doivent pas être asservis à des idéaux abstraits. La situation est urgente, et c'est la précarité du Canada français qui exige d'eux un tel engagement. C'est donc aussi dire que la société canadienne-française nécessite un modèle d'intellectuel bien à elle qui corresponde à sa réalité socioéconomique, à sa situation historique, à la place singulière des intellectuels dans celle-ci.

Agir de façon à atteindre un objectif précis parce que des problèmes très graves l'exigent dans les circonstances données de temps et de lieu, c'est donc soulever le problème de l'efficacité. C'est s'interroger sur les moyens, prévoir leurs effets dans l'immédiat, tenir compte des caractéristiques du milieu vivant⁴⁷.

L'«action positive et efficace de la part des intellectuels⁴⁸» doit toutefois être «enracinée» (mot que Belleau emprunte à Maurice Blain) dans une connaissance historique. La notion d'intellectuel intermédiaire telle que je l'ai proposée ici mérite une dernière reformulation. L'intellectuel intermédiaire est celui qui est sans cesse pris entre l'action et la parole, conscient des limites de son action et de sa parole. Il cherche à définir la zone entre l'engagement sincère et la distance ironique, entre le désir d'utilité de sa parole et l'aveu de la limite de l'action restreinte, entre le lyrisme de l'engagement public et la discrétion de l'investissement institutionnel. L'intellectuel intermédiaire croit peut-être simplement, pour reprendre les mots d'Aquin que «la parole est une forme de vie et, par ce biais magnifique, un mode d'action⁴⁹».

⁴⁶ *Ibid.*, p. 692. Belleau souligne.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 695.

⁴⁹ Hubert Aquin, «Comprendre dangereusement», *Liberté*, vol. III, n° 5, novembre 1961, p. 680. Notons que cet article est publié dans le même numéro de *Liberté* qu'«Action et enracinement».

TRAHIR BELLEAU, OU Y A-T-IL UNE INTELLECTUELLE DANS LA SALLE ?

+ + +

MARIE PARENT

Université du Québec à Montréal

Ma tâche a toujours été celle de trahir, de traduire en d'autres termes, souvent très peu fidèles, ce qui m'a été confié, afin d'arriver à quelque chose comme une pensée natale ou une terre natale¹.

Relire collectivement Belleau, trente ans après sa mort, signifie que nous assignons à son œuvre une certaine valeur canonique, que nous choisissons d'honorer et de transmettre son legs, mais aussi qu'en héritiers passablement rebelles, nous pouvons saisir l'occasion de le trahir, de le tordre, de le malmener pour mieux nous l'approprier. L'intellectuel, chez Belleau, ne craint pas la trahison, ni envers la nation ni envers ses récits², et c'est justement cette idée de l'intellectuel qui sera interrogée ici, à l'aune de ses manques, de ses silences, de ses aveuglements. Car si je retourne toujours à Belleau, pour son écriture, son regard sur les textes, son ton direct et joueur, je ne peux m'empêcher d'y remarquer une absence criante en particulier : l'absence de femmes qui écrivent, qui pensent, qui énoncent des théories.

Dans «Les écrivains québécois sont-ils des intellectuels?», André Belleau formule le souhait que «l'écrivain se reconnaisse enfin comme un intellectuel à part entière», un écrivain qui ose «questionner les formes, réfléchir sur le langage, jouer et déjouer les codes, bref [...] abolir la distinction entre création et critique» (SV, 157). Dans toute son œuvre se dessine en creux la figure de cet intellectuel, laquelle se pense implicitement au masculin. Même si Belleau s'est défendu de reconduire une exclusion basée sur la différence sexuelle, sa réflexion sur la vie intellectuelle québécoise et sur les débats qui l'animent ne fait que très peu de place aux intervenantes féminines, à leur point de vue sur la culture et aux conditions sociales qui le déterminent. Dans l'article «*Liberté* : la porte est ouverte», Belleau affirme que

1 Catherine Mavrikakis, «Trahir la race. Portrait de l'intellectuel québécois en Judas», *Liberté*, vol. L, n° 1, février 2008, p. 36.

2 Expliquant l'impossibilité pour lui d'adhérer à l'option du «non» avant le référendum de 1980, Belleau écrit : «Ce serait là une trahison — non pas nationale — je déteste la notion et les termes — mais une trahison envers moi-même.» André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 99. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle SV suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

l'expression « les gars », souvent utilisée pour désigner l'équipe du comité de rédaction de la revue, « cherche à indiquer non le sexe, mais un certain type de relations humaines » (SV, 24). Or, il me semble que cette dénomination — *les gars* — constituerait plutôt un point nodal, un indice permettant de saisir les rapports de force qui structurent l'ordre des discours et des représentations à une certaine époque.

Il n'est pas question de mener en ces pages une réflexion exhaustive sur la relative absence de femmes à *Liberté* de sa fondation à nos jours³ — encore aujourd'hui, cela représente parfois un fardeau, pour ceux et celles, dont moi-même, qui écrivent dans la revue, de se reconnaître beaucoup trop de pères et bien peu de mères. Il ne s'agit pas non plus, bien sûr, de faire le procès de Belleau, ni de son époque. De nombreuses chercheuses ont déjà documenté le peu de place accordée aux femmes ou au féminisme dans les revues d'idées québécoises pendant les décennies 1960 et 1970⁴. Andrée Fortin confirme « la marginalité des femmes dans l'entreprise éditoriale avant les années 1970⁵ », tout en précisant qu'elles sont relativement mieux représentées dans certains lieux, les *Écrits du Canada français*, *Situations* ou *Lettres et écritures*, par exemple. Partant de ce constat, je voudrais montrer, dans un premier temps, qu'on peut déceler, dans quelques-uns des textes de Belleau et dans des éditoriaux collectifs de *Liberté*, une minorisation des intellectuelles qui correspond au statut incertain de celles-ci dans le discours social québécois. Ces textes contribuent à fragiliser la légitimité des femmes à l'intérieur de la sphère culturelle précisément en refusant de reconnaître la précarité de leur position dans le monde des mots et des idées. Mais je souhaite aussi me servir de cette critique pour mieux retourner Belleau contre lui-même, et montrer, dans un second temps, que la figure de l'intellectuel telle qu'il la conçoit et telle qu'il l'incarne peut contribuer à construire une pratique intellectuelle féministe.

3 Cependant, cette réflexion reste à faire. Après Michèle Lalonde, qui a occupé différentes fonctions au sein du comité de rédaction de 1960 à 1964, il faudra attendre vingt ans pour que des femmes entrent à nouveau à *Liberté*. Après avoir augmenté dans les années 1980 et 1990, le nombre de femmes y décroît à nouveau dans les années 2000. Voir à ce sujet Rachel Nadon, *La résistance en héritage. Le discours culturel des essayistes de Liberté (2006-2011)*, Montréal, Nota bene, coll. « Prémices », 2016, p. 13-14 et p. 189-190; et Marie-Andrée Bergeron, « Une étrange façon de reconduire l'absence », *Liberté*, n° 307, printemps 2015, p. 38-40.

4 Voir Micheline Dumont, « La culture politique durant la Révolution tranquille: l'invisibilité des femmes dans *Cité libre* et *l'Action nationale* », *Recherches féministes*, vol. XXI, n° 2, 2008, p. 103-125; et Marie-Andrée Bergeron, « Les libertés possibles: la reconnaissance du féminisme dans *Mainmise* (1970-1972) », Karim Larose et Frédéric Rondeau (dir.), *La contre-culture au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2016, p. 433-452, où l'auteure montre que, malgré leur volonté de reconnaître le mouvement féministe québécois, les rédacteurs de la revue n'intègrent que partiellement et maladroitement sa réflexion. Certaines chercheuses se sont penchées sur les rares textes signés par des femmes dans des revues à la direction exclusivement masculine; voir par exemple Marie-Andrée Bergeron et Anne Caumartin, « Des femmes prennent parti. Les textes de femmes dans *Parti pris* (1963-1968) », Gilles Dupuis, Karim Larose, Frédéric Rondeau et Robert Schwartzwald (dir.), *Avec ou sans Parti pris. Actes de colloque*, Montréal, Nota bene, à paraître.

5 Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, 2^e édition, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine », 2006, p. 289-290.

UN REFUS DE LIRE LA PRÉCARITÉ DE L'INTELLECTUELLE

C'est une chose frappante quand on lit Belleau : très peu d'auteures femmes s'insèrent dans son horizon culturel et, quand elles y apparaissent, l'essayiste ne démontre pas d'intérêt pour leur place dans le champ littéraire, ou pour la façon dont elles manient, dans les textes, les représentations des femmes ou du féminin qui circulent dans l'espace social. Pour quelqu'un qui cherche à repérer les cristallisations du discours social, Belleau fait preuve d'une surdité étonnante. On ne peut pas dire qu'il a « surpris » ces voix-là. Deux exemples très précis s'avèrent particulièrement éclairants.

Dans « Code social et code littéraire dans le roman québécois », Belleau compare le statut des références littéraires dans les textes de Jean Simard et de Monique Bosco. Pour l'essayiste, Simard représente la façon dont le roman québécois intègre le code littéraire comme un ornement, un surplus, en disséminant un peu partout des références littéraires qui n'ont pas vraiment de lien avec la progression du récit, et Bosco est supposée représenter plutôt la façon dont le roman français, lui, intègre ce code de manière plus « organique », en donnant aux références littéraires une fonction dans le récit. Cela traduirait « l'impossibilité [pour le roman québécois] de faire d'un écrivain, d'un livre, d'une expérience de lecture de véritables performants diégétiques » (SV, 187). Belleau remarque que les références, moins nombreuses, dans *Un amour maladroit* de Bosco sont liées à des moments marquants de la vie intellectuelle du personnage. Pourtant, certains éléments qui s'avèrent déterminants dans le texte de Bosco sont ignorés par Belleau. La narratrice est une Française juive dans la vingtaine qui essaie de refaire sa vie à Montréal après avoir subi le traumatisme de l'Occupation pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le personnage dit détester son corps et aurait préféré être un garçon : « C'était ma propre condition de fille qui me désolait⁶. » Sa « formation » littéraire se fait à travers la lecture de magazines pour jeunes filles, qu'elle prise d'abord puis rejette pour embrasser la « grande littérature ». Ses ambitions s'effondrent quand elle se retrouve à écrire pour les pages féminines d'un journal que ses collègues considèrent comme « de la bouillie pour les chats » (AM, 158). Amoureuse d'un jeune journaliste talentueux, la narratrice est parfaitement consciente de servir « de réceptacle aux idées de grandeur de ce nouveau Rastignac » (AM, 174). Elle reste en marge des cercles intellectuels, confinée à observer « de l'autre côté de la vitrine » (AM, 170). Belleau ne s'intéresse pas à la négativité qui se dégage du personnage créé par Bosco ; cependant, cette négativité est cruciale pour comprendre son rapport au code littéraire. Le fait que la narratrice soit femme et juive la confine à l'exclusion. Elle manie les références littéraires comme un héritage précieux, auquel elle n'a peut-être pas droit. Elle affirme : « Je hais ma condition de femme désertée. » (AM, 187) En fait, c'est la littérature qui déserte le personnage. Les références littéraires disparaissent progressivement au fil du récit, lequel se termine par l'abandon du parcours intellectuel et le rejet du monde par la narratrice, qui sait appartenir à « cette filiation ininterrompue de femmes seules, avides et désolées » (AM, 195). Belleau cherche à connaître « les conditions formelles d'intégration de

6 Monique Bosco, *Un amour maladroit*, Paris, Gallimard, 1961, p. 18. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle AM suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

toute littérature et de toute culture au sein du texte romanesque québécois» (SV, 187), et par contraste, il repère chez Bosco un rapport « moins honteux » envers la culture qui serait propre aux écrivains français. Au contraire, toute la structure du roman de Bosco laisse transparaître un empêchement du sujet à participer à la sphère culturelle qu'il admire et convoite de l'extérieur.

Second exemple. Dans *Le romancier fictif*, un des rares personnages d'écrivaines abordés par Belleau est celui de Gabrielle Lubin dans *Doux-amer* de Claire Martin. Ce personnage est qualifié de « fausse romancière⁷ » par Belleau, à cause de l'absence de référents vraisemblables au monde littéraire, à l'activité d'écriture ou aux romans produits par le personnage : « Gabrielle a la détermination et la passion qui n'admettent aucun obstacle. [...] Elle aurait pu être comédienne et l'éditeur, le directeur de la troupe. Elle aurait pu, à la rigueur, faire de la décoration d'intérieur⁸. » Belleau interprète cette absence de référents comme un signe du nouveau statut de l'écrivain dans la société québécoise, qui se considérerait désormais comme accepté, protégé des aléas de la vie sociale et politique. L'écrivain se serait professionnalisé, son statut se serait stabilisé. À mon avis, en tirant cette conclusion, Belleau passe à côté d'une dimension importante du roman. Gabrielle Lubin, la romancière de Claire Martin, est décrite à travers les yeux de son éditeur, qui assume la narration du récit. Dès le début, elle est présentée comme une créature qui échappera à son créateur⁹. Lubin sera présentée au public grâce à une photographie où elle ne se ressemble pas, image léchée qui représente la Gabrielle que son éditeur « a voulu exhiber¹⁰ ». La représentation de la romancière dans le roman de Martin se fait sur le même mode fantasmatique. Tout au long du roman, l'écrivaine et le monde littéraire dans lequel elle évolue apparaissent lointains et irréels, bizarrement glamourisés, comme si le travail de l'écrivaine ne pouvait être décrit que de manière allusive. L'épuisement qui suit une période de création intense est d'ailleurs pudiquement rendu à travers une métaphore de la procréation : « [E]lle dormait profondément dans mon fauteuil, [...] les deux mains crispées sur son ventre, comme une jeune mère qui vient d'expulser son fruit et qui, sa tâche terminée, s'est endormie¹¹. » Gabrielle n'est pas comme les autres femmes, elle est « l'image de la solitude [...]. Elle [est] enchaînée et seule¹² ». Elle écrit de manière compulsive et acharnée, nous assure le narrateur, mais cette activité est cachée à ses yeux ainsi qu'à ceux du lecteur. Se peut-il qu'en 1960, date de parution du roman de Martin, il y ait un certain malaise à décrire la matérialité du travail de l'écrivaine ? Se peut-il que la romancière ne puisse être en même temps une « femme réelle », un personnage crédible ancré dans un contexte vraisemblable ? Belleau s'intéresse au domaine du dicible et du représentable, et il me semble qu'ici,

7 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 1999 [1980], p. 191.

8 *Ibid.*, p. 192.

9 « [J]e ne veux pas être mesquin, mais il faut bien dire ce qui est — cette femme dont j'ai créé la carrière de mes mains, de mon cœur, de ma volonté. » Claire Martin, *Doux-amer*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999 [1960], p. 8.

10 *Ibid.*, p. 14.

11 *Ibid.*, p. 40.

12 *Ibid.*, p. 59.

il ne suffit pas d'affirmer que le métier de Gabrielle Lubin tient une place négligeable dans ce roman, il faut aussi se demander pourquoi. Pourquoi le travail de l'écrivaine apparaît-il aussi difficile à *montrer* ?

La présence de ces *mélectures* serait anecdotique si elles n'avaient pas un statut exemplaire dans l'œuvre de Belleau. Ce qu'il y a d'exemplaire ici, c'est le refus de lire dans les textes la sémiotisation de la précarité de la pratique littéraire des femmes, ou du moins de leur manque de crédibilité et de légitimité au sein de la sphère littéraire, et ce refus, peut-être plus gravement, conduit Belleau à passer à côté de ces œuvres¹³. Évidemment, cette incapacité à reconnaître dans le texte littéraire l'inscription des conditions d'écriture et de pensée des femmes est assez commune dans la critique, et peut-être qu'en soi, ce n'est pas exactement un objet d'intérêt. Peut-être, surtout, ai-je étudié ce problème par le petit bout de la lorgnette, alors qu'il est nécessaire de l'aborder d'un autre point de vue, celui de la revue *Liberté* et de son rapport à la figure de l'intellectuel au féminin.

DE L'IMPOSSIBILITÉ D'IMAGINER L'INTELLECTUELLE

Ce phénomène devient en effet plus significatif quand on le met en relation avec les textes collectifs du comité éditorial de *Liberté*, textes cosignés par Belleau, qui témoignent de l'incompatibilité entre les femmes et la vie intellectuelle telle qu'elle est conçue et vécue à la revue. Pour mieux saisir l'ampleur de cette incompatibilité, il est intéressant de suivre le « personnage » de Nadine, qui apparaît dans la chronique « À suivre... » en 1976 (dans un numéro qui, curieusement, succède à celui sur « Les femmes et l'écriture », lequel réunit en fait les actes de la Rencontre internationale des écrivains, et où Jean-Guy Pilon précise, dans sa « Note de gérance », que l'équipe de *Liberté* s'y fit discrète pour « laisser la parole aux femmes — elles la prirent à qui mieux mieux et en firent un vivant usage¹⁴ »). Nadine est un personnage fictif, à la fois muse, amante et tête de Turc, qui cosigne à quelques reprises les chroniques collectives. Elle apparaît d'abord dans un court poème ludique signé « A. B. » et deviendra une sorte de blague privée qui se poursuivra sur une vingtaine de numéros pendant plus de dix ans, jusqu'après la mort de l'essayiste :

NADINE AIMAIT LES JONCS ET ALLAIT À FARNHAM. Qui l'eût vue, l'eût crue.
Loustic et ludique Lustucru, j'aimais la chair fraîche. Vroou! Brou! C'était terrible. Ô Nadine, ma petite flexion fléchie, mon doux morphème accrocheur, ma désinence tout usage, viens voir un peu que je te décline, du plus ouvert au plus fermé :

13 Dans sa lecture de l'œuvre de Gabrielle Roy, Belleau passe tout près de percer à jour la précarité de l'écrivaine en formation, notant au passage « la prolifération exclusive, sans contrepartie, des sèmes de la douceur, de la bonté, de la joliesse touchante, de l'attendrissement, de la tristesse résignée. Tout un monde bien tenu de filles dociles et de femmes dévouées » (André Belleau, *Le romancier fictif*, p. 66), mais il attribue cette condition au milieu traditionnel et peu instruit dans lequel évolue la jeune femme. Bien sûr, ce milieu constitue aussi un facteur de marginalisation du romancier et du littéraire, mais cet effet joue doublement dans le cas d'une romancière, aurait-on envie d'ajouter.

14 Jean-Guy Pilon, « Note de gérance », *Liberté*, vol. XVIII, n° 4-5, juillet-octobre 1976, p. 3.

Nadine/Câline/Anaïs Nin/Lénine/Lachine/Câline de binne/Steppine/Bibine/Staline/Anacin/Hölderlin/Poutine. C'est ainsi que Nadine habilement convoquée s'amena tout ouverte. Et que sème de mon monème, pour une transgression superbe et dans une coupure infinie, je la PARADIGMATICULISAI¹⁵.

On peut reconstruire le personnage en traquant ses apparitions dispersées au fil des numéros. On apprend ainsi que Nadine enseigne à l'école maternelle¹⁶, mais enseigne aussi le français et l'histoire, même si elle pleure parce qu'elle ne comprend pas les poèmes « complexes »¹⁷. Au moins, elle « fait créer des poèmes à Belleau »¹⁸. Elle écoute *Femmes d'aujourd'hui*, qui « parfois s'occupe d'art »¹⁹, elle tricote des tuques pour financer le stade olympique²⁰ et « répond toujours poliment »²¹ au courrier. Son prénom

vient de l'espagnol *nada*, rien, et du suffixe *ine* [...]. [S]on nom voudrait dire *rien dans* : une sorte de contenant sans contenu (ses détracteurs la surnomment *la cruche*). Des socio-linguistes ont récemment émis l'hypothèse (très discutée) qu'une expression québécoise viendrait de son nom : y a rien là²².

Parmi les faits saillants de sa « carrière », on trouve celui de comploter pour déposer deux millions de « non » dans les boîtes de scrutin du référendum de 1980²³. Nadine est le faire-valoir de *Liberté*, comme l'écrit très honnêtement Jacques Folch-Ribas dans le numéro hommage à Belleau en 1987 :

Je devenais intéressante pour ces messieurs et, de plus, j'étais une femme. Cela manquait, à *Liberté*. Ils virent tout de suite l'immense partie qu'ils pourraient tirer de moi. Chaque fois qu'ils auraient peur de leur ombre [...] ils s'empresseraient de signer cela : Nadine. Les fins-fins²⁴.

Nadine est la femme de service à *Liberté* : une « [m]ignonne créature »²⁵, qui « rapporte tout sans discernement »²⁶. On ne sait pas si on peut lui faire confiance²⁷, car elle pose des questions stupides et formule des théorèmes bidons²⁸.

On pourrait se contenter de voir dans Nadine une simple « blague de mononcles » qui s'étire un peu trop longtemps. Mais ce qui m'intéresse, c'est comment

15 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XVIII, n° 6, novembre-décembre 1976, p. 203.

16 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XIX, n° 1, janvier-février 1977, p. 90.

17 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XX, n° 6, novembre-décembre 1978, p. 126.

18 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XVIII, n° 6, novembre-décembre 1976, p. 209.

19 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XIX, n° 1, janvier-février 1977, p. 92.

20 *Ibid.*, p. 90.

21 [Le comité de rédaction], « Pour non-liseurs », *Liberté*, vol. XXX, n° 1, février 1988, p. 120.

22 André Belleau et François Hébert, « À suivre... », *Liberté*, vol. XX, n° 4-5, juillet-octobre 1978, p. 255-256.

23 *Ibid.*, p. 256.

24 Jacques Folch-Ribas, « Le fragment de Nadine », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 66-67.

25 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XX, n° 1, janvier-février 1978, p. 121.

26 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XIX, n° 3, mai-juin 1977, p. 122.

27 [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XXII, n° 1, janvier-février 1980, p. 127.

28 [Le comité de rédaction], « Pour un dictionnaire », *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 10.

le personnage en vient à figurer l'impossibilité de la vie intellectuelle au féminin. Nadine est celle qui ne sait pas penser, ou pire, celle qui *pense mal*; elle se retrouve du côté des tricoteuses et des fédéralistes, elle est une sorte d'Yvette²⁹ qui se serait perdue à *Liberté*. Nadine est celle qu'on fourre, dans tous les sens du terme³⁰; elle n'arrive pas à prendre ses distances avec la *doxa*; elle se fait avoir par les beaux parleurs au pouvoir; elle constitue un fourre-tout qui accueille toutes les mauvaises idées, les mauvaises œuvres.

On pourrait aussi soutenir que les gars de *Liberté*, particulièrement dans la chronique « À suivre... », ne se prenaient pas au sérieux — tout le monde est en mesure d'apprécier un peu de cabotinage. Mais je propose de prendre Nadine au sérieux, un instant, juste pour voir. C'est Belleau lui-même qui nous le suggère : « Les énoncés et même les mots qui nous parviennent ne sont pas inertes, neutres, sans attaches [...]. Au contraire, ces énoncés sont déjà des fragments de discours existants [...]. » (SV, 167) Les gars de *Liberté* affirmaient qu'avec Nadine, « y a rien là », mais si, au contraire, il y avait *quelque chose* là ? Cette construction discursive entretiendrait-elle un quelconque rapport avec la façon dont on pense la place des femmes au sein de la revue, et au sein du champ de la culture en général ? Cette Nadine peut-elle éclairer l'organisation du travail à *Liberté* et la conception de l'intellectuel qui s'y développe à l'époque ?

Suzanne Robert, qui a été admise au comité éditorial en 1984, en même temps que l'historienne Lise Noël et la linguiste Danielle Trudeau — les premières femmes depuis Michèle Lalonde à pénétrer le cénacle —, a témoigné, en 1999, de son expérience à la revue. Selon elle, la vie intellectuelle telle qu'elle se pratique alors au sein du comité de rédaction en vient à décourager complètement les femmes qui s'y trouvent, au point de les condamner au silence et à l'immobilité :

J'ai appris qu'un « intellectuel » est quelqu'un qui se prononce sur tout, absolument tout, parce qu'il a une opinion sur tout, absolument tout, et qu'il se montre incapable de dire « Je ne sais pas » ou « Je ne sais que penser de ceci et de cela », sa devise tenant plutôt dans ce titre de film (un film humoristique français, je crois) : *Je ne sais rien, mais je dirai tout*. Chose certaine, l'esprit du doute ne hantait pas *Liberté*. [...] Peu à peu, mes consœurs abandonnèrent la course, l'une au bout de quelques mois, l'autre après presque trois ans. Commença alors ce qui fut pour moi une sorte de longue période de noirceur totale où je glissai dans une léthargie et une indifférence suprêmes, sans pouvoir ni rester ni partir, ni bouger ni demeurer vraiment immobile. [...] Il faut que *Liberté* survive à la disparition de ses héros. Ces héros qui

29 Au printemps 1980, au moment où se prépare le premier référendum sur la souveraineté du Québec, le mouvement des Yvette réunit des femmes qui se réclament du fédéralisme et des valeurs traditionnelles. Elles réagissent à une remarque de Lise Payette, qui a comparé les partisans du « non » à Yvette, une fillette docile représentée dans les manuels scolaires. À l'époque, le phénomène est interprété comme un ressac antiféministe, et on sous-entend que les Yvette sont manipulées par le Parti libéral du Québec. Des historiennes contestent aujourd'hui cette lecture. Voir entre autres Stéphanie Godin, « Les Yvette comme l'expression d'un féminisme fédéraliste au Québec », *Mens*, vol. 5, n° 1, automne 2004, p. 73-117.

30 « Nadine demandait l'autre jour à André : "Avons-nous, dis-moi, des relations sexuelles ? — Je crois, oui. — Alors, s'étonnait-elle, pourquoi ne les invitons-nous pas plus souvent ?" » [Le comité de rédaction], « À suivre... », *Liberté*, vol. XIX, n° 3, mai-juin 1977, p. 125.

n'ont jamais été mes maîtres, qui n'ont jamais marqué mon existence et qui ne m'ont jamais atteinte que par l'émoi que me causaient leurs faiblesses³¹.

Ce que Robert raconte ici ne se limite pas à une incompatibilité sur le plan des personnalités : il s'agit d'une incompatibilité sur le plan du langage et de la pensée. Les femmes ne sont pas exclues officiellement de la revue, au contraire, « la porte est ouverte » (SV, 21), comme l'écrit Belleau ; on s'efforce de les y intégrer, mais elles ne peuvent correspondre à une certaine pratique du discours, ou en fait elles *refusent* une certaine pratique du discours. Cela est finalement bien pire, plus insidieux et plus tragique, puisque c'est la définition même de l'intellectuel qui y est véhiculée qui accomplirait le sale travail d'exclusion, « à l'insu » de ceux-là mêmes qui l'incarnent.

Suzanne Robert est restée pourtant, après avoir voulu démissionner plusieurs fois, expliquant que la présence de certains de ses collègues l'aura gardée à *Liberté*. À la mort de Belleau, elle l'a d'ailleurs identifié parmi ceux-là, le désignant comme son « maître à penser³² ». Cette contradiction apparente dans le témoignage de Robert s'éclaire lorsqu'on se penche sur la « méthode Belleau », « sa façon de retourner les choses en tous sens pour en inspecter la totalité³³ », qui me conduit d'ailleurs à le relire régulièrement. L'œuvre de Belleau, en tant qu'elle multiplie les points de vue sur la vie sociale, en tant qu'elle s'abreuve à même les failles des discours, fournit les clés de sa propre critique.

L'INTELLECTUELLE SOLIDAIRE

C'est que Belleau nous donne les *moyens pour penser* les « trous » et les non-dits de sa propre écriture ; il nous donne les moyens pour déconstruire « les gars » de l'équipe de *Liberté*, mais peut-être aussi « les gars » des institutions sociales de manière plus générale. En effet, l'essayiste s'intéresse aux rapports sociaux tels qu'ils s'inscrivent dans les discours — même si les rapports sociaux de sexe demeurent dans son angle mort. Son texte sur l'écrivain israélien Amos Oz, intitulé « Petite grammaire de la solidarité avec le peuple », en constitue un des plus beaux exemples. Belleau nous rappelle que l'écrivain ou l'intellectuel qui tente de représenter la collectivité, ou un groupe social dominé en particulier, ne fait le plus souvent que réaffirmer dans son écriture les signes de son pouvoir dans la sphère culturelle et dans la société plus généralement. Quand les gars de *Liberté* ajoutent le nom de Nadine à côté du leur, c'est exactement ce qu'ils font : rappeler la différence entre une pensée molle et corrompue, attribuée aux femmes, et la leur, afficher la domination de leur groupe sur un autre, dont on reproduit comiquement la voix fictive pour mieux la disqualifier. Belleau écrit : « L'égalité doit commencer dans le langage. Et la morale dans la

31 Suzanne Robert, « Petites amertumes de mes quinze ans à *Liberté* », *Liberté*, vol. XLI, n° 5, octobre 1999, p. 47-48.

32 Suzanne Robert, « La conscience comme trame de vie », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 88.

33 *Ibid.*

grammaire.» (SV, 84) Cette affirmation semble encore dérangeante, quasi révolutionnaire, aujourd'hui.

Dans son article sur Oz, Belleau interroge la position de l'écrivain par rapport au groupe auquel il souhaite donner la parole et avec lequel il se sent solidaire. Comment inscrire cette solidarité dans la langue même du texte sans qu'elle signifie une adhésion totale et aveugle à un groupe donné ? Comment inscrire cette solidarité dans le texte sans que celui-ci devienne l'instrument d'une cause ou d'un message ? Cela concerne précisément l'engagement du texte et de son auteur dans le monde. La stratégie d'Amos Oz, qui permet aussi de décrire celle de Belleau, est d'inscrire dans le texte une tension entre le « je » et le « nous », relation dialectique qui est toujours *en train de se faire*, jamais achevée. Belleau parle d'une « *ironie de participation* » (SV, 80; Belleau souligne) ou d'une « *distance solidaire* » (SV, 81; Belleau souligne), manière de dire que le « je » de la narration s'inclut dans le « nous » tout en s'en extrayant ici et là pour marquer sa singularité. En fait, il y aurait dans le récit un « nous » qui serait toujours au bord de se briser et de laisser entendre tous les « je » qui l'animent. L'écrivain, celui qui parle, n'est jamais en dehors de la communauté, il parle d'elle au milieu d'elle et rend la dimension conflictuelle de ces voix qui parlent toutes ensemble, autour de lui et en lui.

Ces propositions de Belleau, par leur nature et par leur force, doivent être examinées à l'aune des pratiques intellectuelles féministes contemporaines. L'intellectuelle n'est pas le « nous » des femmes, lequel est aussi peu homogène et lisse que le « nous » du peuple. Pourtant, le « nous » des femmes « atteint l'universel » (SV, 80) autant que le « nous » des paysans du kibboutz : « Le groupe devient sujet et objet à la fois. Il se dit à lui-même ce qu'il se voit être, globalement et en chacun de ses membres. » (SV, 82) L'intellectuelle peut être attentive à la parole d'un groupe donné, disons le groupe « femmes », duquel elle cherche à être solidaire, sans jamais parler en son nom ou à sa place. Cela signifierait plutôt qu'elle cherche à faire entendre, avec « tendresse » (SV, 80), comme le dit Belleau, tous les « je » de cette communauté au milieu de laquelle elle se tient, dans une position critique, dans la « lucidité partagée » (SV, 80) avec ses autres membres. La réflexion entreprise par Belleau sur le rôle et le positionnement de l'intellectuel dans la société entre curieusement en résonance avec les dilemmes rencontrés par les intellectuelles féministes aujourd'hui : celles-ci, entre la complicité béate avec le groupe et l'indépendance qu'exige la pensée, entre l'écoute qui fait souvent défaut aux gens aimant s'entendre réfléchir et la nécessité de ne pas simplement reproduire les discours ambiants, cherchent à définir une solidarité qui ne conduise pas à l'aplanissement de tout antagonisme. Par ailleurs, cette solidarité-là, malgré le fait que « les gars » de *Liberté* se soient servis d'elle comme d'une poupée de ventriloque, requiert qu'on fasse ici entendre la « voix » de Nadine, et de toutes celles qu'elle est supposée caricaturer.

Ce type de solidarité n'exclut pas la possibilité de trahir le groupe, ou du moins de choisir l'écart ou la marginalité en son sein. L'idée de l'intellectuel que Belleau transmet est celle du « réécrivain », qui récupère les formes et les discours hérités et ne craint pas d'y être infidèle. En cela, elle n'est pas tellement éloignée de celle de l'intellectuel-judas que proposait Catherine Mavrikakis, citée en exergue. Rachel Nadon, dans son ouvrage sur les essayistes de *Liberté* au début du *xxi^e* siècle, fait

justement de la figure de «l'héritier dévoyé³⁴» une posture déterminante pour la nouvelle équipe éditoriale, dirigée par Pierre Lefebvre, qui occupe le lieu à partir de 2006. Cet héritier s'approprie sans complexes les textes «canoniques» (le «canon» établi par *Liberté*, d'Arthur Buies à Nikos Kachtitsis en passant par Aquin, n'a rien de «classique»), les investit en y projetant les enjeux idéologiques et politiques du présent. Cette lecture «actualisante» viserait à remettre en circulation les discours du passé sans en «tirer de leçons» figées et univoques³⁵. Les modes de la continuité et de la rupture sont simultanément engagés par ce type de lecture — laquelle devient en fait une *réécriture*. Nadon suggère que, même si «l'héritage de Belleau n'est pas à proprement parler revendiqué par l'équipe de Pierre Lefebvre³⁶», la «manière» de l'essayiste aurait irrigué les pratiques intellectuelles de ses animateurs, surtout à partir de la refonte de 2012, où la revue entreprend de relayer une plus grande diversité de voix et de discours — notamment en se dotant d'un cahier critique récurrent qui constitue le tiers de la publication. Pourtant, écrit-elle, «l'absence des femmes à *Liberté* [reste] un héritage problématique³⁷», dont la revue commence à peine à prendre la mesure.

C'est justement en «héritière dévoyée» que j'ai tenté de relire Belleau, en cherchant dans ses textes, au risque de verser dans l'anachronisme, les moyens pour comprendre et infléchir le présent. Peut-être n'est-ce qu'en se faisant traîtresse, traîtresse aux «gars» de *Liberté*, à leur humour un peu puéril et à leur domination insouciante, que l'intellectuelle pourra devenir une alliée pour les siennes. Si Belleau écrit en 1983 qu'«à *Liberté*, la porte est ouverte», c'est à nous aujourd'hui de «performer» sa proposition.

34 Rachel Nadon, *La résistance en héritage*, p. 67. «L'héritier est à la fois un conquérant et un traître, responsable et critique de la société à l'égard de laquelle il entretient un rapport de méfiance, voire de défiance.» *Ibid.*, p. 86.

35 *Ibid.*, p. 179-181. Nadon reprend ici le concept de «politique de la lecture», tel que théorisé par Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Éditions de Minuit, coll. «Paradoxe», 2014, 206 p.

36 Rachel Nadon, *La résistance en héritage*, p. 185.

37 *Ibid.*, p. 189.

LA POÉSIE À DISTANCE

+ + +

FRANÇOIS DUMONT

Université Laval

Né en 1930, André Belleau est de la même génération que Gaston Miron, né en 1928; Roland Giguère, Paul-Marie Lapointe et Michel van Schendel, nés en 1929; Fernand Ouellette et Jean-Guy Pilon, nés en 1930; Gatien Lapointe, né en 1931; Jacques Brault, né en 1933¹. Tous ces auteurs ont publié des recueils de poèmes. Certains romanciers québécois importants sont nés dans les mêmes années, comme Hubert Aquin, en 1929, ou Jacques Godbout, en 1933, mais les écrivains québécois marquants nés entre 1928 et 1933 sont très souvent des poètes, que l'on regroupe habituellement sous le nom de «génération de l'Hexagone», en raison de l'action déterminante de cette maison d'édition à partir de 1953.

C'est justement cette année-là qu'André Belleau commence à publier dans *Le Quartier latin*. Dans un des articles qu'il a signés pour ce journal étudiant de l'Université de Montréal, Belleau signale la parution de trois recueils de poèmes publiés par des étudiants de cette université, Georges Cartier, Gatien Lapointe et Jean-Guy Pilon. Belleau a dans ce texte des accents très mironiens qui montrent qu'il est déjà très proche du milieu des jeunes poètes et de leur état d'esprit. Après avoir présenté les trois recueils, il écrit que cette poésie «indique peut-être que nous sommes en marche, en train de laisser derrière nous les déserts du prêchi-prêcha et de la glose stérile pour entrer enfin dans [la] terre promise [de] l'action et [de] la création²». C'est non seulement le «nous» et le ton de Miron à l'époque, mais aussi la lecture que celui-ci propose de l'apport de sa génération : «[N]ous assistons, écrit Miron dans un prospectus de l'Hexagone, à la fin de l'aliénation du poète ou l'exil de l'intérieur. La

1 Le mot «génération» est sans doute abusif pour désigner une tranche d'âge aussi réduite. Mais plusieurs textes d'André Belleau suggèrent le sentiment partagé d'une appartenance à une génération restreinte, qui serait distincte à la fois de celle de *Cité libre* et de celle de *Parti pris*. Dans le texte liminaire d'un numéro de *Liberté* qui présente les «jeunes poètes» qui s'apprentent alors à fonder *Parti pris*, il écrit : «On entend souvent dire que les générations ici se succèdent plus rapidement qu'ailleurs.» (André Belleau, «La littérature est un combat», *Liberté*, vol. V, n° 2, mars-avril 1963, p. 82.) En 1982, il parle de «la génération qui a eu vingt ans en mil neuf cent cinquante» (André Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur», *Liberté*, vol. XXIV, n° 5, octobre 1982, p. 38; repris dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 46. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle SV, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.)

2 André Belleau, «Entrevue exclusive avec... Georges Cartier», *Le Quartier latin*, 18 mars 1954, p. 4.

participation de plus en plus fréquente des poètes aux luttes qui nous confrontent les a révélés à eux et à leur réel³. » Belleau s'éloignera plus tard de la poésie dans ses propositions théoriques pour faire valoir le principe dialogique et le genre de l'essai, mais ses propositions sur la sociocritique se situeront dans le prolongement de ce que propose l'Hexagone à ses débuts. Si les sciences sociales ont beaucoup influencé la génération des poètes de l'Hexagone, ceux-ci ont aussi marqué l'approche sociale de la littérature de critiques comme Gilles Marcotte ou André Belleau. Dans ses textes théoriques ultérieurs, Belleau dénoncera la naïveté des conceptions de la littérature qui la ramènent à « un acte de communication » ; mais il insistera en même temps sur la relation entre les formes et la « topique commune » et plaidera pour une « ré-activation », par la sociocritique, de l'œuvre comme « destination, parole, comme quelque chose faisant signe à quelqu'un⁴ ». Au-delà du nationalisme littéraire, il s'agit bien du fondement du discours des débuts de l'Hexagone⁵, substrat qui est aussi présent dans les premières années de la revue *Liberté*.

LIBERTÉ ET LA POÉSIE

Les poètes de la génération de l'Hexagone ont beaucoup pratiqué l'essai pour tenter de définir leur situation, et c'est sur ce terrain qu'ils rejoignent André Belleau à la revue *Liberté*, qui commence à paraître en 1959. Belleau compte parmi les fondateurs de la revue et il y restera attaché toute sa vie. L'importance de la poésie à *Liberté* est au départ considérable. Le sceau de l'Hexagone figure sur le premier numéro, qui comporte, en plus d'un long article de Michel van Schendel sur les rapports entre « Langage, poésie et engagement⁶ », deux chroniques de poésie (l'une du même Van Schendel, l'autre de Gilles Marcotte). Par ailleurs, un texte d'appui à la grève des réalisateurs de Radio-Canada est signé par six personnes, dont cinq ont alors publié un recueil de poèmes. Après le texte liminaire où *Liberté* se déclare « ouverte à tous ceux qui ont quelque chose à dire⁷ », le premier article du numéro est signé par Belleau. Il s'agit d'une analyse de la loi canadienne sur la radiodiffusion où il explique le contenu de la loi et la met en relation avec le récent rapport de la Commission royale d'enquête sur la radio et la télévision. Ce texte très didactique, où Belleau attire l'attention sur les oppositions entre les intérêts publics et privés, s'inscrit dans l'actualité en raison de la grève des réalisateurs de Radio-Canada, mais Belleau ne fait nulle part allusion au conflit, s'en tenant au bilan analytique des aspects juridiques de la radio

3 Prospectus reproduit dans Gaston Miron, *Un long chemin. Proses, 1953-1996*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, 2004, p. 327.

4 André Belleau, « Conditions d'une sociocritique », *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, Montréal, Primeur, coll. « L'échiquier », 1984, p. 103. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle Y suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

5 Gilles Marcotte, dans un texte où il évoque son adhésion au mouvement dans les années 1950, écrit que la poésie de l'Hexagone, à ses débuts, était « une expérience d'expression et de création où se trouvait engagée la vie quotidienne — la vie personnelle et la vie commune ». Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1989, p. 121-122.

6 Michel van Schendel, « Langage, poésie et engagement », *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 11-21.

7 [S. n.], « Présentation », *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 1.

et de la télévision publiques au Canada. Il faut noter que plusieurs des collaborateurs de *Liberté* travaillent à Radio-Canada, soit à temps plein, soit comme collaborateurs occasionnels (c'est le cas de Belleau, qui est alors à l'emploi de l'Office national du film). Belleau se situe donc au centre des préoccupations des collaborateurs de la revue en abordant la question de la radio et de la télévision publiques, tout en adoptant une distance analytique qui le met un peu à l'écart (d'autant qu'il ne signe pas le texte de protestation qui figure dans le numéro). À l'égard de la poésie, il garde aussi ses distances : pendant longtemps, il rédigera surtout des comptes rendus qui portent sur des essais, des romans ou des films.

Après la publication du premier numéro de la revue, un conflit assez vif oppose certains poètes les uns aux autres, en particulier le directeur, Jean-Guy Pilon, qui est aussi cadre à Radio-Canada et que Belleau appuie, et d'autre part trois poètes qui voudraient donner une orientation politique plus précise à la revue : Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe et Michel van Schendel. Ces trois poètes, selon les termes de Van Schendel, voulaient « sortir de la gangue étroite du littéraire », craignant que la revue ne devienne une simple « boîte aux lettres⁸ ». Belleau se range du côté du pluralisme affiché dans la présentation du premier numéro de la revue et remplace Van Schendel comme secrétaire de rédaction à partir du numéro suivant. Par la suite, même s'il assume un rôle complémentaire dans une équipe où plusieurs poètes (dont son ami Fernand Ouellette) continueront de donner le ton, Belleau participe pleinement, par une collaboration très régulière, à la personnalité collective de la revue.

Il le fait surtout, au départ, par des comptes rendus, mais il publie aussi quelques textes de création. Le premier est sans doute, parmi tous les textes qu'il a signés, celui dont la dimension lyrique est la plus accusée. Il s'agit de « Suite urbaine », d'abord paru dans le sixième numéro de la revue en 1959, et qui sera repris plusieurs fois sous le titre « Mon cœur est une ville » : dans un numéro de *Liberté* sur Montréal en 1963, puis dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, et enfin dans *Surprendre les voix* comme texte liminaire⁹. Ce texte, proche du poème en prose, sorte de « Spleen de Montréal », débute par un quasi-alexandrin : « La rue Saint-Denis m'est douce et je la sais par cœur. » (SV, 11) À un certain moment, le lyrisme typique de la poésie du pays s'y fait entendre : « *Fleuve sans mer dans un pays de préhistoire, j'attends le jour de ma naissance.* » (SV, 15 ; Belleau souligne.) Ailleurs, Belleau pastiche le bilan désabusé d'*Une saison en enfer* et s'inspire ouvertement d'Apollinaire :

C'est ainsi que Montréal se révélait et que j'appris à le connaître et à l'aimer. Et j'improvisais, en marchant, d'absurdes romances à demi oubliées :

8 Jacques Allard et Chantal de Grandpré, « Entrevue avec Michel van Schendel », *Voix et Images*, vol. XI, n° 2, hiver 1986, p. 198 et p. 199.

9 André Belleau, « Suite urbaine », *Liberté*, vol. I, n° 6, novembre-décembre 1959, p. 402-410 ; repris sous le titre « Mon cœur est une ville » dans *Liberté*, vol. V, n° 4, juillet-août 1963, p. 330-338, puis dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, p. 39-44, et dans *Surprendre les voix*, p. 11-20. Des extraits de ce texte sont par ailleurs intégrés à la nouvelle « Sous le pont de l'Est » (*Écrits du Canada français*, n° 16, 1963, p. 191-202), comme le note Benoît Melançon dans sa précieuse bibliographie en ligne : <http://oreilletendue.com/2014/10/16/andre-belleau-bibliographie> (page consultée le 15 janvier 2017).

*C'est le marcheur des rues c'est le marcheur du roi
 C'est le courrier de la désespérance
 Il porte un pli secret de très haute importance
 Mais il ne sait pas à qui le donner...
 ...Toi tu marches sur la rue Saint-Denis
 La rue de ta jeunesse
 T'as comme Apollinaire un livre sous le bras
 Et tu pleures dans la lumière des cinémas...
 ...Vienne le temps d'amour vienne le mois de mai
 Vienne le temps de la nécessité. (SV, 12; Belleau souligne.)¹⁰*

Même dans ce texte lyrique, Belleau reste un écrivain du discours second, qui écrit constamment à partir d'un « objet culturel », selon l'expression de Jean Marcel, qui en fait un élément définitoire de l'essai¹¹. D'autres textes plus tardifs de Belleau, comme « La feuille de tremble¹² », d'abord paru dans *Liberté* en 1974 et repris dans les deux recueils, emprunteront cette voie lyrique, intégrée à la forme de l'essai, qui deviendra le genre par excellence associé à la revue *Liberté*.

Cette transformation se produit au cours des années 1970. Elle est, comme la création de la revue, liée à un phénomène de génération. En effet, au cours des années 1970, le comité de rédaction de la revue *Liberté* accueille progressivement plusieurs écrivains plus jeunes d'une quinzaine d'années que le groupe des fondateurs. Ils sont professeurs d'université, comme Belleau, qui l'est devenu à la fondation de l'UQAM en 1969. Dans la mesure où les études de Belleau en lettres ont été tardives, à la suite de sa démission de l'Office national du film, il rejoint la plus jeune génération avec laquelle il a étudié. En mars 1980, Jean-Guy Pilon, qui avait été jusqu'alors le principal directeur de la revue, cède la place à François Ricard. La prise en charge de la revue par une nouvelle génération conduit à une réorientation significative du point de vue de la présence de la poésie : les poèmes deviennent moins nombreux¹³ ; la poésie devient même pour plusieurs un adversaire. François Ricard oppose par exemple, dans un numéro de 1981, la poésie à la prose, laquelle serait une « résistance au sacré » ; il ajoute : « [C]'est à mon avis tout ce qui sauve la littérature, tout ce qui la rend précieuse¹⁴. » Quelques années plus tard, Jean Larose et Robert Melançon s'en prendront à la modernité poétique telle qu'elle s'est manifestée à *La Nouvelle Barre du jour*. Ces trois auteurs sont paradoxalement de la génération

10 Ce texte provient d'une suite poétique intitulée « Le marcheur des rues », datée de mars 1954, qui fait partie d'un ensemble de cinq poèmes de jeunesse de Belleau conservé dans le Fonds André-Belleau (119 P) du Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal. Les autres poèmes tranchent sur celui-ci par leur caractère franchement juvénile. Je remercie Michel Lacroix de m'avoir fait découvrir ces documents.

11 L'une des définitions de l'essai que propose Jean Marcel est « discours réflexif de type lyrique, entretenu par un JE non métaphorique sur un objet culturel (au sens le plus large) ». Voir Jean Marcel, *Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992, p. 318. Marcel souligne.

12 André Belleau, « La feuille de tremble », *Liberté*, vol. XVI, n° 4, juillet-août 1974, p. 122-124.

13 Voir Dominic Deschênes, *Sous le signe de la critique. Le statut de la poésie dans la revue Liberté de 1980 à 1986*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2003, 82 f.

14 Cité par Deschênes, *ibid.*, f. 31. Ricard souligne.

que Ricard qualifiera de «lyrique» et dont il dira chercher à se «délivrer¹⁵». Dans ce contexte, Belleau acquiert un nouveau rôle au sein de *Liberté* : il est non plus le compagnon qui élargit l'horizon de la revue, mais l'aîné qui indique et cautionne de nouvelles voies, dégagées de la domination de la poésie. Belleau participe avec une génération plus jeune au passage de la poésie à l'essai comme genre de référence à *Liberté* (la poésie demeure toutefois associée à la revue, puisque certains collaborateurs, comme Fernand Ouellette ou Jacques Brault, restent avant tout des poètes bien qu'ils pratiquent l'essai). L'influence de Belleau est particulièrement manifeste chez François Ricard, qui dit d'ailleurs de Belleau qu'il fut longtemps pour lui «le destinataire privilégié¹⁶». La critique du nationalisme que fait Belleau (SV, 115-123) ouvre par ailleurs la voie aux pamphlets de Jean Larose, qui met lui aussi en cause plusieurs aspects de la poésie, par exemple chez Nelligan, dont il fait une figure de la nation¹⁷. Chez Belleau, la critique de la poésie emprunte parfois la voie polémique, comme chez Ricard et Larose, mais il se place plus volontiers sur le terrain théorique.

DÉPLACEMENTS THÉORIQUES

Si *Liberté* a été, selon les dires de Belleau lui-même, l'un des éléments essentiels de son parcours (SV, 21), une rencontre est tout particulièrement décisive pour lui : celle de la pensée de Mikhaïl Bakhtine. Comme le soulignent le titre *Surprendre les voix* et le texte éponyme qui conclut ce recueil, le dialogisme tel que défini par Bakhtine est pour Belleau un principe fondamental, celui à partir duquel il définit la littérature et l'identité elle-même («je sais bien que mon monologue intérieur est issu des langages contrastés de ma société et que je suis fait d'eux» [SV, 127]). Chez Bakhtine, Belleau trouve aussi une valorisation du roman — et de certains romanciers comme Rabelais — qui correspond à ses intérêts. La pensée de Bakhtine, qui fonde la littérature sur le romanesque, conduit à marginaliser le poétique, comme la «fonction poétique» conduit à marginaliser le romanesque. Dans *Esthétique et théorie du roman*, on lit :

Dans les genres poétiques (au sens étroit) la dialogisation naturelle du discours n'est pas utilisée littérairement, le discours se suffit à lui-même et ne présume pas, au-delà de ses limites, les énoncés d'autrui. Le style poétique est conventionnellement aliéné de toute action réciproque avec le discours d'autrui, tout «regard» vers le discours d'un autre¹⁸.

15 François Ricard, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992, p. 14.

16 François Ricard, «Le destinataire privilégié», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 86-87 ; repris dans *Mœurs de province. Essais et divagations*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 2014, p. 179-181.

17 Jean Larose, *Le mythe de Nelligan*, Montréal, Les Quinze, coll. «Prose exacte», 1981, 140 p. Par ailleurs, l'indépendantisme antinationaliste de Belleau trouve un prolongement dans *La souveraineté rampante* que publie Larose avant le second référendum (Montréal, Boréal, 1994, 112 p.).

18 Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque des idées», 1978, p. 107.

Cela est peut-être vrai pour la poésie de Khlebnikov, mais comment appliquer une telle proposition à la poésie de Miron ? C'est d'ailleurs précisément à l'exemple de Miron que Belleau recourt lorsque, dans *Surprendre les voix*, il veut illustrer le dialogisme :

[C]haque fois que j'ai entendu Gaston Miron sur le sujet [de l'indépendance], ses paroles prenaient la forme d'une réplique passionnée, visiblement destinée à des interlocuteurs adverses. Bien qu'ils fussent absents, il revenait sur leurs arguments, prévoyait leurs réactions, nommait même les personnes. (SV, 125)

Belleau évoque ici le comportement de l'individu Miron plutôt que ses poèmes, mais tout lecteur de *L'homme rapaillé* sait bien que, dans ce recueil, le « je » est en perpétuelle relation avec d'autres, qu'il ne se « suffit pas à lui-même ». Bakhtine spécifiait d'ailleurs dans une note qu'« il existe nombre de variantes hybrides des genres, particulièrement courantes aux époques de “relève” des langages littéraires poétiques¹⁹ ». L'hybridité est justement la perspective que développe Belleau dans ses travaux sur l'essai. C'est sous cet angle davantage que par l'opposition qu'il remet en question la place de la poésie dans la définition de la littérature.

Le texte qui rend le mieux compte des perspectives originales de Belleau sur la poétique des genres littéraires est sans doute « Approches et situation de l'essai québécois », texte d'une conférence paru dans *Voix et Images* et repris dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*²⁰ Belleau y conteste

l'influence exorbitante du métadiscours poétique sur le système littéraire et sur l'institution. On constate en effet, poursuit-il, que le langage théorique et critique sur la poésie de même que ce que les poètes ne cessent de dire de leurs pratiques a fini par constituer le canon même de la “littérarité” en général (Y, 150).

Belleau déplore en particulier la « tendance bien fâcheuse [...] qui consiste à hypostasier les fameuses fonctions linguistiques [de Jakobson] de manière à ce qu'elles définissent des formes ou des genres » (Y, 148). Il cherche plutôt à « insérer l'essai dans un ensemble plus large avec les éléments [duquel] il entrerait en relation » (Y, 149).

Il ne s'agit donc pas de remplacer un principe comme celui de la fonction poétique ou celui du dialogisme par un principe essayistique qui définirait une autre essence de la littérature, mais de mettre chacune des formes (y compris les formes du discours qui ne sont pas *a priori* littéraires, Belleau y insiste) en relation les unes avec les autres. Il s'agirait en somme non pas de se débarrasser de la poésie, mais de la remettre à sa place comme forme de discours parmi les autres. On peut en dire autant de la théorie, car Belleau n'oppose pas non plus la théorie au lyrisme, comme on le voit beaucoup dans les années 1970. Dans « Le formol du formalisme », par exemple, texte de 1983 repris dans *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, il conteste

¹⁹ *Ibid.*, p. 109.

²⁰ André Belleau, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et Images*, vol. V, n° 3, printemps 1980, p. 537-543 ; repris dans Y, 148-153.

«un certain objectivisme grammairien résolument sourd et au fond très idéaliste» qui ne s'intéresse qu'au «texte-chose, le texte sans voix» (Y, 121). Ce bref essai porte sur une étude d'un poème de François Villon; Belleau reproche à son auteur de ne pas avoir essayé «d'écouter un peu ce qui se passe en lui à la lecture du poème» (Y, 121). Comme c'est le cas pour les genres littéraires, c'est le principe d'une alternative qui est remis en cause: la théorie ne s'oppose pas à l'écoute, comme l'essai ne s'oppose pas à la poésie même s'il remet sa domination en question. Ce principe de relation s'applique aussi au style singulier de Belleau, qui fait cohabiter dans ses textes le délibératif, le lyrique, le narratif, le polémique et le théorique, faisant de l'essai une sorte de carrefour (le même phénomène s'observe du point de vue des niveaux de langue, comme l'a relevé Benoît Melançon²¹). Dans le domaine de la poétique des genres, l'une des stratégies de Belleau est aussi de mettre en valeur d'autres genres que la poésie et le roman: l'essai, bien sûr, mais aussi la chanson, la nouvelle, le fantastique; et à l'égard du lyrisme confisqué par la poésie, de faire valoir le lyrisme proprement musical (Y, 14).

PRÉSENCE DE LA POÉSIE

Malgré la mise à distance de la poésie à laquelle il participe à *Liberté* en contribuant à faire de l'essai l'étendard de la revue, et malgré son opposition à la domination théorique du genre poétique, Belleau reste très attaché à la poésie. Son intérêt se manifeste rarement, mais avec intensité, de sorte qu'en analysant son parcours, il faut considérer à la fois ses tentatives pour se dégager de l'emprise de la poésie et une fascination durable.

D'abord, l'adhésion à la poésie de la génération de l'Hexagone dont témoignent ses premières publications persiste jusqu'au début des années 1970. Dans une conférence de 1972 où il présente la littérature québécoise à des étrangers, Belleau fait l'éloge de plusieurs poètes québécois de sa génération (Jacques Brault, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Jean-Guy Pilon), dont il cite des extraits illustrant la thématique du pays. Il estime que «la poésie au Québec a connu de plus notables réussites que le roman» et il reprend le diagnostic qu'il posait près de vingt ans plus tôt: «[N]ous avons enfin choisi les chemins de la vie.» (Y, 132-133) Mais dans les années qui suivent, il prend ses distances à l'égard de la poésie du pays.

En 1974, bien qu'il ait une connaissance limitée de l'allemand, Belleau réalise des traductions de cinq poèmes de Nelly Sachs et les publie dans la revue *Liberté*²². En comparant ces traductions avec celles qu'a publiées Lionel Richard dans les années 1960²³, on constate que les versions de Belleau sont nettement moins lyriques: les énoncés sont plus sobres, et il traduit par exemple «*blauen*» par «bleu» et non par «azur» comme le fait Richard. Belleau est aussi plus abstrait: il traduit le mot «*Laute*»

21 Benoît Melançon, «Le statut de la langue populaire dans l'œuvre d'André Belleau ou La reine et la guide», *Études françaises*, vol. XXVII, n° 1, printemps 1991, p. 121-132.

22 André Belleau, «Cinq poèmes de Nelly Sachs», *Liberté*, vol. XVI, n° 3, mai-juin 1974, p. 5-15.

23 Nelly Sachs, *Brasier d'énigmes et autres poèmes*, traduit de l'allemand par Lionel Richard, Paris, Denoël, coll. «Les lettres nouvelles», 1967, 295 p.

non par «luth», qui est l'option choisie par Richard, mais par «sons». L'austérité des textes de Belleau s'accorde avec son texte de présentation, très bref, comme s'il s'agissait de ne pas faire ombre aux poèmes qui suivent en n'indiquant que l'essentiel, à savoir la situation historique de Nelly Sachs et l'union des contraires que ses poèmes réaliseraient. Le choix de ces poèmes participe évidemment de la fascination de Belleau pour «le lointain et la profondeur» auxquels lui donnait accès, disait-il, la culture allemande (SV, 42). Comme l'a montré Robert Dion, la culture allemande (plus particulièrement le Romantisme) est l'objet d'une projection : «La situation et le statut des Romantiques sont en fait directement assimilés à ceux des écrivains québécois contemporains, leur marginalité au sein de l'Allemagne bourgeoise du XIX^e siècle renvoyant à celle de leurs lointains successeurs habitant un Québec américanisé, menacé de déculturation [...]»²⁴. Dion estime qu'il faut aussi voir chez Belleau un «désir de différenciation vis-à-vis de la tradition française»²⁵. Mais la distance avec l'Allemagne est également l'occasion pour Belleau, selon les termes qu'il utilise à propos de Fernand Ouellette, de «situer le langage poétique à une hauteur qui le garde des entreprises de dégradation» (SV, 47). Ainsi, dans le premier poème de Nelly Sachs traduit par Belleau, la thématique du pays, souvent associée euphoriquement à la naissance dans la «poésie du pays», trouve des accents plus troubles :

Un étranger porte toujours
sa patrie dans ses bras
comme une orpheline
peut-être ne cherche-t-il pour elle
qu'une tombe²⁶.

Donner à la thématique du pays les accents du deuil, c'est aussi, plus largement, reconnaître les limites de la célébration lyrique. Le choix de Nelly Sachs, chassée de l'Allemagne par le nazisme, est d'ailleurs lié, pour Belleau, comme il le souligne lui-même, à la question de la possibilité de la poésie après Auschwitz : «Nelly Sachs est sans doute, écrit-il dans le texte de présentation, le dernier des poètes de tradition juive à écrire en allemand. Adorno avait dit qu'après Auschwitz, il n'était plus possible de faire un poème. Pourtant Nelly Sachs ne s'est pas tue»²⁷. Le commentateur d'Adorno, souvent cité, met dos à dos les idéalizations poétiques et l'horreur de l'histoire, et peut sembler un peu court : comme l'écrit Pierre Mertens, «il n'existe pas de balance où, dans un plateau, on pourrait amonceler la souffrance des hommes et, de l'autre, l'art destiné à la "compenser"»²⁸. Or, par sa formule, Adorno disait avoir

24 Robert Dion, *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois*, Ottawa/Würzburg, Presses de l'Université d'Ottawa/Königshausen & Neumann, coll. «Transferts culturels», 2007, p. 241.

25 *Ibid.*

26 André Belleau, «Cinq poèmes de Nelly Sachs», p. 13. La traduction de Belleau de cette strophe, attribuée à «un ami», est citée par Jacques Brault dans *Trois fois passera*, précédé de *Jour et nuit*, Montréal, Éditions du Noroît, 1981, p. 47 et p. 48.

27 André Belleau, «Cinq poèmes de Nelly Sachs», p. 4.

28 Pierre Mertens, *Écrire après Auschwitz? Semprun, Levi, Cayrol, Kertész*, Tournai, La renaissance du livre, coll. «Paroles d'aube. Conférences des "Midis de la poésie"», 2003, p. 12.

voulu non pas répondre, mais montrer la nécessité de se « mesurer » à la question de la possibilité de la poésie et, plus largement, de la culture, après Auschwitz²⁹.

Dans la littérature québécoise, l'une des œuvres ayant vraiment accueilli cette question est le recueil *Mémoire*, de Jacques Brault, auquel André Belleau a consacré l'un de ses rares essais portant sur la poésie. Ce recueil, le premier livre de Brault, paraît d'abord en 1965 au Québec et est réédité en France en 1968. Le commentaire de Belleau date de 1970 : il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un compte rendu, mais d'une sorte de méditation. Le livre de Brault s'inscrit clairement dans le mouvement de la « poésie du pays » par sa thématique, mais sa dimension critique est beaucoup plus accusée que la célébration du territoire. Les vivants sont mis en procès par les morts, en particulier les victimes de la Seconde Guerre. Deux des dimensions des textes de Nelly Sachs se trouvent donc ici aussi réunies : la patrie (« là où l'on est très mal », selon l'exergue d'Ilya Ehrenbourg qui ouvre « Suite fraternelle³⁰ ») et « la grande tuerie³¹ » qui continuera de hanter les poèmes ultérieurs de Brault.

Dans ses commentaires sur *Mémoire*, Belleau n'aborde pas directement la guerre, insistant plutôt sur la capacité qu'aurait Brault d'élargir l'horizon de la poésie tout en restant « à ras des mots des hommes » (Y, 126). Il souligne d'abord la « remarquable unité et continuité entre Brault critique et Brault poète » (Y, 125), ce qui est une façon de ramener à la fois la poésie et la critique à la littérature, et il cite Brault qui affirmait dans un essai sur Alain Grandbois que « la poésie ne saurait exister... sans la prose » (Y, 126). Ainsi la poésie, loin d'affirmer son caractère singulier, serait, en théorie comme en pratique, solidaire de la prose. Dans ce texte, Belleau tente surtout de dégager Brault de l'étiquette de « poète du pays », en précisant que « de toute façon, ce pays a surtout le visage d'une ville » (Y, 126), ce qui est vrai pour Belleau lui-même (un poème de *Mémoire*, « Rue St-Denis³² », est d'ailleurs très proche de « Mon cœur est une ville »). Belleau revient plus loin sur le pays dans la poésie de Brault pour le présenter au bout du compte comme « un contre-thème ou, à la rigueur, comme un thème contrastant » (Y, 129). En conclusion, il fait l'éloge du « pouvoir qu'a [l]a parole [de Brault] d'ébranler en nous quelque chose qui nous rend à la fois davantage enraciné et plus humain » (Y, 129). Ainsi la poésie de Brault n'est pas débarrassée du pays, mais elle dépasserait les enjeux proprement nationalistes de la « poésie du pays » en la mettant en cause, par exemple dans ces deux vers que cite Belleau :

Neige de mon pays si douce et si dure...

C'est toi qui m'endors et m'abuses. (Y, 127 ; Belleau souligne.)

Cinq ans plus tard, dans *L'en dessous l'admirable*, livre où Brault prend congé de la poésie du pays, on trouve un poème dédié à André Belleau, qui évoque un « vif secret mis au noir » que la neige, « ce blanc tout mou qui s'étale partout », masquerait³³.

29 Voir Theodor W. Adorno, *Métaphysique : concept et problèmes*, traduit de l'allemand et présenté par Christophe David, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 2006, p. 166.

30 Jacques Brault, *Mémoire, Poèmes*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Ovale », 2000, p. 61.

31 *Ibid.*, p. 63.

32 *Ibid.*, p. 48-49.

33 Jacques Brault, *L'en dessous l'admirable, Poèmes*, p. 227.

La correspondance est assez nette avec les lieux communs de la « poésie du pays » qui, selon les termes de Belleau dans son article, auraient chez certains « [tenu] lieu de vie intérieure » (Y, 129). Ainsi, dans les années 1970, même si elles se font très différemment, la critique du nationalisme de Brault et celle de Belleau se rejoignent, sans doute parce qu'elles reposent sur une participation antérieure à l'esprit de la poésie du pays, dont ils se sont ensuite dégagés, l'un par l'« en dessous », l'autre par un paradoxal indépendantisme antinationaliste.

On voit bien, dans les « Cahiers de lecture³⁴ » de Belleau, que la poésie reste un accompagnement significatif tout au long de sa vie, de ses élans lyriques des débuts à ses prises de distance ultérieures. Dans ces cahiers, tenus irrégulièrement de 1963 à 1986, Belleau aborde, en plus de ses lectures, surtout ses rencontres et ses voyages. La poésie fait partie de la formation littéraire qu'il cherche au départ à se donner et ensuite, sporadiquement, de ses lectures. Celles-ci sont extraordinairement variées, et plus elles se diversifient, moins la poésie y occupe de place. Il est quand même question de poésie jusqu'à la fin, ce qui s'explique en partie par les allusions fréquentes au poète Fernand Ouellette, dont l'amitié aura été pour Belleau, comme il l'écrit à la toute fin du dernier cahier, « l'honneur de [s]a vie » (1^{er} juillet 1986).

À certaines occasions, Belleau s'en prend au prestige de la poésie comme il le fait dans ses essais, par exemple lorsqu'il décrit une rencontre avec le critique Serge Fauchereau, qui parle avec mépris des romans de Kurt Vonnegut (« "Littérature alimentaire", disait-il, "pour les enfants de quinze ans... On ne compare pas Paul Géraldy à Mallarmé"... »). Belleau défend *Slaughterhouse-Five* par des arguments formels : « une suite de tableaux où se concentre chaque fois l'ensemble » (16 février 1974), et il refuse la hiérarchie qui place la poésie en haut et la science-fiction en bas. Il ironise aussi parfois sur certains poètes, comme il le fait de temps à autre dans *Liberté*. Mais lorsqu'il lit *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, d'Yves Bonnefoy, il se dit « ébranl[é] » (comme dans son essai sur *Mémoire*), tout en renonçant à préciser la nature de cet ébranlement — suspension de l'impulsion analytique qui est assez surprenante chez lui :

Mais comment maintenant lire de la poésie, écrit-il, à moins d'avoir le temps de faire chaque fois une démarche critique ? Construire avec le poète... [...] [I]l faudrait que je fusse le poète moi-même. Il ne s'agit plus de lecture [...]. Il faudrait devenir peut-être un de ces "horribles travailleurs" qu'annonçait Rimbaud.

Il se limite ensuite à transcrire ce passage du livre de Bonnefoy : « Plutôt le lierre, disais-tu, l'attachement du lierre aux pierres de sa nuit ; présence sans issue, visage sans racine », et il ajoute entre crochets : « [Ceci m'enchanté et me trouble.] » (19 avril 1974)

Belleau écrit aussi, dans son dernier cahier, alors qu'il lutte contre la maladie et qu'il fait le bilan de sa vie :

34 Trois cahiers manuscrits portant le titre « Cahier de lecture » sont conservés dans le Fonds André-Belleau de l'Université du Québec à Montréal déjà cité.

Lorsque j'avais vingt ans, la beauté des poèmes et des mélodies renfermait comme une promesse pour ma propre vie. Elle était le signe d'un "à-venir" en dehors d'elle. Mais rien n'est arrivé dans ma vie et cette beauté (et ces vers et ces chants) sont toujours là, intacts dans leur essentielle inutilité, avec comme une dimension ajoutée maintenant de précarité, de douleur, de fragilité... *Jamais* ils ne changeront quoi que ce soit, et il me faut les aimer pour eux-mêmes. (3 juin 1982; Belleau souligne.)

Cette note et d'autres commentaires de même nature dans ses cahiers³⁵ laissent croire que les nombreuses remises en question de la poésie qu'on trouve dans les essais d'André Belleau avaient au fond pour but de préserver cette présence essentielle des lieux communs institutionnels aussi bien que théoriques dans lesquels il ne la reconnaissait pas.

35 La poésie, associée à la musique, apparaît souvent, dans ces cahiers, comme ce qu'il y aurait de plus précieux dans la littérature. Le 4 janvier 1984, par exemple, Belleau note : «Musique. Poésie. Rêves... Me retirer de tout le reste.» Je souligne par ailleurs qu'un texte auquel il travaillait à la fin de sa vie portait sur la poésie de Hugo von Hofmannsthal. Il s'agit du manuscrit d'une communication à un colloque sur «Vienne au tournant du siècle», intitulée «Reconstruction et projection : L'unité perdue» (la communication a été prononcée le 5 octobre 1985 mais n'a pas été publiée, car Belleau n'a pas pu la réviser). On y lit ceci, qui tranche pour le moins avec la prose académique : «les vers d'Hofmannsthal font surgir en nous des échos des plus déchirantes mélodies poétiques du romantisme [et] dans leur perfection légère, une sorte de tristesse glaciale et une gravité, une immobilité soudaine, comme si un enfant nous regardait fixement dans l'au-delà» (feuillet 5). Je remercie Robert Dion de m'avoir transmis une copie de ce manuscrit conservé dans le Fonds André-Belleau du Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal.

ANDRÉ BELLEAU, LECTEUR DE NORBERT WIENER

+ + +

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Université du Québec à Montréal

Le message de ce livre est *l'utilisation humaine des êtres humains*¹.

L'idée d'un réseau de communication ne date pas de la récente époque des premiers micro-ordinateurs. Déjà, au début du XIX^e siècle, Saint-Simon récupérait l'image symbolique associée à la Révolution française du corps étatique pour en faire un organisme-réseau dans le cadre de sa réflexion sur la société industrielle. Il envisageait les réseaux de communication comme créateurs d'un nouveau lien universel². Un siècle, grosso modo, sépare l'invention du télégraphe de celle de l'ordinateur. Un siècle, en fin de compte, pour créer de la mémoire car, écrit Carolyn Marvin, l'ordinateur personnel représente un « télégraphe instantané » muni d'une mémoire prodigieuse. Malgré la complexification phénoménale des réalisations techniques, le principe reste le même, en effet : transmettre l'information sans que l'être humain soit dans l'obligation d'aller la porter en mains propres ; utiliser des machines pour envoyer des messages³. Il n'y a néanmoins pas de commune mesure entre le télégraphe, les premiers réseaux téléphoniques, et ce qui se met en place entre les travaux sur la cybernétique dans les années 1940 et l'apparition de la première application Internet en 1972 grâce au projet ARPANET (Advanced Research Projects Agency Network). Le début des années 1970 apparaît de notre point de vue comme la pré-histoire. Aujourd'hui, Internet est composé de millions de réseaux, publics et privés. L'habitude de travailler avec le *World Wide Web* est telle que nous le confondons souvent avec Internet, alors qu'il ne s'agit que d'une des applications de ce dernier.

On pourra se demander *a priori* quels liens peuvent exister entre ces réflexions concernant le développement des réseaux de communication et André Belleau, qui n'a guère eu le temps de connaître les ordinateurs personnels et encore moins Internet. Il n'aura pas pu prendre la mesure du développement exponentiel d'un

1 Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, traduit de l'anglais par François Hardouin-Duparc, Paris, Éditions des Deux Rives, coll. « 10/18 », 1971 [1952], p. 29.

2 Sur ce sujet, on pourra lire Pierre Musso, *La religion du monde industriel. Analyse de la pensée de Saint-Simon*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. « Monde en cours », 2006, 343 p.

3 Carolyn Marvin, *When Old Technologies Were New. Thinking About Electric Communication in the Late Nineteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 1988, 296 p.

réseau informatique qui commençait à peine à exister, pour le commun des mortels, au moment de sa mort en 1986. Pourtant, cet article veut justement se pencher sur un aspect moins connu de l'œuvre de l'essayiste qui a tout à voir avec les technologies de la communication. On oublie souvent l'intérêt que Belleau a manifesté très tôt pour la cybernétique et en particulier envers l'œuvre du mathématicien Norbert Wiener. Il a compris l'importance d'une science qui non seulement transformait notre rapport au monde, mais remettait même en question, à travers les réflexions de Wiener, la manière de définir l'être humain, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Cet intérêt, il l'a manifesté dans une importante série radiophonique, sur laquelle ce texte s'arrêtera avant d'analyser plus en détail un court article trop souvent négligé intitulé «Wiener et McLuhan⁴». S'il n'est pas le seul au Québec à s'intéresser à la cybernétique (d'autres intellectuels québécois interviendront lors des émissions radiophoniques), nul autre ne marquera un tel enthousiasme, qui le pousse à présenter les tenants et les aboutissants de cette nouvelle discipline. La série sera diffusée l'année même de la publication de l'article; je me pencherai sur les différences entre le propos du pédagogue vulgarisateur à la radio et celui de l'essayiste à l'écrit.

LA CYBERNÉTIQUE : LE POINT DE VUE DU VULGARISATEUR

Au moment où paraît l'article «Wiener, McLuhan et la montée des automates», Radio-Canada commence la diffusion d'une série de vingt-six émissions intitulée *La cybernétique et Nous*, préparée par Belleau et réalisée par Fernand Ouellette. Cette série a été présentée à l'antenne de la radio entre le 1^{er} novembre 1967 et le 24 avril 1968⁵, donc moins de vingt ans après la publication du premier livre de Norbert Wiener qui allait vulgariser et populariser la cybernétique, soit *Cybernetics: Or Control and Communication in the Animal and the Machine*, en 1948⁶.

L'histoire de la cybernétique, si elle s'avère récente, est cependant fort complexe. Rappelons brièvement sa naissance dans le cadre des conférences Macy, au début des années 1940, auxquelles étaient conviés des chercheurs de différentes disciplines (mathématiques, anthropologie, neurologie, logique, psychologie, économie) dans le but de développer un métadiscours leur permettant de faire des ponts entre des domaines de recherche de plus en plus spécialisés. Le cœur des travaux visait

4 D'abord paru sous le titre «Wiener, McLuhan et la montée des automates», *Liberté*, vol. IX, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 38-50. L'édition utilisée dans le cadre de cet article est la suivante: André Belleau, «Wiener et McLuhan», *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, coll. «L'échiquier», 1984, p. 20-27. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle WM suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

5 Les textes de ces émissions tiennent en 774 pages placées dans quatre cartables simplement titrés en couverture «Tome I», «Tome II», «Tome III» et «Tome IV». Ces cartables ont été retrouvés récemment au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Ils seront déposés dans le Fonds André-Belleau du Service des archives et de gestion des documents du même établissement (119P 101/5).

6 Le livre a été publié en français sous le titre: *La cybernétique: information et régulation dans le vivant et la machine*. Une nouvelle édition est parue au Seuil en 2014 dans une traduction de l'anglais de Ronan Le Roux, Robert Vallée et Nicole Vallée-Lévi (2014 est l'année du cinquantième anniversaire de la mort de Wiener).

une science générale du fonctionnement de l'esprit. Norbert Wiener y développera la cybernétique, discipline qui se voulait englobante et reposait sur le concept clé de *feedback* (ou rétroaction); celle-ci aura une grande influence sur les théories cognitives, psychologiques (l'école de Palo Alto) ou encore sur les théories biologiques de l'auto-organisation⁷. Elle aura aussi un retentissement certain dans le domaine des arts et de la littérature.

Les recherches de Wiener se situent dans la foulée de la mise sur pied des Laboratoires Bell en 1925, dont l'objectif était d'accroître et de fortifier les technologies de la communication émergentes, ce qui favorisera l'apparition d'une véritable définition scientifique de l'information. Jusqu'aux années 1940 cependant, tous les signaux transitant au moyen d'émetteurs et de récepteurs électriques sont traités et pensés de façon cloisonnée. Frank Jewett, directeur des Laboratoires Bell, exprimait ainsi sa frustration :

Nous sommes contraints de penser, et ce qui est pire, d'agir en termes de télégraphie, de téléphonie, de diffusion radio, de téléphotographie, ou de télévision, comme s'il s'agissait de choses séparées. Elles ne sont pourtant que les parties différentes d'une même science appliquée. En tout et pour tout, elles dépendent, pour leur fonctionnement et leur utilité, de la transmission à distance d'une forme d'énergie électrique qui, au moyen d'une manipulation adéquate, rend possible un transfert quasiment instantané d'information⁸.

Apparaît dans ce passage l'ébauche d'une théorie générale de l'information que Wiener cherchera à mettre sur pied et qui s'imposera pour un temps comme la méta-discipline par excellence. C'est dans cette perspective qu'André Belleau présente sa série d'émissions. *La cybernétique et Nous* s'ouvre comme suit :

Le terme « cybernétique », créé par le mathématicien américain Norbert Wiener en 1948, demeure toujours indispensable pour désigner le vaste domaine théorique et technique que les sciences actuelles occupent simultanément en s'autorisant des concepts modernes d'information et de communication. Ce vaste domaine comprend l'ordinateur, les organismes artificiels, l'automation, la machine à traduire, les modèles logiques et mathématiques du système nerveux, et aussi des vues nouvelles en linguistique, en pédagogie, en administration et dans les sciences de l'homme. Avant tout, peut-être attitude d'esprit mais appuyée sur les mathématiques et les sciences positives, la cybernétique offre une clé incomparable permettant d'avoir

7 L'influence de la cybernétique a été énorme au cours des décennies qui ont suivi la publication des ouvrages de Norbert Wiener. Outre ses deux ouvrages mentionnés précédemment, on pourra consulter : Philippe Breton et Serge Proulx, *L'explosion de la communication à l'aube du ^{xxx}e siècle*, Montréal/Paris, Boréal/La Découverte, 2002, 389 p. (pour mettre la cybernétique en contexte); Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, traduit de l'anglais par Peria Drisso, Laurencine Lot et Eugène Simion, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Recherches anthropologiques », 2 tomes, 1977 et 1980; Mathieu Triclot, *Le moment cybernétique. La constitution de la notion d'information*, Paris, Champ Vallon, coll. « Milieux », 2008, 430 p. Pour un point de vue critique, voir par exemple Philippe Breton, *L'utopie de la communication. Le mythe du « village planétaire »*, Paris, La Découverte, coll. « Essais », 1992, 151 p.

8 Cité par Mathieu Triclot, *Le moment cybernétique*, p. 24.

accès au monde de l'accélération technologique, d'en comprendre les causes immédiates, l'esprit et l'originalité par rapport aux époques précédentes⁹.

Rien ne traite de la littérature ou de l'art dans ce passage, mais cette introduction signale que la cybernétique, et les émissions au cours des mois en feront la démonstration, déborde du domaine des sciences pures (mathématiques, informatique, sciences cognitives) pour englober les rapports entre l'individu et son environnement. C'est une clé, une « attitude d'esprit » pour avoir accès au monde de la technologie, autrement dit au nouveau monde que l'Occident va bientôt devenir.

S'il existe une réelle fascination pour la cybernétique, qui se traduit dans les propos de Belleau autant que dans ceux de plusieurs des experts entendus sur les ondes, on sent aussi poindre des réserves parfois fortes sur le risque de la concentration que permettrait le développement des réseaux. Ces craintes font écho aux critiques qui s'affirment aujourd'hui dans un contexte néolibéral. Le mathématicien voyait dans le développement des réseaux informatiques la possibilité pour tous d'avoir accès à l'information; il s'agissait d'une transformation sociale qui permettrait un accroissement de la démocratie. Cependant, il n'avait pas vu (ou pas suffisamment) à quel point l'information pourrait être utilisée, manipulée, pour les besoins des pouvoirs en place.

Dans les faits, les thèses de Wiener iront très loin, proposant une nouvelle représentation de l'être humain: transparent (il n'existe plus d'opposition entre extériorité et intériorité) et rationnel, véritable machine à communiquer. Comme l'ordinateur, les membres de l'espèce humaine traitent de l'information. Tous les phénomènes du monde visible, et l'humanité est sur ce plan à l'égal des autres objets du monde, peuvent être étudiés du point de vue des relations, des échanges, de la circulation de l'information. Wiener place au centre de sa méthode scientifique les échanges ou les relations des composantes de l'univers — le terme semble hyperbolique, mais montre en même temps l'amplitude que le mathématicien veut donner à sa théorie. Encore une fois, c'est autour du concept de rétroaction que se cristallisent ses travaux, qui lui font mettre sur un pied d'égalité organismes vivants et artificiels. Georges Boulanger, président de l'Association internationale de cybernétique, définit cette analogie en ces termes, exactement au moment où André Belleau diffuse la série d'émissions sur le sujet à Radio-Canada :

Ce sera à tout jamais la gloire de l'Américain Norbert Wiener d'avoir fait le rapprochement entre les comportements finalisés de la machine et ceux de l'animal, et d'avoir dit clairement, le tout premier: si, dans la nature, on observe des comportements finalisés (c'est-à-dire dirigés vers des buts fixés a priori), et si l'on peut construire des machines capables de faire montre des mêmes comportements, les principes mis en œuvre dans les deux cas sont identiques. Il s'agit toujours d'un effet qui réagit sur la cause qui le produit, de ce que l'on appelle, en technique, une rétroaction ou un « feed-back ». Cette analogie étant reconnue, il devenait tentant de proposer — et Wiener l'a fait — d'étudier dans un même cadre *tous* les

comportements finalisés, qu'ils soient le fait de la matière vivante, ou de la matière inerte. La cybernétique était née¹⁰.

Même si, d'un point de vue technique, l'organique et l'inorganique, l'être humain et la machine sont considérés comme des équivalents sur le plan de l'information, il va de soi pour Belleau que Norbert Wiener est préoccupé par le rapport *existentiel* entre l'être humain et la machine ainsi que par les risques de voir certaines valeurs morales disparaître. Les enjeux et les risques sont effectivement nombreux. « Guidé[e] par la science, affirme Belleau, inspiré de la pensée du grand Norbert Wiener, [l'ère de l'information] veut se placer dès le début sous le signe de la lucidité¹¹. » Cette dimension subjective prend des couleurs plus directement humanistes quand Belleau parle du mathématicien dans ses cahiers : « *Cybernétique et société* de Norbert Wiener, malgré son pessimisme foncier, témoigne d'un humanisme scientifique assez émouvant. La pensée cybernétique culmine ici en une sagesse plus globale qui exalte l'humain et, précisément, ne le réduit pas à l'état de machine. J'y reviendrai¹². »

Penseur humaniste, Wiener conclut que les machines à communiquer et à transmettre l'information vont devenir indispensables à l'humain. Comment alors ce dernier pourra-t-il conserver pleinement son humanité ? Cette question hantera le mathématicien dans les deux dernières décennies de sa vie et fait de lui une figure tragique qui fascinait André Belleau¹³, comme on le verra plus loin. Une phrase du mathématicien sert de fil rouge tout au long de la série, rejoint cette interrogation sur le devenir de l'humain et conduit même à la conclusion selon laquelle « [n]ous avons modifié si radicalement notre milieu [...] que nous devons nous modifier nous-mêmes pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement¹⁴. »

Le titre de la série, « La cybernétique et Nous », mérite qu'on s'y arrête. Ce « Nous », écrit avec une majuscule, indique à la fois les liens entre la nouvelle science et l'espèce humaine, les rapports de réciprocité, mais la conjonction peut aussi se lire comme une opposition ou à tout le moins une mise à distance : que sommes-nous, en réalité, face à la cybernétique ? Allons-nous conformer le réel, notre réalité à nos machines ou plutôt proposer l'inverse ? Donald Michael, auteur d'un article sur le futur que nous annonce la nouvelle science, soulève la question. André Belleau la reprend en rappelant qu'à ce stade (au moment du balbutiement des réseaux, en 1967), « les questions importent plus que les réponses et [...] pourquoi et comment nous les poserons-nous, ces questions, si par la cybernétique, nous ne devenons pas conscients des radicales transformations du monde actuel¹⁵ ? »

10 Georges R. Boulanger, « Qu'est-ce que la cybernétique ? », Georges R. Boulanger (dir.), *Le dossier de la cybernétique : utopie ou science de demain dans le monde d'aujourd'hui ?*, Verviers, Éditions Gérard & Co, coll. « Marabout université », 1968, p. 12. Boulanger souligne.

11 Tome I, émission 1, p. 26.

12 Fonds André-Belleau, Service des archives et de gestion des documents, Université du Québec à Montréal (119P 101/5), p. 53. Je remercie Benoît Melançon, qui m'a donné cette référence.

13 Pour explorer cette « figure tragique », la meilleure référence reste la biographie de Flo Conway et Jim Siegelman, *Héros pathétique de l'âge de l'information. En quête de Norbert Wiener, père de la cybernétique*, traduite de l'anglais par Nicole Vallée-Lévi, Paris, Hermann, 2012, 425 p.

14 Tome IV, émission 26, p. 744.

15 Tome I, émission 1, p. 19.

De quelle manière la technologie cybernétique transformera-t-elle notre vie quotidienne ? Mais qu'en sera-t-il également de l'enseignement, de l'art de gouverner, de l'administration, du droit, de « la liberté individuelle et l'idéal démocratique » (c'est le sous-titre d'une des émissions) ? Cette série d'envergure pose donc des questions aussi bien philosophiques et éthiques que techniques, et convie, pour en discuter, des personnalités aussi différentes que Gilbert Simondon et Fernand Dumont, Paul Ricœur et Jean Lemoyne, Abraham Moles et Benoît Mandelbrot, parmi bien d'autres.

LA CYBERNÉTIQUE : LE POINT DE VUE DE L'ESSAYISTE

Ces vingt-six émissions démontrent la grande expertise d'André Belleau dans le domaine de la cybernétique, exceptionnelle à l'époque pour un chercheur universitaire qui vient des milieux littéraires et artistiques au Québec. Mais son intelligence et sa curiosité ici ne passent pas par l'écriture, par *son* écriture, sinon à travers des propos vulgarisateurs et pédagogiques — qui démontrent aussi qu'il devait être un très bon professeur. Pourtant, Belleau reste un écrivain et d'abord, plus précisément, un essayiste. Comme écrivait René Lapierre : « André Belleau est essayiste ; rien par conséquent ne lui est si proche, si familier que l'écriture, c'est-à-dire — avec plus de précision — le *moteur* de l'écriture, l'émotion (au sens premier) qui la déclenche, qui est le texte¹⁶. »

Or, quand il s'intéresse à la cybernétique *en son nom propre*, le ton se révèle bien différent. Je citais plus haut le passage qui servait d'ouverture programmatique à la série *La cybernétique et Nous*. Voici maintenant l'incipit de « Wiener et McLuhan », titre qui implique non plus une discipline mais deux penseurs, donc deux subjectivités :

William James, un jour qu'il se trouvait à la campagne, fit observer que sa villa ne comptait pas moins de quatorze portes et qu'elles ouvraient toutes sur le dehors. Il en éprouvait une vive satisfaction. C'était, j'imagine, des temps heureux. Les mots et les choses n'écrasaient pas l'homme de leur fatalité. Aujourd'hui, dans un monde marqué par l'avènement des automates, la conscience de nos limites surgit très vite. Aiguillonné par les changements de toutes sortes, sollicité et troublé par nos contemporains dont c'est le métier d'en parler et qui nous renvoient des crépuscules apocalyptiques à l'aube d'un nouvel Âge d'or, on cherche confusément à s'orienter afin de comprendre et de prévoir ; on essaie pour son propre compte de profane de faire en sorte que quelques-uns des appels entendus qui paraissent à la fois les plus généreux et les plus contraignants puissent, selon la belle expression de Murilo Mendes, « *s'ajuster dans l'unité* ». Et évidemment on n'avance guère. C'est notre sort commun. (WM, 20)

L'entrée en matière, cette fois, n'a plus rien de didactique ou de programmatique. Le texte commence par l'ouverture des portes, un syntagme commun à l'incipit de

16 René Lapierre, « Avant-propos », André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, p. 5. Lapierre souligne.

la fiction romanesque : on entre dans le texte comme on entre dans la pièce (rappelons l'exemple idoine de *Madame Bovary* : « Nous étions à l'étude quand le proviseur entra »). Dans le cas présent, il n'y a rien de moins que quatorze portes, qui ouvrent sur l'extérieur. Cette maison appartient à un philosophe, pragmatique, souvent considéré comme le fondateur de la psychologie aux États-Unis. Fondateur d'une science centrale pour la compréhension de la subjectivité humaine, William James fait signe à celui dont il sera surtout question dans ce texte, Norbert Wiener, fondateur lui aussi d'une science, la cybernétique, en apparence plus objective. Née du cerveau d'un mathématicien d'exception — il obtient son doctorat à dix-huit ans —, cette science apparaît pourtant toujours, dans les textes de son auteur, indissociable de sa portée sociale et psychologique. À l'époque de James, écrit Belleau, « [l]es mots et les choses n'écrasaient pas l'homme de leur fatalité » ; et son texte se clôt sur une référence explicite au livre de Foucault, *Les mots et les choses*. De manière plus implicite, on peut entendre dans cet « appel généreux » mentionné dans la citation le rôle qu'accordait Jean-Paul Sartre à l'écrivain dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, lui qui sera cité quelques lignes plus loin pour son affirmation célèbre : « L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il fait. » Hasard peut-être, ou effet d'écho parvenant à boucler la boucle d'un texte qui, cherchant à comprendre la pensée de Wiener, ne manque pas d'être labyrinthique.

A contrario, on pourra considérer la maison de James présentée dans ce texte comme l'envers d'un labyrinthe. Elle compte quatorze portes, donnant toutes sur l'extérieur. Difficile de ne pas en sortir si on le veut. Difficile même de ne pas avoir la tentation d'en sortir. On s'y retrouve. C'était, écrit Belleau, « j'imagine, des temps heureux ». Par contre, à la fin des années 1960, au moment de la publication de cet article, « on cherche confusément à s'orienter ». Dans le labyrinthe laborieux du savoir contemporain, on se déplace à tâtons, dans un espace opaque, et on imagine mal qui symbolise le Minotaure de cette ère : « Le savoir profus de notre époque ou bien me force à me disperser, témoin éclaté d'un univers de fragments épars, ou bien m'oblige à choisir une seule avenue. » (WM, 20) À la lecture de son texte, à la teneur plutôt mélancolique, on comprend bien que pour Belleau cette deuxième solution semble obsolète. Il s'agit d'une époque déchirée, de fractures importantes, époque de crises qui ne correspond plus à celle « des temps heureux ». Pourtant, il faut tirer parti de cette profusion : « Mais cette impossibilité où je suis d'avoir au travers de la prolifération des faits, des modes, des descriptions, des théories, une vue juste de notre société technicienne est par elle-même riche d'enseignement. Elle me fournit, *ab absurdo*, certains critères. » (WM, 21) Pour comprendre son monde, il se tourne vers deux hommes auxquels il s'est intéressé en raison de la cybernétique. C'est donc, paradoxalement, à travers l'œuvre d'un mathématicien créateur d'une science qui se veut universelle, objective et que plusieurs taxeront bientôt de « déshumanisante » qu'André Belleau plonge dans la subjectivité du monde contemporain.

Le rapprochement entre Wiener et McLuhan peut surprendre. Il s'explique d'abord par le fait que la pensée de l'un et de l'autre avait comme objet les problèmes de la communication, au fondement de la cybernétique. Mais il y a d'avantage : « Leurs œuvres découlent d'une subjectivité avouée : symbiose de la science et de la mystique, conscience angoissée chez Wiener ; une fréquentation assidue de la

littérature et un amour profond de la poésie chez McLuhan. Ils ne sont pas cartésiens. Sur le plan de l'épistémologie, ils auraient raté leur propédeutique.» (WM, 21) Ils ne sont pas cartésiens — on a envie d'ajouter : tout comme William James. En bon pragmaticien, James défend une logique non cartésienne, et une affirmation similaire vaut pour Wiener. Ce dernier, mathématicien et scientifique non cartésien, se retrouve au milieu d'une crise parce que la cybernétique «entend occuper le domaine entier du contrôle et de l'information, lequel intéresse autant les sciences physiques que les sciences de la vie et les sciences humaines» (WM, 21). En ce sens, il ne peut agir en «simple» scientifique. Marshall McLuhan est convoqué presque uniquement en conclusion : il n'a pas la même valeur pour Belleau. Ce dernier écrit d'ailleurs : «Il est difficile à la lecture de McLuhan, de surmonter un premier sentiment d'irritation. Il y a peu de pages où on n'est pas frappé par des glissements de sens, des interprétations abusives.» (WM, 26) Contresens, informations insuffisantes quand il disserte sur Pascal, Bergson, Teilhard de Chardin... Si leurs intérêts et leur méthode (par exemple leur subjectivité, mise de l'avant) les rapprochent, on a aussi l'impression que McLuhan sert de contre-exemple face à Wiener.

Le cas de Norbert Wiener est beaucoup plus complexe et subtil. Une phrase dans le texte de Belleau rend compte des ambiguïtés associées au penseur : «Le terme même "cybernétique" est présentement mal reçu dans plusieurs milieux scientifiques tant à cause des généralisations abusives qui s'en sont réclamées que par l'inclination philosophique de la pensée de Wiener.» (WM, 23) Même s'il n'a pas développé seul la cybernétique, Wiener en devient la métonymie et donne à certains l'impression qu'il promeut, volontairement ou non, ces généralisations. En effet, le terme de «cybernétique» a été servi à toutes les sauces. Si on l'utilise moins aujourd'hui, il suggère cette «société de la communication», expression utilisée à tort et à travers, au point où la «communication» est un terme qui semble dire tout et son contraire. On pourrait croire le terme «information» plus précis, du fait qu'il naît au xx^e siècle dans son sens moderne avec la théorie mathématique de l'information de Claude Shannon ayant pour objet la mesure, le codage et le transport des signaux devenus ainsi messages le long d'un circuit de communication¹⁷. L'information serait un bruit dans le système. Plus il y a de «bruits», donc d'informations neuves, plus le message est complexe et difficile à décoder ; moins il y a de bruits, plus il y a de redondances et plus le message est simple à comprendre mais peu informatif. Pourtant, dans son acception contemporaine, le terme «information» apparaît propice à la confusion. Voilà du moins l'opinion de Philippe Breton, très critique à l'égard de ce qu'il nomme «l'utopie de la communication» :

Son usage, dans la langue française, regroupe des significations très diverses. Il sert notamment à traduire en un même mot trois termes anglais distincts : *data*, *news* et *knowledge*. L'information est en effet aussi bien la "donnée" (*data*) dont l'informaticien nourrit les machines que les "nouvelles" (*news*) que le journaliste confectionne en vue de les communiquer au public. De plus en plus, par une extension souvent

17 Pour une explication succincte de cette théorie, voir Armand et Michèle Mattelart, *Histoire des théories de la communication*, Paris, La Découverte, 1995, p. 31-37.

mal venue, la langue française rend équivalents “information” et “savoir” (*knowledge*), ce qui relève [...] de la confusion la plus totale¹⁸.

André Belleau, homme de langage, ne pouvait pas être insensible à cette confusion qui prend ses racines dans les théories cybernétiques elles-mêmes. Pourtant, il faut revenir aux propos qui ouvrent la série *La cybernétique et Nous* pour comprendre que la cybernétique est perçue comme une nouvelle conception du monde, un véritable changement de paradigme. Ce sont moins les détails de sa validité scientifique qui intéressent alors André Belleau — comme bien d’autres penseurs à l’époque, captivés par le sujet — que sa valeur heuristique. On pourrait interpréter la phrase écrite par Belleau sur «le terme même de cybernétique» citée précédemment ainsi: s’il peut comprendre l’agacement des scientifiques devant les généralisations abusives, en revanche il pourrait difficilement être en accord avec une critique qui s’en prendrait *de facto* à «l’inclination philosophique» de la pensée de Wiener. Car Belleau se retrouve dans cette pensée philosophique, souvent d’ailleurs plus proche de l’essai que de la philosophie. Posons même l’hypothèse que les textes du mathématicien le hantent, si on se fie à certaines entrées de ses cahiers: «J’ai lu jadis plusieurs romans d’Ellery Queen. *The Tragedy of X* m’a emmené fort loin de la cybernétique et de l’autobiographie de Norbert Wiener qui occupent mes vacances depuis près d’un mois¹⁹.»

Je me rends compte, en parcourant ces notes, que j’ai bien peu lu depuis un an!... Et trop de romans policiers sans doute... Il faut dire cependant que je n’ai pas fait état dans ces pages des nombreux ouvrages qu’il m’a fallu approfondir (ou consulter) pour ma série de vingt-six émissions radiophoniques sur la cybernétique. Ainsi, j’ai passé sous silence les livres du grand Norbert Wiener²⁰.

Cet intérêt qui fait en sorte que Belleau s’identifie à Wiener pourrait être ramené schématiquement à trois points.

UNE OUVERTURE, UNE ÉCRITURE, UNE TRAGÉDIE

Le premier point porte sur l’interdisciplinarité dont il fait preuve tout au long de sa carrière. Il refuse les barrières entre les disciplines autant que les spécialisations. Difficile, en effet, de trouver un champ d’intérêt qui n’aurait *pas* intéressé Wiener. Belleau le présente même de manière assez allègre sur ce plan: «Il se promenait avec une liberté royale dans le jardin de la connaissance, jetant des ponts entre “les îles du savoir”, sautant les haies et marchant sur les plates-bandes au passage.» (*WM*, 23) On ne s’étonne pas qu’il ait activement participé au développement d’une science qui avait pour objectif, ni plus ni moins, de repenser et la définition de l’être humain,

18 Philippe Breton, *L’utopie de la communication*, p. 122.

19 Fonds André-Belleau, p. 65.

20 *Ibid.*, p. 70.

et ses rapports avec *l'ensemble* des disciplines qu'il a créé. Pour lui, écrit Belleau, la cybernétique est moins une science qu'un « champ où des faits, des événements, des hypothèses, des outils dessinent une forme d'esprit, suggèrent une attitude, indiquent le sens d'une recherche dont les résultats concrets, l'avènement progressif des automates, doivent inéluctablement changer le monde » (WM, 22).

Le terme de « champ » dans ce contexte convient parfaitement aux objectifs de la cybernétique. Dans *L'œuvre ouverte*, livre largement influencé par cette nouvelle science, Umberto Eco définissait ainsi un « champ de possibilités » :

La notion de « champ », empruntée à la physique, implique une vision renouvelée des rapports classiques (univoques et irréversibles) de cause à effet, que remplacent un système de forces réciproques, une constellation d'événements, un dynamisme des structures ; la notion philosophique de « possibilités » reflète, elle, l'abandon par la culture d'une conception statique et syllogistique de l'ordre, l'attention à ce qu'ont de ductile décisions personnelles et valeurs, remis en situation dans l'histoire²¹.

On retrouve là, à travers les propos d'un littéraire, les effets intellectuels du *feedback* et la manière profondément transformée de penser les rapports sociaux propres à la cybernétique.

Pour Belleau, ce « champ » qu'ouvre Wiener a aussi d'autres modalités qui le touchent de près, et nous en arrivons au deuxième point qui mérite d'être souligné. Ce champ, selon Belleau, « dessin[e] une forme d'esprit, suggèr[e] une attitude ». Si cette affirmation concerne la cybernétique dans le texte, posons l'hypothèse que pour Belleau elle renvoie aussi à l'esprit et aux idées de Wiener, qui produit une écriture proche de l'essai. Paradoxalement, si sa science se voulait totalisante, son écriture montre bien qu'il s'opposait à toute forme de totalisation — et à tout totalitarisme ; il faudra revenir sur cette dernière affirmation. L'écriture de Wiener crée des brèches, ouvre des pistes, s'interroge sans chercher activement de réponses. Créant une science associée à de nouveaux appareils (donc à une technologie) qui vise à rien de moins qu'à repenser notre monde, Wiener rend compte en même temps d'un espace de tension qui interroge les repères de l'humanité. Belleau ne manque pas de souligner qu'à mesure « qu'on avance chronologiquement dans l'œuvre non mathématique de Wiener, la hantise philosophique, l'angoisse sourde, que ne réussissent pas à masquer l'humour et les exigences d'un rationalisme radical, se font sentir de plus en plus manifestement » (WM, 23). On chercherait en vain l'image stéréotypée du scientifique sûr de sa science et tourné vers le progrès et l'avenir chez ce mathématicien qui écrit dans *Cybernétique et société* : « l'univers mourra dans l'embrassement et l'incandescence », ou encore « nous sommes des naufragés sur une planète vouée à la mort » (cité dans WM, 23).

J'en arrive enfin au troisième point, le plus important peut-être pour Belleau, qui pourrait se résumer par une phrase de ce dernier : « C'est avec la conscience tragique que la démarche de Wiener commence à prendre tout son sens. » (WM, 23) Il y a en effet des aspects fort tragiques dans la vie de cet homme qui donne l'impression,

21 Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1979, p. 29-30.

à tout moment dans son œuvre, de vouloir sauver l'humanité. On a beaucoup reproché à Wiener d'avoir réduit les êtres humains à de simples machines à communiquer. Pourtant, il faut comprendre que le contexte de l'époque où il pense la cybernétique est celui de la fin de la Deuxième Guerre mondiale et de la découverte des camps. Pour lui, l'existence des camps résulte de l'absence d'information, celle-ci ayant insuffisamment circulé. Il faut donc se servir des nouvelles machines à communiquer, à rétroaction, en train de se développer, pour permettre de diffuser l'information le plus possible. Les débats entre les deux hommes qui sont sans doute les plus grands mathématiciens de l'époque, Norbert Wiener et John von Neumann, se révèlent d'ailleurs fascinants par ce qu'ils annoncent des tensions qui existent aujourd'hui autour de l'information : Von Neumann, anticomuniste notoire, politiquement très conservateur, voyait dans les nouvelles machines une occasion de concentrer l'information le plus possible pour éviter les erreurs. Mais qui contrôlerait cette information ? Pour Wiener, au contraire, il s'agissait de la mettre à la portée du plus grand nombre, par le biais des ordinateurs, auxquels chacun devait avoir accès. En ce sens, devant notre ordinateur, nous devrions toujours être redevables à Wiener, qui n'avait pas su concevoir, cependant, l'usage que pourraient en faire les pouvoirs en place²². Par ailleurs, dans le contexte de l'époque, faire de l'être humain une machine à communiquer signifie insister sur l'égalité des êtres : pas de racisme, d'antisémitisme, de sexisme, de différences de classes, si nous sommes des « machines communicantes ».

Cela étant, dès la fin des années 1940, Wiener a conscience des contradictions dans lesquelles il se trouve coincé. Comme l'écrit Pierre Cassou-Noguès : « Il dénonce le processus de mécanisation de l'humain dans l'usine automatique mais contribue lui-même à le renforcer par ses travaux sur la cybernétique²³. » Conscience tragique, car il produit d'un côté, indirectement mais tout de même, ce qu'il dénonce de l'autre. Belleau l'écrit à sa manière :

Dans un premier mouvement, il se félicite de voir ses prédictions réalisées ; en matérialiste orthodoxe [...], il déclare que la machine, comme l'homme, est douée d'intelligence, d'originalité, d'invention. Mais il y a une étrange dualité en lui. À mesure qu'il hausse la machine vers l'homme, il affirme le primat des valeurs humaines qu'il sent menacées. Wiener n'était pas naïf : le problème ne se réduisait pas au bon ou au mauvais usage de la machine, objet neutre en soi. [...] Ce qui le préoccupait, c'était le rapport *existentiel* entre l'homme et la machine. (WM, 24)

Cette conscience déchirée intéresse Belleau avant tout. Il y a là une tension qui rappelle celle, féconde, propre à son écriture d'essayiste. Le travail de Belleau comme pédagogue (la série radiophonique) permet de faire preuve d'une certaine objectivité et de comprendre l'intérêt intellectuel des propositions du mathématicien Wiener ; les conflits vécus par l'homme Wiener rejoignent autrement Belleau et se traduisent

22 Pour citer un exemple spectaculaire, on se souviendra des révélations d'Edward Snowden sur la captation des métadonnées à travers différents systèmes d'écoute et programmes de surveillance : PRISM, Xkeyscore, Boundless Informant, Bullrun, etc.

23 Pierre Cassou-Noguès, *Les rêves cybernétiques de Norbert Wiener*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte », 2014, p. 203.

dans sa propre écriture, par une sorte d'adhésion mélancolique. Il pourrait là encore reprendre les propos de Cassou-Noguès : « [D]epuis le début de cette enquête, je laisse entièrement de côté la théorie de l'information et l'aspect scientifique de la cybernétique pour m'intéresser uniquement à un domaine en marge, entre science et fiction. Je m'attache aux personnages de Wiener²⁴. » On notera le pluriel du mot « personnage » dans la phrase. On pourra en approfondir le sens en rappelant que la tragédie de Wiener se situe aussi sur un plan médical que Belleau ne pouvait connaître, révélé dans les dernières années : il était bipolaire. Déjà, sur le plan mathématique, son intelligence était telle que peu de chercheurs pouvaient comprendre la portée de ses travaux, mais en plus ses crises (dont personne ne connaissait les causes) ont discrédité beaucoup de ses idées progressistes auprès de gens déjà peu enclins à défendre son humanisme. Comme le rappelait une de ses deux filles : « Mon père n'a jamais été une seule personne. Il en était de nombreuses tour à tour, et très contradictoires²⁵. »

Belleau connaît très bien la cybernétique depuis ses origines ; en témoigne la série qu'il a préparée. Mais plus précisément dans son cas, on pourrait suggérer que l'intéresse davantage Norbert Wiener *comme texte*. C'est l'essayiste qui exhibe ses contradictions, les met en scène, tente de résoudre la crise éthique qu'il crée bien malgré lui, ne cesse d'insister sur les vertus humanistes alors qu'il « déshumanise » l'espèce, l'homme à la fine pointe de la science dont le dernier livre pourtant s'intitule *God and Golem*. Un homme pour qui la science orthodoxe ne peut exister sans imagination et qui d'ailleurs écrira lui-même des nouvelles policières sous un pseudonyme transparent : W. Norbert. Parallèlement à l'examen et à la réflexion sur une science neuve en train de changer notre civilisation, dans la série radiophonique, Belleau se penche, manifestement avec passion, sur la figure qui cristallise les ambiguïtés d'une civilisation profondément technologique chez un homme qui était devenu un essayiste presque malgré lui.

24 *Ibid.*, p. 190.

25 Voir la biographie de Flo Conway et Jim Siegelman, *Héros pathétique de l'âge de l'information*, p. 124.

ANDRÉ BELLEAU À LA RADIO OU LA THÉORIE LITTÉRAIRE DIALOGUÉE

+ + +

MICHELINE CAMBRON

Université de Montréal/Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture
québécoises (CRILCQ)

Voilà le critique qui se penche par-dessus l'épaule de Narcisse et aperçoit
son propre reflet parmi ceux des autres, fasciné par leurs dispositions
et leurs métamorphoses¹...

En 1975, André Belleau enseigne à l'UQAM et rédige sa thèse de doctorat, qui sera déposée en 1978. Si aucun article n'est publié cette année-là — il n'y a, selon la bibliographie de Benoît Melançon, que sa participation à la Rencontre québécoise internationale des écrivains de 1975 qui soit publiée² —, la contribution littéraire d'André Belleau à la radio de Radio-Canada est relativement importante : une série de cinq émissions d'une heure, intitulée « Regards neufs sur la littérature », présentée dans le cadre de l'émission *Documents*, diffusée du 17 au 21 novembre, laquelle constitue une sorte de quotidienne de la théorie littéraire. Réalisée par Fernand Ouellette, chacune des émissions fait se croiser diverses voix. Celle du Lecteur³, qui dit les textes de présentation et d'enchaînement, rédigés par André Belleau mais lus par Jean-Louis Roux, tous inscrits dans le régime du « on » scientifique. Celle d'André Belleau, qui pose des questions, commente, synthétise. Celles des spécialistes invités, interviewés à propos de la nouvelle façon d'aborder les textes littéraires qui se serait développée depuis la fin des années 1950. Celle-ci romprait, selon une idée qui traverse la série, à la fois avec l'histoire littéraire classique (« à la Lanson », dira Roger Fayolle dans la première émission) et avec les formes parentes de la critique. C'est à partir de cette série exceptionnelle que j'amorcerai une réflexion sur la contribution d'André Belleau à la diffusion de savoirs sur la littérature à la radio d'État, découvrant au passage la façon dont André Belleau adopte une posture originale dans les grands débats qui agitent le monde littéraire et académique en ces années-là. Je m'appuierai sur la transcription des cinq émissions de

1 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, p. 17.

2 Voir la bibliographie préparée par Benoît Melançon, dans le présent dossier, p. 123.

3 Ce Lecteur sera désigné avec une majuscule de manière à bien montrer son rôle de personnage dans la trame de l'émission et afin d'éviter les ambiguïtés, car le lecteur, au sens usuel, est aussi une figure essentielle dans plusieurs des théories évoquées.

la série, effectuée par Radio-Canada⁴ et déposée par Gilles Marcotte en février 1976 au tout nouveau Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal (CETUQ), et sur l'enregistrement de la seconde émission, conservée au Centre Gaston-Miron du CRILCQ, à l'Université de Montréal⁵.

La série est fascinante parce qu'elle permet d'entendre d'éminents spécialistes, présentés comme historiens de la littérature, poéticiens ou critiques — Roger Fayolle, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, Michel Deguy, Jean Cohen, Jacques Leenhardt, Pierre Barbéris, Jean-Pierre Richard, Jean Starobinski, Marthe Robert et Hans Robert Jauss — et, simultanément, de saisir la trame sur laquelle André Belleau a, avec l'appui de Fernand Ouellette, choisi de tisser les propositions théoriques et critiques des uns et des autres. Je m'intéresserai à cette trame, appuyée sur une définition implicite de la littérature qui se dévoile peu à peu, et à la forme unifiée que Belleau, par Lecteur interposé ou par ses interventions directes, confère à l'ensemble hétérogène des propositions théoriques présentées. Je conclurai sur la dimension proprement radiophonique de la pensée qui se déploie dans les dialogues, à la jonction des discours dans la matérialité des voix, et sur le rôle d'André Belleau comme passeur littéraire et catalyseur d'une réflexion sur la littérature intégrant « le rapport à un sujet incarné dans l'histoire », selon sa propre expression.

BELLEAU MENEUR DE JEU

L'émission a pour objectif explicite de permettre à ceux qui ont été formés dans l'« ancien » paradigme littéraire, celui des collègues classiques, de saisir où en sont les études sur la littérature. L'intention vulgarisatrice est nette, même si on peut douter que l'émission ait pu véritablement rejoindre un public non spécialisé étendu. L'auditeur, désigné par le Lecteur comme un « vous » ou intégré au groupe de « nos auditeurs », ne sera que rarement associé à la réflexion en cours ; le « nous » renvoie essentiellement à Belleau, qui mène le jeu, directement ou grâce au Lecteur, et qui affirmera, en fin de parcours : « [N]ous n'avons pas la prétention d'avoir tout clarifié. » (V, 19) L'auditeur est donc celui qui veut connaître le nouveau discours sur la

4 L'ensemble, broché, est composé de cinq cahiers numérotés dont les pages font l'objet d'une numérotation séparée. Chaque cahier porte sur sa première page le titre de la série, « Regards neufs sur la littérature », le titre de l'émission et une date qui diffère d'un cahier à l'autre (« Pour une nouvelle objectivité », 17 novembre 1975 ; « Le langage d'un langage », 18 novembre 1975 ; « La fascination des sciences humaines (I) », 19 novembre 1975 ; « La fascination des sciences humaines (II) », 20 novembre 1975 ; « Les chemins ouverts... », 21 novembre 1975), de même que le générique partiel de l'émission (liste des invités ; texte et interviews : André Belleau ; Réalisation : Fernand Ouellette ; Réseau français de radio). L'en-tête de chacun des cahiers porte la mention « Service des transcriptions et dérivés de la radio. Maison de Radio-Canada ». À l'époque, Radio-Canada était tenue de donner à toute personne qui en faisait la demande une transcription. Les références à ces documents seront placées entre parenthèses après les citations et composées du numéro du cahier, en chiffre romain, suivi du numéro de la page.

5 Enregistrement de l'émission *Documents*, « Regards neufs sur la littérature (2) », conservé au Centre Gaston-Miron (59 minutes 47 secondes). La date de diffusion indiquée dans les métadonnées de Radio-Canada semble toutefois erronée : elle ne coïncide pas avec ce qui apparaît sur les transcriptions. On remarquera par ailleurs que l'ajout du cadre de diffusion, l'émission *Documents*, n'apparaît pas sur les transcriptions.

littérature. Cette intention doit être rapportée à la nécessité d'une telle initiation, posée d'emblée dans la première émission, intitulée « Pour une nouvelle objectivité » :

Le nouveau langage sur la littérature a quelque chose d'un peu terrorisant pour le public, non seulement parce qu'il est prescrit par la mode, mais aussi parce qu'il est nouveau. À cela s'ajoutent son abondance et son caractère technique. (I, 1)

Cela n'est pas nouveau, explique le Lecteur : « La critique littéraire a toujours été traversée par les autres langages de l'époque, qui y laissent des dépôts exploitables sous la forme de concepts opératoires ou de modèles. » (I, 2) L'invention du tube cathodique, donnée comme déclencheur du renouvellement de la linguistique — laquelle considère désormais le langage comme « un système ayant pour fonction de communiquer » (I, 2) —, se trouverait ainsi à la source d'une tension nouvelle au sein de la critique littéraire, désormais tributaire à la fois des discours des écrivains, de Rabelais à Joyce, et de « l'ensemble contraignant du discours scientifique contemporain » (I, 3). « Nos auditeurs » seront donc, dit le Lecteur, « invités à réfléchir aux raisons du renouveau actuel de notre langage sur la littérature ainsi qu'à ses principaux aspects » (I, 3). Récusant une présentation énumérative, qui explorerait successivement les diverses approches développées, sur un mode panoramique de type encyclopédique, le Lecteur annonce l'intention de placer la question « à un niveau qu'on oserait qualifier de fondamental » (I, 3). D'où le fait qu'il ne s'agit pas d'une émission destinée aux seuls spécialistes, affirme-t-il.

La structure de la série donne pourtant, à première vue, le sentiment d'un découpage fortement didactique : une émission introductive (« Pour une nouvelle objectivité ») qui porte sur le changement de statut de l'histoire littéraire⁶, appuyé sur trois « récits » (c'est le mot du Lecteur) distincts et complémentaires, ceux de Roger Fayolle, de Gérard Genette et de Tzvetan Todorov ; une seconde émission axée sur la nouvelle poétique et sa proximité avec la linguistique « scientifique » (« Le langage d'un langage »), avec les interventions parfois divergentes de Tzvetan Todorov, Michel Deguy et Jean Cohen ; une troisième émission (« La fascination des sciences humaines (I) ») centrée sur l'autonomie de l'œuvre littéraire et ses rapports avec le « réel » tels que la sociologie et la nouvelle histoire les modélisent selon Pierre Barbéris, Jacques Leenhardt et Roger Fayolle ; une quatrième émission sur les relations entre les études littéraires et la psychanalyse (« La fascination des sciences humaines (II) »), qui donne la parole à Jean-Pierre Richard, à Jean Starobinski et à Marthe Robert ; et une dernière émission, ouvertement prospective (« Les chemins ouverts... »), qui, après une brève incursion du côté de l'interprétant et de son « implication propre dans cette activité singulière [qu'est la lecture] » (V, 1), vise à dégager « les avenues de recherche » du versant dit « objectif » de la critique littéraire, à l'aide d'interventions de Gérard Genette et de Tzvetan Todorov. Cette dernière émission — et la série — se conclut par un interview de Hans Robert Jauss, qui parle d'une nouvelle histoire littéraire, laquelle intégrerait le lecteur et son horizon d'attente.

6 Le Lecteur suggère même que l'émission pourrait bien s'intituler « Pourquoi rien ne va plus chez l'abbé Calvet, Castex et Surrer ou Lagarde et Michard ? » (I, 3)

Toutefois, le fil de l'argumentation déployé par Belleau configure fortement, malgré sa présence en apparence modeste, le parcours proposé, lequel ne se réduit pas à une simple juxtaposition de théories, de pratiques et de discours. Même si les principales approches critiques des années 1970 — historique, thématique, linguistique, psychanalytique, narratologique, sociologique — et celles issues des théories liées à l'esthétique de la réception semblent abordées de manière successive, les enchaînements créent un mouvement dialectique qui orchestre les différentes voix soutenant les diverses approches. Ce fil argumentatif se déploie à partir de l'idée suivante : les outils développés par les théoriciens de la littérature sont « scientifiques », mais ces derniers doivent tout de même composer avec les questions fondamentales que sont le rôle de l'interprétation et l'aspect subjectif de la démarche critique. C'est dire l'originalité, à cette époque de théorisation appuyée sur l'immanence du texte et sur la scientificité, de la préoccupation de Belleau à l'endroit de ce qu'il désigne, tout au long de l'émission, comme la « poétique de la critique », et qui apparaîtra ultérieurement comme l'objet de sa quête.

Ces questions heuristiques — rôle de l'interprétation et dimension subjective de la démarche critique — affleurent de manière récurrente et permettent d'interroger les positions des uns et des autres, d'évoquer, directement ou non, le lieu du critique interviewé et la nature des discours dans lesquels celui-ci se trouve immergé. Cette importance accordée au contexte énonciatif immédiat de la critique est posée dès le début de la série :

Ces mots [ceux de la critique nouvelle] et des dizaines d'autres sont dans l'air, ils finissent par entrer dans le discours culturel commun, c'est le fait même de les employer qui compte et qui signifie quelque chose, sûrement pas ce qu'ils dénotent exactement. (I, 1)

Malgré la valeur de vérité à laquelle leur scientificité les fait prétendre, les discours sur la littérature emprunteraient donc aux discours ambiants, qui les détermineraient en partie. Aussi n'est-il pas surprenant que les émissions soient construites sur des oppositions qui tempèrent, voire mettent en doute, un certain triomphalisme critique, s'attachant au mouvement général de la théorie plutôt qu'à son détail. La première et la seconde émission sont très éloquentes à ce chapitre, témoignant d'une construction dialectique efficace.

LES DISCOURS SUR LES ŒUVRES ET LA LITTÉRATURE : DES RÉCITS ENTRECROISÉS

Dans la première émission, Roger Fayolle oppose les propositions théoriques de Gustave Lanson, qui prétendait acquérir à petits pas, par accumulation, « une sorte de vérité totalisante et jugée [par lui] définitive » (I, 4), à une nouvelle conception de la vérité de l'œuvre littéraire qui serait particulière plutôt qu'universelle. Le Lecteur (derrière lequel se cache Belleau) déplace le débat depuis l'histoire littéraire, « toujours positiviste », vers la quête « du signifiant d'un signifié » (I, 6) énoncée par Barthes,

saisie comme le point de départ « des étapes successives » (I, 6) qui conduisent « de la détermination à la signification » (I, 7). Ces étapes seront détaillées par Gérard Genette, qui s'empresse de donner à cette quête des origines plus anciennes, à la fois du côté de critiques comme Charles du Bos, Jacques Rivière, Marcel Raymond et Jean-Paul Sartre, et du côté des écoles formalistes et structuralistes, dont il affirme qu'elles ont, dans les pratiques critiques contemporaines, glissé vers la théorie et rompu avec l'étude des œuvres singulières et la recherche de leur signification. C'est dans cette seconde manière, ce « second passage » que Genette veut voir la source de ce qui s'est fait « non pas forcément de mieux, mais [...] de plus neuf dans les années plus récentes » (I, 11). Genette évoque enfin une « troisième mutation » de la critique, en émergence, qui opérerait un passage vers une histoire des formes et des fonctions de la littérature. En somme, de conclure le Lecteur, l'ancienne histoire littéraire et la nouvelle façon de parler de littérature « ont en commun le même souci d'objectivité » (I, 12) et visent, dans une « perspective descriptive », à réinsérer la « théorie générale de la littérature dans l'intelligibilité historique » (I, 12).

L'opposition apparente entre Fayolle, historien de la littérature, et Genette, poéticien, se trouve ainsi inscrite dans un temps long qui met en relief l'historicité de la critique et des théories qui en émergent, plutôt que dans la seule opposition entre critique et objectivité⁷, cardinale en ces années marquées par la querelle entre Raymond Picard et Roland Barthes. Certes, la série d'émissions est réalisée en 1975, au moment où la nouvelle critique a apparemment gagné sur l'ancienne histoire littéraire. Mais l'insistance du Lecteur sur le fait que l'enjeu de la discussion serait la définition des conditions qui permettent de « tenir sur la littérature et les œuvres un langage objectif » ramène au centre la question de l'historicité, ces conditions étant ici implicitement posées comme étant de nature historique.

Tzvetan Todorov, auquel le Lecteur donne ensuite la parole, développe à partir de là une opposition entre « une attitude à l'égard des œuvres [et] une attitude à l'égard du discours littéraire » (I, 13), dans une perspective qui se veut celle d'une épistémologie générale, inscrivant, d'un côté, le rapport à tout texte dans l'acte même d'interprétation d'un « sujet impliqué consciemment, explicitement[,] dans son acte de lecture » (I, 16) et, de l'autre côté, le rapport au discours littéraire, saisi globalement, dans une poétique visant à décrire les propriétés de ce discours. Il relie ainsi l'objectivité de la visée critique qui s'exerce sur des œuvres singulières à l'explicitation du lieu de parole et des perspectives choisies plutôt qu'à des catégories liées aux lois générales d'un objet saisi abstraitement : le discours. Cette dernière façon, scientifique, de voir la « poétique » est présentée par Todorov comme encore à venir, car, affirme-t-il, « le discours, c'est une *terra incognita* » (I, 18). Les trois « récits », comme les nomme le Lecteur, ne convergent pas tout à fait, même si les oppositions entre les diverses propositions énoncées ne sont véritablement discernables qu'à partir d'une connaissance des positions occupées par chacun des intervenants

7 *Critique et objectivité* est le sous-titre d'un ouvrage de Serge Doubrovsky (*Pourquoi la nouvelle critique ? Critique et objectivité*, Paris, Mercure de France, 1966, 262 p.) qui expose les tenants et aboutissants de la querelle Barthes-Picard, laquelle met aux prises, pour faire bref, l'histoire littéraire classique et ce que l'on appelle à l'époque la nouvelle critique.

dans des débats disciplinaires qui ne sont que très sommairement évoqués. Fayolle met en cause la scientificité de l'ancienne histoire littéraire, adossée à une conception surannée, additive, de la science, et rappelle le caractère moralisateur qui marquait et la critique ancienne et l'histoire littéraire dite scientifique depuis Lanson. Genette tente de montrer les mouvements de la critique dans la longue durée et manifeste un certain agacement à l'encontre des prétentions scientifiques de la nouvelle critique et de l'abandon de ce qu'il nomme « le terrain proprement critique » (I, 10). Le troisième récit, celui de Todorov, effectue une sorte de synthèse qui force le maintien de deux termes : l'objectivité de la quête théorique, scientifique, et la nécessité de la subjectivité dans l'activité herméneutique. Chacun des deux termes, « objectivité » et « subjectivité », aura été projeté sur un horizon historique dont la conclusion de l'émission révèle la nécessité, à travers l'emploi du mot « progrès » : « La nouvelle objectivité dont parle Tzvetan Todorov coïncide avec le progrès de quelques sciences qui ont remplacé l'histoire comme modèle et comme guide. » (I, 19) En somme, trois termes sont mis en jeu : « objectivité », « subjectivité », « historicité », posés comme essentiels par tous les invités quelle que soit leur position théorique et mis en relation dynamique par l'ordre des interventions et le texte enchâssant du Lecteur.

Il faut peut-être indiquer que les interviews menés par André Belleau ont principalement été enregistrés en Europe, antérieurement à la réalisation à Montréal de la série d'émissions, et que c'est vraisemblablement à partir d'enregistrements plus longs que sont découpées les diverses interventions juxtaposées de manière à mener l'auditeur vers la compréhension du nouveau langage et des nouveaux enjeux du discours sur la littérature qui s'est imposé depuis la fin des années 1960. Le travail de mise en valeur des idées de chacun ainsi opéré est rendu visible par le fait que certains des intervenants, Fayolle, Genette et Todorov, sont présents dans plus d'une émission et que leurs divers propos sont donc intégrés à une trame générale permettant une progression de la pensée. De ce point de vue, la série s'apparente au reportage, qui intègre des informateurs à une trame argumentative, plutôt qu'à ce qu'on désigne de manière méprisante comme des « *shows* de chaises », où un invité occupe le micro un temps déterminé durant lequel il répond à des questions. La série est construite, elle s'appuie sur un scénario de nature intellectuelle.

LA LINGUISTIQUE COMME HORIZON À DÉPASSER OU L'HISTORICITÉ DU SUJET

La seconde émission se place d'emblée du côté de la poétique et porte tout entière sur la linguistique, science qui s'est développée, explique le Lecteur dans son introduction, en échappant à « l'emprise du modèle historico-évolutionniste » (II, 1), et a développé des interrogations qui s'attachent à la « situation d'une langue à un moment donné comme si on pratiquait une tranche horizontale dans le tronc vertical de l'histoire » (II, 1). Après cet éloge implicite de la scientificité de la linguistique, Todorov affirme toutefois sans transition qu'il ne croit pas à la suprématie théorique de la linguistique. Il objecte à André Belleau, qui demande si la littérature n'est pas entièrement assujettie à la linguistique, le fait que les questions de la linguistique ne

sont pas celles des littéraires, et que les poéticiens sont donc amenés à élaborer leur propre appareil conceptuel. André Belleau suggère que cela entraîne une période de flottement terminologique durant laquelle un nouveau vocabulaire s'élabore sur un mode analogique, ce à quoi Todorov acquiesce, affirmant du même souffle qu'il considère que la surabondance terminologique n'est pas souhaitable, même si elle est peut-être inévitable.

Au mouvement dialectique de la première, qui procédait en quelque sorte par addition de négations pour se résoudre en une synthèse, sous la tutelle de la voix du Lecteur, la seconde émission oppose un autre modèle, dialogique celui-là. Les trois invités sont présentés en interaction avec l'intervieweur, André Belleau, et ces moments dialogués, qui se révèlent plus vifs à l'audition qu'à la lecture — certains, dont Belleau, intervenant avec une certaine véhémence —, suggèrent un autre équilibre, dans lequel l'interviewé est conduit à dévoiler non pas sa pratique poétique appuyée sur la linguistique, mais la façon dont la linguistique a infléchi ou non ses interrogations. Au tiers de l'émission, le Lecteur intervient longuement pour exposer quelques-uns des apports majeurs de la linguistique, définissant des concepts, soulignant leur contribution à une meilleure, une plus « objective », connaissance des textes dans leur structure et leurs articulations. Il aborde aussi l'épineuse question du passage d'une grammaire de la phrase à une grammaire du texte⁸ et souligne la dimension proprement épistémologique de certaines élaborations théoriques. La dimension didactique du propos est nette, et la position initiale de Todorov, qui se place à distance de la linguistique, s'en trouve quelque peu minée. Même si le Lecteur (dont le texte, rappelons-le, est signé par André Belleau) concède qu'il y a peut-être des limites à l'application des concepts linguistiques à la littérature, il affirme que la littérature est « le langage d'un langage » (II, 8) (c'est le titre de cette émission) et pose l'utilité de concepts opératoires dont la portée épistémologique est soulignée.

Le Lecteur laisse ensuite la parole à Michel Deguy, qui plaide pour un changement de conception de l'auteur, puisqu'« il n'y a un objet littéraire que pour autant qu'il y aurait un producteur de cet objet qui serait animé du même souci théorique que ceux qui théorisent la littérature » (II, 11). Après un bref échange sur l'apport de la linguistique aux pratiques des écrivains, et sur l'impossibilité apparente de tout caractère spontané et imprévisible dans l'écriture qui découlerait de la conscience des règles linguistiques par les écrivains, André Belleau rappelle à son interlocuteur que celui-ci a publié dans *Liberté* un texte dans lequel il affirmait pourtant qu'un « poème qui serait homologué à une textologie scientifique ne serait peut-être pas un poème » (II, 11). Michel Deguy, mis en contradiction, convient qu'« un texte qui ne serait pas rapporté à un sujet pensant et à une subjectivité engagée ne serait pas proprement un texte » (II, 12). Mais, fait le Lecteur, quelle est la part du sujet (ou de l'auteur) dans la littérature ? Comment le penser, s'interroge-t-il, précisant que l'invité suivant, Jean Cohen, apporte un contrepoint à cette idée de subjectivité engagée, et donne au terme « poétique » une signification plus étroite que celle posée précédemment. Jean Cohen s'engage en effet sur un tout autre sujet : le développement des traits

8 Cette question est alors fortement débattue, particulièrement du côté de la sémiotique anglo-saxonne où l'on parle de la nécessité de « faire le saut » (« *spanning the gap* »), d'un régime à un autre.

pertinents à la différenciation entre littérature et non-littérature, sur la base d'une étude de la poésie conçue comme forme extrême de la littérature. André Belleau ramène toutefois Cohen du côté des œuvres, lui demandant comment on peut réconcilier une telle position avec l'importance du contenu poétique ? Dans l'extrait d'interview qui suit, Cohen rapporte immédiatement ce contenu à la référence au monde, se repliant alors sur l'importance de l'expérience en littérature et récusant certaines positions de la méthode jakobsonienne et les propositions structuralistes de Claude Lévi-Strauss et de Nicolas Ruwet. À entendre Cohen, et malgré les ambitions de la poétique, il semble bien que la linguistique n'offre pas un modèle suffisant pour les études littéraires.

La dernière partie de l'émission, dialoguée elle aussi, donne à nouveau la parole à Michel Deguy, et aborde les effets de la poétique sur les écrivains eux-mêmes et le risque, énoncé par Belleau, que les études des poéticiens n'enferment les écrivains dans une « rhétorique des écarts », réduisant ainsi leur possibilité de transgression : « [E]st-ce qu'on peut substituer une rhétorique à une passion [...] ? » (I, 17) Le dialogue est serré, le ton monte un peu et les voix se superposent en partie. Michel Deguy en vient à soutenir une définition de la transgression qui, loin d'être purement interne au texte et à la langue,

sera mesurée par rapport aux enjeux historiques dans lesquels un texte est produit, livré sous forme de livre, d'une œuvre qui s'adresse à des destinataires qui veulent faire bouger telle ou telle chose, qui est un mode d'insertion et de conflit actuel dans un ensemble social et historique (I, 19).

Ainsi, la construction de l'émission qui semblait pointer vers une vision toute théorique et immanente de la littérature, appuyée sur l'apport de la linguistique, se révèle finalement tendue vers la réintroduction de la subjectivité de l'écrivain, de la référence et de l'historicité. Même les propositions de Cohen à l'égard d'une poétique scientifique se trouvent nuancées dans la discussion. Cela surprend un peu car, après tout, la voix du Lecteur semblait soutenir la position du caractère nécessairement linguistique, et donc scientifique, d'une poétique tournée vers les règles générales. Mais c'est que Belleau joue ici l'avocat du diable. La mise en équilibre précaire qui en résulte, comme dans la première émission, entre « objectivité », « subjectivité » et « historicité » correspond à la préoccupation qui sera énoncée par Belleau à la toute fin de l'émission : il faut développer les études littéraires « [d]ans un nouveau champ de relations avec la totalité » (II, 22), totalité en interaction avec un « sujet incarné dans l'histoire ». Cet apparent retournement, eu égard à l'intention annoncée, est possible parce que les théories ne sont pas décortiquées dans ce qu'elles sont, sinon de manière partielle. Ce sont plutôt leurs points aveugles qui ont été identifiés et débattus. La dimension dialogique de l'émission a favorisé le travail sur le doute. Les ambiguïtés et les apories, habituellement gommées dans les énoncés doctoraux des experts, trouvent ainsi ici un lieu d'expression qui permet de passer d'une historicité qui sert d'horizon sur lequel projeter le travail sur les discours à une historicité qui sert d'ancrage à la subjectivité qui s'y trouve engagée.

LITTÉRATURE ET RADIOPHONIE : UNE HEURISTIQUE DE LA POLYPHONIE ET DU DIALOGUE

Le mouvement propre aux deux premières émissions correspond à celui de la série dans son entier, avec retournement final, grâce à l'intervention de Hans-Robert Jauss, qui présente, à la fin de la dernière émission de la série, une nouvelle façon de faire l'histoire littéraire qui intégrerait les autres théories tout en y inscrivant fortement le lecteur et l'acte de lecture, le « sujet incarné dans l'histoire ». Certes, il est question, tout au long de la série, de nouveaux savoirs, de nouvelles théories. Mais l'analyse de la nouvelle objectivité de la critique est finalement interrogée moins pour elle-même que pour la façon dont, au-delà des protocoles, elle serait — ou pas — engagée dans la voie de l'établissement d'un rapport entre un texte et un sujet, par opposition à la voie contraire, qui serait celle des théories sans extériorité, sans référents, sans sujets. André Belleau, appuyé par Fernand Ouellette, qui est au moins autant poète que réalisateur⁹, ne se propose pas seulement d'exposer la nouvelle critique afin de la rendre accessible; il entend montrer son fonctionnement, ses limites, ses victoires et surtout les apories qu'elle a créées, ouvrant à des interrogations inédites. D'où l'affirmation faite lors de la dernière émission : « [N]ous avons proposé une poétique de la critique. » (V, 2) Les nouveaux discours sur la littérature ne s'en trouvent pas invalidés, mais inscrits dans un projet plus fondamental, celui de la quête d'un discours, encore à venir, incarné dans la voix ample et inquiète de Belleau, dont la série d'émissions manifesterait la nécessité.

Pour mieux comprendre la manière dont cet effet global est créé, il faut examiner la structure dialogique des émissions. Plusieurs invités (Pierre Barbéris, Jean-Pierre Richard, Jean Starobinski, Marthe Robert, et, dans une moindre mesure, Jacques Leenhardt) se contentent de présenter leur théorie — le « je » est le pronom le plus systématiquement employé —, et certains (Richard, Starobinski et Robert) font assez peu de place à l'intervieweur, voire pas du tout, même pas en creux dans des formules phatiques. Les émissions 3 et 4 se révèlent ainsi moins dynamiques, comme si les exposés des tenants de la psychanalyse et de la sociocritique ne pouvaient guère être ébranlés. On pourrait voir là le signe de l'admiration de Belleau à l'endroit de ses invités et un aveu implicite d'adhésion sans faille à leur discours. Ses rares interventions font de lui un faire-valoir qui marque son accord, son adhésion même, par exemple lorsqu'il propose à la sociocritique de

tenter de gagner le magnifique pari suivant : d'une part, montrer pourquoi une œuvre prétendument réaliste comme celle de Balzac échappe à la société et à l'histoire; d'autre part, nous convaincre qu'une œuvre aussi apparemment éloignée de l'histoire et de la société telle celle de Nerval en est au contraire très profondément marquée... (III, 19)

9 Producteur et réalisateur d'émissions culturelles à Radio-Canada de 1962 à 1991, Fernand Ouellette a publié une quinzaine de recueils de poèmes, trois romans, des proses et de nombreux essais, entre autres sur Varèse, de même qu'une autobiographie. Il a collaboré avec André Belleau à la fois à la radio et du côté de l'enseignement, codirigeant un séminaire sur le Romantisme allemand à l'UQAM.

Mais il me semble voir là aussi un effet de l'absence de dialogue. Car, en effet, la dynamique est différente lorsque les invités dialoguent véritablement avec André Belleau. Certes, il faut imaginer que les entrevues enregistrées sont plus longues que ce qui a été conservé, et rappeler qu'il y a eu montage. Néanmoins, André Belleau et Fernand Ouellette ont choisi de conserver les dialogues dans lesquels Belleau intervient pour faire progresser les interrogations qui sont les siennes : le rapport au réel, l'implication d'un sujet dans le travail herméneutique, l'existence d'un discours culturel commun. Si les meilleures émissions sont celles où se trouvent les échanges les plus vifs, ce n'est pas en vertu d'une sorte de mimétisme conversationnel auquel l'auditeur serait sensible, mais plutôt parce que la vivacité des voix manifeste dans l'interlocution véritable un engagement dans la parole et dans la pensée induisant le mouvement, le doute, le silence aporétique. Le dialogue réel, celui qui n'est pas lié à la facticité du montage, transforme la teneur des discours. Il est dommage que nous ne puissions écouter les autres émissions de manière à percevoir, dans le flux et l'entrecroisement des voix, les doutes et les épiphanies du sens révélés par le débit, les hésitations ou les tremblements de la voix.

Le vif de la voix est aussi lisible dans un monologue, celui de Roger Fayolle dans la troisième émission. Sans que le Lecteur ou André Belleau interviennent, Roger Fayolle ouvre le sens des exposés plutôt monologiques de Barbéris et de Leenhardt qui l'ont précédé en déployant une aporie cardinale, «il n'y a jamais de sens définitivement acquis» (III, 20), mots qui constituent les derniers de cette troisième émission. Une instabilité radicale est ainsi instillée au projet de la série : le sens de l'œuvre n'est pas seulement marqué par la subjectivité du lecteur mais aussi par le passage du temps et les changements de public. Parce qu'elle exprime le mouvement même qui anime la série d'émissions, la phrase de Fayolle remplace le mot final du Lecteur.

Il y a là, mine de rien, une leçon de radiophonie : l'entrecroisement sur le vif des voix ajoute une profondeur à l'expérience épistémologique mise en œuvre au fil de l'émission. J'y vois un souci à la fois didactique (rendre plus vivant le discours, permettre la projection de l'auditeur dans certaines des voix, inscrire la démarche heuristique dans le présent radiophonique qui conjoint présent de la parole et présent de l'audition) et épistémologique (le savoir prend forme dans le dialogue). Pour qui connaît Belleau, ce souci apparaît comme le fondement même sur lequel celui-ci développera par la suite sa pensée. Belleau agit ainsi moins comme un vulgarisateur de théories et de pratiques que comme un chercheur qui explore une voie et met à l'épreuve sa pensée au contact de savoirs et de pensées autres. Une sorte de choc des «sujets incarnés» rendus plus vivants par leur voix. Aussi les dialogues avec Todorov, Deguy, Jauss constituent-ils les moments forts de la série, alors que Belleau, s'appuyant sur les propositions théoriques de son allocutaire, dynamise des savoirs réputés justes parce qu'objectifs en identifiant leur tache aveugle. Loin de constituer le panorama attendu qui permettrait d'assigner aux divers discours des attributs et un lieu précis, ceux-ci sont mis en relation entre eux dans une sorte de dynamique engendrée par le dialogue. Tout autour se trouvent placés des concepts, des exemples de pratiques, des linéaments de théorisations qui comptent moins en somme que la manière dont la profession de foi de tous dans la nouvelle objectivité se trouve

déportée en périphérie des questions centrales exposées au début, reprises dans les dialogues et filées jusqu'au dénouement final, explicitées dans le texte de présentation de la dernière émission :

Le texte comme structure est [une] chose, le texte comme événement autre chose. Le critique ne choisit pas dans et pour le texte une cohérence significative, mais il organise en cohérence significative ce qui se passe entre le texte et lui et qui le concerne personnellement. (V, 2)

Tel est précisément ce que Belleau réalise : il organise en une cohérence significative un ensemble de paroles et de théories de telle sorte que sa lecture de l'ensemble nous soit restituée comme tendue vers une sorte d'après-coup de l'état présent, en attente du travail à venir sur la littérature. Il se pose implicitement comme un narrateur, jouant dans le texte radiophonique le rôle que Bakhtine assigne à ce dernier dans le roman. Il opère à l'échelle du texte radiophonique global une stratégie dont « l'objet consiste à distribuer et à refléter le discours social intériorisé¹⁰ ».

Belleau s'intéresse en somme aux divers discours qui se trouvent suturés par le montage radiophonique, de la manière même dont il affirmera, en 1985, que Bakhtine le fait,

non pas dans la mesure où ils constituent ou rapportent des événements, mais du point de vue des propriétés qu'ils ont de se distinguer, de s'écarter, de s'opposer entre eux, ou, au contraire, de se réfracter, de s'hybrider, de s'appeler, de s'encadrer et ainsi de suite, toujours et uniquement en tant que discours¹¹.

La série d'émissions apparaît ainsi comme une expérimentation concrète des vertus théoriques du dialogue bakhtinien. Belleau les exposera plus tard, dans cette même communication de 1985, alors qu'il examine la signification du dialogue bakhtinien comme outil de description des discours, et les possibilités heuristiques qui en découlent. Il livre alors une typologie des types de narrateurs, appuyée sur les diverses interactions possibles entre le narrateur et les voix qu'il « distribue » :

[N]ous aurons des narrateurs autoritaires, permissifs, distraits, des narrateurs qui imposent leur langage à l'autre ou qui, à l'inverse, se laissent contaminer par les mots d'autrui ; des narrateurs éloignés dans une distance dédaigneuse ou rapprochés dans une chaleureuse complicité ; des narrateurs qui préfèrent nettement le langage d'un des personnages tout en se défendant bien de l'employer ; des narrateurs qui

10 André Belleau, « Du dialogisme bakhtinien à la narratologie », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1987, p. 12. Il s'agit du texte d'une communication présentée en anglais au colloque international de Gagliari, *Bakhtin as Theorist of Dialogue*, en mai 1985. Elle a été publiée, traduite par Franco Corona, sous le titre « La teoria bachtiniana del dialogismo e le sue implicazioni narratologiche », dans les actes du colloque *Bakhtin teorico del dialogo* (Milan, Franco Angeli, 1986, p. 284-292). La revue *Études françaises* a publié la traduction du texte anglais par Robert Melançon, dont les sources sont exposées en note (voir André Belleau, « Du dialogisme bakhtinien à la narratologie », p. 9).

11 *Ibid.*, p. 11.

coupent la parole ou qui laissent parler tel ou tel plus souvent que l'autre ; des narrateurs qui n'écourent pas, qui changent de sujet¹²...

La structure complexe de la série radiophonique «Regards neufs sur la littérature» me semble jouer de ces différentes figures, de sorte qu'à titre de concepteur, d'intervieweur et de rédacteur de la série, Belleau devient un homologue du romancier dont la visée consiste à « combiner et à ajuster les discours pour en constituer un ensemble esthétique¹³ ».

Aussi suis-je portée, dans cette série, à voir André Belleau comme un passeur de littérature — il communique des savoirs et invite à la lecture —, comme un narrateur qui ourdit l'intrigue discursive déployée — il permet aux diverses voix de tendre vers une signification qui les dépasse — et comme le romancier qui crée déjà, à même une diversité de voix, dont la sienne, le germe d'une théorie à venir, celle de « cette authentique narratologie discursive dont nous avons tant besoin¹⁴ », et qui constitue peut-être son legs le plus précieux.

¹² *Ibid.*, p. 13.

¹³ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴ *Ibid.*, p. 17.

ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER

L'exemple de l'Allemagne

+ + +

ROBERT DION

Université du Québec à Montréal

S'il est un mot qu'André Belleau semble avoir chéri entre tous, c'est bien celui d'«ouverture». L'un des articles colligés dans *Surprendre les voix* porte d'ailleurs le titre «Liberté: la porte est ouverte¹». Belleau y affirme que les fondateurs de la revue, et ceux qui se sont joints à eux par la suite, «avaient et ont toujours un goût passionné pour l'OUVERT», précisant aussitôt que «[c]e dont il s'agit ici, ce n'est pas un commode éclectisme, c'est l'ouverture pour elle-même, un certain espace jugé plus capital que ce sur quoi il ouvre²». Si la mise en garde est assez claire — à *Liberté*, on ne fait ni dans le relativisme à tout crin ni dans l'accueil œcuménique de n'importe quel point de vue —, la définition de l'ouverture, elle, reste plutôt énigmatique, puisque c'est l'espace où se recueille ce qui vient de l'extérieur plus que l'extérieur *per se* qui serait garant de la diversité, dans une sorte d'ouverture paradoxalement centrée sur elle-même.

Loin de constituer une ambiguïté localisée et, partant, unique et exceptionnelle, ce paradoxe se retrouve, si l'on en croit Serge Cantin — qui a consacré une analyse détaillée au court essai «Maroc sans noms propres³» —, dans le rapport que Belleau a entretenu aux pays étrangers et spécialement au Maroc. Dans les impressions de voyage succinctes que l'essayiste a rédigées à son retour d'un séjour éclair à Marrakech, Cantin voit l'affleurement d'une disposition fondamentale, et douloureuse, de l'être:

Un peu comme si, au Maroc, le touriste André Belleau avait, à son insu, pris rendez-vous avec lui-même, avec son double voyageur, son moi itinérant, son autre «je», et que, sous le choc de cette rencontre imprévue, s'était ravivée en lui une blessure très ancienne, native: le mal incurable d'un moi qui, quoi qu'il fasse, ne peut mourir à lui-même pour rejoindre ce vers quoi ou vers qui il n'en finit plus de tendre sous l'irrésistible poussée du temps et du langage qui le signifie [...]⁴.

1 André Belleau, «Liberté: la porte est ouverte», *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 21-25. Cet article remonte à 1983; il avait d'abord été publié dans *Le Devoir*.

2 *Ibid.*, p. 22.

3 Texte également repris dans *Surprendre les voix* (p. 49-55) et publié originellement en 1983 dans *Liberté* (vol. XXV, n° 5, octobre 1983, p. 129-134).

4 Serge Cantin, «André Belleau ou le malheur d'être touriste», *Liberté*, vol. XXXVII, n° 6, décembre 1995, p. 29.

À travers l'expérience, assez commune aux intellectuels en voyage, d'une impuissance à échapper aux clichés touristiques et à un certain « préformatage » de l'information⁵, Belleau exprime la « conscience malheureuse⁶ » de qui se sait confiné à la « prison touristique⁷ ». Plus globalement, il est amené à conclure à l'impossibilité de rencontrer l'Autre en face à face et donc de s'ouvrir véritablement à lui — d'autant qu'une encombrante lucidité critique l'empêche de s'abandonner à ses velléités de fraternisation et que sa ferme résolution de ne pas être dupe du *commerce* touristique le prive de toute spontanéité et l'enferme encore davantage dans son statut de touriste (à plumer)⁸.

Les deux exemples précédents, de l'ordre de l'activité littéraire et du voyage, montrent que l'ouverture, chez Belleau, ne ressortit point à l'idylle postmoderne — l'« *anything goes* » — ou cosmopolite — le « citoyen du monde » — et qu'elle demeure problématique. À la fois centrifuge et centripète, curieuse de l'altérité mais rapportée à *l'ici et maintenant* et au « je », elle constitue à proprement parler une « épreuve de l'étranger » au sens d'Antoine Berman, c'est-à-dire une façon de « féconder le Propre par la médiation de l'Étranger⁹ » comparable à celle de la traduction littéraire. Dans les pages qui suivent, j'observerai de plus près les modalités de l'ouverture à l'Autre chez Belleau par le truchement de la référence aux textes issus d'une tradition étrangère. Dans la foulée de mes travaux sur la germanophilie des intellectuels de la revue *Liberté*¹⁰, je m'arrêterai à la tradition de langue allemande, qui est l'une de celles avec lesquelles l'essayiste a poursuivi le plus intense et constant dialogue. Mais plutôt que d'insister sur les rares textes publiés de Belleau, comme je l'avais fait dans mon ouvrage, je m'occuperai ici surtout des documents déposés dans ses archives¹¹ — notes préparatoires, premières versions, notes de lecture, plans de cours et notes de cours, etc. — et qui concernent, si l'on veut, les « dessous » de sa relation — exemplaire — à la culture des pays de langue allemande.

5 Par exemple, dans « Maroc sans noms propres » : les noms propres déjà donnés comme des étiquettes qu'il s'agira, sur place, de coller aux choses.

6 Serge Cantin, « André Belleau ou le malheur d'être touriste », p. 32.

7 *Ibid.*, p. 33 ; Cantin souligne.

8 Ce n'est pas dire que Belleau ne rapportera rien de son séjour marocain. À Marrakech, il sera mis en présence du « monde-déjà-là », de cette foule de badauds qui peuple la vieille ville, qui existait sans doute aussi en Europe au Moyen Âge et à la Renaissance, et qui était indispensable aux bonimenteurs et aux fondateurs de religions, entre autres. L'idée d'un « monde-déjà-là » qui ramène à celui de Rabelais, Belleau, après l'avoir une première fois énoncée dans « Maroc sans noms propres », la reprendra dans l'un de ses textes analytiques tardifs, « Carnavalesque pas mort ? » [1984] (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 193-202).

9 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995 [1984], p. 16.

10 Certains éléments de l'analyse recouperont éventuellement les résultats exposés dans *L'Allemagne de Liberté* (Robert Dion, *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois*, Ottawa/Würzburg, Presses de l'Université d'Ottawa/Königshausen & Neumann, coll. « Transferts culturels », 2007, 335 p.) ; mais l'accent mis sur les archives, sur l'amont du travail publié de Belleau, donnera à cette contribution-ci sa couleur particulière.

11 Les archives d'André Belleau sont conservées au Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal sous la cote 119P.

On pourrait commencer par rappeler l'allégeance de Belleau à la «Germania» telle qu'elle se donne à lire dans le si beau passage de «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur¹²» :

Mais toute ma vie, je le dis sans regret ni amertume, j'ai habité la Romania alors que je rêvais de la Germania. J'ai vécu dans la marge de la Germania, à sa frontière, avec le sentiment de n'y être jamais vraiment entré. Je n'étais guère différent de plusieurs jeunes gens de ma génération, dans ce Montréal des années cinquante si dissemblable, à maints égards, de celui d'aujourd'hui¹³.

Étant devenu, dit-il, «ce qu'on appellerait (en exagérant beaucoup) un romaniste¹⁴», Belleau a occupé en fait, sur la carte où se répartissent les juridictions des divers domaines linguistiques et littéraires, une position beaucoup plus complexe et instable. Romaniste, Belleau l'est indubitablement par ses affiliations théoriques (s'il ne l'est pas par la maîtrise de plusieurs langues romanes) : les grands théoriciens et critiques qu'il admire et qui l'inspirent sont d'abord des romanistes, qu'il s'agisse de Hans Robert Jauss, d'Ernst Robert Curtius et d'Erich Auerbach, pour les Allemands, ou même de Georg Lukács ou de Mikhaïl Bakhtine jusqu'à un certain point¹⁵. Sans être germaniste, et quoiqu'il ait pu faire illusion sur ce plan¹⁶, Belleau n'a jamais eu peur de se coller aux grands auteurs issus de cette tradition, à ses grandes œuvres, qu'elles soient littéraires ou critiques. Quant à son statut de québécois, qui *a priori* semble aller de soi, il a été, pour le principal intéressé tout au moins, éminemment problématique. Gilles Marcotte, qui a dirigé sa thèse de doctorat sur *Le personnage de l'écrivain dans le roman québécois (1940-1960)*, à l'origine du *Romancier fictif*¹⁷, a rendu compte de sa difficulté à endosser une telle spécialité. Après avoir signalé que Belleau, comme ses maîtres Rabelais, Lukács et Bakhtine, n'était à l'aise que dans la dimension mondiale et transhistorique de la littérature — même s'il se reprochait de ne pas s'être donné les moyens de se promener à sa

12 Témoignage publié pour la première fois dans le dossier «Allemagne» de la revue *Liberté* en octobre 1982 (vol. XXIV, n° 5, p. 30-39). Il s'agissait d'une conférence donnée à l'Institut Goethe d'Ottawa en 1981 dans le cadre d'une série intitulée «Écrivains québécois et littératures des pays de langue allemande» (voir le Fonds André-Belleau, Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal, 119P 202a/17).

13 André Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur» [1982], *Surprendre les voix*, p. 41. Dans *L'Allemagne de Liberté*, j'ai insisté sur le caractère fantasmatique de la composante générationnelle de la référence allemande. Je n'y reviens pas ici.

14 André Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur», p. 41.

15 Lukács est un philosophe mais aussi un spécialiste de Balzac; quant à Bakhtine, nombre de ses propositions théoriques sont issues de sa thèse sur Rabelais.

16 Robert Melançon, dans un témoignage publié après la mort de Belleau dans le dossier de *Liberté* qui lui rendait hommage, a ainsi pu noter que, bien que celui-ci ait «établi son bivouac aux frontières de la Germania sans avancer au delà», il aurait pu en remonter à nombre de spécialistes. Robert Melançon, «Ph. D., écrivain», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 33.

17 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, coll. «Genres et discours», 1980, 155 p.

guise dans ce vaste domaine¹⁸ —, Marcotte note que l'essayiste ne souhaitait guère être perçu comme québécois :

Il est paradoxal que la seule grande étude critique laissée par André Belleau soit consacrée à la littérature québécoise car il n'a jamais voulu être considéré, ou considéré d'abord comme un spécialiste de cette littérature. On l'avait presque choqué, il y a quelques années, en lui offrant de faire en Europe une série de conférences sur ce sujet. Le rôle de commis-voyageur de notre différence nationale ne lui convenait pas¹⁹.

Son mémoire de maîtrise portait, rappelons-le, sur Rabelais²⁰, et son intention première était de poursuivre dans la même veine au doctorat, jusqu'à ce que des considérations pratiques ne l'entraînent à se replier sur un corpus québécois²¹.

Le témoignage de Michel Pierssens, qui a également côtoyé Belleau à l'Université de Montréal, concorde avec celui de Marcotte. Lui aussi remarque que la volonté de l'essayiste de « dessiner la figure globale d'une culture authentiquement québécoise » allait de pair avec « une méditation sur la culture en général, qu'elle prenne la forme de la Renaissance française ou du romantisme allemand, de la pensée viennoise des années 1900 ou de la recherche anthropologique américaine d'aujourd'hui, qu'elle se fasse philosophie, littérature ou musique²² » — de telle sorte que, ajoute Pierssens, rien ne peinait plus l'auteur du *Romancier fictif* que l'on oublie que, « Québécois, il avait certes quelque chose à dire du Québec, mais aussi de Rabelais ou de Bakhtine, ou de Hofmannsthal²³ ». Ce qu'il avait à dire sur la littérature universelle, cependant, a passé bien davantage par l'oral que par l'écrit (publié)²⁴ : d'où l'intérêt de se tourner ici vers les archives.

18 Ayant entamé des études de psychologie puis de philosophie sans les terminer, puis étant passé, à titre d'administrateur, au service du gouvernement fédéral avant de revenir aux études, en lettres, à l'âge de trente-sept ans, Belleau s'est toujours considéré comme un autodidacte. Dans « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », il fait état de ses regrets à propos de sa formation : « Il m'est difficile de ne pas reconnaître ceci : si j'avais vingt ans, je serais très probablement inscrit à un Département d'études allemandes d'une université québécoise ou américaine dans l'espoir d'être un jour germaniste. C'était, je crois, impensable à Montréal en mil neuf cent cinquante. » (André Belleau, « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », p. 41.)

19 Gilles Marcotte, « Pour mémoire », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 41.

20 André Belleau, *Le voyage dans l'œuvre de Rabelais*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1970, 100 f. Le directeur du mémoire était Michaël Baraz.

21 Il lui aurait fallu, pour poursuivre le travail sur Rabelais, s'installer en Europe pour quelque temps, ce qui lui était alors impossible. Notons que Rabelais est l'un des rares auteurs non québécois sur lesquels il a publié des études assez substantielles — dont plusieurs ont été regroupées à titre posthume dans *Notre Rabelais* (Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.).

22 Michel Pierssens, « La nuit transfigurée », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, p. 83.

23 *Ibid.*

24 À *Liberté*, son principal lieu de publication, la contribution « allemande » de Belleau se limite à trois articles : « Avez-vous lu Brahms ? » (vol. VII, n° 5, septembre-octobre 1965, p. 433-437), « Relire le jeune Lukács » (vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 105-115) et « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur ». J'ai longuement commenté l'article sur Lukács dans « Essai littéraire et référence allemande : modernité(s) de Belleau, Ouellette et Larose », Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt, 2004, p. 265-284.

LA LEÇON DES ARCHIVES

Ainsi, du début à la fin de sa période d'activité, Belleau témoigne dans ses archives d'un intérêt soutenu pour les cultures étrangères, et notamment pour l'allemande. Pour en donner une idée, je me concentrerai sur quelques strates de cet intéressant parcours.

Dans son *Journal* (30 juin 1953 au 13 février 1954), le jeune homme qui vient de décrocher des études de psychologie note par exemple que les rencontres avec les étrangers, Allemands, Italiens, Slaves, lui manquent, car ce n'est qu'à l'université que s'épanouit, au Canada français, une vie intellectuelle digne de ce nom, comme c'est du reste, d'après lui, le cas en Allemagne²⁵. Évoquant un cours d'allemand qu'il a suivi l'année précédente, Belleau écrit le 16 décembre 1953 :

J'aime beaucoup la langue allemande. Or je n'ai pas fait d'allemand depuis huit mois, soit depuis avril dernier. Si j'avais poursuivi mes études à l'Université cette année, j'aurais pris les cours de langue allemande de seconde année et obtenu un certificat. (Mon professeur... et ami... était Jan de Groot).

Il faut que je reprenne l'étude de la langue allemande *dès demain matin*²⁶.

L'apprentissage de la langue, qui ne sera jamais pleinement mené à terme²⁷, s'inscrit d'emblée sous le signe de l'impératif. Et plus en amont encore, c'est l'écoute des *Lieder* de Schumann qui détermine le passage à l'écriture, le dimanche 5 juillet 1953, neuf jours après qu'a été prise la décision d'écrire. On le voit : Belleau situe la langue et la culture allemandes à l'origine de son plan de formation autant que de sa détermination à faire œuvre.

À l'autre extrémité de son parcours, une conférence non publiée sur Hugo von Hofmannsthal atteste le caractère soutenu, jusqu'à la toute fin, de sa curiosité pour les littératures de langue allemande. Intitulée « Reconstruction et projection : unité perdue. Hoffmannsthal [sic]²⁸ », cette conférence avait été prononcée lors du colloque « Vienne au tournant du siècle » tenu, du 3 au 5 octobre 1985, sous l'égide du Département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal et du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal. En raison du décès de Belleau, le texte en est demeuré inédit²⁹. Ce texte gagne à être lu en parallèle avec les annotations de Belleau sur son exemplaire du *Hugo von Hofmannsthal* d'Étienne Coche

25 Fonds André-Belleau, 119P 101/4, p. 23-24.

26 *Ibid.*, p. 29. Belleau souligne.

27 Mais qui donnera néanmoins une très belle traduction française de cinq poèmes de Nelly Sachs (Fonds André-Belleau, 119P 202d/7) publiée dans *Liberté* (« Cinq poèmes de Nelly Sachs », vol. XVI, n° 3, mai-juin 1974, p. 5-15). C'est l'un des rares textes publiés conservés dans les archives, sans doute parce que Belleau y a effectué une correction orthographique après coup.

28 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27. À l'avenir, je restituerai l'orthographe correcte du nom.

29 Dédiés à la mémoire de Belleau, les actes du colloque ont été publiés par François Latraverse et Walter Moser sous le même titre en 1988 (*Vienne au tournant du siècle*, Lasalle, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1988, 400 p.). Les éditeurs précisent que la mort de Belleau a fait en sorte que celui-ci n'a pu donner une version écrite de sa communication. C'est donc dire que le texte déposé dans les archives ne constituait pas pour son auteur une version définitive ni même publiable.

de la Ferté dans la fameuse collection «Poètes d'aujourd'hui»³⁰, dans la mesure où l'on peut raisonnablement penser que ce dernier ouvrage est sa principale source d'information³¹.

Il est frappant de constater la convergence des divers éléments de la présentation de Coche de la Ferté que retient l'essayiste. Belleau se montre tout particulièrement attentif aux manifestations de la précocité de Hofmannsthal : partout où il y a une date, il calcule en marge l'âge de l'écrivain, pour mieux le renvoyer à d'autres génies précoces, à Mozart ou à Novalis par exemple. Pour le «*late bloomer*» qu'il est, ces manifestations d'un talent quasi surnaturel semblent tenir du prodige. Sensible à la qualité du milieu intellectuel et de la formation reçue par Hofmannsthal, Belleau admire chez lui le produit d'une éducation européenne, de la *Bildung*. On aurait certes pu imaginer que l'aspect «aristocratique» de la trajectoire et de la pratique de l'écrivain ait rebuté un critique si préoccupé de la reconnaissance de la culture populaire et si féru du mélange des registres, mais il n'en est rien puisque précisément Belleau apprécie que ce poète merveilleusement doué, souverain, ait «quitté le temple pour descendre dans la rue» (Stefan George, cité par Coche de la Ferté³² et souligné par Belleau dans son exemplaire), d'abord en prenant publiquement position contre la guerre à venir (celle de 1914-1918), puis en donnant plusieurs comédies pour le théâtre. L'essayiste accorde beaucoup d'importance aux passages où Coche de la Ferté évoque ces pièces écrites par Hofmannsthal après l'abandon de la sublime poésie, notant entre autres cette citation de l'écrivain autrichien : «Le but social atteint, ce sont les comédies³³», ainsi que le commentaire selon lequel sa maturité résiderait dans la «prise de conscience multiforme et lucide de la vie³⁴». Le caractère «national» de la rénovation de la scène allemande opérée par Hofmannsthal est également mis en évidence par Belleau, ce qui ressortit à son intérêt, dans le sillage du Romantisme, pour le rôle qu'est susceptible de jouer la culture dans l'éveil des nations dominées ou simplement «reléguées».

L'essayiste relève donc l'héritage romantique assumé par le poète autrichien, encore qu'il insiste surtout sur sa composante xénophile. Le Romantisme a accordé une attention passionnée aux traditions étrangères antiques et modernes ; c'est le cas aussi de Hofmannsthal, dont la fascination pour les Grecs est fondatrice. Une telle fascination fascine évidemment Belleau. Ce qu'il retient chez l'écrivain sous ce rapport, c'est l'effort de relecture de la culture hellène et le tiraillement entre penchant vers le classicisme et attrait pour le primitif³⁵, pour cette Grèce archaïque justement

30 Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal. Choix de textes, bibliographie, portraits, fac-similés*, Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1964, 191 p. J'ai la chance de disposer d'une photocopie de l'exemplaire de Belleau annoté par lui (sans aucune autre annotation parasite) et déposé par sa succession à la Bibliothèque des lettres et des sciences humaines de l'Université de Montréal (cote PT 2617 O 47 Z632 1964). D'après les annotations, cet exemplaire a été acheté en septembre 1970 et consulté, très vraisemblablement en vue de préparer la communication au colloque «Vienne au tournant du siècle», en septembre-octobre 1985.

31 Le texte archivé de la communication ne donne aucune source précise, citant, sans références, Hermann Broch, Stefan Zweig, Pierre Zima, etc.

32 Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal*, p. 48.

33 *Ibid.*, p. 49.

34 *Ibid.*

35 *Ibid.*, p. 32.

exhumée par les études anciennes germaniques³⁶. On ne s'étonnera guère que Belleau ait été interpellé par ce recours au fonds préclassique de l'héritage grec, qui vient en quelque sorte bousculer le parfait ordonnancement de surface de l'œuvre hofmannsthaliennne et qui conduira à l'abandon des formes poétiques en faveur de la prose et du théâtre. Dans l'interprétation de Coche de la Ferté, ici avalisée par le critique québécois, l'œuvre de Hofmannsthal serait emblématique du passage de la jeunesse, de l'éblouissement grec, de l'absence de la connaissance des limites, de la poésie, bref, de la *préexistence*, à la maturité, à la conscience sociale et de classe, aux formes dramatiques, c'est-à-dire à l'*existence*. Mais tout n'est pas si simple : à lire les annotations de Belleau et les passages soulignés par lui, on constate que c'est la coexistence à divers degrés des deux stades de l'évolution de Hofmannsthal qui capte son intérêt. Il faut voir comment Belleau est sollicité à la fois par l'expérience poétique, par celle du symbole, qui répond à l'irréalité des apparences du monde, par l'omniprésence du rêve, d'une part, et par l'arrimage social, national, voire civilisationnel de la pratique littéraire et dramatique, de l'autre. Hofmannsthal représente en somme, pour Belleau, un auteur à saisir simultanément dans sa poétique et dans son ancrage sociohistorique, comme pure émanation de l'empire austro-hongrois déclinant et comme cosmopolite, comme héritier de la tradition de l'idéalisme allemand et comme médiateur entre les cultures européennes³⁷, comme grand bourgeois et comme chantre national, comme poète sublime et comme auteur de comédies.

La communication proprement dite conserve bien sûr quelque chose de cette lecture, notamment en ce qui concerne le rapport de la *préexistence* à l'*existence*. D'emblée, Belleau y situe la portée de son entreprise :

Je vous demande la permission de réfléchir à haute voix au cours de cette brève communication sur la position de langage et de discours occupée par Hugo von Hofmannsthal dans la société viennoise de la fin du XIX^e siècle, et de soulever ce faisant quelques questions qui, me semble-t-il, s'avèrent peut-être plus significatives que les réponses [...] ³⁸.

Centrée sur *La lettre de Lord Chandos* de 1902³⁹, l'analyse cherche à envisager, sous un angle essentiellement discursif et générique plutôt que « sociologisant » ou « psychologisant » (les termes sont de Belleau), la crise du langage qu'a vécue Hofmannsthal et qui l'a mené à renoncer à la poésie. Belleau insiste sur la décomposition du langage poétique décrite dans la lettre fictive, décomposition accomplie au profit du

36 Sur le développement d'une *Altertumswissenschaft* (science de l'Antiquité) allemande liée au *Griechenmythos* (mythe grec) qui se met en place à partir de Goethe et se prolonge jusqu'au XX^e siècle, voir Anthony Andurand, *Le mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 404 p.

37 Belleau souligne le passage où il est question du travail de médiation concret de Hofmannsthal, entre la France et le monde allemand notamment. C'est Hofmannsthal qui présente Paul Klee à Léon-Paul Fargue, à Jean Paulhan et à Georges Auric, exposant ainsi ses collègues français aux idées du Bauhaus. Voir Étienne Coche de la Ferté, *Hugo von Hofmannsthal*, p. 61.

38 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27, p. 1.

39 Ce texte est le plus abondamment annoté de la partie « Choix de textes » du *Hugo von Hofmannsthal* publié chez Seghers.

langage immédiat des choses muettes. On peut voir là, note-t-il, un avatar de « la conception de la poésie comme connaissance intuitive directe du monde⁴⁰ », sinon de la « voyance » rimbaldienne. Or, selon Belleau, cette conception est rarement allée, comme chez Hofmannsthal, jusqu'à « disqualifi[er] les langages premiers à titre de porteurs de la forme⁴¹ ». Il s'agit donc pour le critique, en définitive, de comprendre comment une telle chose est possible chez l'auteur autrichien, alors que ni Rimbaud, ni les Romantiques, ni Hölderlin ne s'étaient risqués si loin dans la délégitimation du langage poétique⁴². « Faudrait-il, poursuit Belleau, attribuer au substrat viennois et autrichien ce qui semble singulier et inédit dans la position d'Hofmannsthal, du moins dans la tradition littéraire allemande⁴³ ? »

C'est ici que la conférence de Belleau, en arrivant au cœur du sujet, à la spécificité viennoise de son propos, commence de se déliter à son tour — ce qui était, du reste, annoncé d'entrée de jeu. Pour arriver à situer Hofmannsthal *dans* son langage, *dans* son discours, il ne suffit pas en effet d'examiner ce qu'il dit *sur* la poésie, *sur* la pratique de la poésie ; il conviendrait, remarque l'essayiste, d'envisager la position qu'occupe l'écrivain au sein « de l'économie générale des discours dans la Vienne de François-Joseph⁴⁴ », recherche qu'il n'avait ni le temps ni les moyens pratiques d'entreprendre. La communication se réduit dès lors à une série de questions générales qui, après l'analyse très personnelle de *La lettre de Lord Chandos*, constituent un spectaculaire repli. Je donne deux exemples :

Le système des discours artistiques à Vienne à la fin du siècle. Y a-t-il un discours, un genre institutionnellement dominant ? (on dira la musique, j'imagine). Y a-t-il des discours, des genres entravés ou empêchés⁴⁵ ?

À quelles contraintes obéit le marché ? Quel est le public ? Toujours du point [de vue] du système artistique et littéraire, est-ce qu'il se pose un problème de norme⁴⁶ ?

Bien sûr, il faut être juste et tenir compte du caractère inachevé de ce texte. Mais était-il seulement achevable ? N'aurait-il pas fallu être germaniste et spécialiste de l'Autriche pour espérer répondre adéquatement à des questions de ce genre ? Toujours est-il que cette contribution sur Hofmannsthal traduit un rapport contraint de Belleau à l'altérité allemande : celui d'un lecteur compétent, certes, capable de saisir les enjeux inhérents à tel texte ou à tel écrivain et d'établir des rapports pertinents avec la tradition dont il est issu — dans la communication, la poésie de Hofmannsthal est comparée au « *Wanderers Nachtlied* » de Goethe, à des textes de Brentano et

40 Fonds André-Belleau, 119P 202a/17, p. 8.

41 *Ibid.*

42 Rimbaud n'abolit pas le discours, il « note des vertiges », rappelle Belleau (Fonds André-Belleau, 119P 202a/17, p. 9) ; les poètes de l'illumination et de la voyance de la tradition allemande romantique identifient encore un « garant analogique et esthétique de l'état de grâce littéraire » (*ibid.*, p. 10) ; quant à Hölderlin, il voit dans la Grèce « éternellement jeune », classique, une « source de l'enthousiasme et [un] canon de beauté » (*ibid.*).

43 *Ibid.*, p. 12.

44 *Ibid.*

45 Fonds André-Belleau, 119P 202a/27, p. 12.

46 *Ibid.*, p. 13.

d'autres Romantiques, le *Lord Chandos* évoque Hölderlin et même Kleist, etc. —, mais à qui il manque une connaissance précise du contexte qui lui permettrait de dégager l'*institution de discours* dans laquelle s'inscrit l'œuvre, institution de discours qui, on le sait, est forcément mise en texte et sur les manifestations de laquelle, au demeurant, Belleau fonde son projet de lecture de la littérature québécoise⁴⁷. L'« appropriation directe, franche et lucide de l'ensemble de la réalité⁴⁸ » étrangère, réussie par Fernand Ouellette dans son *Depuis Novalis*⁴⁹ suivant Belleau, bute ici sur les exigences mêmes de la méthode de l'essayiste⁵⁰. Du coup, on est tenté de se demander pourquoi Belleau a accepté l'invitation des organisateurs du colloque et pourquoi il a choisi de parler de Hofmannsthal : peut-être est-ce parce qu'il s'agit là d'un cas étonnant et particulièrement notable, celui d'un héritier surdoué de la tradition idéaliste romantique qui, contre toute attente, aurait découvert les mérites de la polyphonie bakhtinienne⁵¹.

Pour envisager plus en détail l'ouverture vers l'étranger telle que permettent de la restituer les archives de Belleau, l'on pourrait relire les textes de ses émissions de radio consacrées à Schiller⁵², à Hölderlin⁵³, à Brahms⁵⁴, au Romantisme allemand⁵⁵ ou encore au *Doktor Faustus* de Thomas Mann⁵⁶. Quoique ces émissions constituent d'intéressants témoignages, leur destination en fait des textes de vulgarisation qui ne donnent pas la réelle mesure de l'étendue de sa culture. Sur ce plan, les cours et les notes préparatoires paraissent plus éloquents. Le dossier de « Demande de promotion » déposé à l'UQAM par Belleau en février 1979⁵⁷ fait état d'au moins six cours différents assumés à plusieurs reprises entre 1970 et 1978 où la composante allemande était majeure sinon prédominante (« Les robots et les automates dans la littérature d'imagination », « Le Romantisme allemand I », « Le Romantisme allemand II », « Régions et frontières du fantastique », « Fonctionnement du discours littéraire fantastique » [2^e cycle], « Discours littéraire fantastique » [2^e cycle; tutorat]), auxquels on peut ajouter un septième cours de nature plus théorique (« Introduction à l'approche

47 Voir *Le romancier fictif*, bien sûr, ou l'important article « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise » [1981] (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 167-174), où on lit : « [L]acte d'écrire implique une sélection non seulement de mots et d'énoncés mais aussi et peut-être surtout de codes. C'est ici que nous avons besoin du concept d'institution littéraire. Entre la masse des discours (et des codes) qui composent le discours social d'une part, et le texte littéraire de l'autre, l'institution fonctionne à la façon d'un relais, d'une médiation obligés; elle préside au choix même des codes ou mieux encore, elle agit comme le code des codes. » (p. 168-169)

48 André Belleau, « Littérature et politique » [1974], *Surprendre les voix*, p. 76.

49 Fernand Ouellette, *Depuis Novalis. Errance et gloses*, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 1999 [1973], 164 p.

50 Exigences qui, soit dit en passant, ne sont pas les mêmes chez Ouellette, dont la lecture reste très largement décontextualisée.

51 Sur une note plus prosaïque, on peut aussi imaginer que, pour une fois qu'on l'invitait à parler d'une littérature qu'il appréciait en amateur devant un public de germanistes et de comparatistes, Belleau n'allait pas rater l'occasion.

52 Fonds André-Belleau, 119P 202c/1, 1956.

53 *Ibid.*, 119P 202c/2, 1957.

54 *Ibid.*, 119P 202c/22, 1965.

55 *Ibid.*, 119P 202c/48, 1967.

56 *Ibid.*, 119P 202c/57, 1982.

57 *Ibid.*, 119P 101/8.

sociohistorique du phénomène littéraire»). Afin de donner une idée de la prégnance de cet apport, notons que, pour la même période, *aucun* intitulé de cours ne renvoie nommément à la littérature québécoise⁵⁸.

Des séminaires sur le Romantisme allemand, il ne reste malheureusement que peu de traces dans les archives : quelques plans de cours, pour l'essentiel⁵⁹. Des cours sur les robots et les automates ainsi que sur le fantastique subsistent d'intéressantes notes sur « L'homme au sable » d'E. T. A. Hoffmann⁶⁰. Un plan de cours du séminaire de 2^e cycle intitulé « Fonctionnement du discours littéraire fantastique⁶¹ » permet par ailleurs de constater que, outre Hoffmann, Belleau y mettait au programme un autre auteur canonique allemand, Ludwig Tieck.

Les notes sur « L'homme au sable » font le lien entre les cours sur le fantastique et sur les automates. Tout en insistant sur l'*Unheimlich* repéré par Freud dans cette nouvelle, Belleau tente d'en replacer le fantastique baroque dans l'histoire (l'histoire littéraire et l'histoire des technologies : la mécanique horlogère) et sur le terrain de l'étude des procédés littéraires. Le cours sur les automates, pour sa part, oppose à l'attitude ambivalente de Hoffmann vis-à-vis de la science la réaction résolument antiscientifique de Heinrich von Kleist dans « Sur le théâtre de marionnettes »⁶². Mais c'est curieusement dans les notes rédigées en 1976 pour le cours d'« Introduction à l'approche sociohistorique de la littérature⁶³ » que se trouve exprimé l'apport le plus essentiel de la pensée littéraire allemande à l'enseignement de Belleau. Contre la pensée d'un Lénine qui voit dans la réalité concrète un donné objectif se reflétant dans la conscience et qui, ce faisant, fraye la voie à une théorie de la littérature-reflet, Belleau mobilise en premier lieu, et de manière quelque peu étonnante, Novalis, qui, associant le monde extérieur à un « univers des ombres⁶⁴ » situé en nous, place le *sujet* plutôt que l'*objet* au principe de la réalité. Au cours suivant, Belleau revient sur ce face-à-face des deux penseurs :

Au dernier cours, j'ai opposé deux textes, très opposés à dessein : l'un occultant le sujet (Lénine) ; l'autre occultant l'objet (Novalis) ; bien que je sois dans mes goûts plus porté vers Novalis, j'ai conclu en disant que le texte de Lénine peut plus aisément fonder une sociologie (donc de la littérature) que celui de Novalis. L'objectivisme versus le subjectivisme⁶⁵.

C'est dire que la pensée de Novalis vaut surtout ici comme le parangon d'une posture idéaliste — d'un idéalisme séduisant, tentateur — à poser vis-à-vis de son contraire,

58 Un cours donné sur une base régulière à la même époque portait aussi sur la littérature étrangère : « Rabelais et la Renaissance ».

59 La version de février 1971 porte la cote 119P 201b/7.

60 Fonds André-Belleau, 119P 201b/7, 1971 et 119P 201b/19, 1974.

61 *Ibid.*, 119P 201b/13, 1975.

62 Belleau rappelle que dans le texte de Kleist est affirmée la supériorité de la mécanique sans conscience ni intention, c'est-à-dire la marionnette, sur le vivant, en l'occurrence le danseur qui fait des mines et qui sursignifie. Mais il ne précise pas en quoi cette prise de position sous-tend une attitude antiscientifique.

63 Fonds André-Belleau, 119P 201b/8.

64 Novalis, cité par Belleau, *ibid.*, 119P 201b/8, p. 16.

65 *Ibid.*, p. 17.

le matérialisme. Mais, s'empresse d'ajouter Belleau, rien ne s'oppose évidemment à ce qu'on soumette l'œuvre de Novalis à une sociocritique, le travail littéraire, en bonne méthode, devant être soigneusement distingué des conceptions explicites d'un écrivain.

L'idéalisme novalisien semble trouver un prolongement dans celui du jeune Lukács, à qui Belleau consacre par la suite une partie de son cours. Le séduit tout particulièrement, chez le philosophe à ses débuts, une volonté de restaurer la dialectique, passablement « écrasée » par le marxisme, entre idéalisme et matérialisme, sujet et objet, conscience et réalité⁶⁶, dans la tradition des *Geisteswissenschaften*. À travers Lukács, Belleau a la possibilité de remonter, pour le bénéfice de ses étudiants, jusqu'à Wilhelm Dilthey et aux « sciences des expériences et des constructions de l'esprit⁶⁷ », et de descendre ensuite jusqu'à Lucien Goldmann, dont la sociocritique comporte une dimension plus immédiatement opératoire. Un autre théoricien allemand à qui Belleau dédie ensuite quelques séances de son cours est Erich Auerbach⁶⁸, dont le *Mimésis*⁶⁹ apparaît comme un modèle malgré son caractère plus disparate et plus fragmenté que *Le dieu caché*⁷⁰, par exemple. Au moment où il présente Auerbach à son auditoire, dans les années 1970, Belleau le perçoit comme un antidote efficace au « terrorisme méthodologique » exercé dans l'aire culturelle francophone :

La méthode d'Auerbach ne se dégage pas aisément d'elle-même de son livre. Mais une chose est manifeste : (Auerbach le démontre :)

* il est plus facile à la culture, l'érudition, la véritable familiarité avec l'histoire et avec les œuvres de se passer de méthode que l'inverse. *La méthode sans la culture et la familiarité avec les textes (et l'histoire) devient une mécanique répétitive souvent masquée derrière un terrorisme méthodologique*⁷¹.

Pour Belleau, ce qui fait de *Mimésis* un travail fondamental, dans l'absolu et en particulier pour les sociologues et les historiens de la littérature, c'est qu'il s'agit de « [l]a seule œuvre qu'[il] connaisse qui réussit à *lier, nouer* aussi fortement les aspects

66 *Ibid.*, p. 37.

67 *Ibid.*, p. 41A. Le passage que je transcris est cité par Belleau ; mais comme il n'y a pas de référence, impossible de savoir si ces mots sont de Dilthey ou de l'un de ses commentateurs.

68 Gilles Marcotte raconte une anecdote savoureuse au sujet de l'admiration que portait Belleau à Auerbach : « Je me permettrai, à ce propos, d'évoquer la petite histoire de sa thèse de doctorat sur le "romancier fictif" en domaine québécois. Il avait l'ambition de faire large, abondant, façon Auerbach (on connaît, je l'espère, ce chef-d'œuvre qu'est *Mimésis*) plus encore que Bakhtine ou Lukács. Quelle déception il éprouvait quand un chapitre, faisant une trentaine de pages de sa grande écriture, lui revenait après la dactylographie amputé des deux tiers ! » (Gilles Marcotte, « Pour mémoire », p. 40-41). Auerbach constitue sans doute une source majeure, et un peu négligée jusqu'ici par les lecteurs de Belleau, du travail critique de celui-ci.

69 Erich Auerbach, *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornelius Heim, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1968 [1946], 559 p.

70 Lucien Goldmann, *Le dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976 [1955], 426 p. Très manifestement, Goldmann représentait pour Belleau, dans les années 1970, le sociocritique de référence : non pas forcément celui dont il se réclamait le plus ou dont les travaux lui semblaient les plus convaincants, mais celui par rapport auquel il fallait situer tous les autres — aussi bien Lukács qu'Auerbach, dans le cours que j'évoque ici.

71 Fonds André-Belleau, 119P 201b/8, p. 87. Belleau souligne.

linguistiques, historiques et sociaux de l'ensemble de la littérature⁷²». La notion de «totalité» est fondamentale chez Auerbach, qui la relie à celles de «complexité», de «devenir» et de «quotidienneté». Belleau sera particulièrement à l'affût, dans sa propre œuvre critique, de l'interaction de ces quatre notions, affirmant la nécessité de partir de l'œuvre et de sa synchronie pour étudier le devenir historique (son insertion dans la diachronie) tel qu'il se manifeste dans l'évolution d'une représentation du réel social progressivement appelée à faire place aux basses classes et à leur quotidien à titre de sujets légitimes d'un tragique sérieux. Ici, la leçon d'Auerbach rencontre celle de Lukács et de Bakhtine, convergeant vers le programme qui sera celui de Belleau pour la saisie de la littérature et de la culture québécoises⁷³.

+

Dans un article consacré à la collection «Papiers collés» des Éditions du Boréal, François Dumont remarquait que l'ensemble des titres qui y avaient été rassemblés entre 1984 et 1989 exposaient un paradoxe⁷⁴. À propos de celui qui se situe au fondement de *Surprendre les voix*, il relevait ceci, de Belleau : «Le discours québécois est bloqué dans une question nationale obsessionnelle et indépassable. Nous en sommes tous là. Comment le libérer ? Il faudrait réussir à parler d'*autre chose* qui soit au fond *la même chose* (car on ne pourra jamais faire comme si la question n'existait pas)⁷⁵.» Dans l'essai cité, on s'en souvient, Belleau enchaînait en appelant au recours à la France, en invitant à «parler de la France». Ailleurs, dans «Après le référendum de 1980 : on ne meurt pas de mourir⁷⁶», il nous enjoignait cette fois de ne plus «mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture. Comme elle n'a pas de corrélat politique suffisant, elle risque, ainsi vécue et "communiquée", de se dégrader en folklore»; et il poursuivait, de plus étonnante manière : «Nous voilà renvoyés à la condition des cités allemandes de l'époque romantique⁷⁷.»

On discerne ici, me semble-t-il, deux tentatives de sortie de ce «déterminisme» décrit par Dumont «selon lequel un Québécois ne parle toujours, en définitive, que du

72 *Ibid.*, p. 92. Belleau souligne.

73 Dans l'énoncé de sa méthode en introduction au *Romancier fictif*, Belleau est explicite à cet égard : «Qu'en est-il de notre méthode ? Le fait que nous ayons choisi d'entrer dans le vif du sujet dès notre premier chapitre par l'examen sans préalables d'un cas patent, indiscutable [...] s'avère révélateur à la fois d'une pratique et d'une conception critiques. Si nous nous étions employé à tout définir avant de commencer, nous ne serions jamais venu à bout de ce travail, peut-être même n'aurions-nous jamais commencé. On voudra bien voir dans cette attitude épistémologique — ceci dit en toute modestie — comme un rappel de la manière d'Auerbach (et aussi un hommage). Il nous paraissait indispensable d'abord de "faire jouer" un cas exemplaire et, à la faveur de celui-ci, de repérer les questions qu'implique le sujet à l'étude.» (André Belleau, *Le romancier fictif*, p. 16)

74 François Dumont, «L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés"», *Recherches sociographiques*, vol. XXXIII, n° 2, 1992, p. 328-329.

75 Cité dans *ibid.*, p. 328. Cette citation provient de «Parle(r)(z) de la France» (André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 33). Cet essai avait d'abord paru en 1981 dans un dossier de *Liberté* intitulé «Hair la France?» (vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 29-34). Belleau souligne.

76 André Belleau, «Après le référendum de 1980 : on ne meurt pas de mourir», *Surprendre les voix*, p. 103-105. Texte initialement publié dans le numéro de septembre-octobre 1980 de *Liberté*.

77 *Ibid.*, p. 105.

Québec⁷⁸». Faire appel au proche-étranger — à la France — pour échapper au vortex de la question nationale, ou se dégager de la collectivité au risque de se retrouver isolé, sans communauté, comme les écrivains romantiques marginalisés des cités atomisées de l'Allemagne des XVIII^e et XIX^e siècles : ce sont deux avenues séduisantes, deux formes d'ouverture qui attirent Belleau, mais qui semblent vite montrer leurs limites. L'essayiste, en effet, se sent éthiquement tenu de marquer d'où il parle, ce qui l'incite (ou le contraint ?) à afficher sa « solidarité avec le peuple⁷⁹ » ; comme le signale encore Dumont, *Surprendre les voix* s'ouvre sur un texte « d'appartenance fortement autobiographique⁸⁰ » avant de porter le regard sur l'ailleurs — l'Allemagne, le Maroc, la France, la Guadeloupe.

En fait, le détour par la France se révèle d'autant plus ardu que ce pays s'est, selon Belleau, édifié sur la négation de la sociabilité paysanne qui imprègne toute la société québécoise⁸¹. Quant à l'Allemagne, elle n'existe que par ses sommets, ses monuments culturels, sans que l'institution de discours qui les étaye soit vraiment envisagée⁸². Cela rend fragile tout discours sur la culture allemande — même si, bien sûr, cela ne l'invalide pas d'emblée. On observe une nette volonté, chez Belleau, de parler de l'Allemagne pour elle-même, sans la rapatrier, sans se replier *in extremis* sur le « village primordial⁸³ ». Ainsi, tenter de caractériser le terreau viennois sur lequel a fleuri le génie de Hofmannsthal ou de retracer chez Novalis, Dilthey et Lukács le ferment idéaliste avec lequel il voudrait féconder sa propre sociocritique, en conformité avec son goût pour le romantisme littéraire et philosophique, ce sont là des entreprises qui, quoique téméraires, ne ramènent pas à l'enclos national. Mais vouloir, comme lors de sa rencontre avec Jauss à Constance en compagnie de Ouellette⁸⁴, prendre le chercheur allemand à témoin de sa ferveur pour les grands auteurs du Romantisme, c'est oublier d'une part que Jauss est romaniste et que son intérêt scientifique ne se dirige pas de ce côté, et d'autre part, comme Belleau s'en rend bientôt compte,

78 François Dumont, « L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés" », p. 329.

79 Je paraphrase ici le titre d'un texte repris dans *Surprendre les voix*, « Petite grammaire de la solidarité avec le peuple » [1972] (p. 79-84), dans lequel Belleau montre comment Amos Oz, dans le roman *Ailleurs peut-être*, réussit à inscrire linguistiquement une solidarité dans la distance avec le groupe.

80 François Dumont, « L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés" », p. 330.

81 Voir André Belleau, « Parle(r)(z) de la France », *Surprendre les voix*, p. 34 (entre autres).

82 Et sans non plus que la dimension historico-politique entre en ligne de compte, chose tout de même étonnante pour un sociocritique. L'Allemagne de Belleau est l'Allemagne préprussienne, celle des « *Dichter und Denker* » et non celle du nationalisme et du militarisme : la « bonne » Allemagne, dans la tradition de Madame de Staël. Voir à ce sujet Robert Dion, *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois*.

83 André Belleau, « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois » [1977], *Surprendre les voix*, p. 161. Ne pas ramener la différence au « même » ne veut toutefois pas dire que Belleau estime que l'apport allemand reste résolument étranger. Nous n'avons pas affaire, ici, au phénomène relevé par Michel Espagne et Michaël Werner où « l'incompatibilité des paradigmes produit des phénomènes de fascination irrrationnelle pour le paradigme étranger » (voir « La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914) », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. XLII, n° 4, 1987, p. 975). L'Allemagne, pour Belleau, se situe véritablement à mi-chemin entre le proche et le lointain.

84 Brièvement relatée dans le « Cahier de lecture II (mai 1969-mai 1980) » (Fonds André-Belleau, 119P 101/6, p. 55-56), cette rencontre est racontée plus en détail au début de « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur ».

que ce qui représente «notre anti-classicisme, notre anti-tradition» constitue pour son vis-à-vis la tradition la plus rassise («*Vous rendez-vous compte, leur dit-il, que lorsque vous me parlez de tous ces bonshommes, c'est comme si moi je vous causais avec enthousiasme de Racine, de Corneille, de La Fontaine?*»⁸⁵). L'ouverture, ici, et sans que ce soit pleinement conscient, renvoie déjà pour l'essentiel au milieu d'origine, au contexte qui suscite la «nécessité» du Romantisme : elle devient centripète. Texte capital en regard de la germanophilie de Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur» inscrit non seulement un *désir* d'Allemagne, mais un *besoin*, ancré dans la culture propre, de la saisir en tant qu'expression de la profondeur («[tout se passe comme si la culture allemande avait été porteuse des signes de la profondeur et de l'authenticité⁸⁶]) et manifestation d'une distance, d'un lointain. La langue allemande, notamment, fut ainsi «la langue choisie, non la langue imposée par la naissance ou par les contraintes politiques et économiques⁸⁷». Mais cette profondeur et ce lointain, disons-le pour finir, répondaient au plus proche, au plus intime : aux inclinations essentielles de Belleau, à l'*ethos* fantasmé d'une génération de germanophiles, aux soubresauts d'une époque — le séminaire sur le Romantisme, en pleine crise d'Octobre, vu comme une «réponse à l'horreur du temps⁸⁸» — et, enfin, à la situation globale, comparable à celle de l'Allemagne politiquement impuissante de la fin du XVIII^e siècle, d'un Québec ballotté entre souveraineté culturelle et indépendance pure et simple.

85 André Belleau, «L'Allemagne comme lointain et comme profondeur», p. 39-40. Belleau souligne.

86 *Ibid.*, p. 42. Peu importe la justesse de cette perception : ce sont les *signes* (de la profondeur, de l'authenticité) qui intéressent Belleau, non les choses.

87 *Ibid.*, p. 44.

88 *Ibid.*, p. 45.

« UN COUP DÉLIVRÉ DE TRUDEAU... »
À propos de la correspondance entre André Belleau
et Pierre Vadeboncoeur (1978-1985)

+ + +

JONATHAN LIVERNOIS

Université Laval

En février 1987, dans le numéro spécial de *Liberté* consacré à André Belleau, Pierre Vadeboncoeur (1920-2010) écrivait ceci à propos de ses liens avec le disparu :

J'hésitais un peu en acceptant d'écrire un témoignage même bref sur André Belleau : tout ce que je sais de lui me vient de deux ou trois conversations, de quelques lettres qu'il m'écrivit, de la lecture d'articles ou d'essais qu'il publiait, le tout depuis 1978, pas davantage. Plus, il est vrai, une chose : souvent chez lui l'éclair d'une qualité, intellectuelle, ou morale, ou humaine, à tout coup remarquable, et je trouvais cela très singulier, très spécial, cette constance dans des signes très divers de supériorité, comme de simples effets, comme des signes dont l'égalité supérieure révélait sans doute elle-même quelque chose, constituait elle-même un signe plus général et plus concluant évidemment¹.

Avec cette modestie plus ou moins feinte, tout à fait typique de sa posture, Vadeboncoeur tendait ici à se placer à l'écart du mouvement de la littérature québécoise, comme si ses écrits y avaient été déterminants par une sorte d'heureux hasard, comme si le syndicalisme l'avait vraiment tenu éloigné de la vie littéraire pendant vingt-cinq ans, soit jusqu'à sa retraite de la Confédération des syndicats nationaux, en 1975. Évidemment, son œuvre, déjà importante avant le milieu des années 1970, donne à penser le contraire, tout comme sa correspondance, vaste et encore largement inexplorée. Vadeboncoeur entretient des échanges intellectuels soutenus avec un grand nombre d'écrivains, comme Jacques Ferron², François Ricard et André Major³. Il est à souhaiter que les chercheurs puissent bientôt découvrir ce vaste corpus qui jettera un éclairage neuf sur l'histoire littéraire et intellectuelle du Québec.

1 Pierre Vadeboncoeur, « Il inspirait la gratitude », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 90.

2 Jacques Ferron, « Dix lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncoeur », *Études littéraires*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1991, p. 105-120.

3 André Major et Pierre Vadeboncoeur, *Nous retrouver à mi-chemin. Correspondance (1972-2005)*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2016, 202 p. Voir également Frédéric Rondeau, « Une forme supérieure d'intimité. Fragments de la correspondance d'André Major avec Pierre Vadeboncoeur », *Voix et Images*, vol. XL, n° 3, printemps-été 2015, p. 69-85.

CORPUS À L'ÉTUDE

Déjà, l'accès à la correspondance que Vadeboncoeur a entretenue avec André Belleau, de 1978 au décès de ce dernier, en 1986, permet de mieux comprendre les interactions entre deux générations, fussent-elles séparées d'à peine dix ans, dans l'effervescence des années 1960 et 1970 au Québec. Contrairement, par exemple, à la relation épistolaire que l'essayiste et syndicaliste entretient, dans le feu de l'action, avec Jean-Marc Piotte⁴, il y a ici un décalage de quinze ou vingt ans. Depuis l'enthousiasme de la Révolution tranquille, le temps a fait son œuvre. La correspondance permet aussi de bien voir comment et selon quelles modalités se sont développés, chez Belleau, les rapports entre politique et littérature, et ce, à partir d'un cas concret, québécois : l'ascension et la chute de Pierre Elliott Trudeau dans le champ intellectuel canadien-français puis québécois. Ce sont ces liens que je voudrais surtout mettre en relief, ici, au cœur de la correspondance entre les deux hommes.

En outre, cette correspondance permet de voir Belleau sous un autre rapport, sorti de son « habitat naturel », pourrait-on dire. Pierre Vadeboncoeur n'est pas un proche : il n'est ni un ancien collègue de l'Office national du film, ni un membre du comité de rédaction de *Liberté*, ni un spécialiste d'études littéraires. Qu'est-ce qui rattache l'essayiste et professeur à l'écrivain, plus vieux de dix ans, syndicaliste et ami « perplexe » de Pierre Elliott Trudeau ? La chose intrigue et invite à l'analyse de quelques lettres.

L'accès aux archives personnelles de Pierre Vadeboncoeur⁵ m'a permis de prendre la mesure de la correspondance qu'il a entretenue avec Belleau. Il est vrai que celle-ci n'est pas des plus volumineuses : sept lettres d'André Belleau à Pierre Vadeboncoeur, datées du 23 mars 1978, du 14 avril 1980, du 15 juillet 1983, du 18 juin 1984, du 18 décembre 1984, du 1^{er} juin 1985 et du 23 juin 1985 ; trois copies de lettres de Pierre Vadeboncoeur à André Belleau datées du 2 février 1978, du 11 juillet 1984 et du 24 décembre 1984, ainsi que la retranscription d'un extrait d'une lettre datée du 5 juin 1985. Des recherches dans le Fonds André-Belleau du Service des archives et de gestion des documents de l'UQAM n'ont pas permis d'identifier d'autres lettres de cette correspondance. C'est, d'ailleurs, toute la cartographie des relations épistolaires de Belleau qu'il reste à faire, dont je ne présente ici qu'un fragment, l'ambition de cette étude étant (relativement) limitée.

Cela dit, le corpus de cette correspondance, fût-il restreint, n'est pas dénué d'intérêt. Bien au contraire. Je crois — et il s'agira là de l'hypothèse de cette étude sur les interactions entre le politique et le littéraire — que c'est notamment dans cette relation épistolaire que Belleau a cherché le moyen, littéraire, d'en finir avec un obstacle, politique, à l'épanouissement de sa génération : Pierre Elliott Trudeau. Comment se libérer de cette figure tutélaire qui hante ses discours et ceux des intellectuels et artistes, nés pendant la décennie 1930, qui ont cru voir en *Cité libre* une

4 Voir Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, *Une amitié improbable. Correspondance (1963-1972)*, présentation de Jacques Pelletier, Montréal, Lux, coll. « Lettres libres », 2012, 94 p.

5 Je remercie l'épouse de Pierre Vadeboncoeur, Marie Gaboury, pour son accueil généreux et pour l'accès qu'elle m'a donné aux archives de son mari.

première porte ouverte, aussitôt refermée, sur la modernité sociopolitique et culturelle du Québec? Avant de pouvoir répondre à cette question et de voir la portée de mon hypothèse, il faut d'abord remonter aux premiers moments de la correspondance entre Belleau et Vadeboncoeur, en 1978.

1978 : DÉBUT D'UNE CORRESPONDANCE

En 1977, André Belleau consacre une chronique de *Voix et Images* au plus récent essai de Pierre Vadeboncoeur, *Un génocide en douce*, paru quelque temps avant l'élection du Parti québécois, en 1976. Ce que Belleau y reconnaît, une sorte de «poétisation du politique», le taraude. Il finit par poser la question, franchement : «[C]omment dire littérairement Robert Bourassa, comment rendre l'insignifiance littérairement signifiante sinon en annonçant que la Fin du monde est proche : dans le tragique ainsi instauré, tout acquiert un sens, il n'y a pas de hors-sens sous le regard de Dieu⁶.» S'ensuivrait ainsi une déréalisation de l'objet de l'essai ou du pamphlet :

Voilà un discours qui pour s'ouvrir au mythe se ferme au monde, qui, ne signalant pas explicitement sa fiction à l'instar du roman, *déréalise* l'adversaire réel, le danger réel, les forces réelles, si bien qu'à mon tour, je me sens devenir intolérant et moralisateur, et que j'ai envie de dire au poétique qu'il n'est pas, lui non plus, un absolu, et qu'il peut bien aller un peu voir ailleurs si j'y suis⁷.

Une chose a dû piquer au vif Pierre Vadeboncoeur dans cette remarque de Belleau : qu'on tienne pour acquis qu'il puisse y avoir un divorce, dans *Un génocide en douce*, entre son propos et le réel, et que se soit insinué un univers mythifié entre le monde et lui. L'essayiste a, on le sait, consacré l'essentiel de ses essais des années 1950 dans *Cité libre* à dénoncer, justement, ce qu'il appelait «l'irréalisme de la culture» canadienne-française, son inadéquation avec le monde réel. Il rejoignait là, d'ailleurs, les thèses que Trudeau développera dans l'ouvrage collectif *La grève de l'amiante*, paru en 1956. Dès 1951, Vadeboncoeur écrivait : «Nous nourrissons des mystiques, des idéaux, dont la référence au réel ne se fait plus que vaguement : c'est là le trait le plus irritant de notre culture⁸.» On devine que le reproche d'avoir mythifié, dramatisé, voire figé le destin québécois dans *Un génocide en douce* n'a pu que le contrarier.

L'essayiste envoie ainsi une lettre personnelle à Belleau, le 2 février 1978, dans laquelle il insiste tout particulièrement sur son expérience syndicale comme gage d'ancrage dans le quotidien et le réel. Le propos est courtois mais le désaccord est palpable, accentué par une série de questions rhétoriques (ex : «Est-ce à un homme de culture qu'on doive démontrer *cela*? Est-ce à quelqu'un qui sait ce que la littérature et l'histoire prouvent?» [Vadeboncoeur souligne]). Vadeboncoeur défend son esthétique :

6 André Belleau, «*Un génocide en douce*, de P. Vadeboncoeur : un discours crépusculaire», *Voix et Images*, vol. III, n° 1, septembre 1977, p. 155.

7 *Ibid.*; Belleau souligne.

8 Pierre Vadeboncoeur, «L'irréalisme de notre culture», *Cité libre*, n° 4, décembre 1951, p. 21.

Peut-être n'avez-vous pas réfléchi suffisamment que le pouvoir de se servir dynamiquement des mots et de projeter des images peut aider, plutôt que nuire, à appréhender d'aussi formidables réalités et permettre qu'on se fasse non point une représentation euphémique et édulcorée mais une idée s'approchant quelque peu de ce réel chargé d'énergie.

Belleau lui répond le 23 mars de la même année. Il concède qu'il exprime lui-même «une position politique», ou plutôt qu'il admet «un jugement sur la [sienne]», tout en précisant qu'il «demeure un littéraire» et que c'est sous cet angle qu'il a lu son livre. Et il ne changera pas d'avis sur le propos de l'essai.

Les lettres qui suivent ne témoignent pas d'un rapprochement entre les deux hommes, malgré la participation régulière de Vadeboncoeur à *Liberté* — dont Belleau est un membre fondateur — à partir de 1980⁹. Dans son envoi du 14 avril 1980, Belleau remercie Vadeboncoeur de lui avoir envoyé un exemplaire de la réédition de *La dernière heure et la première*, paru initialement en 1970. Il faudra, dit Belleau, le «relire au moment où se noue notre destin». Un mois plus tard, ce sera le premier référendum sur la souveraineté du Québec, qui permettra à Belleau de constater que l'«on ne meurt pas de mourir¹⁰».

1984-1985 : ÉCHANGES SUR LE « PROBLÈME » TRUDEAU

Le partage idéal, riche et soutenu, qu'on espère trouver chez les deux hommes finit par sourdre dans une série de lettres échangées en 1984 et en 1985. Le ton est devenu plus familier : les deux hommes se tutoient désormais, se permettent des confidences. Qu'est-ce qui explique ce rapprochement, le passage d'échanges polis et respectueux à la réflexion commune sur des enjeux culturels et politiques ? Les collaborations de Vadeboncoeur à *Liberté* ? La fréquentation d'amis communs comme François Ricard et Yvon Rivard ? Aujourd'hui, ce dernier ne saurait expliquer ce changement de ton, rappelant néanmoins les affinités politiques communes à Vadeboncoeur et à Belleau, tous deux étant indépendantistes¹¹. Mais cela, reconnaît Rivard, n'explique pas grand-chose.

Le sujet principal (et presque unique) de la correspondance entre Belleau et Vadeboncoeur est le même jusqu'à la fin : Pierre Elliott Trudeau et le citélirisme. On a l'impression, à lire les lettres de Belleau, qu'il cherche une façon de tirer un trait sur ce passé qui a les allures d'une trahison, comme s'il avait été dupé et cherchait, chez un aîné autrefois très proche de Trudeau, une façon de comprendre ce passé, d'en venir à bout. Il ne faut pas se surprendre de l'intensité de ce sentiment de trahison et de colère : il semble partagé par de nombreux intellectuels de la génération de Belleau, charmés puis déçus par l'entreprise de *Cité libre* et ses têtes d'affiche, Trudeau et

9 D'ailleurs, dans sa lettre du 23 juin 1985, c'est Belleau qui invite Vadeboncoeur à participer à un prochain numéro consacré à «Dieu» (qui deviendra «L'hypothèse Dieu» ; *Liberté*, vol. XXVII, n° 5, octobre 1985).

10 «On ne meurt pas de mourir», *Liberté*, vol. XXII, n° 5, septembre-octobre 1980, p. 9.

11 Courriel d'Yvon Rivard, 20 juin 2015.

Pelletier. Belleau résumera bien le drame générationnel dans « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », paru dans *Liberté* en juin 1984 :

[L]a génération intellectuelle à laquelle j'ai eu la chance d'appartenir, et qui fut, je l'affirme sans modestie, la première génération la plus libre, la plus ouverte, la plus cultivée, peut-être aussi la mieux équilibrée que le Québec ait produite, il se trouva qu'elle se vit acculée à la pire des négativités¹².

Notons que ces mots de Belleau ont tout d'une réplique — avec vingt ans de retard — à l'attaque frontale de Trudeau contre la jeune génération. On se souviendra du contexte : en avril 1964, quelques mois après avoir confié les rênes de *Cité libre* à Pierre Vallières et à Jean Pellerin, Pelletier et Trudeau reprennent le contrôle de la revue, refusant de la voir évoluer vers le néonationalisme et le séparatisme. Dans un texte paru le mois suivant, Trudeau n'y va pas de main morte :

Une génération entière était enfin libre d'appliquer toutes ses énergies créatrices à mettre ce petit peuple arriéré à l'heure de la planète. Seulement, il aurait fallu de l'audace, de l'intelligence, et du travail. Hélas ! la liberté s'est avérée une boisson trop capiteuse pour être versée à la jeunesse canadienne-française de 1960. Elle y eut à peine goûté qu'elle s'empressa au plus vite de rechercher quelque lait plus rassurant, quelque nouveau dogmatisme. Elle reprocha à ma génération de ne lui avoir proposé aucune « doctrine » — nous qui avions passé le plus clair de notre jeunesse à démolir le doctrinarisme servile — et elle se réfugia dans le sein de sa mère, la Sainte Nation¹³.

Six ans plus tard, c'est cette même génération, rappelle Belleau, qui sera arrêtée et emprisonnée par Trudeau : « Les mêmes personnes qui, quelques années plus tôt, croyaient entendre le bruit des bottes dans les premiers essais de ma génération, ajoutèrent ou raturèrent, sur les listes ignobles, les noms de ceux d'entre nous que la police devait emmener¹⁴. » Parmi ces gens, meurtris, il y a bien sûr Gérard Godin, né en 1938. Sa blessure est grande et permet de mesurer, de nouveau, le désarroi de cette génération trompée. En 1979, l'homme devenu député de la circonscription de Mercier déclare, en chambre :

Le premier ministre du Canada a des qualités immenses d'intelligence et elles ont été reconnues il y a longtemps : sa collaboration à *Cité libre* et à d'autres organismes. Sa participation à l'évolution des idées au Québec a été fondamentale et précieuse et j'ai subi moi-même son influence. Heureusement, je m'en suis sorti. [...] Moi, M. le Président, j'ai été interné, mis en prison, arrêté sans mandat, grâce ou sous l'empire de l'infâme loi des mesures de guerre qui, en ce qui me concerne, est le

12 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », *Liberté*, vol. XXVI, n° 3, juin 1984, p. 23 ; repris dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 135. Désormais, les références à cet essai renverront à cette dernière édition.

13 Pierre Elliott Trudeau, « Les séparatistes : des contre-révolutionnaires », *Cité libre*, n° 67, mai 1964, p. 3.

14 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », p. 134.

point le plus près où nous sommes allés en direction du fascisme. Et parce qu'à l'époque M. Pierre Elliott Trudeau, un homme que j'ai admiré, était premier ministre du Canada, je dois, pour assurer ma santé mentale, voter contre cette motion¹⁵.

Belleau, quant à lui, ne parlera pas de sa «santé mentale». Mais tout porte à croire qu'il a «frappé», tout aussi durement, le même nœud générationnel. Quelque chose bloque autour de 1964 ou 1965, et il semble qu'il faille circonscrire le phénomène pour passer à autre chose.

Dans sa lettre du 18 juin 1984, où il remercie Vadeboncoeur de ses bons mots sur son «livre» (*Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, sans doute), le caractère impérieux de cette tâche est bien senti: «Je vais méditer d'autres coups. Car j'ai absolument besoin de me situer vis-à-vis de mes prédécesseurs. Il y avait là trop de "non-dit", de "non-résolu".» Tout se passe comme si Belleau voulait «tester» auprès d'un témoin privilégié de la vie de Trudeau les images et concepts qu'il déploie pour le définir (images et concepts que le destinataire ne manque pas, d'ailleurs, de plébisciter). Peut-être cherche-t-il, aussi, à suivre l'exemple de cet essayiste qui semble s'être dégagé de l'orbite trudeauiste. Le 24 décembre 1984, Vadeboncoeur écrit à Belleau: «Et toi-même, je m'explique en partie par la fascination le besoin que tu éprouves de lui régler son compte.» Il ajoute: «J'ai ma petite solution toute personnelle à ce problème: j'ai mis le cas Trudeau derrière moi et je tiens celui-ci pour disparu.» Facile, sans coup férir. Pourtant, on sait que la figure de Trudeau occupera les réflexions de Vadeboncoeur jusqu'à la fin de ses jours¹⁶. Mais ici, il donne à voir la distance qui le sépare de son cadet: «Ton projet d'agir pour nous libérer d'une image locale néfaste, d'une image historique néfaste et agissant comme une force et avec une force aliénante est donc tout à fait justifié. Mais ce ne peut être le mien, pour des raisons évidentes.» Et quelles sont ces raisons évidentes? Sans doute une amitié difficile avec Trudeau, qui subit les coutrecoups du printemps des colombes, en 1965, de la grève des «Gars de Lapalme» puis de la crise d'Octobre en 1970, mais qui demeure et l'empêche de l'attaquer de manière aussi frontale que Gérard Pelletier, par exemple.

La lettre que Belleau avait envoyée à Vadeboncoeur, quelques jours auparavant, le 18 décembre 1984, permettait déjà d'entrevoir une sortie du problème Trudeau, par un mouvement, peut-être, du politique vers le littéraire (et vice versa): «Un coup délivré de Trudeau — délivré politiquement, philosophiquement — nous pourrions revenir à l'essentiel, l'essentiel peut-être du politique, ces questions que tu soulevais à la Rencontre des écrivains de 1971, t'en souviens-tu?» Hésitant sur l'année dans une note au bas de la page («Ou 1970?»), Belleau renvoie à la seule participation de l'essayiste aux Rencontres québécoises internationales des écrivains, tenues chaque année à Sainte-Adèle. L'allusion a de quoi surprendre: près de quinze

15 Journal des débats de l'Assemblée nationale, 31^e législature, 4^e session (6 mars 1979 au 18 juin 1980), le mercredi 21 novembre 1979, en ligne: <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/assemblee-nationale/31-4/journal-debats/19791121/121817.html> (page consultée le 15 janvier 2017). Il s'agissait d'une motion du chef de l'opposition officielle, Claude Ryan, soulignant le (premier) départ de Pierre Elliott Trudeau de la vie politique.

16 Voir Pierre Vadeboncoeur, «À propos de Pierre Elliott Trudeau», *Les grands imbéciles*, Montréal, Lux, coll. «Lettres libres», 2008, p. 119-121.

ans après l'événement, que retient-il exactement de l'intervention de Vadeboncoeur, d'autant qu'il ne s'agit pas d'une des pièces maîtresses de l'œuvre de l'essayiste, qui n'a jamais été reprise, non plus, en recueil ? Belleau a-t-il relu le texte de la conférence¹⁷, paru dans le dossier « L'écrivain et les pouvoirs » de *Liberté* ? J'en rappelle ce passage, central :

La liberté du créateur doit être entière. Je déteste les orthodoxies, plus encore celles de demain que celles du passé, car elles seront plus pauvres, probablement plus odieuses et plus bêtes. Il ne faut pas que l'écrivain se laisse dicter une seule ligne par un système quel qu'il soit. S'il a un rôle, et il en a un, en voilà l'aspect négatif, aussi essentiel que l'autre¹⁸.

Ces mots indiquent la voie d'une liberté de penser, d'un refus de l'enrégimentement. En 1974, dans *Stratégie*, Belleau ira aussi dans ce sens, identifiant même la liberté littéraire comme marqueur politique :

Le Prince aurait pu ajouter : « À quoi donc prétend cet exercice verbeux, complaisant, inutile, gaspilleur du langage que vous nommez littérature ? » À rien, affirmerions-nous aujourd'hui, sinon que l'homme s'y veut et s'y éprouve comme désir et comme liberté ; et s'il se mettait alors à appeler une Cité meilleure, plus libre ? Si le Politique allait faire signe à une *autre* politique¹⁹ ?

Dans le même article, influencé par la lecture déterminante de Bakhtine²⁰, celle du premier Lukács²¹, d'Auerbach et de Goldmann, Belleau montre bien que cette liberté (politique et littéraire) réside dans la pluralité des voix, dans le refus du monologique au profit de la diversité des discours :

[La conception marxiste de la littérature] transporte certaines notions très larges, très fécondes et très « opératoires », comme par exemple celles de totalité, multiplicité, devenir, etc., qui se sont trouvées à répondre à un certain moment à ma propre expérience de la lecture et de l'écriture. Ce sont des concepts critiques. Ils privilégient le multivoque par rapport à l'univoque et tendent à récuser toute vision fragmentée, mutilée, donc aliénante pour l'homme²².

De manière surprenante, on dirait que c'est cette conception de la littérature, bakhtinienne, qui permettra à Belleau d'enfin comprendre le phénomène citélibriste. En

17 Pierre Vadeboncoeur, « Le rôle de l'écrivain du Québec depuis dix ans », *Liberté*, vol. XIII, n° 2, 1971, p. 50-56.

18 *Ibid.*, p. 56.

19 André Belleau, « Littérature et politique », *Surprendre les voix*, p. 73-74 ; d'abord paru dans *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, p. 65-68. Belleau souligne.

20 Voir André Belleau, « Bakhtine et le multiple », *Études françaises*, vol. VI, n° 4, novembre 1970, p. 481-487.

21 Voir André Belleau, « Relire le jeune Lukács », *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 105-115.

22 André Belleau, « Littérature et politique », p. 75.

effet, dans « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », dont la symétrie du titre dit bien la suture du politique et du littéraire, c'est le refus d'entendre la voix de l'autre qui est la cause du blocage générationnel qui hante Belleau. Un blocage qui oblige les représentants de sa génération, dont la pensée est dialogique, à s'épuiser devant des hommes et des femmes qui refusent d'écouter l'autre partie. Belleau écrit :

La nouvelle génération n'était nullement encline à cloisonner les discours, à séparer soigneusement le discours littéraire ou culturel du discours politique. Elle aurait volontiers et imprudemment proposé une esthétique de la politique et une politique de la littérature. [...] Qui pourrait imaginer aujourd'hui l'importance énorme du capital idéologique et symbolique détenu par *Cité libre* et son milieu au moment dont je parle ? Il serait impossible de le surestimer. C'est pourquoi le refus péremptoire, monologique, unilatéral que les ténors de *Cité libre* ont opposé au discours de l'indépendance formulé par les intellectuels plus jeunes — discours considéré comme inintégré, à expulser tel un corps étranger — est un événement dont les conséquences idéologiques et historiques sont considérables. *Cité libre* avait agi sur nous comme un leurre²³.

Il n'y aura qu'une voix ayant droit au chapitre. C'est ainsi que le monologisme bloque le mouvement, naturel, qui devrait aller du politique à la littérature, de « l'esthétique de la politique » à la « politique de la littérature », et vice versa. Viendront la rupture, la partition et la cristallisation des discours, retranchés dans chaque camp, fédéraliste et indépendantiste, politique et littéraire.

LES ESSAIS DE VADEBONCOEUR COMME EXPLICATION DU PHÉNOMÈNE CITÉLIBRISTE

Les idées de Vadeboncoeur, qu'elles soient énoncées dans ses lettres ou dans ses essais, permettent également de mieux comprendre le phénomène Trudeau. En effet, outre la liberté revendiquée dans sa conférence de 1971 et ce qu'il peut révéler sur son ancien ami Trudeau, ses thèses de *La dernière heure et la première* apportent un éclairage nouveau sur les citélibristes. On se souviendra que Vadeboncoeur avait offert un exemplaire de la réédition de cet essai à Belleau, quelque temps avant le référendum de 1980. Dans sa lettre datée du 1^{er} juin 1985, Belleau annonce justement la publication dans *Liberté* d'un texte qui « doit beaucoup » à Pierre Vadeboncoeur. Il s'agit des « Souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps²⁴ ». Il écrit à Vadeboncoeur :

[T]es remarques (et les précédentes) ont fait leur chemin en moi. J'ai l'impression qu'on ne peut dire grand-chose sur le phénomène Trudeau (et l'épiphénomène

²³ André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », p. 131.

²⁴ André Belleau, « Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps », *Liberté*, vol. XXVII, n° 3, juin 1985, p. 88-92.

Pelletier) que tu n'aies déjà dit sous une forme ou une autre dans *Indépendances, Lettres et colères, La première heure et la dernière* [sic]... Tu verras dans ma petite recension du livre de Pelletier dans *Liberté* comment je ne sors pas de la problématique que tu as posée...

Le tiraillement générationnel de Belleau est manifeste :

La coupure entre leur génération et la mienne engage des questions bien plus profondes que la question pourtant capitale de l'indépendance. Là-dessus, je n'ai pas tout dit. Je suis resté discret, allusif. Je n'ai pas comme toi une connaissance de « première main » du groupe mais je l'ai vu opérer au pouvoir. J'ai été l'assistant de P. Juneau et j'ai failli entrer à *La Presse* à la demande de Pelletier. Il y a des choses que je dirai plus tard.

Dans cette recension tardive, Belleau s'attache au premier tome des mémoires que Pelletier a fait paraître deux ans auparavant, *Les années d'impatience*²⁵. Il y développe l'idée que, dans les souvenirs de Pelletier, « [t]oute distance temporelle est abolie », qu'il y a là la « sérénité immobile de ce qui n'a pas d'histoire ». Il élargit ensuite ce trait à toute la pensée citélibriste. Remarquons de nouveau cette idée que le dialogue est bloqué par le monologisme, caché derrière une sorte de leurre :

[O]n concédera que l'absence à peu près complète de toute velléité de compréhension des événements dans *Les années d'impatience* s'avère caractéristique de l'idéologie de *Cité libre*. Même refus de l'histoire chez le Pierre E. Trudeau de *La grève de l'amiante*. Pourquoi les choses sont-elles ainsi ? D'où cela vient-il ? Compte tenu des circonstances, verrait-on ailleurs en Amérique du Nord des effets semblables ? Ces questions ne semblent même pas effleurer les esprits, tant le monde selon *Cité libre* est au fond a-historique, intemporel, « Calme bloc ici bas chu d'un désastre obscur ». L'apparente souplesse d'un personnalisme dialogisant joue comme un leurre : ce qu'on trouve sous la surface, c'est la fixité et la dureté d'une pensée foncièrement essentialiste. Le régime Duplessis n'est pas un produit ou un accident de l'histoire, c'est une tare (dont on a honte). Les phénomènes historiques se voient ainsi transformés en attributs naturels. Il convient de ne pas s'étonner : la prise en compte de la dimension historique aurait sapé à sa base même l'idéologie du groupe de *Cité libre* et pratiqué dans sa clôture toutes sortes de brèches par lesquelles d'innombrables tentations auraient pu pénétrer...²⁶

On reconnaîtra ici, du même coup, un thème que Vadeboncoeur a développé dans *La dernière heure et la première* : le refus québécois de l'Histoire, la tendance à vivre quelque part en hauteur, ailleurs que sur la ligne du temps, comme si la contingence ne concernait pas ce peuple, tranquillement permanent. Vadeboncoeur écrivait ainsi dans son essai :

25 Gérard Pelletier, *Souvenirs*, t. I : *Les années d'impatience*, Montréal, Stanké, 1983, 320 p.

26 André Belleau, « Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps », p. 89.

Les Canadiens français, d'une certaine façon, dirait-on, ne sont pas dans l'histoire. On croirait, depuis toujours, qu'ils se perçurent comme un peuple déjà établi, malgré les conditions qui démentaient cette prétention et en dépit d'une politique qui n'avait cure de leur illusion et se faisait dans une grande mesure par-dessus leur tête²⁷.

À en croire Belleau, c'est cette illusion que les citélibristes, devenus colombes, reconduiront. Quand le texte se resserre sur la figure de Trudeau, Vadeboncoeur est directement cité : « Ce "goût de la bousculade" (comme disait Pierre Vadeboncoeur), de la bousculade intellectuelle s'entend, le rend aveugle aux situations de discours et sourd aux accents dialogiques, en somme à ce qui constitue très souvent l'essentiel de ce que l'autre nous dit²⁸. » De nouveau, le problème politique est compris et ramené aux dimensions qui l'englobent et le révèlent tout à la fois : celles des discours qui se désunissent, pourrait-on dire.

+

Une chose se précise, en bout de piste : il y a tout de même un risque à dénouer les fils du politique en identifiant ses angles littéraires. Paradoxalement, Belleau passe aussi par le chemin qu'il identifiait en 1977, dans sa chronique de *Voix et Images* à propos d'*Un génocide en douce* de Pierre Vadeboncoeur. En effet, il donne à voir, à son tour, une « poétisation du politique » : il cherche à se libérer de Trudeau en le rendant littérairement *signifiant*, en le prenant dans les rets des images, des métaphores, des discours, en rétablissant le mouvement qui va du politique vers la littérature, et vice versa. C'est peut-être là, comme Belleau le disait à propos d'*Un génocide en douce*, une façon de « déréalise[r] l'adversaire réel ». Du même souffle, dans *La dernière heure et la première*, Vadeboncoeur réifie également le destin québécois en parlant de sa sortie de l'Histoire, dont l'aventure citélibriste aurait été un épiphénomène. Ses images (comme la « plante rampante » de la pensée au Québec) viennent recouvrir et aplanir la réalité québécoise dans son ensemble. Vadeboncoeur serait-il, à tout prendre, un incorrigible citélibriste, cherchant une clef de voûte pour expliquer des phénomènes québécois, incapable de voir la diversité des événements et des discours les relatant ? La critique de Belleau à propos d'*Un génocide en douce* s'applique peut-être encore ici. Mais ajoutons qu'on peut aussi la retourner contre Belleau. Difficile d'en sortir.

27 Pierre Vadeboncoeur, *La dernière heure et la première*, Montréal, l'Hexagone/Parti pris, 1970, p. 6.

28 André Belleau, « Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps », p. 91.

RABELAIS AU PLURIEL

André Belleau et l'unité perdue

+ + +

PIERRE NEPVEU
Université de Montréal

À première vue, les préoccupations littéraires d'André Belleau peuvent paraître assez éloignées des miennes. Ses objets de prédilection ont été pour l'essentiel le roman et l'essai, la diversité des discours sociaux, les tensions (québécoises) entre la culture intellectuelle ou savante et la culture populaire — alors que mes propres travaux ont surtout porté sur la poésie et sur le thème de l'américanité. Ce n'est pas à même la mouvance et l'hétérogénéité romanesques que s'est imposée à moi la figure du multiple, mais plutôt dans une fréquentation constante de la poésie, dans la mesure où le poème est toujours un espace de fractures et de dissémination, mettant en crise la notion même d'unité.

Pourtant, si paradoxal que cela puisse paraître, c'est par une œuvre qui doit bien peu à la poésie, du moins en apparence, que s'est forgée en moi cette sensibilité au multiple et à l'hétérogène, jusqu'à remettre en question la notion même d'identité. Cette œuvre, c'est celle de François Rabelais, que je n'ai jamais oubliée depuis mes études de maîtrise à l'Université de Montpellier et le cours sur l'auteur du *Gargantua* que j'ai donné pendant mes premières années d'enseignement à l'Université de Montréal — pour ensuite m'en éloigner à mesure que d'autres voies me sollicitaient. Si quelque chose d'essentiel m'unit à André Belleau, c'est bien cette lecture nourricière et pour ainsi dire fondatrice de Rabelais qui va au-delà d'une expérience littéraire partagée et me reconduit à l'homme Belleau lui-même. C'est cette double dimension, littéraire et humaine, que je voudrais évoquer au départ et qui nous reconduira à la question centrale du multiple et de l'hétérogène.

J'ai connu André Belleau dans des circonstances improbables étant donné les seize années qui nous séparaient en âge. Pourtant, malgré cet écart qui était dans les faits celui d'une génération, nous avons presque quotidiennement fréquenté, pendant trois années, entre 1966 et 1969, les mêmes salles de classe à l'Université de Montréal, partagé de nombreux cours, vécu ensemble de grands enthousiasmes et, forcément aussi, quelques déceptions. Belleau, qui était déjà un homme d'âge mûr et un collaborateur régulier à la revue *Liberté*, ne passait pas inaperçu parmi notre groupe de jeunes *baby-boomers* inscrits à la « licence » (le baccalauréat spécialisé d'aujourd'hui), une cohorte qui comprenait, entre autres, de futurs écrivains comme Robert et Charlotte Melançon, Denise Desautels, André Gervais, le poète Jacques

Boulerice et le romancier Jean-Marie Poupard, qui commençait alors à publier ses premiers livres. Belleau, qui entreprenait sur le tard des études littéraires, en imposait par sa prestance, par sa sagesse et sa culture dépourvues du moindre paternalisme, et il était surtout un très agréable et jovial compagnon d'études, bien que parfois harassé comme nous tous par les hautes exigences de nos cours de philologie, obstacle obligé sur la voie du diplôme et qui pouvait paraître un anachronisme dans le contexte de modernisation frénétique qui animait la société de l'époque.

La conjoncture historique faisait en sorte que nous assistions en direct à la «naissance» de la littérature québécoise et à l'intense déploiement critique qu'elle suscitait, notamment au Département d'études françaises que nous fréquentions : Ducharme, Aquin, Marie-Claire Blais, Godbout, les poètes Giguère, Ouellette et Paul-Marie Lapointe avaient le vent dans les voiles, Miron était tout près d'accéder à la gloire et de se retrouver en prison. Tout ou presque était à faire, mais outre nos professeurs de littérature québécoise très engagés dans cette entreprise de lecture, de relecture et d'interprétation — dont Gilles Marcotte, que Belleau et moi allions tous deux retrouver comme directeur de thèse dans les années 1970 —, nous profitions du savoir de nombreux professeurs français de qualité et, à l'occasion, de professeurs invités de haut calibre.

Dans un article sur *La Sagouine* d'Antonine Maillet paru en 1973, André Belleau évoque implicitement l'un de ces cours quand il dit fonder certains de ses commentaires concernant la langue de *La Sagouine* sur le manuel de phonétique historique d'Édouard Bourcier, ce «vieux traité, écrit-il, de [s]es années de licence¹». Quoi de plus ennuyeux, en apparence, quoi de plus tatillon et technique que la phonétique historique ? Mais notre professeur était Georges Straka, une sommité de l'Université de Strasbourg, un homme d'origine tchèque, survivant de Buchenwald (je l'ignorais à l'époque), un érudit qui incarnait la plus haute culture européenne, polyglotte, mouvante, riche de mémoire et de multiples interactions entre les peuples. Avec ce maître, une matière à première vue ingrate se transformait sous nos yeux en une aventure palpitante aux allures d'enquête.

Le sujet du cours, ce n'était pas l'évolution du sens des mots mais de ce qu'ils ont de plus organique, de plus physique : les sons, les articulations phoniques dont ils sont faits. Nous étions-nous déjà demandé, par exemple, pourquoi le français, au contraire de la langue d'oc et de toutes les autres langues romanes, a cette singularité qu'est le *e* muet, si fréquent en finale de mots ? Straka nous apprenait que l'accent tonique des Francs, venus des régions germaniques pour coloniser la moitié nord de la Gaule, avait été un facteur décisif dans cette chute des voyelles finales dans la langue dite d'oïl. Chaque phénomène exigeait un examen, une confrontation des faits, une remontée dans l'histoire : pourquoi le terme latin *caput* avait-il donné en français «chef», comme *caminus* était devenu «chemin» ? À quelle période, dans quelles circonstances, pourquoi cela s'était-il produit ? Dans son article sur *La Sagouine*, Belleau montre qu'il avait retenu le terme technique de «palatalisation» qui décrit le phénomène très courant par lequel le *c* dur (ou *k*) devient la consonne

1 Voir André Belleau, «Quelle langue parle la Sagouine?» [1973], *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, coll. «L'échiquier», 1984, p. 68.

chuintante « che ». Mais l'essentiel se trouve dans la vision linguistique qui se dégageait d'un tel cours : nous devenions superlativement conscients du fait (pourtant évident !) que la langue que nous parlions était le résultat transitoire d'un long processus évolutif, d'une myriade d'événements ponctuels et souvent microscopiques, liés à des circonstances historiques, à des mouvements de peuples tout autant qu'à des lois physiques. Organisme vivant, la langue était faite avant tout de mutations et de transformations, son caractère structuré et stable recelait une profonde contingence, une instabilité constitutive ne se limitant évidemment pas au seul niveau phonologique mais touchant aussi bien les aspects syntaxique, morphologique, et bien sûr sémantique, que l'on nous enseignait dans d'autres cours.

Je redonne à cette prise de conscience le caractère un peu naïf qu'elle pouvait avoir pour nous et qu'elle avait sans doute moins pour l'homme de savoir et de culture qu'était déjà Belleau. Il n'empêche que cette conception dynamique et plurielle, organique et historique de la langue, on allait la retrouver partout dans ses essais des années 1970 et 1980, comme les notions fondamentales de mouvement et de transformation. Cet héritage philologique, je suis convaincu qu'il a joué un rôle important dans le fait que les positions de Belleau en faveur de la loi 101 et de l'unilinguisme institutionnel au Québec se sont toujours accompagnées d'une vive dénonciation de toute attitude purement protectrice et conservatrice de la langue, une attitude que je n'ai fait moi-même que rappeler par mes interventions dans *Le Devoir* et la revue *Liberté* en 2013 et en 2014, en reprenant à peu de choses près les thèses de Belleau et en invitant mes lecteurs à aller le relire².

À la lumière d'une telle perspective, faut-il s'étonner que Rabelais, écrivain par excellence de la transformation dynamique et de la multiplicité, ait surgi au détour du chemin ? Toujours est-il que durant notre dernière année de licence s'amena un autre professeur invité, venu cette fois de l'Université de Jérusalem. Alors que Straka arborait tout le panache et toute l'autorité intellectuelle d'un vrai maître, Michaël Baraz était un petit homme d'allure timide, aux manières nullement flamboyantes et encore moins rabelaisiennes, mais ce contre-emploi n'allait pas l'empêcher de nous faire faire un voyage mémorable au pays de Gargantua, de Pantagruel et de Panurge, en route vers tous les divinateurs et autres mystificateurs de cette terre puis, sur mer, vers une kyrielle d'îles toutes plus fantastiques les unes que les autres, jusqu'à l'oracle si désarmant de la Dive Bouteille : « *Trink !* »

Les œuvres de Rabelais et de Bakhtine sont si étroitement liées dans les écrits de Belleau (et pas seulement dans les siens) qu'il faut faire un effort de mémoire pour se rappeler qu'en 1968-1969, le livre fameux du grand critique russe, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, n'était pas encore paru en français, même si une traduction américaine paraissait justement en 1968 (version à laquelle se référait Belleau dès 1970 dans son essai « Bakhtine et le multiple³ »). Rabelais sans Bakhtine, c'est devenu à peine imaginable aujourd'hui ! Le cours de Baraz était certes sensible aux violentes et constantes discordances de

2 Voir notamment Pierre Nepveu, « Une apologie du risque », *Liberté*, n° 300, été 2013, p. 8-9.

3 André Belleau, « Bakhtine et le multiple » [1970], *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, p. 93-98.

l'œuvre rabelaisienne, il ne pouvait ignorer le rôle capital qu'y jouent le gigantisme et les autres formes du multiple, mais il était en même temps plus proche de la pensée humaniste que du carnavalesque tel qu'allait le populariser Bakhtine. Belleau, au début de sa conférence sur la littérature québécoise prononcée à l'Université de Jérusalem en janvier 1972, salue la présence de Baraz, en disant lui devoir « un élargissement essentiel de [s]on expérience et de [s]a conception de la littérature⁴ ». Je dirai en passant que c'est ce même cours qui allait dans une grande mesure motiver mon propre parcours rabelaisien.

+

Du point de vue de la question du multiple, il est éclairant de comparer les approches de Belleau et de Baraz, une comparaison facilitée par la parution du livre *Rabelais et la joie de la liberté*, publié chez José Corti par le professeur israélien en 1983, un livre qui peut prendre acte, cette fois, de la contribution de Bakhtine, avec lequel d'ailleurs il dialogue. Mais tout d'abord, de quelle multiplicité parle-t-on ? Tous les lecteurs de Rabelais s'y sont bien sûr mesurés, avec des sentiments tantôt d'exaltation, tantôt de désarroi. Au début de ses grands entretiens radiophoniques avec Wilfrid Lemoine, Belleau cite Flaubert, qui parlait d'un auteur « sans fond, infini, multiple⁵ ». Cette multiplicité, elle paraît essentiellement de deux ordres : l'*abondance* et la *discordance*. Non seulement Rabelais adore-t-il en effet le pluriel sous toutes ses formes, à commencer par les grandes étendues et les grands nombres, mais il pratique superlativement les illogismes, les incohérences, les contradictions. On sait qu'avec une merveilleuse malice, le narrateur anagrammatique du *Gargantua*, Alcofribas Nasier, se moque d'entrée de jeu des problèmes de lecture que posera son œuvre en suggérant d'un même souffle que, sous ses apparences grotesques, son récit recèle un contenu sage et précieux, la très fameuse « substantifique moelle », alors qu'il tourne ensuite en ridicule la recherche d'un sens caché dans les grandes œuvres du passé et précise que la sienne n'a été écrite qu'en buvant et en mangeant, sans la moindre intention d'un contenu sérieux.

Devant l'abondance ou la profusion rabelaisienne, tant Baraz que Belleau ont recours à des notions qui font partie, désormais, de l'arsenal des lecteurs de Rabelais : le carnaval, le jeu, la fête, le comique, la joyeuse folie, la dépense gratuite sont autant de termes qui permettent de lire le multiple sous l'angle de son intarissable générosité, de son caractère englobant et pour ainsi dire cosmique. Dans ce registre, il importe assez peu de se demander pourquoi Panurge croit bon de prononcer treize monologues en diverses langues ou en dialectes, à sa première rencontre avec Pantagruel, pour ensuite s'exprimer tout simplement dans le meilleur français de Touraine. Ou encore, de s'interroger sur la vive réprobation de Pantagruel à l'égard de la prodigalité de Panurge, gaspillant à mesure son énorme fortune en tant que seigneur de

4 André Belleau, « La problématique présente de la littérature québécoise », *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, p. 130.

5 André Belleau, « Invention, fête et opposition des langages », *Notre Rabelais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, p. 17.

Salmigondin — alors que l'abondance est dans la logique même du gigantisme et que l'éloge des dettes que développe Panurge, si rhétorique et sophiste soit-il aux yeux de Pantagruel, n'en est pas moins un merveilleux tableau de l'interdépendance universelle, aussi bien des diverses parties du corps que des astres. De ce point de vue, les inconséquences, les confusions de niveaux, les changements de tonalité, tendent tous à confirmer la légitimité du pluriel en lui-même. Or, cela n'est pas si simple.

On le voit d'abord à propos de la lecture certes révolutionnaire et admirable que propose Bakhtine, «la plus satisfaisante⁶» que l'on ait faite de Rabelais selon Belleau. À la vérité, si riche et englobante soit-elle, la notion de carnaval montre certaines limites. Baraz fait l'éloge de Bakhtine et le cite souvent, mais il lui reproche «l'erreur d'estimer dépourvus de signification et de valeur les aspects autres que populaires du roman de Rabelais⁷». Il songe notamment à la longue description de l'abbaye de Thélème, donnée en cadeau au Frère Jean par Gargantua, que le critique russe jugeait moins exubérante, plutôt guindée et peu carnavalesque, comme d'ailleurs d'autres textes à caractère didactique ou programmatique, telles les réflexions sur l'éducation et le message pédagogique envoyés par Gargantua à son jeune fils Pantagruel.

Si Belleau évoque les mêmes limites dans le compte rendu qu'il fait de l'ouvrage de Bakhtine dès 1969 à partir de sa version américaine, il faut ajouter qu'il attribue ces réticences aux «spécialistes» qui, certes, «chicaneront [le critique russe] sur certains aspects non dénués d'importance⁸». En fait, le titre et les premières lignes de l'article ne laissent aucun doute sur la formidable puissance interprétative que Belleau accorde à la notion de multiple telle qu'elle se trouve développée tant chez Bakhtine que chez le critique allemand Auerbach: «En simplifiant certes, on peut dire que pour Auerbach et Bakhtine le multiple, c'est le peuple se manifestant dans la littérature⁹.» Il ne sera question que très secondairement de Rabelais dans ce texte: ce qui est central aux yeux de Belleau — la chose est bien connue —, c'est la mise au jour par le critique russe d'un puissant mouvement historique par lequel la littérature se «carnavalise», au sens où elle s'éloigne de l'idéalisme et du classicisme aristocratiques pour se laisser envahir par un mélange des genres et des registres dont les sources résideraient dans le folklore et l'ensemble des cultures populaires.

Il est intéressant de voir le traitement différent que Baraz et Belleau accordent à une même notion qui est, pour l'un et l'autre, un point de départ, une sorte de constat premier. Je dirais, en simplifiant à mon tour, que Baraz traite le problème de manière philosophique, tandis que Belleau l'aborde essentiellement sur le plan sémiotique. Le titre même de l'ouvrage de Baraz paru en 1983 le suggère déjà: voici une lecture de Rabelais qui s'inscrit sous le signe de Spinoza. Si le pluriel est partout chez Rabelais, aussi bien dans son gigantisme, dans sa profusion stylistique que dans son acceptation sans réserve de l'idée de pluralité des mondes (une idée défendue par le seul Nicolas de Cues au xv^e siècle et que reprendra Giordano Bruno

6 André Belleau, «Bakhtine et le multiple», p. 95.

7 Michaël Baraz, *Rabelais et la joie de la liberté*, Paris, José Corti, 1983, p. 102.

8 André Belleau, «Bakhtine et le multiple», p. 96.

9 *Ibid.*, p. 94.

après Rabelais), cette pratique effrénée du multiple s'apparenterait, selon Baraz, à la vision spinozienne d'un monde dont chaque élément, dont le moindre fragment, contient une infinité d'attributs. Il s'agit donc d'un monde radicalement pluriel, mais que la conscience humaine peut vivre de manière unifiée, d'une manière qui n'est pas très éloignée de ce que Nietzsche appellera la «volonté de puissance», c'est-à-dire comme force intérieure, comme une liberté qui n'est pas la liberté de choisir (car il n'est pas question ici de libre arbitre) mais celle de créer dans la joie, corps et âme, loin de toute vision dualiste et moralisante. Bref, c'est l'opposition même entre multiplicité et unité que surmonterait Rabelais, non pas d'une manière conceptuelle, mais selon une puissance créatrice, une force intérieure qui englobe tous les contraires, y compris les oppositions entre le sérieux et le comique, la culture d'élite et la culture populaire, et qui est la vraie liberté d'être. Je suis conscient qu'un tel résumé peut paraître très schématique et abstrait, mais il se concrétise chez Baraz par une multitude de lectures ponctuelles, par une proximité constante avec le texte rabelaisien.

Cette proximité est loin d'être absente des commentaires de Belleau, surtout dans sa série radiophonique de 1983, mais il est révélateur, si l'on reprend l'ordre chronologique, que son compte rendu inaugural sur «Bakhtine et le multiple» ait été suivi immédiatement, en 1970, par un essai d'une tout autre teneur: «Problèmes et limites de la critique rabelaisienne». L'évidence et l'exubérance du multiple rattaché à la notion de carnaval et au mélange des genres fait place déjà à une difficulté, à un problème de lecture. D'entrée de jeu surgit ce passage à mon avis capital: «Si Rabelais est capable de penser le tout, par contre nous ne réussissons pas à penser la totalité rabelaisienne. Le romancier (faute d'un meilleur terme) et le critique n'entretiennent pas le même rapport avec l'ambivalence et la discontinuité¹⁰.» Un constat suivi, un peu plus loin, de cette observation inquiétante (même si Rabelais, au dire de Belleau, n'est «jamais inquiétant»): «Le seul foisonnement des significations chez Rabelais conduit à tout dire, en fait à ne rien dire¹¹.» À quoi la conclusion de l'article apporte une chute à la fois lyrique et dramatique: «[L]e mouvement, au plus creux de l'œuvre rabelaisienne, comme un remous sans fin, ne cesse d'agiter une surface qui nous désespère et dont nous nous épuisons à saisir les reflets diffractés. Quelque chose comme les tourbillons du néant¹²?» C'est une question, certes, mais l'hypothèse selon laquelle le foisonnement du sens pourrait être un abîme de non-sens n'est pas négligeable dans ce qu'a écrit et dit Belleau entre 1970 et 1986. Comme il le fait remarquer avec un certain sourire au début de ses entretiens de 1983, «on se demande si, Dieu étant unique, la multiplicité n'est pas diabolique¹³». C'est contre ce diable, il ne faut pas l'oublier, que s'est érigé l'essentiel de la tradition philosophique occidentale.

Comment apprivoiser ce diable? Je suggérerais que cette possibilité toujours présente d'une mise en échec, voire d'une disqualification du commentaire critique chez Belleau a une valeur dialogique et créatrice. Le dialogue, c'est celui du critique avec lui-même, confronté à ses limites et même à son impuissance, mais

10 André Belleau, «Problèmes et limites de la critique rabelaisienne» [1970], *Notre Rabelais*, p. 100.

11 *Ibid.*, p. 104.

12 *Ibid.*, p. 109.

13 André Belleau, «Invention, fête et opposition des langages», p. 18.

relancé constamment dans son désir de lire. C'est cette tension qui fait en sorte que Belleau ne donne jamais l'impression de dominer son objet, mais plutôt chaque fois de le redécouvrir. Les essais majeurs des années soixante-dix, «Mouvement, temps et parole chez Rabelais», «La perception du "nouveau" : Rabelais et l'Amérique» et finalement «Le décrochage des signes»¹⁴ acquièrent ainsi la qualité d'être à la fois fragmentaires (un peu moins pour le dernier) et pourtant englobants. Le multiple n'y est réductible ni à la multitude bakhtinienne et à sa vision d'une permanence agissante de la culture populaire, ni à des discontinuités et contradictions qui découvriraient la lecture, mais se voit relancé dans une poétique du «mouvement» et de la temporalité créatrice.

Bien qu'il manifeste une importante érudition philosophique sur l'époque de la Renaissance et les fondements de la pensée humaniste, Belleau ne traite pas le problème du multiple de manière proprement philosophique, au contraire de Baraz, qui cite souvent Spinoza et entre en dialogue critique avec Sartre et Heidegger sur la notion de liberté. J'ignore s'il avait lu son contemporain Gilles Deleuze, l'héritier le plus direct de Spinoza et de Nietzsche dans l'élaboration d'une philosophie du multiple et du mouvement. Mais en soulignant l'importance du temps du progrès, de l'action efficace et de «la multiplicité mouvante du réel¹⁵» chez Rabelais, Belleau n'en propose pas moins une visée éthique clairement dessinée dès 1973 : «Le mouvement s[e] présente [chez Rabelais] comme un véritable *impératif moral*. Et c'est bien le langage, plus précisément la parole, qui le fonde et l'exprime¹⁶.» Dans les trois essais des années 1970 que j'ai mentionnés, c'est chaque fois le même motif qui se dégage : le multiple se réalise dans le mouvement, et c'est le langage vivant qui est, par excellence, ce lieu d'accomplissement. Le «nouveau», dans l'essai sur Rabelais et l'Amérique, n'est pas une rupture qui disqualifie l'ancien, mais une façon de réengager le langage de manière à s'approprier «tous les niveaux de réalité¹⁷», de sorte que peuvent s'entremêler, dans *Le quart livre*, les itinéraires modernes tel celui de Jacques Cartier et les parcours anciens et mythiques qui ont nourri au cours des âges le rapport des humains aux océans. Quant au «Décrochage des signes», l'essai majeur de 1978, il précise que cette liberté langagière, chez l'auteur du *Gargantua*, est liée au fait que les discours et les paroles peuvent s'émanciper de leurs sources, se détacher de leurs instances d'énonciation et circuler ainsi dans une très grande autonomie.

Je ferais ici une autre hypothèse : cette vision d'une multiplicité réalisée par une langue ou une parole constituée de signes mobiles, dynamiques, en symbiose avec le temps humain et l'histoire, est très proche de celle que j'évoquais au début à travers nos cours de philologie de l'université, si peu modernes en apparence. Dans cette optique, le nouveau n'annule pas l'ancien, il se l'incorpore, il reconfigure à chaque moment le pluriel en cohérence, tout en surmontant l'opposition entre l'aléatoire et le déterminisme historique, entre la liberté des locuteurs et la contrainte des lois physiques et linguistiques. Mais en fait, c'est bien sûr Rabelais lui-même, autant

14 Voir André Belleau, *Notre Rabelais*, p. 113-119, p. 121-126 et p. 127-140 respectivement.

15 André Belleau, «Mouvement, temps et parole chez Rabelais», p. 117.

16 *Ibid.* Je souligne.

17 André Belleau, «La perception du "nouveau" : Rabelais et l'Amérique», p. 125.

que Belleau, qui est un maître extraordinaire en philologie, jusque dans le si troublant épisode des « paroles gelées » du *Quart livre*, ce chapitre qui ne cessait d'étonner et d'intriguer Belleau, et qui semble suggérer, entre autres choses, que la parole humaine est un merveilleux concentré d'espace-temps, une matière de mémoire faite d'événements et de lieux vers laquelle il suffit de tendre l'oreille pour que, figée, pétrifiée, congelée, elle se remette à résonner et à vivre.

+

Bien sûr, l'omniprésence de l'auteur du *Gargantua* n'est pas difficile à répertorier dans les écrits d'André Belleau. Rabelais est là, de toute évidence, dans la « carnavalisation de la littérature québécoise », comme chez Dostoïevski, Thomas Mann, James Joyce et chez tant d'autres auteurs contemporains, qui permettent en même temps de mieux comprendre sa multiplicité intarissable. Il est là aussi, au passage, au fil de nombreuses caractérisations : déjà, en 1965, dans ce Brahms plutôt surprenant dont l'un des visages serait celui d'un « Rabelais nordique¹⁸ » ; dans ce maire Jean Drapeau aux allures d'un certain roi Picrochole qui ne fait pas rire¹⁹ ; ou encore dans ce Pierre Elliot Trudeau pouvant faire penser à un Janotus de Bragmardo empêtré dans ses sophismes sorbonnards²⁰. Rabelais n'a pas besoin d'être évoqué pour nourrir, en creux, des essais comme « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », dans lequel l'argumentaire des fédéralistes de *Cité libre* apparaît figé dans son abstraction scolastique et enfermé dans son refus du dialogue, du mouvement et de toute altérité. Mais Rabelais est là par-dessus tout, me semble-t-il, parce que le multiple demeure, radicalement, un problème pour la pensée et en particulier pour la lecture. Corne d'abondance ou abîme, ivresse ou vertige, fécondité ou impasse, le multiple tel qu'il se manifeste dans les *Cinq livres* est celui de la vie elle-même et des langues, paroles et voix qui la portent, dans tout ce qu'il y a là d'impensable et d'incontrôlable. En se défendant de tout irrationalisme, Belleau n'a jamais cessé d'éprouver cet impensable, même lorsque, dans ses entretiens de 1984, il peut sembler se contredire en niant que l'œuvre de Rabelais soit « difficile à lire » et en subsumant la multiplicité rabelaisienne sous la notion synthétique de « fête de la parole » ou encore dans celle, plus palpable il est vrai, d'« infini²¹ ». Mais Belleau avait raison : le *Gargantua*, le *Pantagruel*, les *Tiers* et *Quart livres* sont à la fois très faciles et impossibles à lire. Son vieux professeur, Michaël Baraz, parlait volontiers de la « poésie » de Rabelais. C'était peut-être une autre manière de dire le paradoxe d'un texte multipliant des moments de présence tous plus mémorables les uns que les autres — et résistant mieux qu'aucun autre à l'imposition d'un sens stable et définitif. « Fête », « poésie », « infini » : comme pour Baraz et Belleau, ce sont là quelques termes qui, sans doute, nous permettent de ne pas sombrer dans le gouffre de non-sens qu'ouvre toujours le multiple.

18 André Belleau, « Avez-vous lu Brahms ? » [1965], *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, p. 15.

19 « Guadeloupe ambiguë » [1977], *ibid.*, p. 38.

20 André Belleau, « Indépendance du discours et discours de l'indépendance » [1984], *Surprendre les voix*, p. 132.

21 André Belleau, « Invention, fête et opposition des langages », p. 25.

DOUZE TEXTES BREFS SUR BELLEAU

+ + +

MICHEL LACROIX

Université du Québec à Montréal

UNIFIER/FRAGMENTER

À ma connaissance, Belleau n'a pas commenté, et probablement pas lu, l'œuvre d'Auden. Il n'a d'ailleurs guère écrit sur les littératures britannique ou américaine¹ (préférant, de loin, l'idée d'américanité et la nécessité de «dire l'Amérique en français²»). Il y eut cependant de nettes affinités entre leurs pratiques de la prose: «*Auden loved aphorisms, extracts, notes, lists. [...] He liked their refusal of systems [...], he placed little value on continuities*³.» L'écriture de Belleau manifeste une semblable propension à la discontinuité, à la fragmentation, une même prédilection pour les notations brèves et fulgurantes. Dans la critique comme dans la fiction, ses textes tournaient court, et transformaient le sens même de cette expression en réussite. Belleau écrivait des articles, plutôt que des livres; des nouvelles, plutôt que des romans. Dans une note révélatrice de son carnet de lectures, étrangement affublée du titre de «Déclaration» alors qu'elle se moule dans la forme de la confession diaristique, il signalait un moment d'épiphanie, à ce sujet:

Aujourd'hui [10 janvier 1980], [...] une pensée m'est venue avec la clarté, la force de l'évidence: je ne suis pas fait pour le roman. Tous mes projets de roman se sont transformés en nouvelles. [...] Je me rends compte que mes fantasmes, mes hantises, mes moments, mes configurations, peuvent trouver place dans le fragment. [...] Je me rends compte au surplus que l'essai-fragment [...] permet d'insérer des éléments théoriques. [...] Le fragment-essai partiellement fictif permet d'unifier le plus grand nombre de tendances en moi⁴.

1 W. H. Auden (1909-1973), bien que né en Angleterre, choisit de s'installer aux États-Unis et de devenir citoyen américain en 1939 (il fut d'ailleurs élu chancelier de l'Academy of American Poets).

2 André Belleau, «La problématique présente de la littérature québécoise», *Liberté*, vol. XIV, n° 3, 1972, p. 17.

3 Stefan Collini, «Uncle Wiz», *London Review of Books*, vol. XXXVII, n° 14, 16 juillet 2015, p. 3.

4 André Belleau, «Plans, notes, ébauches», Fonds André-Belleau, Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal, 119P 202d/6.

Cette unification par la fragmentation, qui constitue une dynamique sous-jacente de l'écriture de Belleau, guidera mes propres analyses, précisément afin de reconstituer, par la juxtaposition de multiples facettes, les traits marquants de son œuvre. Il ne s'agit pas, par mimétisme, d'esquisser une écriture «à la Belleau» sur l'écriture de Belleau, mais de recourir à une forme, celle du fragment, qui permet, en procédant par bonds et ruptures, de «rapailler» Belleau tout en demeurant au plus près de la disjonction, du disparate et de la présence constante du doute, caractéristiques de sa pensée.

Creuset formel donnant cohérence, malgré l'hybridité générique, à l'ensemble de sa prose, l'essai-fragment trouve son équivalent stylistique dans le caractère parfois perpendiculaire de l'agencement de ses phrases, le passage brutal de l'analyse d'un détail à des reformulations synthétiques étonnantes. Sa description de Wiener comme «prince du coq-à-l'âne, de la fantaisie, de l'humour» se promenant «avec une liberté royale dans le jardin de la connaissance» et «sautant les haies⁵» pourrait ainsi lui être retournée. Philosophiquement, cette tendance fait de lui, comme Auden, un réfractaire aux systèmes totalisants. Cela explique possiblement pourquoi, des figures tutélaires de la sociologie de la littérature et de la sociocritique, il fut un des moins hégéliens, des moins marxistes, malgré son admiration pour Lukács et Bakhtine, et cela explique sans doute aussi pourquoi il demeura étranger aux groupes et revues inspirés du marxisme, à l'exception d'un article dans *Stratégie* en 1974⁶. Peut-être pourrait-on voir, dans ce trait, un révélateur, au sens chimique du terme, de la tension profonde, voire de l'antinomie entre totalité et multiplicité, qui travaille de l'intérieur l'œuvre de Bakhtine aussi bien que la théorie du discours social. Quoi qu'il en soit, une image entre toutes cristallise ce tropisme, celle de la villa aux multiples portes (quatorze ou neuf selon les versions), lesquelles ouvrent toutes sur l'extérieur, que Belleau emprunte à deux reprises à William James, à seize ans de distance, une fois en incipit⁷, une fois en guise de conclusion⁸.

CONFLIT DES CODES/DISOURS SOCIAL

La notion de code est sans doute celle qui manifeste le plus fortement, chez Belleau, l'intertexte structuraliste et ses fondements linguistiques, celle qui date aussi son

5 André Belleau, «Wiener, McLuhan et la montée des automates», *Liberté*, vol. IX, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 42.

6 André Belleau, «Littérature et politique», *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, p. 65-68; repris dans *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1986, p. 73-78. Ce texte répondait à un questionnaire envoyé par l'équipe de la revue, qui précise dans sa «Note préliminaire» qu'elle est «parfois en désaccord avec certaines thèses avancées dans ces textes» (p. 43). Belleau répond à chacune des questions (sauf celle sur les «pratiques culturelles» à «efficace politique»). À celle sur les «concepts (marxistes) susceptibles de faire progresser l'analyse politique des textes», il indique que c'est par Lukács, Goldmann («à un moindre degré»), Auerbach et Bakhtine que lui est «parvenue la conception marxiste de la littérature» (p. 66). Loin de fixer cette approche dans une perspective orthodoxe, comme cherche à le faire *Stratégie*, il juge qu'elle «transporte certaines notions très larges, très fécondes [...] comme par exemple celle de totalité, multiplicité, devenir, etc. [...] Ce sont des concepts critiques. Ils privilégient le multivoque par rapport à l'univoque» (p. 66). La «totalité» est ainsi «englobante» et «multiple», chez Belleau, et non pas unification par le relèvement dialectique des contradictions.

7 André Belleau, «Wiener, McLuhan et la montée des automates», p. 38.

8 André Belleau, «Code social et code littéraire dans le roman québécois» [1983], *Surprendre les voix*, p. 192.

discours, tant elle fleurit bon les années 1970⁹. On pourrait croire que Belleau cédait à l'esprit de système, à la volonté de quadrillage systématique, exhaustif, du fait littéraire, qui animait plusieurs des structuralistes, Barthes y compris¹⁰. Et pourtant, non. Elle fut surtout, il me semble, un moyen pour Belleau de plonger le texte dans des ensembles plus vastes, et d'examiner l'idéologie, la doxa, dans la « structure du contenu » plutôt que dans le contenu lui-même. Ce glissement vers le social le conduisit du code vers le code social, puis vers le discours social : cette notion fait son apparition dans ses textes et manuscrits entre 1975 et 1978. Ses notes de cours présentent alors les codes comme produits par le discours social¹¹.

Il revint à un autre chercheur, comme on le sait, d'échafauder une théorisation poussée de cette notion¹². Toutefois, le rôle de Belleau comme interlocuteur théorique, dans la période de coalescence du projet de recherche sur le discours social, est

- 9 Elle apparaît chez Belleau en 1970, au détour du texte sur les automates : « C'est un premier temps : la poupée mécanique occultée exerce de ce fait même une fascination érotique. Mais à l'occultation succède le dévoilement. Spalanzani dévoile l'automate à la manière d'une statue lors d'une grande fête. Nous changeons ici de code. » André Belleau, « L'automate comme personnage de roman », *Études françaises*, vol. VIII, n° 2, mai 1972, p. 127. Deux ans plus tard, elle permet d'opposer deux niveaux énonciatifs distincts (opération majeure de l'herméneutique belleausienne) : « On est en droit de parler d'interventions ou plutôt d'intrusions dans la mesure où, dédaignant alors le langage du peuple qu'il prétend exalter, l'auteur affiche un autre code, celui de sa classe. » André Belleau, « La littérature israélienne contemporaine. Petite grammaire de la solidarité avec le peuple », *Liberté*, vol. XIV, n° 4-5, 1972, p. 124. Elle ne réapparaît pourtant que cinq ans plus tard, dans un des articles issus de la thèse en cours, pour esquisser ce qui deviendra sa thèse du « conflit des codes » : « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, vol. XIX, n° 3, mai-juin 1977, p. 31-36. À partir de ce moment, la notion structure le travail de Belleau, mais à aucune reprise elle n'a été théorisée : elle est ainsi présentée comme faisant partie de la culture théorique élémentaire. Belleau reconnaîtra cependant que le sens qu'il confère à ce terme jure quelque peu avec le cadre bakhtinien qui est le sien : « Évidemment, nous constatons l'inscription de la culture populaire dans la littérature alors que cette inscription est elle-même le résultat d'un processus de transposition, de textualisation si l'on préfère, disons même de transcodage (de divers langages sociaux au langage littéraire), conscient toutefois du caractère non bakhtinien du terme "code". » André Belleau, « Carnavalisation et roman québécois. Mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. XIX, n° 3, hiver 1983, p. 52.
- 10 Roland Barthes ne semble guère avoir eu recours à la notion de code, dans ses premiers textes ouvertement sémiotiques, du « Mythe aujourd'hui » (1957) aux *Éléments de sémiologie* (1965). Le terme joue un rôle plus important dans le *Système de la mode* (1967) puis devient un outil méthodologique crucial de l'analyse littéraire avec *S/Z* (1970) et la description des lexies de *Sarrasine* en fonction de cinq grands codes. Ni Barthes ni Belleau ne semblent avoir eu à l'esprit les distinctions entre code, système de signes et langage, telles que synthétisées dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (cette distinction est effectuée dans une des sections de la notion de « Signe » ; voir Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov [dir.], Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 131-138). Notons en passant que Fernand Ouellette, dans sa contribution au numéro de *Liberté* sur le conflit des langues, utilisait déjà la notion de code dans une perspective linguistique : « La lutte des langues et la dualité du langage », *Liberté*, vol. VI, n° 2, mars-avril 1964, p. 87-113. Bien que, sous l'influence de Barthes et du structuralisme, la notion de code ait largement circulé dans les années 1970, on peut lancer l'hypothèse que le numéro de *Littérature* intitulé « Codes littéraires et codes sociaux » a contribué à en répandre l'usage dans les cercles naissants de la sociocritique.
- 11 Dans les notes du cours « Idéologies dans la littérature québécoise » de l'automne 1978, on peut lire : « Chercher l'idéologie dans le roman, ce n'est pas chercher des phénomènes idéologiques, c'est chercher des phénomènes textuels dont la position et le rapport à d'autres phénomènes textuels sont tributaires de l'idéologie, des contraintes exercées par le discours social et ses codes » ; « Code : on parlera de code lorsque le discours social se manifeste par des opérations de choix, impose des contraintes, lorsqu'il commande une sélection. » Fonds André-Belleau, 119P 201b/8.
- 12 D'ailleurs utilisée, comme titre de revue, dès 1970, par l'Institut de littérature et de techniques artistiques de masse de Bordeaux.

négligé et pourtant important¹³; les trajectoires d'Angenot et de Belleau semblent se croiser, à la fin des années 1970, à la faveur de leur intérêt commun pour l'essai, le croisement de l'idéologique et du narratif, ainsi que pour Bakhtine. Le Cercle Bakhtine, fondé et animé par Belleau, de 1982 à 1986, fut un des lieux où la notion de discours social se transforma en théorie spécifique¹⁴. Alors qu'en 1982, dans une conférence au Cercle Bakhtine intitulée « Discours social et discours du récit », Belleau juge que le discours social équivaut au plurilinguisme social de Bakhtine, Angenot expose au même moment, dans le premier numéro du *Bulletin CQFD*, son projet de recherche sur le discours social de 1889. Puis, le 9 avril 1984, ce dernier présente au Cercle Bakhtine une conférence correspondant pour l'essentiel au chapitre liminaire de 1889¹⁵. Cela signale à la fois la proximité des intérêts et le très grand décalage entre les méthodes: Belleau lance des hypothèses, accomplit des microlectures et cristallise celles-ci en formules frappantes; pas d'exposés de « problématiques d'ensemble », de larges corpus, de typologies, chez lui.

DU DÉSIR DANS LA POÉSIE ADMINISTRATIVE

« L'administrateur, à mon avis, est un poète¹⁶. » Cette forte déclaration, dans l'entretien avec Wilfrid Lemoine, fait du gestionnaire, du véritable gestionnaire, un maître des discours, un réinventeur de situation, et résume en quelque sorte sa propre expérience dans la bureaucratie fédérale, de 1954 à 1967: « J'écrivais des rapports. J'adorais ça¹⁷. » Quelques années plus tard, devenu professeur à l'UQAM, le poète en prose administrative reprend du service dans une « autocritique » aussi forte dans l'analyse qu'étonnante dans son jeu avec les codes. Ce bilan s'ouvre avec la remarque suivante: « La première (et plus difficile question) est celle-ci: quel est mon langage sur la littérature¹⁸? » J'imagine l'étonnement du doyen d'alors, et le secret plaisir de certains, à recevoir un tel rapport. Belleau esquisse ensuite la réponse suivante:

Si je me reporte aux divers cours que j'ai donnés [...] depuis septembre 1969, je remarque certaines constantes. D'abord, l'essentiel de mon discours a porté et porte sur des textes. Je parle sur des textes. Je commente des textes. Le texte est mon

13 La correspondance reçue par Belleau, de la part de Marc Angenot et de Nadia Khoury, en témoigne abondamment. Elle s'échelonne de 1977 à 1985 et comprend plusieurs longues lettres, de même que les annotations effectuées par Belleau, qu'on surprend ainsi en train de préparer une réponse argumentée au réquisitoire contre le nationalisme québécois. Fonds André-Belleau, 119P 102/130.

14 Dans *Bakhtin Between East and West. Cross-Cultural Transmission* (Oxford, Legenda, 2006, 198 p.), Karine Zbinden met en évidence le rôle crucial mais largement négligé qu'a joué la sociocritique montréalaise dans la « resocialisation » de Bakhtine et dans l'internationalisation des études qui traitent ou s'inspirent de lui, au fil des années quatre-vingt. Grâce à ces chercheurs, dit-elle, Bakhtine a échappé au cadre interprétatif de Kristeva et de Todorov.

15 Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, 1167 p.

16 André Belleau, « Entretien autobiographique avec Wilfrid Lemoine », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, 1987, p. 19.

17 *Ibid.*, p. 18.

18 André Belleau, « Analyse critique », Madeleine Gagnon, André Belleau et Maurice Poteet, *Rapport du comité d'orientation du Département d'études littéraires*, Montréal, UQAM, 1975, [s. p.].

espace de travail, de confrontation, de risque, de succès ou d'échec [...]. [J]e me suis presque toujours senti obligé de faire ce que j'appelle "le saut herméneutique".

Et Belleau d'ajouter une parenthèse pour désamorcer le danger d'autocélébration : « pas le "sot" »...

Résumant l'évolution de sa pratique, de ses conceptions et de ses références, via Wiener, Lukács, Marx (« que je lus bien tard et bien partiellement ») puis Barthes, il en vient à exprimer l'aboutissement de ce parcours : « Maintenant, sans renoncer à l'exigence interprétative (qui est pour moi d'ordre existentiel et non théorique), je sais beaucoup mieux ce qu'est un texte, je suis davantage conscient des conditions réelles de sa spécificité et de son autonomie relative, il me semble que je puis pénétrer de façon plus incisive dans l'opacité textuelle », ce à quoi il ajoute à nouveau une parenthèse humoristique : « ma foi, c'est un viol ! » Deux pages plus loin, dans ce même rapport, Belleau opère un autre décalage ironique : « [J]e ne réussis pas toujours à tenir sur un texte un discours que je juge satisfaisant. Chaque fois, c'est à recommencer, et ça ne marche pas à coup sûr (encore un certain langage de la "conquête" amoureuse. Serais-je un *boss* vis-à-vis le texte ?). »

Ces ruptures de ton sont à mes yeux hautement significatives. Elles font entendre un langage ludique et interrogatif, dans un des lieux où la sclérose, l'ossification discursive tend le plus à réduire le discours universitaire à la logique du pouvoir, au néfaste trio rationalité, efficacité, productivité. Elles manifestent une autre relation à l'énonciation, par le retournement des affirmations les précédant. La voix sérieuse et affirmative du « commentateur de textes » fait surgir celle, moqueuse, du lecteur de la première, lecteur de soi, analysant son propre discours, dans un jeu qui accomplit textuellement l'acte de lecture en même temps qu'il introduit le soupçon quant à toute véritable « maîtrise » du langage. Enfin, et peut-être surtout, elles font apparaître, sur la scène des études littéraires, le *topos* du désir. On pourra, avec raison, trouver un peu trop fortement « genrées » les métaphores utilisées, cependant, elles signalent que la lecture est d'abord, pour Belleau, une entreprise subjective, et que le désir habite la théorie, l'écriture : « [J]e n'ai jamais parlé que de textes qui m'attiraient. Le discours que j'ai pu tenir sur eux était habité par des fantasmes et donnait forme au désir. » Dans cette perspective, le discours sur la littérature ne met pas en branle un appareillage objectif ou un savoir « neutralisé ». C'est le désir, en somme, qui fait de l'essayiste un écrivain : le désir du texte.

DANS LE TEMPLE : LES COUILLES

Je dois à Belleau une lecture du Deutéronome. J'avais en effet été perplexe devant l'extrait placé en exergue de « Si l'essentiel m'était conté... », qui va comme suit : « Celui qui a les testicules écrasés... n'entrera pas dans l'assemblée de Iahvé¹⁹. » J'ai d'abord cru à une mystification, avant de découvrir que la loi judaïque se préoccupait bel et bien de ces questions. J'ai alors pu apprécier à sa juste mesure le coup opéré

19 Dt 23, 2, cité dans André Belleau, « Si l'essentiel m'était conté... », *Liberté*, vol. IV, n° 21, mars 1962, p. 186.

par Belleau (comme on peut admirer les coups des joueurs de cartes), la Bible «auto-risant» l'emploi du terme «testicules» dans la sérieusement littéraire *Liberté*, afin d'introduire une chronique consacrée aux *Convergences* de Jean Le Moyne (lequel a dû apprécier, mais en grinçant un peu, cette forte valorisation du corps, tout autant que la source de la citation). Introduire les testicules dans le temple, celui de Iahvé ou celui de la critique littéraire, est volontairement déstabilisant. Antérieur de plusieurs années à sa découverte de Bakhtine, cet article permet d'entrevoir la disposition favorable à la lecture du théoricien russe, à la collision du haut et du bas, à la contamination du discours savant par l'irrévérencieuse vulgarité²⁰. En même temps, on découvre *a posteriori* que la critique du dualisme développée par Le Moyne²¹ a pu faire de ce dernier, pour Belleau, un médiateur entre le néothomisme de sa formation et le théoricien du carnavalesque (notons que Belleau a fait de Le Moyne le représentant de la «sociocritique québécoise traditionnelle²²»). Cependant, la célébration de «l'emportement viril» de Le Moyne tend à reconduire une conception de la scène intellectuelle qui associe audace et combativité à la virilité, comme pouvait le faire *Parti pris* à la même époque²³.

LE MARCHEUR DES RUES

En mars 1954, employé de la Royal Bank of Canada et fréquentant, avec quelques réserves, le «cercle de nos jeunes poètes²⁴», selon son expression, André Belleau écrit un poème intitulé «Le marcheur des rues». Bien qu'engoncé dans une gangue allégorique — «C'est le marcheur des rues qui n'ont point de maisons/Il vient de nulle

20 On trouve, dans l'introduction de Belleau au très important numéro de *Liberté* sur «Le Québec et la lutte des langues», l'expression fantasmatique d'un semblable geste, annonçant lui aussi la tentation carnavalesque : «Pour la bourgeoisie régnante, si on franchit une certaine limite dans l'affirmation linguistique et culturelle, si, par exemple, tout en précisant qu'il s'agit bien de la langue et de la culture françaises, on exige une action énergique de l'État québécois, c'est comme si on montrait ses parties en pleine séance de l'Institut canadien des Affaires publiques pendant une intervention de Pierre-Elliott Trudeau. Les gens ont des regards gênés.» André Belleau, «Notre langue comme une blessure», *Liberté*, vol. VI, n° 2, mars-avril 1964, p. 82.

21 Quelques années avant de célébrer Le Moyne dans «Si l'essentiel m'était conté...», Belleau consacre un article à la conférence de celui-ci sur Saint-Denys Garneau, jugeant que, dans ses «pages admirables», Le Moyne «faisait éclater le nœud, [...] cernait et dénonçait le mal — et le système qui l'engendre — avec une logique impitoyable». Ce nœud était celui de «l'hérésie dualiste», de la condamnation «de l'amour, de la femme, du corps, du monde» au nom de l'esprit. André Belleau, «Le nœud éclaté. À propos d'une conférence de Jean Le Moyne», *Liberté*, vol. II, n° 2, mars-avril 1960, p. 74 et 75.

22 André Belleau, «La démarche sociocritique au Québec», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 2, hiver 1983, p. 300.

23 Voir, sur les rapports de Belleau aux stéréotypes des genres, la contribution de Marie Parent dans le présent dossier, p. 25-34.

24 Il précise dans une parenthèse qu'il s'agit de Gaston Miron, Olivier Marchand, Gatien Lapointe, Luc Perrier et Fernand Ouellette; André Belleau, «Journal» [entrée du 16 décembre 1953], Fonds André-Belleau, 119 P/101/4. Il ne mentionne pas le nom de Jean-Guy Pilon, avec lequel il est en contact depuis le début de l'année universitaire 1953-1954, tous deux collaborant régulièrement au *Quartier latin*, où écrit occasionnellement Jacques Godbout. Belleau y publie une entrevue avec Pilon, au sujet de *La fiancée du matin* (Montréal, Éditions Amicitia, 1953, 60 p.): André Belleau, «Jean-Guy Pilon», *Le Quartier latin*, 15 octobre 1953, p. 4.

part pour remplir sa mission/[...] /Sa mission de malheur sa mission de néant²⁵» —, le personnage du titre allait devenir une des principales figures de ses nouvelles ultérieures (avec sa compagne, la prostituée). Belleau reprend d'ailleurs en 1959 dans «Suite urbaine²⁶», son premier texte de création publié dans *Liberté*, des extraits du «Marcheur des rues», présentés comme d'«absurdes poèmes à demi-oubliés» de l'écrivain fictif-narrateur: «Toi tu marches sur la rue Saint-Denis/la rue de ta jeunesse/T'as comme Apollinaire un livre sous le bras²⁷.» On croirait entendre un plagiat par anticipation de «Rue Saint-Denis» de Jacques Brault²⁸. Belleau célébrera d'ailleurs dans «Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault» l'importance de cet «espace premier», qualifiant au passage le poète de «marcheur des rues²⁹», lui appliquant ainsi le titre de son propre poème. Cette figure, en fait, hante la littérature québécoise du début des années soixante, des poèmes de Miron, Brault et Chamberland à la prose de Major, Renaud et Straram. Cependant, l'espace de la rue, chez Belleau, n'est pas tendu par une critique de l'aliénation, une poétique du quotidien morose, misérable et dominé, comme chez ces derniers. Il est au contraire celui de l'ouverture sur le monde concret, matériel, du contact avec la multiplicité grouillante, où s'exprime le désir. D'étranges vers de jeunesse, repris et réécrits dans «Suite urbaine», donnent une image frappante de ce dernier trait: «Bien loin les coins de rue aux brouillards jaunissants/[...] /Le grand parc au vagin humide et frémissant³⁰.» Cette image signale au surplus que le sexe féminin, chez Belleau, n'est pas menaçante clôture ou *vagina dentata* mais, comme la rue, espace du sentiment océanique, signe du désir d'ouverture fusionnelle sur le cosmos.

DOMICILES

Le tout premier document dans les archives de Belleau, rangé sous la désignation «Chronologie 1928-1980³¹», s'avère, à la grande déception du chercheur, une liste de domiciles classés par date et commençant avec le 4851 Brébeuf, où la famille Belleau

25 André Belleau, «Le marcheur des rues», dans un recueil manuscrit intitulé «Poèmes», Fonds André-Belleau, 119 P/202d/1. Le titre de ce poème est attribué à une «section» de ce recueil datée «1952-1954».

26 André Belleau, «Suite urbaine», *Liberté*, vol. I, n° 6, novembre-décembre 1959, p. 402-410. Ce récit sera un des textes les plus souvent republiés de Belleau: il est repris sous le titre «Mon cœur est une ville» dans le numéro sur Montréal de *Liberté* (vol. V, n° 4, juillet-août 1963, p. 330-338), dans chacun des recueils d'essais de Belleau, ainsi que dans *Montréal en prose. 1892-1992*, Nathalie Fredette (dir.), Montréal, l'Hexagone, coll. «Anthologies», 1992, p. 251-259.

27 André Belleau, «Suite urbaine», p. 403.

28 Originellement publié en 1965; voir Jacques Brault, *Mémoire*, Montréal, Librairie Déom, coll. «Poésie canadienne», p. 17-28.

29 André Belleau, «Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault», *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 86.

30 André Belleau, Poème «XVIII» dans la suite «Le marcheur des rues» du carnet «Poèmes». Le dernier vers est réécrit et inséré dans la prose narrative de «Suite urbaine»: «Je ne vois plus le feuillage argenté et tendre de l'avenue où dorment les jeunes filles pâles et dévotes, ni la lune agile et souple, ni l'air comme un bruit doux de robe amoureuse, ni l'eau nocturne comme une moire tendue, ni le parc comme une bouche humide et frémissante.» André Belleau, «Suite urbaine», p. 408.

31 Fonds André-Belleau, 119 P/101/1.

a habité de 1928 à 1931. Le document porte à cet endroit les mentions « Gilbert né en 1929, André en 1930 ». Suivent onze autres adresses, qui montrent les déplacements successifs de la famille dans le Plateau et La Petite-Patrie, puis l'ascension sociale d'André, qui habita Notre-Dame-de-Grâce, Ahuntsic puis Outremont.

Bien qu'il ait probablement été placé dans cette position liminaire par les archivist·es, je ne peux m'empêcher de voir là le signe de l'attention portée par Belleau à l'espace comme catégorie sociale et symbolique travaillée par la littérature. Celle-ci le conduira par exemple à voir dans *Poussière sur la ville* un univers structuré comme un western. Cette lecture, d'abord formulée dans un cours, il la présente en 1975 comme une « hypothèse constative » qu'il ne peut « rapporte[r] à rien » mais dont il souhaite qu'elle « prépar[e] le terrain pour des lectures plus systématiques³² ». Or, cette idée le mènera, entre autres, à celle du conflit des codes, élaborée entre 1975 et 1978 dans sa thèse de doctorat, où, pourtant, Langevin, le western et les structures spatiales ne jouent aucun rôle. Cette attention, comme la pente herméneutique de son esprit, est d'ordre « existentiel », pour reprendre son propre terme ; du moins est-ce la conclusion qu'on peut tirer de deux fragments de texte. Le premier est issu des notes et ébauches de ses carnets, dans lesquelles il esquisse un roman à écrire (probablement *Marcel Duchamp attendait la mort*, pour lequel il a signé un contrat en décembre 1970 aux Éditions de l'Actuelle³³) : « J'ai besoin de Montréal. Absolument essentiel³⁴. » Le second est tiré de l'émouvante finale d'« On ne meurt pas de mourir », texte publié comme on le sait dans le numéro de *Liberté* accusant le coup de l'échec du référendum :

En attendant, écrit-il, il n'y a que deux appartenances qui m'apparaissent, présentement, à peu près certaines : je suis Montréalais, je suis né et j'ai grandi en plein centre de Montréal, j'ai joué dans ses ruelles, je reconnais en lui le lieu de tous mes signes³⁵.

L'espace comme lieu de croisements et de confrontations des signes constitutifs des identités. Avec son fondement « urbain », cette définition qui spatialise Bakhtine semble annoncer les recherches de « Montréal imaginaire » aussi bien que les conflits exposés dans *La Québécoise*.

ENCORE L'ADMINISTRATION

Parmi les textes plus rarement lus et presque jamais cités de Belleau, deux sont franchement mauvais, au point où l'absence à soi-même de l'énonciateur, le caractère

32 André Belleau, « Analyse critique ».

33 Voir « Correspondance avec les Éditions de l'Actuelle » [représentées par Jean-Guy Pilon], Fonds André-Belleau, 199 P/102/68.

34 Voir « Plans, notes, ébauches ». Belleau ajoute à cette mention une deuxième nécessité : « Aussi l'essai. Mélange des genres. Des considérations sérieuses, de l'éloquence mêlées à la vulgarité, à la bêtise québécoise », le tout devant être « [u]ne fête, multiple et baroque ! » Fonds André-Belleau, 119 P/202d/6.

35 André Belleau, « On ne meurt pas de mourir », *Liberté*, vol. XXII, n° 5, septembre-octobre 1980, p. 5. Notons le syntagme « à peu près », désessentialisant à l'avance ces appartenances.

plat des formules suscite des interrogations. Qu'est-ce qui a pu l'amener à aussi peu écrire les articles en question ? L'un d'eux est sa contribution au tout premier numéro de *Liberté*, intitulée « Le nouveau Statut de la radiodiffusion au Canada³⁶ », texte quasi parfait dans son échec, je veux dire dans l'abstraite analyse du projet de loi du gouvernement Diefenbaker, à mille lieues de « Début d'inventaire³⁷ », publié dans le même numéro, où on défend avec force les grévistes de Radio-Canada, estimant que la situation oblige à accomplir « l'inventaire de nos libertés démocratiques³⁸ ». Étrangement, dans ce premier numéro de *Liberté*, le moins essayiste de tous, c'est Belleau.

Le second a été écrit avec Jean-Guy Pilon (dont il faut dire que les « éditoriaux » manquaient particulièrement de tonus). Belleau et Pilon s'attaquent à l'anti-administratisme des Québécois, « attitud[e] propr[e] aux pays sous-développés qui se méfient aussi bien de la culture que de l'administration, et qui les regardent comme des activités marginales réservées à un petit groupe coupé du peuple³⁹ ». On voit malgré tout poindre, ici, le Belleau pourfendant l'anti-intellectualisme. Refusant de reprendre l'opposition catégorique entre administrateurs et créateurs, Belleau et Pilon présentent au contraire comme une exigence « quasi primordiale », pour les administrateurs des domaines culturels, d'être eux-mêmes des créateurs : « Nous croyons qu'un administrateur qui poursuit parallèlement une œuvre de création peut faire preuve de plus de sensibilité, d'imagination et, il faut bien le dire, d'ouverture d'esprit dans ses relations avec les créateurs⁴⁰. » On ne peut s'empêcher de voir, dans cet article, un autoportrait de leur propre situation. Il y a, dans ce court texte, une intuition sociologique nette (tout autobiographiquement fondée qu'elle soit), mais un embarras de langage, une hésitation entre une prose, disons, humaniste (l'administrateur doit être un créateur, un animateur, un éveilleur, un pionnier) et une prose neutre, descriptive, redoublant le langage de l'administration. Ce qui manque, en somme, c'est un langage critique, apte à dire, en les distinguant, les fonctions sociales, les formes de pouvoir et les marges de liberté. Bakhtine viendra bientôt donner ce langage à Belleau (mais peut-être aussi la lecture de Jean-Charles Falardeau).

Belleau et Pilon, administrateurs et créateurs. Ce double parcours, et le double habitus qu'il suscita, contribua fortement à la longévité de *Liberté*, revue qu'en six mois de direction, Aquin avait presque menée à sa perte. Cependant, là où Belleau, venu de l'administration, allait très bientôt la quitter et revendiquer de plus en plus fortement la liberté créatrice propre à l'essayiste, Pilon, de son côté, connut un parcours inverse, le poète étant de plus en plus nettement happé par l'administration.

36 André Belleau, « Le nouveau Statut de la radiodiffusion au Canada », *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 3-10.

37 Gilles Hénault, Gilles Carle, Jacques Godbout, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette et Michel van Schendel, « Début d'inventaire », *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 23-25. Ni Belleau ni Pilon ne signent ce quasi-manifeste ; ce fut d'ailleurs une des causes du départ de la plupart de ses signataires du comité de rédaction de la revue (Godbout et Ouellette étant les seuls qui ne partent pas).

38 *Ibid.*, p. 25.

39 André Belleau et Jean-Guy Pilon, « L'administrateur de la culture », *Liberté*, vol. IX, n° 2, mars 1967, p. 26.

40 *Ibid.*, p. 27.

L'ATHÉORIE

En 1995, *Liberté* publia un numéro sur la littérature et la théorie, ou plutôt, un numéro de littéraires violemment antithéoriques⁴¹. À ces positions, Belleau avait répondu, à l'avance : « La mollesse théorique n'est pas le contraire de la raideur oppressive : elle en est plutôt la figure⁴². » Il fut sans doute un des rares, à *Liberté*, à défendre la nécessité de la réflexion théorique, comme il fut le seul des collaborateurs pressentis pour le numéro d'*Études françaises* sur la mode⁴³ à juger que ni le structuralisme ni le poststructuralisme n'étaient de purs effets de mode⁴⁴ ; c'est qu'il avait la passion de la théorie. Il avait à cet égard un « pli » intellectuel, certains diraient un *habitus*, lui venant de ses études de psychologie et de philosophie. Dans son journal, en 1954, il déplorait le « manque de rigueur », l'« imprécision malade des concepts⁴⁵ » chez les jeunes poètes, contrastant avec sa propre « passion pour les problèmes idéologiques ([...] les considérations abstraites sur les techniques ou les questions de philosophie impliquant des techniques⁴⁶) ». Le recours à des précisions conceptuelles constitue d'ailleurs un tournant dans plusieurs de ses essais, dont celui sur l'usage de l'anglais par Bernard Derome. La désignation théorique, chez Belleau, est la figure rhétorique du réaménagement du dicible, annonçant l'envol de l'essayiste.

BIOGRAPHÈMES

Notre Barthes. Cette formule me séduit, malgré le caractère hautement réducteur de telles associations, surtout quand elles ont une visée légitimatrice et menacent de reconduire la « confirmation par Paris » de la valeur des écrivains québécois. Importance de l'écriture fragmentaire, jeu entre essayisme et théorie, rôle fondateur de la linguistique puis de la pensée bakhtinienne (plus proche de Kristeva, cependant, chez Barthes, et plus portée sur l'intertexte que le carnaval), relative imperméabilité, dans l'écriture, face à la doxa révolutionnaire, accès tardif à un poste universitaire : bien des traits rapprochent Belleau de Barthes, sans compter l'exploration de l'autobiographie par le biais de biographèmes notés sur des fiches de lecture. On trouve en effet, dans les archives, l'esquisse d'un André Belleau par André

41 Dossier intitulé « Littérature et théorie », *Liberté*, vol. XXXVII, n° 4, août 1995, p. 4-83.

42 André Belleau, « Portrait du prof en jeune littératurologue (circa 1979, détails) », *Liberté*, vol. XXII, n° 1, janvier-février 1980, p. 30.

43 « Parisianismes : les modes intellectuelles parisiennes », *Études françaises*, vol. XX, n° 2, automne 1984.

44 Dans les pages de notes intitulées « Article sur la mode pour *Études françaises* », qui portent la double mention « hiver 1984 » et « Pas complété », il écrivait : « À mon avis, le structuralisme ne fut pas une mode (contrairement à ce que pense Angenot). Nécessité historique et idéologique plus profonde, concrète et réelle... Mais peut avoir été vécu comme effet de mode... » ; « Derrida, le structuralisme, Lacan : en soi pas question de mode. C'est l'usage qu'on en fait. Ou l'usage qu'ils permettent qu'on en fait [sic]. » Fonds André-Belleau, 119 P/202b/35.

45 André Belleau, « Journal » [entrée du 16 décembre 1953], p. 24-25.

46 *Ibid.* Il avance alors que la philosophie constitue un « échelon supérieur », avec les sciences positives, par rapport à « la littérature, la peinture et la musique », lesquelles « n'occupent que l'échelon médian ». Le Belleau de *Liberté*, dès 1959, aurait sans doute féroce ment déconstruit cette affirmation.

Belleau, rédigée en avril et mai 1980, sur seize petites fiches. Pour l'essentiel, c'est l'autobiographie en miettes d'un lecteur, d'un marcheur, mais aussi d'un amoureux de l'école, de l'apprentissage. Fiche n° 2 : « Lecture de *L'île mystérieuse* de Jules Verne à 12 ou 13 ans. Éblouissement. Bonheur. Peut-être les moments les plus heureux de ma vie. » Fiche n° 3 : « La veille de la rentrée des classes, une joie, une hâte, un espoir si intenses que, gonflé, radieux, je ne réussis pas à dormir. [...] Aura entourant ce que l'on nommait "fournitures scolaires". [...] À quatorze ou quinze ans, les ai-je assez aimés, ces calepins dans lesquels j'écrivais quoi ? Les titres des livres lus ? Je les palpais, je les aimais. » Fiche n° 10 : « Lecture de romans policiers en vacances. [...] Le sentiment d'un temps infini devant moi, sans pression. [...] Profond apaisement, profonde et pure joie. » Fiche n° 11 : « Hiver 1968. Je suis étudiant à l'Université de Montréal. Je travaille dans ma chambre. [...] Joie intense, profonde, opérante, du travail intellectuel. Sentiment de coïncider parfaitement avec ce que je faisais⁴⁷. » Les moments de joie unifiant la figure du moi sont ceux de la (quasi-)dissolution dans le savoir, la lecture.

SOLIDAIRE À DISTANCE

« La morale commence avec la grammaire. » Cette formule qui claque sert de clause à l'article sur Amos Oz⁴⁸, où Belleau développe une de ses premières envolées théoriques basées sur la microlecture d'un texte, d'un seul. De la lecture comme *exemplum* théorique : chaque texte lu semble offrir à Belleau l'occasion de relancer le questionnement théorique, de faire de la théorie un incessant questionnement, voire un jeu second avec le langage, alors que nombre de ses contemporains s'en servaient comme mise en ordre sinon comme mise au pas de la littérature. C'est le corpus, comme problème méthodologique, opération fondamentale dans l'analyse, qui n'est étrangement pas interrogé par Belleau, et cela constitue sans doute une des difficultés, pour lui, de construire une analyse ayant la dimension d'un livre. Le seul « corpus » interrogé comme tel est celui de sa thèse.

Mais revenons à Amos Oz, dont le roman *Ailleurs peut-être* permet à Belleau de s'interroger sur la possibilité, pour l'écrivain, de manifester sa solidarité avec le peuple. Plus précisément, l'interrogation se formule comme suit : « Comment être manifestement solidaire du groupe dans la distance, et qui plus est dans une distance ironique, parfois cruelle⁴⁹ ? » On comprend aisément, à relire cette phrase quarante ans plus tard, qu'il s'agissait là d'une question éminemment personnelle pour Belleau, d'une exigence éthique fondamentale, liée à sa double position de professeur et de bourgeois. Être solidaire dans la distance, avec cette ironie de la participation

⁴⁷ André Belleau, « Cahier de lecture II », Fonds André-Belleau, p. 164-168. 119P 101/6. Ces notes correspondent probablement à une tentative de concrétiser le projet intitulé « Lire ici », esquissé en 1979, aux pages 23 et 41 du même carnet : « Raconter mon adolescence et ma jeunesse du point de vue intellectuel. L'abbé Bethléem, etc. Bibliothèque municipale. Verlaine. Etc. »

⁴⁸ André Belleau, « La littérature israélienne contemporaine. Petite grammaire de solidarité avec le peuple », p. 121-125.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 121.

découverte chez Bakhtine, cela excluait aussi bien le populisme de l'identification que l'ironie de la distanciation, de surplomb, qui constitue, sans doute, le démon familier de l'intellectuel et du littéraire.

BELLEAU BOURGEOIS

Le Montréalais et le bourgeois : ce sont là, comme on l'a vu, les deux seules identités demeurant « à peu près » certaines, pour Belleau, au lendemain du référendum de 1980. La première d'entre elles a accompagné l'interprétation de son œuvre essayistique et fictionnelle, mais la seconde, bien qu'assumée sans équivoque, constitue probablement un des importants impensés des études sur Belleau. Il faut concéder, d'ailleurs, que la bourgeoisie ne s'avère pas une notion centrale, opératoire, dans l'appareillage analytique de Belleau. Autour de lui, aussi bien à *Liberté* (au début des années soixante) qu'à l'UQAM, d'innombrables articles associaient la littérature et la bourgeoisie (et plus largement les classes sociales), de façon évidemment négative.

C'est bien plutôt le peuple qui fut chez Belleau la catégorie sociologique cruciale (et non pas le prolétariat, terme d'emploi très rare chez lui). Heureusement, l'apport de Bakhtine lui permit de cadrer, historiquement et linguistiquement, les rapports entre la littérature et « le peuple », dépassant ainsi le caractère flou et l'héritage romantique du terme. Cependant, l'attention accordée au point de vue « d'en bas » et aux manifestations textuelles de la culture du carnaval a conduit Belleau à surestimer la part du populaire dans la littérature québécoise, négligeant de ce fait même le caractère « bourgeois » des multiples langages ayant structuré ce corpus. Ainsi quand il évacue, au détour d'une phrase, la possibilité même de bourgeoisie « nationale » québécoise, et, partant, les effets qu'aurait pu avoir une culture « bourgeoise/sérieuse » sur la construction des personnages de romancier fictif dans le roman québécois⁵⁰. Était-ce là un effet indirect de la thèse de la « classe ethnique » formulée par Marcel Rioux, laquelle prenait le relais de celle, antérieure mais tout aussi « anthropologiquement englobante », de la « *folk society* » pour en donner une reformulation « prolétarienne » ? Belleau bourgeois, Belleau administrateur (donc cadre) : ces positions sociales — et leurs points de vue sur la langue, la culture, le savoir —, Belleau ne les a pas directement et ouvertement retournées contre elles-mêmes. Ce n'est un problème, pour l'interprétation de la littérature québécoise, que dans la mesure où il a en quelque sorte contribué à en délégitimer l'étude.

50 André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 1999 [1980], p. 53-54. Plus loin, dans le même ouvrage, il laisse cependant entrevoir, mais comme « ouverture », la nécessité d'explorer « la situation et la fonction réelle de la "bourgeoisie" » ainsi que « le rapport entre la "bourgeoisie" et la culture » (p. 127). Belleau n'a cependant pas exploré lui-même cette piste, qui entrerait en contradiction avec la perception d'une imprégnation essentiellement populaire de la culture québécoise.

SURTOUT, NE PAS CONCLURE

« [M]on texte tend à se défaire lui-même au lieu de conclure, ce qui est bien, après tout, la meilleure façon de conclure⁵¹ » ; « Je ne désire pas conclure. [...] Je laisse donc à mes auditeurs (ou lecteurs) les quelques questions que j'ai pu soulever⁵². » Combien de textes, chez Belleau, auraient pu se terminer sur cette confession : « je n'aime pas les conclusions⁵³ » ?

Ironie de l'histoire, due à la force du style : ce même Belleau qui présentait ses lectures comme « essentiellement provisoire[s]⁵⁴ » les a si bien écrites qu'elles ont pour plusieurs été canonisées, traitées comme définitives, indépassables. Ce fut le cas, entre autres, de sa thèse sur l'écrivain fictif dans le roman québécois, qui n'a guère suscité de relectures critiques⁵⁵ ; et pourtant, cette étude passe sous silence le très significatif corpus de romans-essais des années 1940 (Hertel, Baillargeon et cie), peuplé d'écrivains fictifs, romans où l'opposition roman du code/roman de la parole perd de son caractère opératoire ; de même, l'analyse séminale du roman de Lemelin réduit l'imaginaire de l'écrivain à la figure héritée du romantisme, négligeant ainsi près d'un siècle de mutations, en plus d'occulter le rôle joué par Lise dans la configuration des signes du littéraire élaborée par le roman. Il était difficile, en effet, d'échapper à la séduction de son écriture, bien que cette lecture menace de transformer en dogme une écriture profondément hostile au dogme, à la pensée monologique. Peu à peu, cependant, l'examen critique des propositions de Belleau permet de relancer ses idées, et non plus simplement de les réaffirmer.

Le désamour envers les conclusions dynamise l'écriture de Belleau, faite de « fusées », au sens baudelairien, d'idées lancées, non de thèses affirmées et arrimées à une démonstration implacable (sur ce plan, Angenot et lui n'ont pas du tout le même discours). Les essais de Belleau se fondent sur le désir des départs, et l'inverse hantise de la maîtrise, du discours du savoir se transformant en autorité, de la pensée s'arrêtant de chercher, s'immobilisant, se fossilisant. Conclure, chez Belleau, paraît mortifère. Sous l'apparente pirouette rhétorique, le déni de la conclusion manifeste la rencontre entre une éthique bakhtinienne, un vitalisme bergsonien et un tragique romantique. Il lui faut donc, plutôt que de conclure, relancer le questionnement. Aux étudiants qui peinent tant à écrire les phrases « d'ouverture » réclamées par le modèle classique de la dissertation, on devrait faire lire Belleau, un des essayistes par excellence des fins ouvertes : il concède ainsi « [c]e ne sont là que quelques remarques

51 André Belleau, « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et Images*, vol. V, n° 3, printemps 1980, p. 543.

52 André Belleau, « Le décrochage des signes. Rabelais comme lieu linguistique pluriel », *Liberté*, vol. XX, n° 1, janvier-février 1978, p. 82.

53 André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », p. 192.

54 André Belleau, « *Homo etiam mundus est* », *Liberté*, vol. XXIV, n° 4, juillet-août 1982, p. 36.

55 Une de ces rares critiques a été formulée par Louise Milot et Fernand Roy, dans leur « Introduction méthodologique » au collectif qu'ils dirigèrent, *Les figures de l'écrit. Relecture de romans québécois, des Habits rouges aux Filles de Caleb*, Québec, Nuit blanche, coll. « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Série "Recherche" », 1993, p. 7-26.

sur une question complexe⁵⁶ » ou encore « on excusera la brièveté de ces quelques indications⁵⁷ », pour faire surgir immédiatement de nouvelles recherches, présentées au conditionnel : « il faudrait voir de plus près [...] [m]ais il importerait surtout d'examiner [...] »⁵⁸ ; « une recherche plus étendue montrerait [...] »⁵⁹. Au revers de ce désir de perpétuel mouvement intellectuel se profile la confrontation au silence, à la mort, cruciale dans les essais d'Aquin, de Ouellette ou de Rivard, mais rarement abordée de front par Belleau avant « Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix », le dernier essai qu'il a écrit : « Ce "vide au cœur du monde", ce trou d'indétermination au creux de tout texte [...], engagent-ils le silence comme terme ou comme commencement⁶⁰ ? » Écouter les voix de Belleau, ne serait-ce aussi entendre et faire entendre ce silence, qui hante ses textes, avec les questions qu'il engouffre ou recèle ? Et, pour ce faire, surtout ne pas conclure.

56 André Belleau, « Culture de masse et institution littéraire », *Liberté*, vol. XX, n° 6, novembre-décembre 1978, p. 6.

57 André Belleau, « L'ordinateur saisi par le mythe » [1984], *Surprendre les voix*, p. 209.

58 André Belleau, « Culture de masse et institution littéraire », p. 6.

59 André Belleau, « L'ordinateur saisi par le mythe », p. 209.

60 André Belleau, « Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix » [1985], *Surprendre les voix*, p. 233.

BIBLIOGRAPHIE D'ANDRÉ BELLEAU

+ + +

BENOÎT MELANÇON

Université de Montréal

Cette bibliographie est divisée en trois parties : après une brève présentation du Fonds André-Belleau déposé au Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal, on trouvera une liste des textes publiés par André Belleau, puis une liste de textes critiques portant sur lui ou lui rendant hommage, classés chronologiquement. Quatre abréviations ont été utilisées : *YIS1984* : André Belleau, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, « Avant-propos » de René Lapierre, Montréal, Primeur, coll. « L'échiquier », 1984, 206 p.; *SV1986* : André Belleau, *Surprendre les voix*, « Avertissement » de François Ricard et Fernand Ouellette, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, 237 p.; *NR1990* : André Belleau, *Notre Rabelais*, « Présentation » de Diane Desrosiers et François Ricard, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.; *SV2016* : André Belleau, *Surprendre les voix*, précédé d'une « Note de l'éditeur », Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2016 [1986], 237 p. Au fil des ans, Flora Amann, Micheline Cambron, Gérald Cousineau, Chantal Grenier, Michel Lacroix, Karim Larose, Clive Thomson et Stéphanie Wells m'ont aidé à constituer cette bibliographie; qu'ils en soient remerciés.

I. ARCHIVES D'ANDRÉ BELLEAU ¹

- + Un journal intime tenu du 30 juin 1953 au 13 février 1954 (cote 119P 101/4) et des « Cahiers de lecture » (119P 101/5, 119P 101/6 et 119P 101/7).
- + Des échanges épistolaires avec Marc Angenot, l'Association québécoise des professeurs de français, Hubert Aquin, Denys Arcand, Gilles Archambault, Noël Audet, Gérard Bessette, Roland Bourneuf, Jacques Brault, André Brochu, Jean Bruchési, Gilbert Choquette, Nicole Deschamps, Fernand Dumont, Jacques Ferron, Claude Gauvreau, Jacques Godbout, François Hébert, Claude Jasmin, Jean Le Moyne, Gilles Marcotte, Claire Martin, Gaston Miron, Fernand Ouellette, Jacques Pelletier, Jean-Guy Pilon, François Ricard, Michel Roy, Adrien Thériou, Yves Thériault, et une correspondance polémique entre Michel Brunet et Jacques Belleau à propos d'un article d'André Belleau (119P 102/1 à 180).

1 Ces archives sont déposées au Service des archives et de gestion des documents de l'Université du Québec à Montréal. Elles contiennent 2,59 m de documents textuels, 36 bandes sonores, 40 cassettes sonores, une affiche, cinq diplômes et 167 documents photographiques.

- + Des notes de cours, des travaux et des fiches retraçant les études de Belleau à l'Université de Montréal, du certificat à la soutenance de thèse (1967 à 1978; 119P 103/9 à 50).
- + Les notes et les textes de ses propres cours et de sa recherche au Collège Sainte-Marie et à l'Université du Québec à Montréal (cours sur Rabelais, le fantastique, les automates, Bakhtine et les idéologies dans la littérature québécoise) et les documents du Cercle Bakhtine (119P 201b/1 à 36).
- + Les manuscrits de textes publiés ou inédits, parmi lesquels : un carnet de poèmes (119P 202d/3); l'avant-projet de constitution d'un Centre des intellectuels du Canada français (119P 202e/4); des carnets d'essais et de notes (dont un premier carnet d'essais datant de juin 1952-décembre 1953; 119P 202d/3); un spicilège d'articles dans des revues étudiantes, au début des années 1950, dont un cas de supercherie littéraire, inventant un poète génial mais inconnu, Édouard Messins (119P 301/1).
- + Les retranscriptions et les enregistrements des émissions radiophoniques auxquelles Belleau a participé comme rédacteur (plus de 150, de 1956 à 1984; 119P 304/8-19).

II. TEXTES D'ANDRÉ BELLEAU

- + « Scandale sur la rue Saint-Denis... », *Fantasia*, [s. d.] (1950 ?), p. 22-23.
- + « Pour un roman pur », *Sainte-Marie*, décembre 1951.
- + « Un grand ancêtre ignoré de la poésie moderne : Édouard-Robert Messins (1827-1878) », *Fantasia*, janvier 1952, p. 13-17. [Sous la signature de Jacques Lorrain]
- + « Angoisses à vendre », *Le Quartier latin*, 17 septembre 1953, p. 6.
- + « Le temps des noyaux », *Le Quartier latin*, 15 octobre 1953, p. 2 et p. 9.
- + « Entrevue exclusive avec... Jean-Guy Pilon », *Le Quartier latin*, 15 octobre 1953, p. 4.
- + « Kenneth Gilbert, Prix d'Europe 1953 cause avec le "Quartier latin" », *Le Quartier latin*, 22 octobre 1953, p. 4.
- + « Récital JMC. Maureen Forrester, contralto », *Le Quartier latin*, 29 octobre 1953, p. 4.
- + « En la Saint James United Church... Gaston Arel, organiste, fait des miracles... », *Le Quartier latin*, 26 novembre 1953, p. 5.
- + « Récital JMC. Blanche Tarjus ou la technique victorieuse », *Le Quartier latin*, 10 décembre 1953, p. 5.
- + « Au Her Majesty's. Laborieux spectacle de ballet », *Le Quartier latin*, 28 janvier 1954, p. 4.
- + « Au dernier récital JMC. Karl Engel ou musique versus physique », *Le Quartier latin*, 11 mars 1954, p. 3.
- + « Entrevue exclusive avec... Georges Cartier », *Le Quartier latin*, 18 mars 1954, p. 4.
- + « L'université et les arts », *Le Quartier latin*, 25 mars 1954, p. 2.
- + « Nuits polaires », *Médiateur* [journal des anciens du Séminaire Marie-Médiatrice], [s. d.] (avril 1956 ?).
- + « Excellent début de saison », *Journal musical canadien*, vol. IV, n° 2, décembre 1957, p. 7.
- + « Dylan Thomas », *Cahiers radiophoniques. Société Radio-Canada*, vol. I, n° 1, 1958, p. 59-64. [Texte de la chronique de « Poésie étrangère » diffusée le 14 mai 1957]
- + « Radio-télévision. Un deuil — De Menotti à Marivaux. Jean Le Moyne parle de Bach », *Journal musical canadien*, vol. IV, n° 3, janvier 1958, p. 3.
- + « Radio-télévision. Histoire du prolétaire — Questions de langage. Lorsque l'oise se veut rossignol », *Journal musical canadien*, vol. IV, n° 4, février 1958, p. 3.
- + « Le nouveau Statut de la radiodiffusion au Canada », *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 3-10.

- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 1, janvier-février 1959, p. 62-63. [Compte rendu de *Mort ou renouveau de la langue française* de Philippe Lalanne, 1957]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 2, mars-avril 1959, p. 112. [Compte rendu du *Christianisme face aux théories modernes* de Vittorio Marcozzi, 1959]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 2, mars-avril 1959, p. 114. [Compte rendu de *L'empreinte sacrée du Boudha* de E.F.C. Ludowyk, 1958]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 2, mars-avril 1959, p. 117-118. [Compte rendu d'un numéro d'*Esprit*, « Les sciences sociales aux États-Unis », janvier 1959]
- + « L'Œil de Bœuf », *Liberté*, vol. I, n° 2, mars-avril 1959, p. 137-142. [Avec Jean Filiatrault, Jacques Godbout, Fernand Ouellette et Jean-Guy Pilon]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 3, mai-juin 1959, p. 192. [Compte rendu du *Grand dadaïs* de Bertrand Poirot-Delpech, 1959]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 4, juillet-août 1959, p. 258-259. [Compte rendu de *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau, 1959]
- + « Suite urbaine », *Liberté*, vol. I, n° 6, novembre-décembre 1959, p. 402-410; repris sous le titre « Mon cœur est une ville » dans *Liberté*, vol. V, n° 4, juillet-août 1963, p. 330-338; dans *YIS1984*, p. 39-44; dans *SV1986*, p. 11-20; dans *Montréal en prose. 1892-1992* [anthologie présentée par Nathalie Fredette], Montréal, l'Hexagone, coll. « Anthologies », 1992, p. 251-259; et dans *SV2016*, p. 11-20.
- + « Les vivants, les morts et les autres — Pierre Gélinas », *Liberté*, vol. I, n° 6, novembre-décembre 1959, p. 416-417.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. I, n° 6, novembre-décembre 1959, p. 419-420. [Compte rendu de *L'exilé de Capri* de Roger Peyrefitte, 1959]
- + « Mauriac fraternel », *Liberté*, vol. II, n° 1, janvier-février 1960, p. 56-57. [Compte rendu de *Mémoires intérieurs* de François Mauriac, 1959]
- + « À propos d'une conférence de Jean Le Moyne. Le nœud éclaté », *Liberté*, vol. II, n° 2, mars-avril 1960, p. 74-78. [Conférence « Saint-Denys Garneau, témoin de son temps »]
- + « 1. Les livres », *Liberté*, vol. II, n° 5, septembre-octobre 1960, p. 297-300. [Compte rendu du *Libraire* de Gérard Bessette, 1960, et des *Insolences du frère Untel* de Jean-Paul Desbiens, 1960]
- + « Les livres », *Liberté*, vol. II, n° 6, novembre-décembre 1960, p. 376-379. [Compte rendu de *Doux-amer* de Claire Martin, 1960, de *Et puis tout est silence* de Claude Jasmin, 1960, et de *Maryse* de Dielle Doran, 1960]
- + « 2. Roman populaire et statuette romantique », *Liberté*, vol. III, n° 1, janvier-février 1961, p. 452-455. [Compte rendu de *La corde au cou* de Claude Jasmin, 1960, et de *Tête blanche* de Marie-Claire Blais, 1960]
- + « Le prêtre et les intellectuels au Canada français », dans *Le prêtre face au monde du travail*, cahier préparé par les séminaristes du Grand Séminaire de Montréal à l'occasion du 70^e anniversaire de *Rerum Novarum*, printemps 1961, 5 p.
- + « II. Épilogue à une querelle », *Liberté*, vol. III, n° 2, mars-avril 1961, p. 478-480. [La querelle opposait Jacques Godbout à Scott Symons dans *La Presse* en mars 1961 au sujet de Marie-Claire Blais.]
- + « Action et enracinement (1) », *Liberté*, vol. III, n° 5, novembre 1961, p. 691-697.
- + « Découverte de l'humain », *Liberté*, vol. III, n° 6, décembre 1961, p. 788-791. [Compte rendu de *L'argent est odeur de nuit* de Jean Filiatrault, 1961, du *Temps des jeux* de Diane Giguère, 1961, et de *Délivrez-nous du mal* de Claude Jasmin, 1961]

- + « Si l'essentiel m'était conté... », *Liberté*, vol. IV, n° 21, mars 1962, p. 186-189. [Compte rendu de *Convergences* de Jean Le Moyne, 1961]
- + « Le pianiste de Prague », *Liberté*, vol. IV, n° 22, avril 1962, p. 218-224. [Nouvelle]
- + « Gilles Marcotte ou le poids de la liberté », *Liberté*, vol. IV, n° 22, avril 1962, p. 283-285. [Compte rendu du *Poids de Dieu* de Gilles Marcotte, 1962]
- + « Jacques Godbout ou le libre exercice », *Liberté*, vol. IV, n° 24, juin-juillet 1962, p. 474-475. [Compte rendu de *L'aquarium* de Jacques Godbout, 1962]
- + « Trois nouvelles », *Écrits du Canada français*, vol. XVI, 1963, p. 190-217. [Les trois nouvelles sont « Sous le pont de l'Est » (p. 191-202), « Ce jour-là à Deception Bay » (p. 203-210) et « Liguori » (p. 211-217). « Sous le pont de l'Est » reprend des passages de « Suite urbaine » (1959). « Ce jour-là à Deception Bay » reprend des passages de « Magie noire », un épisode de l'émission *Nouveautés dramatiques* de Radio-Canada réalisé par Jean-Guy Pilon (1958).]
- + « La littérature est un combat », *Liberté*, vol. V, n° 2, mars-avril 1963, p. 82.
- + « Pour Flora », *Liberté*, vol. V, n° 2, mars-avril 1963, p. 148-150. [Nouvelle]
- + « Les pointillés du malheur », *Liberté*, vol. V, n° 3, mai-juin 1963, p. 255-256. [Compte rendu de *l'Anthologie d'Albert Laberge* de Gérard Bessette, 1963]
- + « Les dieux », *Liberté*, vol. VI, n° 1, janvier-février 1964, p. 46-48. [Nouvelle]
- + « Notre langue comme une blessure », *Liberté*, vol. VI, n° 2, mars-avril 1964, p. 82-86; repris dans *YIS1984*, p. 65-67; et dans Olivier Kemeid, Pierre Lefebvre et Robert Richard (dir.), *Anthologie Liberté. 1959-2009. L'écrivain dans la cité. 50 ans d'essais*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2011, p. 107-112.
- + « Littérature nationale et marché international », *Québec 64*, n° 1, mai 1964, p. 71-73.
- + « Le matin des magiciens est ailleurs », *La Presse*, 2 mai 1964, p. 5. [Compte rendu du *Matin des magiciens* de Louis Pauwels et Jacques Bergier, 1960]
- + « Chapitre VI » [d'un roman collectif], *Liberté*, vol. VI, n° 3, mai-juin 1964, p. 204-207.
- + « Jean Filiatrault : la côte Saint-Paul, le canal Lachine, la pauvreté... », *La Presse*, 3 avril 1965, p. 11. [Compte rendu de *L'argent est odeur de nuit* de Jean Filiatrault, 1961]
- + « Après Kwaïdan », *Liberté*, vol. VII, n° 4, juillet-août 1965, p. 388. [Compte rendu du film *Kwaïdan* de Masaki Kobayashi, 1964]
- + « Avez-vous lu Brahms ? », *Liberté*, vol. VII, n° 5, septembre-octobre 1965, p. 433-437; repris dans *YIS1984*, p. 13-16.
- + « Pour Nicolas Freeling », *Liberté*, vol. VIII, n°s 2-3, mars-juin 1966, p. 171-172.
- + « Un fait divers », *Liberté*, vol. VIII, n°s 2-3, mars-juin 1966, p. 173. [Sur l'interdiction de *La religieuse* de Jacques Rivette]
- + « La rue s'allume », *Liberté*, vol. VIII, n° 4, juillet-août 1966, p. 25-28; repris dans *YIS1984*, p. 17-19; dans *SV1986*, p. 59-63; et dans *SV2016*, p. 59-64.
- + « Les écrits. De la minceur... », *Liberté*, vol. VIII, n° 4, juillet-août 1966, p. 102. [Sur *La maison de rendez-vous* d'Alain Robbe-Grillet, 1965]
- + *Le cas McLuhan vu par Naïm Kattan, Fernande Saint-Martin et André Belleau*, Montréal, Agence de distribution populaire, 1967, 73 p.
- + « L'administrateur de la culture », *Liberté*, vol. IX, n° 2, mars-avril 1967, p. 25-29. [Avec Jean-Guy Pilon]
- + « *Le règne du jour* », *Liberté*, vol. IX, n° 4, juillet-août 1967, p. 139-140. [Compte rendu du film *Le règne du jour* de Pierre Perrault, 1967]

- + « Wiener, McLuhan et la montée des automates », *Liberté*, vol. IX, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 38-50; repris sous le titre « Wiener et McLuhan » dans *YIS1984*, p. 20-27.
- + « L'ombre pour la proie », *Liberté*, vol. IX, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 65-67. [Compte rendu du film *Blow-Up* de Michelangelo Antonioni, 1966]
- + « La poésie brésilienne contemporaine », *Liberté*, vol. IX, n° 5, septembre-octobre 1967, p. 71.
- + « “Belle de jour” et belles d'autrefois », *Liberté*, vol. X, n° 1, janvier-février 1968, p. 52-53. [Compte rendu du film *Belle de jour* de Luis Buñuel, 1967]
- + « Avant-propos », *Liberté*, vol. X, n° 3, mai-juin 1968, p. 5-6. [Dossier « Les écrivains et l'enseignement de la littérature »]
- + « *Kid Sentiment* », *Liberté*, vol. X, n° 3, mai-juin 1968, p. 204-205. [Compte rendu du film *Kid Sentiment* de Jacques Godbout, 1968]
- + « D'un navet... », *Liberté*, vol. X, n°s 5-6, septembre-décembre 1968, p. 80-83. [Compte rendu du *Cinéma canadien* de Gilles Marsolais, 1968]
- + « 2 — Jean-C. Falardeau », *Liberté*, vol. X, n°s 5-6, septembre-décembre 1968, p. 85-86. [Compte rendu de *Notre société et son roman* de Jean-Charles Falardeau, 1967]
- + « 3 — Fernand Dumont », *Liberté*, vol. X, n°s 5-6, septembre-décembre 1968, p. 87. [Compte rendu du *Lieu de l'homme* de Fernand Dumont, 1968]
- + « Pour un dictionnaire », *Liberté*, vol. X, n° 7, janvier-février 1969, p. 5-6. [Dossier « Dictionnaire politique et culturel du Québec »]
- + « Néo-platonisme », *Liberté*, vol. X, n° 7, janvier-février 1969, p. 42-43; repris dans *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 41.
- + « Réalisme », *Liberté*, vol. X, n° 7, janvier-février 1969, p. 52-53.
- + « Universalisme », *Liberté*, vol. X, n° 7, janvier-février 1969, p. 60; repris dans *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 60.
- + « Le cinéma québécois », *Europe*, n° 478-479, février-mars 1969, p. 246-251.
- + « La mort de l'écrivain maudit », *Liberté*, vol. XI, n°s 3-4, mai-juin-juillet 1969, p. 9-11.
- + « Quelques interventions », *Liberté*, vol. XI, n°s 3-4, mai-juin-juillet 1969, p. 31-43. [Intervention d'André Belleau, p. 33]
- + *Le voyage dans l'œuvre de Rabelais*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1970, 100 f. [Directeur : Michaël Baraz]
- + « Problèmes et limites de la critique rabelaisienne », Renée Legris et Pierre Pagé (dir.), *L'œuvre littéraire et ses significations*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Cahiers de l'Université du Québec. Recherches en symbolique », 1970, p. 137-146; repris dans *NR1990*, p. 99-111.
- + « Baroque », *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 6; repris dans *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 5.
- + « Information (théorie de l') », *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 21-22; repris dans *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 22-23.
- + « Littérature », *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 25-26; repris dans *Liberté*, vol. XIX, n° 6, novembre-décembre 1977, p. 35-36.
- + « Kronos », *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 39-42. [Nouvelle]
- + « Quelques remarques sur la poésie de Jacques Brault », *Liberté*, vol. XII, n° 2, mars-avril 1970, p. 85-93; repris dans *YIS1984*, p. 125-129.
- + [Sans titre], *Forum* [Université de Montréal], vol. IV, n° 3, 20 avril 1970, p. 7. [Témoignage sur Gaston Miron]

- + « Rapport de la discussion », *Liberté*, vol. XII, n° 3, mai-juin 1970, p. 123-126. [« Atelier numéro 4 : La littérature du Québec et les échanges internationaux »]
- + « Un automne comme les autres », *Liberté*, vol. XII, n°s 5-6, septembre-décembre 1970, p. 12- 14. [Nouvelle]
- + « Bakhtine et le multiple », *Études françaises*, vol. VI, n° 4, 1970-1971, p. 481-487; repris dans *YIS1984*, p. 181-184; et dans *NR1990*, p. 93-98.
- + « Discours de Marcel Duchamp ivre sur la condition des filles du boulevard Saint-Laurent », *Liberté*, vol. XIII, n°s 4-5, décembre 1971, p. 5-10; repris dans *Montréal en prose. 1892-1992* [anthologie présentée par Nathalie Fredette], Montréal, l'Hexagone, coll. « Anthologies », 1992, p. 288-294. [Nouvelle présentée comme « Extrait d'un roman en préparation » (p. 10)]
- + « À propos de "Balzac et le jeu des Mots", de François Bilodeau », *Liberté*, vol. XIII, n°s 4-5, décembre 1971, p. 148-149.
- + « L'automate comme personnage de roman », *Études françaises*, vol. VIII, n° 2, mai 1972, p. 115-129; repris dans *YIS1984*, p. 28-34.
- + « La problématique présente de la littérature québécoise », *Liberté*, vol. XIV, n° 3, juillet 1972, p. 13-24; repris sous le titre « La problématique présente de la littérature québécoise (1972) » dans *YIS1984*, p. 130-137.
- + « La littérature israélienne contemporaine. Petite grammaire de la solidarité avec le peuple », *Liberté*, vol. XIV, n°s 4-5, novembre 1972, p. 121-125; repris sous le titre « Petite grammaire de la solidarité avec le peuple » dans *YIS1984*, p. 35-37; dans *SV1986*, p. 79-84; et dans *SV2016*, p. 77-82.
- + « Mouvement, temps et parole chez Rabelais », *Liberté*, vol. XV, n°s 3-4, juillet 1973, p. 127- 132; repris dans *YIS1984*, p. 185-188; et dans *NR1990*, p. 113-119.
- + « Allocution d'ouverture », *Liberté*, vol. XV, n° 6, novembre-décembre 1973, p. 9-10. [Dossier « Roman des Amériques : Actes de la Rencontre québécoise internationale des écrivains »]
- + « La langue de la Sagouine », avant-propos à Antonine Maillet, *La Sagouine*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre acadien », 1974, p. 35-38; repris sous le titre « Quelle langue parle la Sagouine ? » dans *YIS1984*, p. 68-69.
- + « *Rabelais et l'Amérique* : question de méthode », *Voix et Images du pays*, vol. VIII, n° 1, 1974, p. 203-207; repris sous le titre « La perception du "nouveau" : *Rabelais et l'Amérique* » dans *YIS1984*, p. 189-192; et dans *NR1990*, p. 121-126.
- + « Littérature et politique », *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, p. 65-68; repris dans *YIS1984*, p. 97-99; dans *SV1986*, p. 73-78; et dans *SV2016*, p. 71-76.
- + « Ryan, Scully, Victor-Lévy Beaulieu : un même langage de l'immobilité », *Liberté*, vol. XVI, n° 2, mars-avril 1974, p. 80-87; repris dans *YIS1984*, p. 70-74.
- + « Cinq poèmes de Nelly Sachs (traduits par André Belleau) », *Liberté*, vol. XVI, n° 3, mai-juin 1974, p. 5-15.
- + « La feuille de tremble », *Liberté*, vol. XVI, n° 4, juillet-août 1974, p. 122-124; repris dans *YIS1984*, p. 95-96; dans *SV1986*, p. 29-32; dans Jean-François Chassay (dir.), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p. 55- 57; et dans *SV2016*, p. 29-31.
- + « La 150^e réunion. Enregistrement d'une réunion de la revue *Liberté* où Jacques Folch-Ribas tenta de donner une dimension d'anniversaire à des conversations libres », *Liberté*, vol. XVI, n°s 5-6, septembre-décembre 1974, p. 5-43. [Participation d'André Belleau]
- + « La Rencontre des écrivains depuis 1957 : une expérience d'animation culturelle », *Liberté*, vol. XVI, n°s 5-6, septembre-décembre 1974, p. 81-96.

- + « Rencontre québécoise internationale des écrivains. L'écriture est-elle récupérable ? », *Liberté*, vol. XVII, n^{os} 1-2, janvier-avril 1975. [André Belleau a participé aux débats des diverses séances]
- + « Ottawa, Ottawa, que me veux-tu ? L'automne », *Liberté*, vol. XVIII, n^o 2, mars-avril 1976, p. 23-30. [Nouvelle]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^o 3, mai-juin 1976, p. 105. [Sur le journal *Le Jour*]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1976, p. 384. [Sur la prononciation à Radio-Canada]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^o 6, novembre-décembre 1976, p. 203.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^o 6, novembre-décembre 1976, p. 204.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^o 6, novembre-décembre 1976, p. 207. [Compte rendu du *Roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte, 1976]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XVIII, n^o 6, novembre-décembre 1976, p. 208-209.
- + « Jacques Godbout, *L'Isle au dragon* », *Livres et auteurs québécois* 1976, 1977, p. 77 ; repris sous le titre « *L'Isle au dragon* de Jacques Godbout » dans *YIS1984*, p. 138-140.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 1, janvier-février 1977, p. 87. [Sur Claude Beausoleil]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 1, janvier-février 1977, p. 91. [Sur Françoise Loranger]
- + « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 31-36 ; repris dans *YIS1984*, p. 141-144 ; dans *SV1986*, p. 159-165 ; et dans *SV2016*, p. 157-163.
- + « Un nécrologue mortifié », *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 101-102. [Contre Robert Guy Scully]
- + « Conditions d'une sociocritique », *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 111-117 ; repris dans *YIS1984*, p. 100-104 ; et dans *Le social et le littéraire. Anthologie*, textes réunis et présentés par Jacques Pelletier, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers du Département d'études littéraires », 1984, p. 283-287.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 119. [Sur Maurice Clavel et Philippe Sollers]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 122.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 124.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^o 3, mai-juin 1977, p. 125.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1977, p. 373. [Sur Maurice Poteet]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1977, p. 374.
- + « Guadeloupe ambiguë », *Liberté*, vol. XIX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1977, p. 371-372 ; repris dans *YIS1984*, p. 38 ; dans *SV1986*, p. 27-28 ; et dans *SV2016*, p. 27-28.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XIX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1977, p. 379. [Sur la pauvreté]
- + « *Un génocide en douce*, de P. Vadeboncoeur : un discours crépusculaire », *Voix et Images*, vol. III, n^o 1, septembre 1977, p. 154-156 ; repris sous le titre « Un discours crépusculaire » dans *YIS1984*, p. 145-147.
- + *Le personnage de l'écrivain dans le roman québécois (1940-1960)*, thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1978, viii/247 f. [Directeur : Gilles Marcotte]
- + « Le décrochage des signes : Rabelais comme lieu linguistique pluriel », *Liberté*, vol. XX, n^o 1, janvier-février 1978, p. 68-82 ; repris sous le titre « Le décrochage des signes » dans *YIS1984*, p. 193-200 ; et dans *NR1990*, p. 127-140.
- + « Un libre discours sur le roman », *Le Devoir*, 8 avril 1978, p. 37 ; repris dans *YIS1984*, p. 105-106. [Compte rendu du *Roman en liberté* de Félicien Marceau, 1978]

- + « Le “Zola” de Jacques Allard et autres considérations... », *Le Devoir*, 6 mai 1978, p. 35. [Compte rendu de *Zola, le chiffre du texte* de Jacques Allard, 1978]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1978, p. 254. [Sur Henri Pichette]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1978, p. 255. [Contre Jean-Paul de Lagrave]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1978, p. 256. [Court billet où Oscar Wilde côtoie Claude Beausoleil]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XX, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1978, p. 256. [« Les purs puent » — c’est le texte au complet.]
- + « Culture de masse et institution littéraire », *Liberté*, vol. XX, n^o 6, novembre-décembre 1978, p. 3-6; repris dans *YIS1984*, p. 75-77; dans *SV1986*, p. 149-153; et dans *SV2016*, p. 147-151.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XX, n^o 6, novembre-décembre 1978, p. 124. [« LES PURS PUENT DE PLUS EN PLUS » — c’est le texte au complet.]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^o 3, mai-juin 1979, p. 125. [Contre Roger Lemelin]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^o 3, mai-juin 1979, p. 126. [Belleau rapporte un mot de Michel van Schendel : « Barthes, c’est Ravel. »]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^o 3, mai-juin 1979, p. 127. [« Si on passe toute sa vie à dire non, on ne pourra pas à la fin dire oui » — c’est le texte au complet.]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^o 3, mai-juin 1979, p. 127. [« Il y a chez Lemelin quelque chose du Québécois en visite à Montréal : il en met toujours trop » — c’est le texte au complet.]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^o 3, mai-juin 1979, p. 127. [« La médecine moderne, c’est l’Inquisition plus l’anesthésie » — c’est le texte au complet.]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXI, n^{os} 4-5, juillet-octobre 1979, p. 286.
- + *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l’écrivain dans le roman québécois*, Montréal, Presses de l’Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, 155 p. Note liminaire de Marc Angenot. Réédition : Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 1999, 229 p. « Présentation » de François Dumont.
- + « Portrait du prof en jeune littératurologue (*circa 1979, détails*) », *Liberté*, vol. XXII, n^o 1, janvier-février 1980, p. 29-33; repris dans *YIS1984*, p. 107-109; dans *SV1986*, p. 91-95; et dans *SV2016*, p. 89-94.
- + « L’esthétique du “oui” », *Liberté*, vol. XXII, n^o 2, mars-avril 1980, p. 9-11; repris dans *YIS1984*, p. 78-79; et sous le titre « Avant le référendum de 1980 : l’esthétique du “oui” » dans *SV1986*, p. 99-102; et dans *SV2016*, p. 97-100.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n^o 2, mars-avril 1980, p. 123.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n^o 2, mars-avril 1980, p. 124. [« La culture, c’est accepter de savoir pour personne » — c’est le texte au complet.]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n^o 2, mars-avril 1980, p. 125. [Sur Camus]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n^o 2, mars-avril 1980, p. 126. [Sur Mozart]
- + « Préface » à *La Nouvelle Barre du jour*, n^o 89, avril 1980, p. 5-6 [dossier « Le fantastique »]; repris sous le titre « Fonction du fantastique » dans *YIS1984*, p. 110-111; dans *SV1986*, p. 69-71; et dans *SV2016*, p. 69-70.
- + « L’effet Derome ou Comment Radio-Canada colonise et aliène son public », *Liberté*, vol. XXII, n^o 3, mai-juin 1980, p. 3-8; repris sous le titre « L’effet Derome » dans *YIS1984*, p. 82-85; dans *SV1986*, p. 107-114; dans Laurent Mailhot (dir.), *L’essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005, p. 187-193; et dans *SV2016*, p. 105-112.

- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n° 3, mai-juin 1980, p. 125-126. [Sur Roland Barthes]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n° 3, mai-juin 1980, p. 126. [Sur Roger Lemelin]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXII, n° 3, mai-juin 1980, p. 127. [Sur l'informatique]
- + « Approches et situation de l'essai québécois », *Voix et Images*, vol. V, n° 3, printemps 1980, p. 537-543; repris dans *YIS1984*, p. 148-153.
- + « On ne meurt pas de mourir », *Liberté*, vol. XXII, n° 5, septembre-octobre 1980, p. 9-11; repris dans *YIS1984*, p. 80-81; sous le titre « Après le Référendum de 1980: on ne meurt pas de mourir » dans *SV1986*, p. 103-105; et dans Jean-François Chassay (dir.), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p. 83-85; sous le titre « On ne meurt pas de mourir » dans Olivier Kemeid, Pierre Lefebvre et Robert Richard (dir.), *Anthologie Liberté. 1959-2009. L'écrivain dans la cité. 50 ans d'essais*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2011, p. 221-223; et sous le titre « Après le référendum de 1980: on ne meurt pas de mourir » dans *SV2016*, p. 101-103.
- + « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Liberté*, vol. XXIII, n° 2, mars-avril 1981, p. 15-20; repris dans *YIS1984*, p. 154-157; dans *SV1986*, p. 167-174; dans Lise Gauvin et Gaston Miron (dir.), *Écrivains contemporains du Québec depuis 1950*, Paris, Seghers, 1989, p. 74-75; et dans *SV2016*, p. 165-172.
- + « Parle(r)(z) la France », *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 29-34; repris dans *YIS1984*, p. 45-47; repris sous le titre « Parle(r)(z) de la France » dans *SV1986*, p. 33-38; et dans *SV2016*, p. 33-38.
- + « Relire le jeune Lukács », *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 105-115; repris dans *Signum* [Collège royal militaire du Canada], n° 1, 1982, p. 115-133; dans Clive Thomson (dir.), *Georg Lukács et la théorie littéraire contemporaine*, Montréal, Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens, 1983; et dans *YIS1984*, p. 112-118.
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 134. [Sur Philippe Haeck]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 135. [Sur la publicité]
- + [Sans titre], *Liberté*, vol. XXIII, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 135.
- + « Préface. Pour la nouvelle », André Carpentier, *Du pain des oiseaux*, Montréal, VLB éditeur, 1982, p. 7-12; repris dans *YIS1984*, p. 119-120; dans *SV1986*, p. 65-68; et dans *SV2016*, p. 65-68.
- + « La petite maison dans la prairie », *Liberté*, vol. XXIV, n° 3, mai-juin 1982, p. 5-8.
- + « Jean Filiatrault (1919-1982) », *Liberté*, vol. XXIV, n° 3, mai-juin 1982, p. 137.
- + « *Homo etiam mundus est* », *Liberté*, vol. XXIV, n° 4, juillet-août 1982, p. 28-36; repris dans *YIS1984*, p. 48-52.
- + « L'Allemagne comme lointain et comme profondeur », *Liberté*, vol. XXIV, n° 5, octobre 1982, p. 30-39; repris dans *YIS1984*, p. 53-58; dans *SV1986*, p. 39-48; et dans *SV2016*, p. 39-48.
- + « Reprise critique du concept de carnavalisation (synopsis) », [s. n.], *M. M. Bakhtine, son Cercle, son influence*, Kingston, Queen's University, 1983, p. 12-19.
- + « Le fragment de Batiscan », collectif, *Dix contes et nouvelles fantastiques* [par dix auteurs québécois], Montréal, Les Quinze, 1983, p. 65-88. [Nouvelle]
- + « Ginette et Yvon rue Gilford », *Liberté*, vol. XXV, n° 1, février 1983, p. 75-79. [Pastiche de Michel Tremblay]
- + « Les écrivains québécois sont-ils des intellectuels? », *Liberté*, vol. XXV, n° 1, février 1983, p. 86-88; repris dans *YIS1984*, p. 86-87; dans *SV1986*, p. 155-157; et dans *SV2016*, p. 153-155.
- + « Langue et nationalisme », *Liberté*, vol. XXV, n° 2, avril 1983, p. 2-9; repris sous le titre « Pour un unilinguisme antinationaliste » dans *YIS1984*, p. 88-92; et dans *SV1986*, p. 115-123; repris

sous le titre « Langue et nationalisme », Francis Gingras (dir.), *Miroir du français. Éléments pour une histoire culturelle de la langue française*, 3^e édition, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2014, p. 425-429; et sous le titre « Pour un unilinguisme antinationaliste » dans *SV2016*, p. 113-121.

- + « The Viking Portable Library », *Liberté*, vol. XXV, n° 2, avril 1983, p. 110-111.
- + « Rêver à Pétrarque », *Liberté*, vol. XXV, n° 3, juin 1983, p. 204-205.
- + « La nuit du grand boss », *Liberté*, vol. XXV, n° 3, juin 1983, p. 211.
- + « “Bouquins” », *Liberté*, vol. XXV, n° 3, juin 1983, p. 215-216.
- + « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *L'esprit créateur*, vol. XXIII, n° 3, automne 1983, p. 19-31; repris dans *SV1986*, p. 175-192; et dans *SV2016*, p. 173-190.
- + « Maroc sans noms propres », *Liberté*, vol. XXV, n° 5, octobre 1983, p. 129-134; repris dans *YIS1984*, p. 59-62; dans *SV1986*, p. 49-55; et dans *SV2016*, p. 49-55.
- + « Le formol du formalisme », *Liberté*, vol. XXV, n° 5, octobre 1983, p. 153-155; repris dans *YIS1984*, p. 121-122.
- + « Liberté : la porte est ouverte. Quelque chose de festif coïncide avec le bonheur des mots », *Le Devoir*, 5 novembre 1983, p. VIII; repris dans *YIS1984*, p. 175-177; dans *SV1986*, p. 21-25; et dans *SV2016*, p. 21-25.
- + « Petite essayistique », *Liberté*, vol. XXV, n° 6, décembre 1983, p. 7-10; repris dans *YIS1984*, p. 7-9; dans *SV1986*, p. 85-89; dans Lise Gauvin et Gaston Miron (dir.), *Écrivains contemporains du Québec depuis 1950*, Paris, Seghers, 1989, p. 72-73; dans Marie Malo, *Guide de la communication écrite au cégep, à l'université et en entreprise*, Montréal, Québec/Amérique, 1996, p. 269-270; dans Jean-François Chassay (dir.), *Anthologie de l'essai au Québec depuis la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal, 2003, p. 205-208; dans François Dumont (dir.), *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 2003, p. 159-163; dans Laurent Mailhot (dir.), *L'essai québécois depuis 1845. Étude et anthologie*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec. Littérature », 2005, p. 182-187; et dans *SV2016*, p. 83-87.
- + « M. Mordecai Richler est un parfait salaud », *Liberté*, vol. XXV, n° 6, décembre 1983, p. 136-138.
- + « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 2, hiver 1983, p. 299-307; repris sous le titre « La sociocritique et la littérature québécoise » dans *YIS1984*, p. 158-165; sous le titre « La démarche sociocritique au Québec » dans *Le social et le littéraire. Anthologie*, textes réunis et présentés par Jacques Pelletier, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers du Département d'études littéraires », 1984, p. 289-301; et sous le titre « La méthode sociocritique » dans Caroline Bayard (dir.), *100 Years of Critical Solitudes. Canadian and Québécois Criticism from the 1880s to the 1980s*, Toronto, ECW Press, 1992, p. 170-179.
- + « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol. XIX, n° 3, hiver 1983-1984, p. 51-64; repris sous le titre « La dimension carnavalesque du roman québécois » dans *YIS1984*, p. 166-174; dans *Le social et le littéraire. Anthologie*, textes réunis et présentés par Jacques Pelletier, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Les Cahiers du Département d'études littéraires », 1984, p. 303-312; dans *NR1990*, p. 141-156; et dans *Littérature et société*, anthologie préparée par Jacques Pelletier avec la collaboration de Jean-François Chassay et Lucie Robert, Montréal, VLB éditeur, coll. « Essais critiques », 1994, p. 218-232.

- + *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, « Avant-propos » de René Lapierre, Montréal, Primeur, coll. « L'échiquier », 1984, 206 p.
- + « Des roses pour Candy Bar », André Carpentier (dir.), *Dix nouvelles humoristiques* [par dix auteurs québécois], Montréal, Les Quinze, 1984, p. 79-89. [Nouvelle]
- + « Présentation », *Études françaises*, vol. XX, n° 1, printemps 1984, p. 5-6. [Dossier « Bakhtine mode d'emploi »]
- + « Carnavalesque pas mort ? », *Études françaises*, vol. XX, n° 1, printemps 1984, p. 37-44; repris dans *SV1986*, p. 193-202; et dans *SV2016*, p. 191-200.
- + « L'ordinateur saisi par le mythe », *Critère*, n° 37, printemps 1984, p. 69-74; repris dans *SV1986*, p. 203-209; et dans *SV2016*, p. 201-207.
- + « André Carpentier et le discours littéraire fantastique », *Imagine...*, vol. V, n° 5, juin 1984, p. 25-30. Suivi d'une « Réponse d'André Carpentier. Pourquoi écrire... du fantastique », p. 31-35.
- + « Indépendance du discours et discours de l'indépendance », *Liberté*, vol. XXVI, n° 3, juin 1984, p. 14-26; repris dans *SV1986*, p. 125-139; et dans *SV2016*, p. 123-137.
- + « Notre Rabelais », Montréal, Maison de Radio-Canada, Service des transcriptions et dérivés de la radio, coll. « Actuelles », 29 octobre au 2 novembre 1984, 63 p. Recherche, texte et animation : André Belleau. Interviewer : Wilfrid Lemoine. Réalisateur : Fernand Ouellette. Repris sous le titre « Cinq entretiens » dans *NR1990*, p. 11-89.
- + « Pourquoi je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa) », *Liberté*, vol. VII, n° 2, avril 1985, p. 34-39; repris dans *SV1986*, p. 211-217; et dans *SV2016*, p. 209-215.
- + « Romans au cinéma », *Liberté*, vol. XXVII, n° 2, avril 1985, p. 152. [Sur les adaptations cinématographiques de *Maria Chapdelaine* et de *Bonheur d'occasion*]
- + « Les souvenirs de Gérard Pelletier : une mémoire hors du temps », *Liberté*, vol. XXVII, n° 3, juin 1985, p. 88-92; repris dans *SV1986*, p. 141-146; et dans *SV2016*, p. 139-144. [Compte rendu de *Souvenirs*, t. I : *Les années d'impatience 1950-1960* de Gérard Pelletier, 1983]
- + « Lorsqu'il m'arrive de surprendre les voix », *Liberté*, vol. XXVII, n° 5, octobre 1985, p. 26-36; repris dans *SV1986*, p. 221-233; et dans *SV2016*, p. 217-229.
- + *Surprendre les voix*, « Avertissement » de François Ricard et Fernand Ouellette, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, 237 p.
- + « Le dernier livre de Bakhtine : la fin comme commencement », *Le bulletin Bakhtine/The Bakhtin Newsletter* [Kingston, Queen's University], n° 2, 1986, p. 130-133; repris dans *NR1990*, p. 169-175.
- + « La teoria bachtiniana del dialogismo e le sue implicazioni narratologiche », *Bachtin teorico del dialogo*, a cura di Franco Corona, Milan, Franco Angeli, 1986, p. 284-292. [Communication présentée en anglais par André Belleau au colloque international de Cagliari, « Bakhtin as Theorist of Dialogue », en mai 1985; traduction de Franco Corona. Traduction française, par Robert Melançon, dans *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 9-17]
- + « Entretien autobiographique avec Wilfrid Lemoine », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 4-27. [Transcription par François Ricard d'un entretien radiophonique du 4 mai 1978 dans la série *À la croisée des chemins* (réalisation d'Yves Lapierre) de Radio-Canada]
- + « La passion de l'essai », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 92-97. [Transcription d'un entretien radiophonique du 11 octobre 1981 avec Marcel Bélanger dans le cadre de l'émission *Le travail de la création* de Radio-Canada]

- + « Lettre d'André Belleau au frère Untel (Jean-Paul Desbiens) du 21 décembre 1960 », Jean-Paul Desbiens, *Les insolences du frère Untel*, texte annoté par l'auteur, préface de Jacques Hébert, Montréal, Éditions de l'Homme, 1988, p. 236-237.
- + « Du dialogisme bakhtinien à la narratologie », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 9-17 ; repris dans *NR1990*, p. 157-168. [Traduction de Robert Melançon d'une communication présentée en anglais par André Belleau au colloque international de Cagliari, « Bakhtin as Theorist of Dialogue », en mai 1985 et publiée en italien en 1986]
- + *Notre Rabelais*, « Présentation » de Diane Desrosiers et François Ricard, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1990, 177 p.
- + « Correspondances », *Liberté*, vol. XXXIII, n° 2, avril 1991, p. 95-107. [Avec Julio Cortázar, François Hébert et Ig]
- + « Saint Joyce, écrivain et martyr », *L'impossible*, n° 2, février 1993, p. 64-67. [Transcription d'un entretien radiophonique du 17 février 1982 dans le cadre de l'émission *Horizons* de Radio-Canada (réalisation d'André Major). Propos recueillis par André Beaudet]
- + « Le lecteur de polars. Extraits des Cahiers de lecture (1969-1986) », Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, p. 219-237. Texte édité et présenté par Benoît Melançon et Pierre Popovic.
- + *Surprendre les voix*, précédé d'une « Note de l'éditeur », Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2016 [1986], 237 p.

III. TEXTES SUR ANDRÉ BELLEAU

- + ANDRÈS, Bernard, « Québec-Amérique latine », *Voix et Images*, vol. XII, n° 1, automne 1986, p. 5-7.
- + ANGENOT, Marc, « Note liminaire », André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », 1980, p. 9-11.
- + ANGENOT, Marc, « L'incarnation des vertus intellectuelles », *Le Devoir*, 20 septembre 1986, p. A8.
- + ANGENOT, Marc, « "J'aime mieux vivre que me définir" », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 46-50.
- + [ANONYME], « Vient de paraître », *Le Droit*, 14 juillet 1984, p. 20. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, 1984]
- + [ANONYME], « Note de l'éditeur », *SV2016*, p. 7.
- + AUDET, Noël, « André Belleau. Un regard lucide sur notre roman », *Le Devoir*, 24 janvier 1981, p. 21. [Sur *Le romancier fictif*, 1980]
- + BASILE, Jean, « Le Rabelais d'André Belleau », *La Presse*, 7 avril 1990, p. K4.
- + BÉLANGER, David, Jean-François CHASSAY et Michel LACROIX, « André Belleau : relire l'essayiste », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 1, automne 2016, p. 11-17.
- + BÉLANGER, David, Jean-François CHASSAY et Michel LACROIX, « André Belleau : le texte multiple », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 7-12.
- + BELLEAU, Jacques, « Au revoir et à samedi matin... », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 58-60.
- + BIRON, Michel, « Il est permis de rire. Note sur le roman québécois des années 1960 », *Études françaises*, vol. XLVII, n° 2, 2011, p. 109-120.
- + BIRON, Michel, « "Chez nous, c'est la culture qui est obscène" », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 1, automne 2016, p. 67-75.

- + BOISVERT-DUFRESNE, Élise, *La lecture à l'œuvre. Conditions et présupposés d'une lecture au service de la littérature : l'attribution d'un statut littéraire aux textes essayistiques d'André Belleau et de Pierre Foglia*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 2012, 149 f. [Directeur : Richard Saint-Gelais]
- + BOISVERT-DUFRESNE, Élise, « Qui a peur d'être désuet et quétaine ? », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 1, automne 2016, p. 19-29.
- + BOLDUC, Solange-Élisabeth, « On dirait Pantagruel ! », *Le Devoir*, 26 avril 1985, p. 8. [Sur la réception par Belleau du Prix d'excellence en études canadiennes pour l'enseignement universitaire]
- + BOURBONNAIS, Louise, « Le week-end culturel de Guy Nadon », *Le Journal de Montréal*, 28 février 2016. [Sur *Surprendre les voix*, 2016]
- + BRAULT, Jacques, « Une conversation dans le noir », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 61-62 ; repris dans *La poussière du chemin. Essais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1989, p. 113-115.
- + BRISSET, Annie, « Votre leçon d'humanité », *Liberté*, vol. XXIX, n° 2, avril 1987, p. 106-107.
- + CAMBRON, Micheline, « André Belleau à la radio ou La théorie littéraire dialoguée », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 59-70.
- + CANTIN, Serge, « La fatigue culturelle de Jacques Godbout », *Liberté*, vol. XXXV, n° 2, avril 1993, p. 3-37 ; repris dans *Ce pays comme un enfant. Essais sur le Québec 1988-1996*, Montréal, l'Hexagone, coll. « La ligne du risque », 1997, p. 57-92.
- + CANTIN, Serge, « André Belleau ou le malheur d'être touriste », *Liberté*, vol. XXXVI, n° 6, décembre 1995, p. 27-69 ; repris dans *Nous voilà rendus au sol. Essais sur le désenchantement du monde*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2003, p. 37-76.
- + CARPENTIER, André, « Portrait bougé d'André B. (Extraits de journal) », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 63-65.
- + CAUMARTIN, Anne, « S'engager après 1980. Le cas d'André Belleau, intellectuel », Anne Caumartin et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Parcours de l'essai québécois (1980-2000)*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2004, p. 145-162.
- + CAUMARTIN, Anne, « Notre Rabelais, recueil d'essais d'André Belleau », Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. VIII : 1986-1990, Montréal, Fides, 2011, p. 601-602.
- + CHABOT, Julien-Bernard, « L'essayiste "fictif". Autoportrait d'André Belleau en silène à lunettes », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 1, automne 2016, p. 53-65.
- + CHASSAY, Jean-François, « André Belleau, lecteur de Norbert Wiener », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 47-58.
- + CLICHE, Anne Éline, « Un romancier de carnaval ? », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 43-54.
- + CORNELIER, Louis, « Retrouver André Belleau », *Le Devoir*, 9-10 janvier 2016, p. E10. [Sur *Surprendre les voix*, 2016]
- + COULOMBE, Michel et Marcel JEAN (dir.), « Belleau, André », dans *Le dictionnaire du cinéma québécois*, préface de Rock Demers, Montréal, Boréal, 1988, p. 35-36.
- + COUSINEAU, Gérald, *André Belleau, essayiste*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1989, vi/186 f. [Directrice : Jeanne Demers]
- + COUSINEAU, Louise, « Les intellectuels font pan pan sur les téléromans », *La Presse*, 12 juin 1982, p. C10.

- + DANSEREAU, Estelle, « Racontant et raconté », *Canadian Literature*, n° 88, printemps 1981, p. 115-117. [Sur *Le romancier fictif*, 1980]
- + DE LAMIRANDE, Claire, « “Dix contes et nouvelles fantastiques”, par dix auteurs québécois. Je me tue à comprendre », *Le Droit*, 24 mars 1984, p. 34.
- + DESROSIERS-BONIN, Diane, « André Belleau, lecteur de Rabelais », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 51-53.
- + DESROSIERS, Diane et François RICARD, « Présentation », *NR1990*, p. 7-9.
- + DION, Robert, « Portrait d’essayistes en médiateurs : l’Allemagne de *Liberté* », Anne Caumartin et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), *Parcours de l’essai québécois (1980-2000)*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2004, p. 183-213.
- + DION, Robert, *Une distance critique*, Québec, Nota bene, 2011, 264 p.
- + DION, Robert, « Surprendre les voix : essais d’André Belleau », Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. VIII : 1986-1990, Montréal, Fides, 2011, p. 831-833.
- + DION, Robert, « André Belleau à l’épreuve de l’étranger. L’exemple de l’Allemagne », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 71-84.
- + DUMONT, François, « L’essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection “Papiers collés” », *Recherches sociographiques*, vol. XXXIII, n° 2, 1992, p. 323-335.
- + DUMONT, François, « La littérature comme point de vue. Trois essayistes québécois contemporains : André Belleau, Jean Larose et François Ricard », *Itinéraires et contacts de culture*, n°s 18-19, 1995, p. 89-96.
- + DUMONT, François, « La théorisation de l’essai au Québec », Joseph Melançon (dir.), *Le discours de l’université sur la littérature québécoise*, Québec, Nuit blanche éditeur, série « Recherche », 1996, p. 331-356.
- + DUMONT, François, « Le fonds des formes : la dynamique des genres chez André Belleau », *Revue belge de philosophie et d’histoire*, vol. LXXV, n° 3, 1997, p. 761-769.
- + DUMONT, François, « Présentation », André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l’écrivain dans le roman québécois*, Québec, Nota bene, coll. « Visées critiques », 1999 [1980], p. 5-8.
- + DUMONT, François, « La poésie à distance », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 35-45.
- + ÉTHIER-BLAIS, Jean, « J’ai surpris la voix d’un érudit aimable », *Le Devoir*, 18 avril 1987, p. D8. [Sur *Surprendre les voix*, 1986]
- + *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 2-132. [Dossier « À la jeunesse d’André Belleau », sous la direction de Ginette Michaud]
- + FOLCH-RIBAS, Jacques, « De quelques intellectuels », *La Presse*, 7 juillet 1984, p. B2. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle ?*, 1984]
- + FOLCH-RIBAS, Jacques, « Le fragment de Nadine », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 66-67.
- + GAGNON, Madeleine, « À la mémoire d’André Belleau », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 68-69.
- + GAMACHE, Chantal, « André Belleau et le Cercle Bakhtine », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 54-57.
- + GAMACHE, Chantal, « Monologue polyphonique », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 55-64.
- + GARCIA MÉNDEZ, Javier, « André Belleau dans la mémoire », *Voix et Images*, vol. XII, n° 1, automne 1986, p. 8.

- + GAUTHIER, Richard, «Notre Rabelais. Sans dogme attique», *Continuum*, 10 septembre 1990, p. 17.
- + GODBOUT, Jacques, «Les fruits mûrs de Belleau et Sagan», *L'Actualité*, vol. IX, n° 8, août 1984, p. 80. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, 1984]
- + GODBOUT, Jacques, «La peine capitale», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 70-74.
- + HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, «Belleau, André», *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 105-106.
- + HÉBERT, François, «De Paz à Belleau, ou les ponts de la pensée», *Le Devoir*, 2 juin 1984, p. 23. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, 1984]
- + HÉBERT, François, «Une générosité peu commune», *Le Devoir*, 20 septembre 1986, p. C2.
- + HÉBERT, François, «Présentation», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 2. [Dossier «André Belleau (1930-1986)»]
- + HÉBERT, François, «Le rire de Belleau», *Les pommes les plus hautes*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1997, p. 59-60.
- + HODGSON, Richard, «Mikhaïl Bakhtine et la théorie littéraire contemporaine», *Liberté*, vol. XXXVII, n° 4, août 1995, p. 48-56.
- + KATTAN, Naim, «Célébration de la différence», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 75-76.
- + KATTAN, Naim, «André Belleau», *Le Devoir*, 7 septembre 1993, p. A8.
- + KRYSINSKI, Wladimir, «Avec André Belleau et Bakhtine en Sardaigne», *Liberté*, vol. XXIX, n° 2, avril 1987, p. 108-110.
- + LACROIX, Michel, «Douze textes brefs sur Belleau», *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 103-116.
- + LAMY, Suzanne, «Qu'en est-il de l'invention critique?», *Spirale*, n° 43, mai 1984, p. 7. [Sur «Petite essayistique», *Liberté*, vol. XXV, n° 6, décembre 1983, p. 7-10]
- + LAPIERRE, René, «Avant-propos», *YIS1984*, p. 5-6.
- + LAPIERRE, René, «Sur un concept de Bakhtine», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 77-78.
- + LASSERRE, Claudette, «Le carnaval des signes», *Spirale*, n° 46, octobre 1984, p. 3. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, 1984]
- + LAURIN, Michel, «La vérité qui ne peut être statique», *Le Devoir*, 14 avril 1990, p. D2. [Sur *Notre Rabelais*, 1990]
- + LECOMTE, Patrice, «André Belleau. Une voix surprenante», *Continuum*, 2 mars 1987, p. 15. [Sur *Surprendre les voix*, 1986 et *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987]
- + LEFORT-FAVREAU, Julien, «Portrait de l'intellectuel "intermédiaire". Engagement de la parole et du geste chez André Belleau», *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 13-23.
- + LEMOINE, Wilfrid, «L'étonnement Belleau», *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 79-81.
- + LIVERNOIS, Jonathan, «Chinon en Québec», *L'atelier du roman*, n° 54, juin 2008, p. 21-29. [Sur *Notre Rabelais*, 1990]
- + LIVERNOIS, Jonathan, «"Un coup délivré de Trudeau..." À propos de la correspondance entre André Belleau et Pierre Vadeboncoeur (1978-1985)», *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 85-94.
- + LORD, Michel, «Un imaginaire en pleine effervescence», *Lettres québécoises*, n° 33, printemps 1984, p. 48-50. [Sur *Dix contes et nouvelles fantastiques*, 1983]
- + MAILHOT, Laurent, «André Belleau», *Études françaises*, vol. XXII, n° 3, hiver 1987, p. 3-5.
- + MAILHOT, Laurent, «Y a-t-il un intellectuel dans la salle? Essais d'André Belleau», Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. VII: 1981- 1985, Montréal, Fides, 2003, p. 1039-1040.

- + MAJOR, Jean-Louis, « Profession : écrivain (fictif) », *Relations*, vol. XL, n° 462, septembre 1980, p. 251-252. [Sur *Le romancier fictif*, 1980]
- + MAJOR, Robert, « André Belleau, Y a-t-il un intellectuel dans la salle ? Essais », *Voix et Images*, vol. XI, n° 1, automne 1985, p. 114-118.
- + MARCOTTE, Gilles, « Un essayiste qui compte », *Le Devoir*, 20 septembre 1986, p. C2.
- + MARCOTTE, Gilles, « Pour mémoire », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 39-45; repris sous le titre « André Belleau, essayiste » dans *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1989, p. 305-312.
- + MELANÇON, Benoît, « Du dialogue : la *Correspondance* de Diderot. État présent », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 147-162; repris sous le titre « État présent des études sur la correspondance de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 6, avril 1989, p. 131-146.
- + MELANÇON, Benoît, « Le statut de la langue populaire dans l'œuvre d'André Belleau ou La reine et la guidoune », *Études françaises*, vol. XXVII, n° 1, printemps 1991, p. 121-132.
- + MELANÇON, Benoît, « Belleau, André », Tracy Chevalier (dir.), *Encyclopedia of the Essay*, Londres/Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, 1997, p. 68-70.
- + MELANÇON, Benoît, « Les "Cahiers de lecture" (1963-1986). André Belleau inédit », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 1, automne 2016, p. 87-93.
- + MELANÇON, Robert, « Ph. D. écrivain », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 32-38.
- + MELANÇON, Robert, « Belleau », *Liberté*, vol. XXIX, n° 2, avril 1987, p. 137-139. [Sur *Surprendre les voix*, 1986]
- + MERCIER, Andrée, « *Le romancier fictif* : essai d'André Belleau », Gilles Dorion (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. VI : 1976-1980, Montréal, Fides, 1994, p. 704-706.
- + MEZEL, Kathy, « *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois* », *Queen's Quarterly*, vol. LXXXVII, n° 4, hiver 1980, p. 744-746.
- + MICHAUD, Ginette, « André Belleau. *Le romancier fictif* », *Livres et auteurs québécois 1980*, 1981, p. 180-183.
- + MICHAUD, Ginette, « La brûlure du jamais plus », *Spirale*, n° 65, novembre 1986, p. 2.
- + MICHAUD, Ginette, « Présentation », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 5-7. [Dossier « À la jeunesse d'André Belleau »]
- + MICHAUD, Ginette, « "On ne meurt pas de mourir." Réflexions sur le Sujet-Nation », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 113-132.
- + MICHON, Jacques, « *Le romancier fictif*. Problématique de la culture au Québec », *Lettres québécoises*, n° 18, été 1980, p. 56-57.
- + MONDONESI, Marco, « Le héros à la table. À *vau-l'eau* ou le piège gastronomique », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 77-88.
- + MONTREUIL, Sophie, *Nature et fonctionnement du recueil d'essais au Québec. Les cas d'André Belleau et de Jean Larose*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1996, viii/213 f. [Directeur : Benoît Melançon]
- + NEPVEU, Pierre, « *Le romancier fictif* », *Voix et Images*, vol. VI, n° 1, automne 1980, p. 147-149.
- + NEPVEU, Pierre, « Leçon sur la méthode », *Spirale*, n° 98, été 1990, p. 5. [Sur *Notre Rabelais*, 1990]
- + NEPVEU, Pierre, « Rabelais au pluriel. André Belleau et l'unité perdue », *Voix et Images*, vol. XLII, n° 2, hiver 2017, p. 95-102.

- + OUELLETTE, Fernand, « Lettre à André Belleau sur la poésie et l'errance », *Liberté*, vol. XIV, n^{os} 1-2, janvier-avril 1972, p. 5-9; repris sous le titre « Lettre à André Belleau sur la poésie » dans *Écrire en notre temps. Essais*, Montréal, HMH, coll. « Constantes », 1979, p. 19-22.
- + OUELLETTE, Fernand, « Pour l'ardeur de l'esprit », *Le Devoir*, 19 septembre 1986, p. 10; repris dans *Lettres québécoises*, n^o 44, hiver 1986-1987, p. 12.
- + OUELLETTE, Fernand, « André Belleau (1930-1986) », *Liberté*, vol. XXIX, n^o 1, février 1987, p. 28-31. [Homélie prononcée aux funérailles d'André Belleau, le 16 septembre 1986]
- + PARENT, Marie, « Trahir Belleau, ou Y a-t-il une intellectuelle dans la salle? », *Voix et Images*, vol. XLII, n^o 2, hiver 2017, p. 25-34.
- + PAVLOVIC, Diane, « Du cryptogramme au nom réfléchi. L'onomastique ducharmienne », *Études françaises*, vol. XXIII, n^o 3, hiver 1988, p. 89-98.
- + PERRON, Annie, *Le dialogisme à l'essai. L'incidence de la pensée bakhtinienne sur trois essais d'André Belleau*, mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1997, 144 f. [Directeurs : Marie-Andrée Beaudet et François Dumont]
- + PIERSENS, Michel, « La Nuit transfigurée », *Liberté*, vol. XXIX, n^o 1, février 1987, p. 82-84.
- + PILON, Jean-Guy, « Un collaborateur éclairé », *Liberté*, vol. XXIX, n^o 1, février 1987, p. 85.
- + POPESCU, Nicolae, « Les voix d'André Belleau », *Liberté*, vol. XXXII, n^o 4, août 1990, p. 101-105. [Sur *Notre Rabelais*, 1990]
- + POPOVIC, Pierre, « Les prémices d'un refus (global) », *Études françaises*, vol. XXIII, n^o 3, hiver 1988, p. 19-30.
- + POPOVIC, Pierre, « Le festivaesque (La ville dans le roman de Réjean Ducharme) », *Tangence*, n^o 48, octobre 1995, p. 116-127.
- + POPOVIC, Pierre, « Le théorique, la politique, Bakhtine et la sociocritique. Relire Belleau », *Voix et Images*, vol. XLII, n^o 1, automne 2016, p. 77-85.
- + RICARD, François, « Expérience sur la "Loi de Belleau" », *Liberté*, vol. XXVII, n^o 2, avril 1985, p. 147-148.
- + RICARD, François et Fernand OUELLETTE, « Avertissement », *SV1986*, p. 7.
- + RICARD, François, « Le destinataire privilégié », *Liberté*, vol. XXIX, n^o 1, février 1987, p. 86-87; repris sous le titre « Le destinataire privilégié (André Belleau) » dans *Mœurs de province. Essais et divagations*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2014, p. 179-181.
- + RIENDEAU, Pascal, « "Un essaim d'idées-mots." André Belleau et la pensée de l'essai », *Voix et Images*, vol. XLII, n^o 1, automne 2016, p. 31-41.
- + ROBERT, Lucie, « Sociocritique et modernité au Québec », *Études françaises*, vol. XXIII, n^o 3, hiver 1988, p. 31-41.
- + ROBERT, Suzanne, « La conscience comme trame de vie », *Liberté*, vol. XXIX, n^o 1, février 1987, p. 88-89.
- + RONDEAU, Frédéric, « Petite philosophie d'André Belleau », *Voix et Images*, vol. XLII, n^o 1, automne 2016, p. 43-51.
- + ROYER, Jean, « Mort d'André Belleau », *Le Devoir*, 16 septembre 1986, p. 5.
- + ROYER, Jean, « André Belleau : la passion de l'essentiel », *Le Devoir*, 20 septembre 1986, p. C2.
- + ROYER, Jean, *Dans la Maison des littératures. Les vingt ans de la Rencontre québécoise internationale des écrivains*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 126 p.
- + SAINT-MARTIN, Lori, « André Belleau : une voix reconnaissable entre toutes », *Le Devoir*, 24 janvier 1987, p. B3. [Sur *Surprendre les voix*, 1986]

- + SAINT-PIERRE, Martine, « Le bruit des noms », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 99-112.
- + SALETTI, Robert, « D'hommages », *Spirale*, n° 69, avril 1987, p. 6. [Sur *Surprendre les voix*, 1986 et *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987]
- + SALETTI, Robert, « Fenêtre sur lecteur », *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988, p. 65-76.
- + SCHNIERLE, Martina, « André Belleau : "Indépendance du discours et discours de l'indépendance" », *Französisch Heute*, vol. XXII, n° 1, mars 1991, p. 41-42 et p. 51-55.
- + SHEK, Ben-Z., « André Belleau. *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois* », *University of Toronto Quarterly*, vol. LI, n° 4, été 1982, p. 471-478.
- + THÉRIO, Adrien, « Des hommages à Gatien Lapointe, Marguerite Yourcenar, Alexandre Dumas, André Belleau et Gabrielle Roy », *Lettres québécoises*, n° 51, automne 1988, p. 53-54. [Sur *Études françaises*, vol. XXIII, n° 3, hiver 1988]
- + THOMSON, Clive, « André Belleau (1930-1986) », *Le bulletin Bakhtine/The Bakhtin Newsletter* [Kingston, Queen's University], n° 2, 1986, [s. p.].
- + VADEBONCOEUR, Pierre, « Il inspirait la gratitude », *Liberté*, vol. XXIX, n° 1, février 1987, p. 90-91.
- + VAN SCHENDEL, Michel, « Plus qu'un grand professeur », *Le Devoir*, 20 septembre 1986, p. C2.
- + VAN SCHENDEL, Michel, « Cher André (portrait intellectuel d'un chercheur) », *Rebonds critiques*, t. I : *Questions de littérature. Essais*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992, p. 29-186.
- + VANASSE, André, « André Belleau, professeur et essayiste (1930-1986) », *Lettres québécoises*, n° 44, hiver 1986-1987, p. 12.
- + VIGNEAULT, Robert, « Homme d'écriture jusqu'au bout des ongles », *Lettres québécoises*, n° 36, hiver 1984-1985, p. 72-74 ; repris, avec quelques lignes d'une lettre d'André Belleau, dans *L'écriture de l'essai. Essais*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1994, p. 195-202. [Sur *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, 1984]
- + WALL, Anthony et Clive THOMSON, « Cleaning up Bakhtin's Carnival Act. Notre Rabelais by André Belleau », *Diacritics*, vol. XXIII, n° 2, été 1993, p. 47-70.
- + WHITFIELD, Agnès, « Retour aux sources », *Lettres québécoises*, n° 60, hiver 1990-1991, p. 43-44. [Sur *Notre Rabelais*, 1990]
- + WILLEMIN, Patricia, « Sur l'écriture et ses dangers », *Spirale*, n° 40, février 1984, p. 17. [Sur *Dix contes et nouvelles fantastiques*, 1983]

+ + +

ÉTUDE

+ + +

MÉMOIRE TRAUMATIQUE ET MÉMOIRE COLLECTIVE DANS *KAMOURASKA*

+ + +

ALEX GAGNON

Université du Québec à Montréal

Le recours au fait divers comme source d'inspiration littéraire est, comme on le sait, une composante essentielle et récurrente de la poétique narrative d'Anne Hébert. Ce contact avec l'anecdote improbable, ce face-à-face avec le surgissement de la violence au cœur de « l'univers réglé où l'homme trouve sa sécurité¹ », l'écrivaine l'a décrit, en parlant de la genèse du *Torrent*², comme une rencontre avec un morceau d'histoire « inachevé³ », dont le récit reste en quelque sorte ouvert, obscurci par des zones d'ombre ou des plages d'inconnu. C'est dans ce vide narratif, dès lors, que plonge l'écriture hébertienne, pour atteindre les secrets d'une histoire et leur prêter vie. En ce sens, la représentation du fait divers est toujours en même temps, chez Anne Hébert, sa transformation active, l'événement source étant à la fois fondateur, puisqu'il génère la trame événementielle, et littérairement tout à fait secondaire : en effet, il n'inspire « à l'œuvre que certains gestes extérieurs⁴ » et fonctionne, de fait, comme un tremplin narratif permettant à la romancière une exploration de l'intériorité ou de la subjectivité meurtrière, toujours alimentée par un travail formel hautement élaboré et conduisant souvent à l'éclatement de la voix et de la temporalité narratives.

Kamouraska illustre bien cette démarche littéraire qui consiste à s'emparer de récits préexistants mais inachevés pour les recomposer en les éclairant pour ainsi dire de l'intérieur. L'événement historique dont le roman tire son intrigue est un crime qui, à l'époque de son déroulement en 1839, a profondément et durablement ébranlé la société seigneuriale canadienne-française. Coseigneur de Kamouraska, Achille Taché épouse en 1834 Joséphine-Éléonore d'Estimauville. Victime de violence conjugale, celle-ci se réfugie à Sorel en décembre 1837 : elle y vivra chez l'une de ses tantes et y fera la rencontre du docteur George Holmes, un américain avec qui elle noue une relation amoureuse clandestine. À l'hiver 1839, Holmes se rend

1 Georges Auclair, *Le mana quotidien. Structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Paris, Éditions Anthropos, 1982, p. 20.

2 Anne Hébert, *Le torrent*, Montréal, Bibliothèque québécoise, coll. « Littérature », 1989 [1950], 174 p.

3 Voir à ce sujet Albert Le Grand, « *Kamouraska* ou l'Ange et la Bête », *Études françaises*, vol. VII, n° 2, mai 1971, p. 120.

4 *Ibid.*, p. 119.

à Kamouraska et, en date du 31 janvier, loge deux balles dans la tête du seigneur Taché, avant de prendre la fuite au Vermont pour échapper aux autorités judiciaires⁵. Comme l'Élisabeth de *Kamouraska*, Joséphine-Éléonore aura une seconde vie, épousant en 1843 le notaire Léon-Charles Clément. Historiquement, la complicité de l'amante dans le meurtre du seigneur — c'est la part d'inachèvement dont j'ai parlé plus haut — a tour à tour été alléguée (dans les journaux en 1839 et par des témoignages livrés lors de l'enquête du coroner) et fortement démentie par les puissantes familles seigneuriales impliquées dans l'affaire, dont la version des faits finira par s'imposer, moins pour des raisons judiciaires que pour des raisons proprement sociales et politiques.

Kamouraska est donc symptomatique de l'écriture hébertienne, périodiquement nourrie par l'histoire. Mais le cas de ce roman est en même temps plus complexe que celui des autres récits inspirés par les annales du crime : d'abord parce que l'événement historique réactivé par le roman s'enracine dans l'histoire familiale d'Anne Hébert, descendante directe de la famille seigneuriale Taché ; ensuite parce que cette histoire célèbre a considérablement marqué, tant par le biais de l'oralité que par l'intermédiaire de la littérature écrite, la mémoire collective des XIX^e et XX^e siècles, comme je l'ai longuement montré dans un ouvrage paru récemment⁶. Cette particularité confère au roman d'Anne Hébert une dimension historique à la fois incontournable et encore largement méconnue, voire insoupçonnée, dans la mesure où elle n'a que très rarement attiré l'attention de la critique hébertienne, pourtant foisonnante. Or l'intime relation unissant *Kamouraska* au meurtre de 1839 et surtout à sa survivance dans la mémoire collective permet de jeter sur l'œuvre une nouvelle lumière, comme l'a d'ailleurs suggéré la récente édition critique du texte, qui met en évidence l'ampleur des interactions (textuelles et thématiques) entre le roman et le fait judiciaire originel⁷ et qui, ce faisant, contribue à ouvrir de nouvelles avenues à la recherche hébertienne.

C'est dans cette nouvelle voie que s'engage le présent article, qui entend contribuer aux relectures et à la compréhension de *Kamouraska* en le replaçant dans la généalogie des représentations mémorielles (orales et littéraires) du fait historique de 1839, dont Anne Hébert est à la fois l'héritière directe, pour des raisons familiales, et la critique, en tant que romancière. Que le roman soit, à sa manière, un récit sur la mémoire, c'est ce que ne cesse de rappeler le fait que l'assassinat de 1839 y soit raconté non pas comme événement objectif, clos sur lui-même et doté de sa signification intrinsèque, mais surtout comme *événement remémoré*. Moins fait divers, donc, que fait mémorable ou, mieux, ineffaçable parce que vécu par la narratrice comme

5 Pour une reconstitution factuelle du meurtre, et au sujet de l'identité des acteurs du drame, on lira notamment Sylvio Leblond, « Le drame de Kamouraska d'après les documents de l'époque », *Les Cahiers des dix*, n° 37, 1972, p. 239-273.

6 Voir Alex Gagnon, « Taches rouges sur fond blanc », *La communauté du dehors. Imaginaire social et crimes célèbres au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2016, p. 349-470. J'y retrace en effet la longue généalogie des représentations du crime de 1839 dans la mémoire collective canadienne-française.

7 Voir « Kamouraska », édition établie par Anne Ancrenat et Daniel Marcheix, Anne Hébert, *Œuvres complètes d'Anne Hébert*, t. II : *Romans (1958-1970)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2013, p. 170-407.

événement traumatique; c'est ce que je tenterai de montrer dans les deux premières parties de cet article, en convoquant à la fois la psychanalyse et l'analyse textuelle. La troisième et dernière partie pourra dès lors, en élargissant la perspective et en réinscrivant le roman dans l'histoire québécoise, montrer que cette représentation de la mémoire traumatique est en fait une réflexion critique sur la mémoire collective et plus précisément familiale, fortement marquée, voire «traumatisée», par le meurtre du seigneur Achille Taché.

UNE POÉTIQUE DU SURGISSEMENT

Si *Kamouraska* est, pour reprendre l'expression d'André Brochu, un «roman de la remémoration⁸», il l'est doublement, aussi bien sur le plan de l'histoire racontée que sur celui de la narration. En effet, le texte est, *formellement*, une monstration du processus mémoriel : plusieurs procédés littéraires miment le fonctionnement chaotique de la mémoire d'Élisabeth d'Aulnières, qui se dédouble constamment, disloquée par la tension irréductible entre son passé (celui d'Élisabeth Tassy) et son présent (celui d'Élisabeth Rolland).

Au chevet de son mari mourant, madame Rolland (re)vit des heures tourmentées, prise entre la réalité de son quotidien, où elle incarne l'épouse docile et bienveillante à la tête d'une famille nombreuse, et le foisonnement incontrôlable de ses pensées, constituées d'un mélange de rêves, de fantasmes et de souvenirs. Alors que Jérôme Rolland se prépare pour sa mort imminente, elle s'endort et se trouve, au gré des variations de son sommeil (du sommeil léger, voisin de la torpeur ou de la somnolence, aux phases de sommeil profond), violemment tirée vers un épisode traumatique de son passé, qu'elle est amenée à revivre intensément : une tumultueuse histoire d'amour ayant conduit au meurtre de son premier mari Antoine Tassy, seigneur de Kamouraska. Élisabeth d'Aulnières (devenue madame Rolland) regarde ainsi mentalement défiler, de sa première jeunesse aux procédures judiciaires ayant suivi le meurtre de l'époux, un passé qui affleure progressivement et chaotiquement par bribes, obsédant et déchronologisé.

Le roman se présente ainsi comme un ensemble d'analepses consécutives, un mouvement continu de va-et-vient entre passé et présent, entre l'époque reconstituée par la mémoire et le rêve d'Élisabeth (l'amour clandestin et le meurtre du premier mari) et le moment de la remémoration elle-même (les heures précédant la mort de Jérôme Rolland). Le texte est constitué d'une série de courts tableaux, ou plutôt de soixante-cinq brefs «mouvements⁹», chacun d'entre eux donnant à lire un moment particulier du *bougé* de la mémoire ou de l'imagination d'Élisabeth : chaque segment de récit reconstitue une scène ou un ensemble de scènes de cette histoire d'amour passionnée et vécue clandestinement, à Sorel, avec le docteur George Nelson, qui logera, avec la complicité de sa maîtresse, deux balles dans la tête

8 André Brochu, *Anne Hébert. Le secret de vie et de mort*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Œuvres et auteurs», 2000, p. 111.

9 Grazia Merler, «La réalité dans la prose d'Anne Hébert», *Écrits du Canada français*, n°33, 1971, p. 60.

de Tassy avant de gagner la frontière américaine pour se soustraire aux sanctions pénales. Libérée par ce meurtre d'un mariage qui l'enserme et l'étouffe, blanchie par les autorités judiciaires, l'héroïne de *Kamouraska* n'est alors délivrée que pour mieux se laisser emprisonner dans les convenances : expiant son crime en rachetant son honneur féminin, elle épouse en secondes noces Jérôme Rolland, auprès de qui elle mène une vie tranquille et résignée, implacablement placée sous le signe du « devoir conjugal¹⁰ » et de la maternité dévouée.

Les rétrospections et analepses successives de *Kamouraska* ont des « portées » et des « amplitudes » variées (elles évoquent un passé plus ou moins éloigné et couvrent des durées variables¹¹), mais sont invariablement externes : elles portent sur des épisodes largement antérieurs au point de départ temporel du récit. C'est que le passé revécu par le personnage est, en effet, un passé lointain, radicalement étranger au temps présent d'Élisabeth Rolland. C'est une autre vie, profondément enfouie et qui, à l'occasion de circonstances extérieures — la mort de son deuxième mari —, fait brutalement retour par les voies de la mémoire et du rêve.

Ce passé affleure sans permission : le souvenir n'est pas le fruit d'un effort de mémoire ou de conservation mais bien plutôt ce qui s'impose puissamment à Élisabeth. En ce sens, *Kamouraska* est moins un « roman de la remémoration » qu'un roman du *surgissement*. Ce qui arrache l'héroïne à son présent, ce qui sans cesse la plonge et la replonge dans le passé, c'est la proximité de la mort, celle du deuxième époux ravivant le souvenir de celle, violente et sanglante, du premier : « Mon mari meurt à nouveau. Doucement dans son lit. La première fois c'était dans la violence, le sang et la neige. » (K, 31) Ainsi la peur d'avoir égaré le remède qu'elle doit, en l'absence du médecin, administrer à Jérôme Rolland fait-elle naître une crainte panique : la peur d'être à nouveau « complice de la mort » (K, 22). La remémoration est ici une persécution, et le passé contamine le présent. La complicité criminelle d'Élisabeth Tassy vient hanter ou « tacher », comme le sang sur la neige, l'innocence irréprochable d'Élisabeth Rolland.

La hantise est, chez Anne Hébert, un thème récurrent : à l'instar de bien d'autres personnages créés par la romancière, Élisabeth « subit le poids du passé qui déferle dans le présent comme les eaux tumultueuses des mers et des torrents hébertiens¹² ». Son présent fait furieusement surgir un passé qui, sans cesse, l'attaque. Pour Élisabeth Rolland, objets inoffensifs et situations anodines, devenus *signes* du passé, sont toujours susceptibles de fonctionner comme des fenêtres ouvertes sur la fureur d'un temps révolu. C'est par l'entremise de ceux-ci, en effet, que le passé défonce les digues, qu'il « force » le présent de l'héroïne pour y entrer comme par effraction. Y a-t-il une charrette stationnée dans la rue du Parloir, devant la porte de la maison ? Madame Rolland s'imagine aussitôt « qu'un charretier sonne à la porte en pleine nuit » (K, 23) pour la traîner devant les tribunaux. L'une de ses filles lui

10 Anne Hébert, *Kamouraska*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 1970, p. 10. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle K suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

11 Sur les amplitudes et les portées analeptiques, voir Gérard Genette, *Discours du récit. Essai de méthode*, suivi de *Nouveau discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 2007, p. 38.

12 Anca Magurean, « Le double rôle de l'apparition chez Anne Hébert », *Les cahiers Anne Hébert*, n° 11, 2011, p. 32.

fait-elle remarquer qu'elle a le visage « tout rouge » ? Élisabeth est aussitôt assaillie par le souvenir d'un témoignage incriminant, rendu à l'époque du meurtre devant un juge de paix : « Pendant le voyage du docteur Nelson à Kamouraska, Madame était encore plus *rouge* et plus agitée que d'habitude. » (K, 35; je souligne.) Chaque signe a une sorte de « pouvoir incantatoire¹³ » sur la mémoire de l'héroïne. Le présent, comme une mince membrane, contient le passé au même titre qu'une surface peut camoufler une profondeur abyssale : la mémoire, écrit Anne Hébert dans le premier manuscrit de *Kamouraska*, est « une grande demeure enfouie sous la mer¹⁴ ». Dans le récit, la fonction narrative du présent est ainsi essentiellement de permettre une révélation du passé. C'est toujours le présent qui fait jaillir le passé, celui-ci faisant irruption de manière à la fois violente et incontrôlable : « Anne-Marie ma petite tu trouves que j'ai le visage rouge ? [...] Ta petite voix d'enfant tire au jour une autre voix enfouie dans la nuit des temps. Une longue racine sonore s'arrache et vient avec la terre même de ma mémoire. » (K, 34)

Les cauchemars de la narratrice sont eux aussi fortement modelés, peuplés par le passé :

Une femme, poitrine découverte, s'appuie de dos à une planche. Ses mains sont liées derrière son dos. La foule, qui a cessé de rire, retient son souffle. Les trois juges, en perruque de ficelle blanche, se penchent et regardent concentrés, attentifs, comme si le sort du monde allait se jouer à l'instant. Quelqu'un d'invisible lance des poignards à la femme, clouée à la planche. Vise son cœur. (K, 48-49)

Élisabeth est, à sa manière, une chambre d'échos, une caisse de résonance, non seulement parce que de multiples voix retentissent en elle (celles des témoins entendus par le juge de paix), mais aussi parce que le passé l'inonde et prend, sous l'impulsion notamment des rêves qui l'agitent pendant son sommeil, une ampleur envahissante et monstrueuse, faisant surgir et défiler devant le regard de la rêveuse des créatures menaçantes, qui l'accusent et la condamnent en dévoilant au grand jour sa complicité dans le meurtre du seigneur de Kamouraska.

Mais le surgissement du passé, dans *Kamouraska*, n'est pas uniquement thématisé, c'est-à-dire nommé ou décrit dans l'énoncé du texte ; l'énonciation du roman elle-même en mime le mouvement, plusieurs procédés littéraires ayant pour fonction d'en incarner les effets ou d'en reproduire textuellement le fonctionnement. La phrase syncopée d'Anne Hébert permet ainsi, à plusieurs endroits, d'imiter le mode de jaillissement du passé dans l'esprit du personnage :

Mon petit Nicolas, fils unique de l'amour. Le sacrifice célébré sur la neige. Dans l'anse de Kamouraska gelée comme un champ sec et poudreux. L'amour meurtrier. [...] *Je vous en prie dites-moi l'état de votre santé et celle du pauvre petit enfant.* Sa dernière lettre interceptée par les juges. (K, 11; Hébert souligne.)

¹³ Grazia Merler, « La réalité dans la prose d'Anne Hébert », p. 65.

¹⁴ Cité dans « Kamouraska », Anne Hébert, *Œuvres complètes d'Anne Hébert*, t. II : *Romans (1958-1970)*, p. 251.

La prose hébertienne opère une sorte de « mimésis formelle¹⁵ », l'écriture étant destinée, par sa forme même, à mimer le processus du surgissement mémoriel. Les phrases nominales brèves, incisives et saccadées créent un effet de rapidité. Le passé défile dans l'esprit d'Élisabeth, spectatrice de sa propre mémoire¹⁶, comme un ensemble mouvementé d'images, comme une collection proliférante et désordonnée de morceaux photographiques. L'utilisation du style direct, pour rapporter les témoignages, engendre de manière similaire un effet d'irruption, d'autant plus que le souvenir s'accompagne parfois d'hallucinations soudaines :

Une femme ronde en tablier bleu ! [...] De quel droit se plante-t-elle au pied de mon lit ? Qui la force, dans l'ombre, à lever la main droite et à jurer d'une voix larmoyante ?

— Victoire Dufour, épouse de Louis Clermont, aubergiste de la paroisse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière... (K, 200)

Tout se passe comme si les souvenirs émergeaient sans avertissement, comme s'ils étaient dotés d'une sorte d'autonomie, surgissant comme des apparitions, infligeant leur présence à l'héroïne, saturée par la mémoire.

Un autre procédé, employé fréquemment par Anne Hébert, crée des effets semblables : plusieurs scènes rompent la chronologie de l'histoire racontée au point de fondre deux temporalités et de donner au souvenir un caractère littéralement anachronique. Le segment narrant la première rencontre entre George Nelson et Élisabeth Tassy (antérieure au meurtre) est particulièrement révélateur à cet égard. Le docteur, appelé pour effectuer une consultation, pénètre dans la chambre de la jeune femme, clouée au lit par la maladie :

J'insiste pour que les domestiques, Aurélie comprise, quittent la chambre immédiatement. Je demande à mes tantes d'en faire autant. Elles sortent avec répugnance. Me supplient, des larmes dans la voix, *de garder au moins Sophie Langlade dont le témoignage s'avérera si important pour ma défense*. Ma mère remonte les couvertures jusqu'à mon menton. *Sophie Langlade s'avance, en tremblant si fort qu'elle a peine à mettre un pied devant l'autre. Elle parle si bas que le juge l'oblige à répéter sa phrase, après avoir prêté serment sur l'Évangile.*

— *Madame n'était jamais seule dans sa chambre avec le docteur Nelson. Toujours M^{me} d'Aulnières, sa mère, se trouvait là avec elle.* (K, 105 ; je souligne.)

Cette scène, présentée dans le texte comme constituant une unité ou un tout uniforme, est un ensemble composite d'événements situés dans deux cadres spatio-temporels distincts — la première visite du docteur Nelson, avant le début de la relation amoureuse, et le témoignage de Sophie Langlade, après le meurtre d'Antoine

15 Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1999, p. 137.

16 Voir Françoise Maccabée Iqbal, « Kamouraska, "la fausse représentation démasquée" » [1979], Janet M. Paterson et Lori Saint-Martin (dir.), *Anne Hébert en revue*, Québec/Montréal, Presses de l'Université du Québec/Voix et Images, coll. « De vives voix », 2006, p. 115.

Tassy —, mais fusionnés dans le discours narratif, qui mime de cette façon le processus psychique de rétrospection : le souvenir de la rencontre inaugurale avec l'amant se trouve contaminé ou plutôt médiatisé par le souvenir de ce qui, chronologiquement, viendra après (la procédure judiciaire). L'absence, dans le texte, de marques typographiques distinctives ou de ruptures grammaticales servant à délimiter les deux cadres spatiotemporels matérialise leur alliage. La continuité, sur le plan des temps verbaux, entre les premières lignes du paragraphe et les dernières assure d'ailleurs l'uniformité narrative d'un tel passage, où la narration vient rompre l'ordre temporel de l'histoire pour rabouter deux moments qui sont moins liés par une continuité chronologique que par une contiguïté fondée sur l'identité d'un personnage (« Sophie Langlade » opérant la liaison entre les deux scènes). Ce procédé de surimpression temporelle, qu'André Brochu appelle un « télescopage des époques¹⁷ », donne à voir à la fois le trop-plein de souvenirs, ceux-ci se bousculant pour passer simultanément dans l'étroit goulot de la mémoire du personnage, et la relative confusion qui gouverne leur ordre d'apparition et d'enchaînement, la perte de contrôle sur le passé, dont le surgissement obéit en quelque sorte à ses propres lois.

MÉMOIRE ET TRAUMATISME

Le passé est, dans *Kamouraska*, un envahissement continu. Ses saillies sont constantes et les procédés d'écriture destinés à incarner son mode de surgissement l'illustrent bien : la remémoration mise en scène par Anne Hébert fonctionne essentiellement comme une remémoration traumatique. Son processus est en effet analogue à celui que décrivent, depuis l'analyse freudienne du traumatisme, plusieurs psychanalystes.

C'est dans *Au-delà du principe de plaisir* que Freud fournit les indications les plus complètes sur ce qu'il appelle la « névrose traumatique ». Les systèmes corporels et psychiques sont selon lui dotés de « dispositifs » garantissant une protection minimale contre « les sommes excessives d'excitation » (douleur, déplaisir, etc.), assurant au sujet une protection contre le monde extérieur et certains événements. Dès lors, le traumatisme est, dans une perspective freudienne, assimilable à un défoncement inattendu des digues, à l'entrée par « effraction¹⁸ » d'un événement et au déclenchement corrélatif du sentiment d'une menace vitale, qui laisserait une impression ou une marque durable dans l'appareil psychique. L'expérience traumatique résulterait ainsi d'une brèche creusée dans une « barrière anti-stimuli ordinairement efficace¹⁹ ». Pour Freud, la « compulsion de répétition », par laquelle les « névrosés » revivent constamment, sur le mode mental, les scènes marquantes, constitue le mécanisme de défense psychique destiné à rendre progressivement possible un « surmontement » du traumatisme. Cette compulsion se manifesterait notamment à travers les rêves,

17 André Brochu, *Anne Hébert*, p. 121.

18 Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2001, p. 80.

19 Paul Ricoeur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 1965, p. 304.

qui, en ramenant le sujet sur la scène primitive de l'événement, seraient destinés à permettre une « maîtrise rétroactive²⁰ » du sens engendré par celui-ci.

Ces rêves, dans lesquels se fondent souvenir et traumatisme, sont un phénomène bien connu par les psychanalystes. Michel Peterson, par exemple, souligne, dans un ouvrage récent sur l'exil forcé, l'existence d'un lien étroit entre le cauchemar et l'« état de stress post-traumatique » : les personnes souffrant d'un tel état « ne cessent de revenir durant le sommeil à l'événement traumatique sous forme de reviviscence. Dans la majorité des cas, le cauchemar dresse une scène onirique sur laquelle se rencontrent chaque nuit la victime et l'agresseur²¹ ». Le traumatisme se manifesterait ainsi par un « surgissement du souvenir » qui, à « l'instant du danger²² », ramènerait l'individu sur la scène initiale de sa blessure.

Ce que le roman d'Anne Hébert raconte et met en scène, c'est ce *surgissement* dont parle Peterson. C'est, en un certain sens, l'état post-traumatique tel que le décrit la psychanalyse, tel qu'il se manifeste dans le rêve et dans le souvenir cauchemardesque. Car ce surgissement se déclenche précisément, dans le récit, à « l'instant du danger », c'est-à-dire au moment où Élisabeth d'Aulnières se trouve confrontée, pour une deuxième fois, à la mort du mari, qu'elle interprète comme le risque d'une nouvelle « complicité » avec la mort. Ce qui, avec le passé, fait retour brutalement et envahit le personnage, c'est la perte de l'amour (que concrétise la fuite de Nelson), une perte sans « au revoir », et la conscience malheureuse de sa complicité, d'une sorte de faute originelle et irrémédiable²³. Dans le roman, ces deux pertes, de l'amour d'une part et de l'innocence d'autre part, se conjuguent et donnent lieu, sur le mode de la reviviscence traumatique, à une peur de la solitude et du rejet définitif hors de la communauté.

C'est ce que l'écrivaine raconte très clairement dans la scène finale du récit, où « le cauchemar déferle à nouveau » et « secoue Élisabeth d'Aulnières dans une tempête » (K, 246), au moment où Jérôme Rolland, ayant reçu le sacrement d'extrême-onction, s'apprête à mourir. La « femme noire » qui surgit alors représente, pour l'héroïne, la part « maudite » d'elle-même, la bête tapie au fond de ses entrailles²⁴ :

Lorsque la femme se présente dans la ville, courant et implorant, le tocsin se met à sonner. Elle ne trouve que des portes fermées et le désert de terre battue dont sont faites les rues. Il ne lui reste sans doute plus qu'à mourir de faim et de solitude.

20 Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », p. 81.

21 Michel Peterson, *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé*, avec des photographies de Charles-Henri Debeur, Montréal, Éditions du passage, 2012, p. 116.

22 *Ibid.*, p. 11.

23 On connaît, depuis les travaux d'Antoine Sirois, le poids tout à fait considérable qu'a sur l'imagination hébertienne le livre biblique de la Genèse. Ce récit de l'Ancien Testament constitue, par exemple, la matrice narrative des *Fous de Bassan* (Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Roman », 1982, 248 p.) dans la mesure où il fournit « un schéma fondamental aux principales actions du récit contemporain ». Voir Antoine Sirois, « Anne Hébert et la Bible », *Voix et Images*, vol. XIII, n° 3, printemps 1988, p. 466.

24 Voir Adela Gligor, *Mythes et intertextes bibliques dans l'œuvre d'Anne Hébert*, Québec, L'instant même, 2014, p. 192-193. Élisabeth est, comme l'a montré Gligor, l'une des nombreuses figures lilithiennes de l'œuvre hébertienne, Lilith étant, dans certaines versions du mythe de la Création, la première femme d'Adam, une sorte de « double noir d'Ève » (*ibid.*, p. 69). Il y a, dans *Kamouraska*, une Élisabeth « noire » un peu comme il y a, chez Victor-Lévy Beaulieu, une Corriveau blanche et une Corriveau noire (voir Victor-Lévy Beaulieu, *Ma Corriveau suivi de La sorcellerie en finale sexuée*, Montréal, VLB éditeur, 1976, 118 p.).

Malfaisante Élisabeth ! Femme maudite !

— Si tu savais, Jérôme, comme j'ai peur.

— Rassure-toi, Élisabeth, je suis là.

M^{me} Rolland se raccroche à la main livide de M. Rolland, comme à un fil fragile qui la rattache encore à la vie et risque de casser d'une minute à l'autre. Elle a les yeux pleins de larmes. (K, 246)

Larmes de peur plutôt que larmes de peine. Ce qu'Élisabeth pleure, ce n'est pas la mort d'un mari insipide mais bien plutôt la souffrance prochaine dont cette mort, qui rappelle celle d'Antoine Tassy et surtout celle, symbolique, de George Nelson, est le signe. Elle pleure la mort d'une partie d'elle-même, la mort de cette Élisabeth Tassy, « femme noire » mue, contre le mariage qui la tuait, par la « faim de vivre » et le désir, femme « enterrée vive il y a si longtemps » (K, 246). Elle pleure la disparition de l'amour et, comme l'indique le texte, l'apparition corrélative d'une angoisse insoutenable, celle d'être à nouveau plongée dans l'état d'abandon qui, pour la narratrice, signifie la perte d'un espoir de libération et d'affranchissement, qu'incarnaient le meurtre du mari et, par extension, l'amant meurtrier²⁵ : « [U]n seul homme renaissant sans cesse de ses cendres. [...] L'homme éternel qui me prend et m'abandonne à mesure. » (K, 31)

« IL FAUT Y METTRE LE FEU PARFOIS »

La remémoration est, dans *Kamouraska*, une remémoration traumatique. Certes, le surgissement du passé mis en scène dans le texte a son siège dans la mémoire individuelle d'un personnage ; le roman peut cependant être lu non seulement comme une représentation des mécanismes mémoriels et traumatiques considérés abstraitement, mais aussi, par extension, comme une réflexion sur la mémoire collective, dont la mémoire personnelle d'Élisabeth est, à sa manière, l'incarnation. Autrement dit, la représentation de la mémoire traumatique du personnage, hanté par le meurtre du seigneur de Kamouraska, peut être lue comme la représentation fictionnelle de la mémoire collective réelle, elle aussi « hantée », historiquement, par un souvenir à la fois persistant et douloureux de l'événement historique de 1839²⁶.

25 Cet échec de l'affranchissement est ce qui distingue l'héroïne de *Kamouraska* de son homologue des *Chambres de bois*. Dans ce roman, le personnage féminin se trouve en quelque sorte statufié, pétrifié. Enclose dans une oisiveté intégrale à laquelle la condamne et la confine l'ascension sociale ayant résulté de son mariage avec Michel, Catherine glisse tranquillement vers le statut de parure, réduite à une décoration, à un ornement, à un objet à valeur esthétique — « douce chatte blanche en ce monde captif » (Anne Hébert, *Les chambres de bois*, Paris, Éditions du Seuil, 1958, p. 58). L'évasion s'impose à elle comme une nécessité vitale, la fuite lui apparaît comme le seul moyen de regagner son autonomie en repoussant l'immobilisme d'une vie qui, pour ainsi dire, est remplie par le vide. Dans *La cage* (*La cage* suivi de *L'île de la demoiselle*, Montréal/Paris, Boréal/Éditions du Seuil, 1990, 246 p.), le personnage féminin parviendra aussi à la libération *in extremis*. Et, dans la mesure où le juge de la pièce de théâtre (Crebessa) porte le même nom que celui évoqué dans *Kamouraska*, « tout se passe comme si *La cage* reprenait l'histoire d'Élisabeth pour la corriger et lui apporter une conclusion positive » (voir André Brochu, *Anne Hébert*, p. 223). Dans l'œuvre d'Anne Hébert, l'affranchissement de la Corriveau répond ainsi à l'incarcération d'Élisabeth d'Aulnières.

26 Par « mémoire collective », j'entendrai tout simplement, avec Pierre Nora, « l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité de

C'est par l'entremise de cette mémoire collective, transmise notamment au sein de la famille Taché et, plus largement, au sein des grandes familles seigneuriales du XIX^e siècle, qu'Anne Hébert prend contact, dans son enfance, avec l'histoire du meurtre de Kamouraska :

Quand j'étais petite, elle [maman] me racontait des histoires. Ainsi, Kamouraska, c'est maman qui me l'a fait connaître pour la première fois. Elle m'a raconté cette histoire à sa façon, c'est-à-dire de la seule manière dont on pouvait la présenter dans le monde dans lequel elle vivait. On blanchissait celle qui est devenue Élisabeth dans le roman en disant qu'elle n'avait jamais été la maîtresse du docteur. Le coupable était ce méchant Américain. De toute façon, Élisabeth était si belle, si pure, qu'à son arrivée au procès, tout le monde se persuadait de son innocence. Elle ne pouvait pas être aussi belle et être coupable²⁷.

Cette version maternelle, familiale de l'événement (qui fait de Joséphine-Éléonore d'Estimauville un modèle féminin de soumission, de pureté et de blancheur), qu'Anne Hébert neutralise et renverse dans *Kamouraska*, se trouve en fait fortement mise à mal par les documents conservés dans les archives judiciaires²⁸. C'est, de toute évidence, une version à la fois partielle et partielle du meurtre de 1839, construite et imposée, au cours du XIX^e siècle, par les grandes familles impliquées dans le drame.

En février 1839, la découverte du cadavre d'Achille Taché engendre un scandale public, porté et modelé par le discours médiatique²⁹. La couverture journalistique de l'événement s'étend sur plusieurs mois, des rumeurs ambiantes attribuent au meurtre des causes politiques (l'hiver 1839 est durablement marqué par la répression des patriotes arrêtés à l'issue des soulèvements), et le statut social, seigneurial, des acteurs du drame suscite un émoi palpable³⁰. À cette vive émotion collective s'ajoute l'indignation causée par l'insuccès qu'aura, auprès des autorités américaines, la demande d'extradition de George Holmes, réfugié au Vermont. D'abord incarcérée à Montréal sur la base de témoignages accablants (celui notamment de sa domestique Aurélie Prévost, complice du meurtre), la présumée complice Joséphine-Éléonore d'Estimauville est aussitôt relâchée et blanchie dans le discours public, grâce entre autres aux puissants témoignages qu'ont su livrer, lors de l'enquête du coroner, les membres de sa famille, dotés d'un capital social considérable et, partant, d'une

laquelle le sentiment du passé fait partie intégrante». Pierre Nora, «Mémoire collective», Jacques Le Goff, Roger Chartier et Jacques Revel (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, Retz, coll. «Bibliothèque du CEPL. Encyclopédies du savoir moderne», 1978, p. 398.

27 Entretien cité dans «Introduction», Anne Hébert, *Œuvres complètes d'Anne Hébert*, t. II : *Romans (1958-1970)*, p. 26.

28 Fonds George-Holmes (P107), Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Rimouski.

29 Ce passage sur l'évolution de l'événement de 1839 dans la mémoire collective reprend, dans ses très grandes lignes, l'analyse détaillée que l'on trouvera *in extenso* dans mon livre. Voir Alex Gagnon, *La communauté du dehors*, p. 349-470.

30 Voir par exemple *L'ami du peuple, de l'ordre des lois*, 20 février 1839, p. 3, qui résume explicitement ce que toutes les feuilles suggèrent de manière implicite : c'est à cause de «la position sociale des parties concernées dans cette affaire [qu']elle a produit une horrible sensation».

autorité manifeste. Elle sera ensuite évidemment excusée à l'issue de son procès en septembre 1841.

Le clan familial exercera, au cours du XIX^e siècle, un double pouvoir sur la mémoire collective. D'une part, ses membres chercheront à confiner le souvenir de l'événement dans l'espace privé au moyen d'une manœuvre censurelle ayant conduit à l'élimination par le feu d'un manuscrit de roman écrit en 1840 (*Un drame de l'enfer*) par Charles Dolbigny. Portant sur l'affaire de Kamouraska, ce manuscrit en voie de publication sera intercepté par des membres de la famille Taché³¹, soucieux de réduire au silence le bruit public jugé inopportun et engendré, à l'hiver 1839, par l'assassinat. D'autre part, et en même temps, les puissantes familles vont imposer une certaine « vérité » du crime de 1839, version familiale du récit qui dominera largement la mémoire collective québécoise jusqu'à la publication de *Kamouraska*, qui en révisé les fondements en objectivant le processus social de sa construction et de son imposition³². Simple, ce récit familial est aussi manichéen : la présumée complice, salie par la mauvaise langue d'une fille de mauvaise vie (celle qui, dans le roman, devient Aurélie Caron), serait en fait l'innocence incarnée, épouse aimante et soumise, trop pure pour le crime et, du reste, incapable d'adultère.

C'est cette version familiale de l'histoire qui sera reprise, dans les années 1890, par Georges-Isidore Barthe dans les *Drames de la vie réelle*, où le récit du crime de 1839 oppose diamétralement l'épouse angélique au « scélérat de la pire volée³³ », l'odieux Américain portant tout le fardeau de la responsabilité criminelle. C'est encore cette version manichéenne que mobilise l'abbé Casgrain lorsque, dans ses *Souvenances canadiennes*, il évoque la commotion sociale créée par le meurtre en insistant sur la « perversité diabolique » de Holmes, un « monstre » radicalement opposé à l'épouse, qui a pour sa part, bien sûr, la blancheur immaculée d'une « madone » de Raphaël³⁴.

Le souvenir des événements de 1839 est donc, dans la mémoire collective québécoise, marqué à la fois par sa forte persistance, puisqu'il s'est imprimé durablement dans les esprits et ne cesse de ressurgir (dans la tradition orale comme dans la littérature écrite), et par la manipulation dont il fait l'objet, destinée à accréditer une représentation partielle du passé (l'innocence hypothétique de l'héroïne) au détriment d'autres possibles (sa complicité probable). Dans la mesure où elle repose ainsi

31 « Il y a maintenant, écrit l'ex-premier ministre Étienne-Paschal Taché en 1864 dans une lettre adressée à Ulric-Joseph Tessier, un peu plus d'un quart de siècle que l'événement tragique — sujet du manuscrit de Dolbigny — a eu lieu, et quant à moi, je préférerais beaucoup laisser tout ce qui s'y rattache [...] pour toujours dans l'oubli. » Lettre du 20 janvier 1864, Fonds Famille-Tessier (P1/S1/SS1), Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Rimouski.

32 Le pouvoir testimonial et social exercé par ce qu'Anne Hébert appelle les « vieilles familles » est représenté, dans le roman, par le chœur des tantes Lanouette : « Ramener la Petite à la maison, la sortir du déshonneur et de la prison. Sauver la Petite, elle est si belle. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Il ne faut pas que ce procès ait lieu. Nous leur apprendrons, à tous ces gens de rien, l'impunité due à certaines familles. » (K, 47)

33 Georges-Isidore Barthe, *Drames de la vie réelle*, Sorel, J. A. Chênevert, 1896, p. 88.

34 Henri-Raymond Casgrain, *Souvenances canadiennes* [ouvrage inédit], premier volume, tapuscrit conservé aux Archives du Séminaire de Québec, Musée de l'Amérique francophone, p. 116-122. Cet ouvrage de l'abbé Casgrain, jamais publié, n'est pas accessible au public. J'ai obtenu, pour le consulter, une autorisation de consultation personnelle de la part de l'abbé Jacques Roberge, supérieur du Séminaire, que je tiens ici à remercier chaleureusement.

sur une élimination d'informations, sur une sélection restrictive d'éléments narratifs, la version familiale du récit, léguée à l'écrivaine par sa mère, réalise la conjonction de la « conservation » et de l'« effacement » qui est à la source de tout acte de mémoire³⁵.

Or, dans *Kamouraska*, la mémoire d'Élisabeth est marquée par une dualité similaire, qui articule la conservation mémorielle du passé et la volonté d'en supprimer les éléments intolérables. De cette mémoire, comme l'indique explicitement la narratrice, il faut en effet brûler la part maudite. Comment ne pas voir, dans cette volonté d'oubli qu'Anne Hébert met dans la bouche de son personnage, une allusion au contrôle exercé sur la mémoire par les grandes familles seigneuriales, qui a conduit, au XIX^e siècle, à l'autodafé du manuscrit d'un roman incriminant (celui de Dolbigny)? « La mémoire se cultive comme une terre. Il faut y mettre le feu parfois. Brûler les mauvaises herbes jusqu'à la racine. Y planter un champ de roses imaginaires, à la place. » (K, 74)

Si l'héroïne de *Kamouraska* est parfois habitée par une certaine nostalgie — il s'agit cependant toujours d'une nostalgie sélective, se rapportant non pas à la totalité du passé vécu mais bien à l'amour irrémédiablement perdu³⁶ —, le surgissement du passé suscite plus régulièrement un déni violent, le reniement énergique de ce qui a été. Le dédoublement d'Élisabeth — Tassy et Rolland, elle cumule les visages du passé et du présent — lui permet à certains moments de répudier la première des deux identités et de se réfugier tout entière derrière la seconde³⁷. Lorsque surgissent les « mauvaises herbes » du passé, Élisabeth Rolland s'enferme dans son présent, farouchement claquemurée dans le rôle de l'épouse infaillible façonné par les tantes Lanouette, trio des bonnes « fées » (K, 114) qui, en disculpant Élisabeth par de « faux témoignages » (K, 109), l'ont sauvée sur le plan judiciaire en la condamnant en même temps, sur le plan social, au « masque froid de l'innocence » (K, 233)³⁸. Élisabeth est animée par le fantasme d'une suppression, d'un anéantissement du passé : « Vous vous trompez, je ne suis pas celle que vous croyez. [...] Je n'ai rien à voir avec les mystères défunts et peu édifiants de cette maison [...] rue Augusta, à Sorel. Je vous le jure. Je suis M^{me} Rolland, M^{me} Jérôme Rolland ! » (K, 57) Élisabeth s'efforce aussi de revisiter, par l'intermédiaire du regard des juges, certaines scènes du passé pour y débusquer les traces de son innocence, pour y supprimer les signes de sa culpabilité. Compromettantes, les premières rencontres avec Nelson se trouvent ainsi

35 Voir Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004, p. 14. On ne peut en effet se souvenir d'un élément qu'à la condition d'en avoir oublié d'autres. La mémoire repose sur l'oubli comme une sculpture sur son socle.

36 La présence de l'amour fait ainsi d'une certaine époque du passé une sorte d'âge d'or révolu, auquel s'accroche nostalgiquement le personnage pour résister à la platitude et au prosaïsme de son présent d'épouse angélique : « J'ouvre les yeux. Je vois Florida qui montre sa grande figure et ses nattes grises dans l'entrebâillement de la porte. Je crois l'entendre dire qu'il faut du café noir, très fort, pour réveiller Madame... Surtout ne pas sortir de ma nuit au moment même où mon amour revient vers moi [retour de Nelson à Sorel après le meurtre de Tassy à Kamouraska]. » (K, 235)

37 Voir Jaap Lintvelt, « L'autoréférence à la troisième personne comme marque d'aliénation et d'ambivalence dans les romans d'Anne Hébert », *Les cahiers Anne Hébert*, n° 1, 1999, p. 49-59.

38 « L'idéologie de la pureté féminine la condamne, pour préserver sa respectabilité, à se marier en deuxième noces avec Jérôme Rolland, donc à s'enfermer dans une nouvelle prison conjugale. » Voir Lori Saint-Martin, « Femmes et hommes, victimes ou bourreaux? Violence, sexe et genre dans l'œuvre d'Anne Hébert », *Les cahiers Anne Hébert*, n° 8, 2008, p. 120.

rétrospectivement désamorçées : « Cette première rencontre s'est bien passée. Les juges doivent être bien attrapés. Il n'y a rien à reprendre à la conduite de cette femme et de cet homme. » (K, 108) Le passé ne cesse de faire retour, mais le souvenir est en même temps soumis à une puissante volonté d'effacement.

En somme, le rapport d'Élisabeth d'Aulnières au meurtre du seigneur de Kamouraska fait cohabiter, dans une tension continue, conservation traumatique (sous la forme du surgissement) et volonté d'effacement du passé. Il rejoue en ce sens, sur le plan romanesque, le rapport des grandes familles seigneuriales à l'événement de 1839, dont le souvenir ne cesse de ressurgir, mais sous une forme charcutée, dans la mémoire collective québécoise : « Mon Dieu est-ce donc possible que rien ne s'efface en nous ? » (K, 27) D'un côté comme de l'autre, dans la fiction hébertienne comme dans la réalité historique, il s'agit de réduire en cendres les « mauvaises herbes » pour mieux élever, sur leurs ruines, un « champ de roses imaginaires ».

De part et d'autre, pour le personnage fictif comme pour les familles seigneuriales réelles, il y a tentative de refoulement du souvenir dans l'espace privé pour le soustraire au scandale public. Ainsi existe-t-il entre Élisabeth, consciente de jouer la « comédie épuisante » de l'innocence (K, 245), et Jérôme Rolland, qui « n'a jamais été dupe » (K, 26), un pacte de silence, étouffant publiquement le souvenir du crime³⁹. La forme textuelle de *Kamouraska* ne cesse d'ailleurs de rappeler, d'exhiber le caractère fondamentalement intime du souvenir, qui n'existe dans le récit que comme souvenir privé, personnel : la focalisation interne et la narration autodiégétique enferment le lecteur dans l'esprit d'Élisabeth, qui forme le seul véritable univers du roman, univers irréductiblement subjectif, intérieur, inaccessible à autrui. Le souvenir du meurtre est beaucoup moins, dans le texte hébertien, un souvenir socialement partagé qu'un souvenir confiné.

Dans les deux cas, dans la mémoire d'Élisabeth comme dans la mémoire collective québécoise, la conservation du souvenir du meurtre de 1839 s'accompagne d'un effacement, élection d'une version épurée du passé ou rejet de ses facettes insupportables. Une fois le meurtre consommé, Élisabeth trouve effectivement refuge dans une subite dénégation de sa complicité, se dissociant fougueusement du crime de Nelson : « Devenir M^{me} Rolland à jamais. M'exclure de ce jeu de mort, entre Antoine et toi. Innocente ! Innocente ! Je suis innocente ! » (K, 229) Entre la mémoire collective et familiale, dont Anne Hébert est l'un des chaînons, et celle, fictive et individuelle, de son personnage, il y a ainsi une homologie, la seconde pouvant être lue comme la transposition fictionnelle, dramatisée, de la première.

Ce parallélisme entre les plans individuel et collectif, loin d'être une simple fantaisie interprétative, s'esquisse d'ailleurs dans *Kamouraska* sur au moins un autre plan : en effet, une série d'allusions, obliques ou directes, aux insurrections de 1837 et de 1838, contemporaines du scandale lié à l'assassinat du seigneur Taché, ouvrent la voie, comme la critique hébertienne n'a d'ailleurs pas manqué de le souligner, à une lecture symbolique de l'œuvre. Le patronyme de l'amant (Nelson) suffit à

39 « Je ne veux rien savoir, j'ai juré de ne rien savoir, de vivre les yeux fermés, s'exclame Jérôme Rolland dans un monologue intérieur. Ah ! mon Dieu j'étouffe avec toute cette saleté de mémoire dans les veines. » (K, 27-28)

inscrire dans le texte une référence à peine voilée aux rébellions ; du reste, le meurtrier d'Antoine Tassy place, à l'instar des patriotes, le recours à la violence au service de l'accomplissement d'un acte de libération et de justice⁴⁰, le seigneur de Kamouraska incarnant à sa manière une violence légitimée par les institutions (en l'occurrence celle du mariage)⁴¹. Et si, dans la version définitive du roman, on ne trouve qu'une seule référence *explicite* aux événements de 1837 et de 1838⁴², une étude génétique récente a révélé l'importance de l'interdiscours sociopolitique dans le processus d'écriture de *Kamouraska*, texte dans lequel Anne Hébert envisageait au départ d'explorer les liens entre l'histoire individuelle de son personnage et l'histoire collective de la société québécoise⁴³. On a ainsi pu lire, dans *Kamouraska*, «le récit d'une révolte avortée, d'une pensée contestataire étouffée⁴⁴», bref, le récit d'une émancipation collective ratée.

Mais le chevauchement du récit individuel et de l'histoire collective va au-delà de cette dimension politique. La mise au jour de la généalogie des représentations du fait historique de 1839 dans la mémoire collective québécoise des *xix^e* et *xx^e* siècles autorise en fait une autre lecture de *Kamouraska*. Avec ce roman, qui offre une représentation du fonctionnement de la mémoire devant les événements traumatiques dont elle conserve la trace, Anne Hébert raconte le combat dans lequel un clan familial affronte, sur le terrain de la mémoire, les «mauvaises herbes» de son passé : incarnation de ce que la romancière appelle les «vieilles familles», Élisabeth d'Aulnières est hantée par le souvenir obsédant de sa complicité dans un meurtre inoubliable, dont elle cherche désespérément, en même temps, à effacer les traces. À la fois héritière (en tant que descendante de la famille Taché) et critique de la mémoire collective construite et relayée, autour du meurtre de 1839, par les familles seigneuriales québécoises soucieuses de protéger leur image et leur réputation, Hébert met en lumière, dans *Kamouraska*, le contrôle exercé par ce clan familial puissant (symbolisé par le trio des tantes Lanouette) sur la mémoire et la représentation du passé : durement frappées par le stigmate du meurtre, hantées par le souvenir d'événements traumatiques qui ne cessent de ressurgir, Élisabeth et les «vieilles familles» vont tenter, comme l'écrit la romancière, de «mettre le feu» au passé. Autre manière de «laver», en somme, les taches de sang, comme les tantes veulent le faire avec du «savon parfumé» et de «grandes serviettes très blanches» pour montrer à «tous [les] gens de rien l'impunité due à certaines familles» (K, 47).

40 Marie-Hélène Lemieux, «Pour une sociocritique du roman *Kamouraska* d'Anne Hébert», *Voix et Images*, vol. XXVIII, n° 3, printemps 2003, p. 104-105.

41 Voir notamment Candice Nicolas, «Élisabeth : la Belle et la Bête de *Kamouraska*», Frédérique Chevillot et Colette Trout (dir.), *Rebelles et criminelles chez les écrivaines d'expression française*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. «Faux titre», 2013, p. 223.

42 «Élisabeth d'Aulnières, veuve Tassy, souvenez-vous de Saint-Denis et de Saint-Eustache ! Que la reine pende tous les patriotes si tel est son bon plaisir.» (K, 44)

43 Voir «Introduction», Anne Hébert, *Œuvres complètes d'Anne Hébert*, t. II : *Romans (1958-1970)*, p. 27-28.

44 Marie-Hélène Lemieux, «Pour une sociocritique du roman *Kamouraska* d'Anne Hébert», p. 105.

+ + +

CHRONIQUES

+ + +

ESSAIS / ÉTUDES
Territoires féconds

+ + +

ANNE CAUMARTIN
Collège militaire royal de Saint-Jean

Il ne se passe pas une journée sans qu'on entende quelque voix publique aborder la difficulté d'habiter. Les régions se vident, et bien y gagner sa vie ou y nourrir une vie culturelle relève de l'exploit. Le désir de s'installer en ville — que ce soit à Montréal, à Toronto ou à Vancouver — en espérant y posséder un morceau d'espace est rapidement désamorcé par des chiffres, des pourcentages, des graphiques qui rendent l'art de vivre dépendant du marché immobilier. Resterait alors à se replier sur la vie en banlieue, mais je vous mets au défi de trouver un article où il en est question sans voir, au détour d'une phrase, une analogie subtile au dortoir, surtout quand les Lambertois et Lambertaises se manifestent pendant le festival Osheaga. Il faut se rendre à l'évidence de ces clichés : le bonheur est toujours ailleurs.

L'art d'habiter se présente comme un problème récurrent aussi en littérature québécoise. L'opposition campagne/hors campagne, qu'il s'agisse de la ville ou des chantiers, a longtemps organisé la géographie imaginaire du Québec et tout un système de valeurs qui structurent l'identité. Se trouvait dans cette littérature une rhétorique à peine dissimulée qui faisait valoir un idéal : l'héritier, après s'être écarté de sa terre natale, paie chèrement cette décision et voit cette erreur ultimement réparée par un retour au lieu qui semblait l'attendre, patient, inébranlable. La campagne a été présentée par les romans du terroir comme le lieu de réalisation « naturel » d'une identité fondamentale. Cette conception portait à elle seule la réponse à la question implicite « pourquoi habiter tel lieu ? » qui s'affilie d'une manière ou d'une autre au « salut national¹ ». Au fil de l'histoire littéraire, c'est peut-être davantage cette question qui a perdu son intérêt que l'espace rural lui-même. Un déplacement s'est opéré vers une autre question : « comment habiter ? », l'identité s'appuyant de moins en moins sur une mémoire cristallisée par les legs successifs que sur la compréhension d'une situation immédiate.

La réponse à cette question ne va pas de soi pour autant, et ce, même si la littérature québécoise contemporaine a adapté les « motifs régionalistes² », ainsi que

1 Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 194.

2 Francis Langevin, « Un nouveau régionalisme ? De Sainte-Souffrance à Notre-Dame-du-Cachalot, en passant par Rivière-aux-Oies (Sébastien Chabot, Éric Dupont et Christine Eddie) », *Voix et Images*, vol. XXXVI, n° 1, automne 2010, p. 76.

l'a montré Francis Langevin entre autres. Le sentiment de centralité s'étant rapidement déplacé de la campagne à la ville dans l'imaginaire québécois du milieu du xx^e siècle, la place que tient la région dans l'économie narrative des ouvrages de Raymond Bock, d'Hervé Bouchard ou d'Éric Dupont, par exemple, indique plus la volonté d'évoquer de façon allégorique — et souvent ironique — une réalité extramontrealaise que celle de décrire avec réalisme une vie périurbaine. Langevin demande pertinemment ce que recouvre cette tentation de n'investir des tropes régionalistes « que de biais », ce recours à des lieux ainsi reconstruits hors de l'histoire « sans exploration de leur épaisseur », et conclut :

On aurait sans doute tort de chercher à lire dans ces romans quelque représentation de la réalité sociale québécoise. On y lit plutôt un choix d'inscription dans le discours littéraire, une façon d'embrasser le discours littéraire en affirmant son autonomie. Il en résulte une sorte d'autarcie discursive qui semble valoriser davantage le rapport au littéraire que le rapport au monde, le rapport à la textualité plutôt que le rapport à la société³.

C'est en quelque sorte un plaidoyer pour un rapport au monde plus direct, c'est-à-dire pour une véritable représentation de la vie, que rédige Daniel Laforest avec son étude des espaces périurbains en littérature québécoise contemporaine. *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*⁴ s'intéresse à des zones négligées par la littérature québécoise et par sa critique parce que hors du culturel et de l'historique, et montre précisément qu'investir ce territoire en racontant la vie individuelle dans un cadre collectif permet au contraire cette affiliation. Daniel Laforest faisait déjà état de son intérêt pour le rapport entre le territoire et la culture en 2010 avec une monographie consacrée au travail littéraire de Pierre Perrault. La fréquentation de la ville comme de la campagne chez Perrault est bien montrée dans cette étude comme une façon de s'affranchir de l'espace abstrait, de l'explorer et de le fréquenter pour en faire un lieu en suivant une force créatrice. « Il n'y a pas de pays en amont de l'œuvre de Pierre Perrault⁵ », indique Laforest, qui examine comment la notion centrale de pays résulte du travail d'écriture poétique. « La poésie de Perrault n'exprime pas l'appartenance à un territoire commun qu'il faudrait célébrer dans la langue. Elle montre plutôt qu'une langue a des écarts qui s'inscrivent dans l'espace et le façonnent⁶. »

C'est dans cet esprit que *L'âge de plastique* aborde la ville au Québec. Ce n'est pas une analyse des occurrences de la ville québécoise dans la littérature contemporaine que propose ici Laforest. Plutôt, il s'intéresse à un processus, l'urbanisation, qui donne à voir l'élaboration tranquille d'un discours littéraire, d'une mémoire culturelle, d'une représentation de notre façon d'habiter en somme qui, parce que trop sage et

3 Ibid.

4 Daniel Laforest, *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2016, 201 p.

5 Daniel Laforest, *L'archipel de Caïn. Pierre Perrault et l'écriture du territoire*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 2010, p. 17.

6 Ibid., p. 22.

lisse peut-être, a été occultée au profit d'une série d'images de la ville. Lire comme un discours la ville et sa patiente élaboration revient à suivre les choix culturels qu'a effectués la littérature, suivre les métamorphoses des non-lieux, c'est-à-dire voir ce qui se passe lorsque la périurbanité flirte avec le temps et intègre l'historicité. C'est précisément là que l'imaginaire devient fécond, et il faut remercier Daniel Laforest pour avoir su circonscrire ce moment qui, s'il ne relève pas de l'événementiel, reste ce qui donne une texture à nos vies.

Son étude du périurbain, qui s'appuie peut-être un peu trop rapidement sur des notions liées à l'urbanisme, comme l'étalement ou les infrastructures, dit ne pas chercher à décrire des lieux de vie, mais à en parler comme « des lieux où la vie devrait pouvoir accéder à l'art. [...] Des lieux où la vie devrait s'imaginer, se représenter, se raconter, se problématiser au même titre qu'ailleurs [...] » (15). Le conditionnel annonce que les études seront menées en regard d'un manque, d'un interdit de reconnaissance qu'il faudrait maintenant gommer. L'entreprise semble ambitieuse, d'autant que cette étude de la ville — de l'urbanisation — veut aussi examiner deux tendances contraires : l'une, centripète, qui efface les particularités des villes pour en faire un lieu commun de notre imaginaire géographique, une idée déjà-là ; l'autre, centrifuge, qui fait de la ville le lieu de la pluralité, de l'invention, de l'effervescence. L'auteur choisit d'examiner la ville par sa périphérie qui, dit-il — et il semble qu'il faille le croire —, est un espace « plus en phase avec la réalité urbaine d'après-guerre au Québec » (20). Ce choix demande donc d'aller à l'encontre de réflexes de lecture, de déconstruire les images figées et de déceler ce qui se cache derrière le désir de la caricature, voire de la mythification de ce qu'il est bon de repousser. En cherchant à dépasser ce qu'il faut bien appeler la haine des banlieues, Laforest indique les effets d'une telle ignorance aujourd'hui : la difficulté à lire la vie ordinaire quand on n'y voit que de l'ennui et qu'on passe outre les manifestations des désirs, des idées et des passions qui couvent pourtant chez Delisle, par exemple. Il s'agit donc, en fréquentant à nouveau ces territoires périphériques dans les œuvres actuelles, de faire l'archéologie d'une certaine mémoire culturelle « enfouie dans un monde ordinaire en convulsions discrètes » (24). L'image est belle.

Pour tout point de départ, chaque chapitre s'ouvre sur une « fable », un récit personnel qui tire l'étude vers l'essai. Disons tout de suite que le procédé est séduisant ; on se sent dès le départ à l'aise dans ce livre, comme si on parlait à un ami plus intéressé à nous offrir de nouvelles clés de lecture — et d'écriture — qu'une somme savante qui espère être désormais un ouvrage de référence. C'est l'expérience personnelle tout autant que la fréquentation des œuvres littéraires qui justifie la réflexion. L'auteur se souvient du jeune adulte, debout dans le jardin de la maison d'enfance. Il attend à Sainte-Foy, en bordure de Québec, l'événement : le son de tous les clochers qui devaient célébrer le 400^e anniversaire de la ville. Mais l'événement, s'il se produit bel et bien, ne vient pas jusqu'à lui. Les vents, la pluie y sont peut-être pour quelque chose. Ne reste qu'une idée : que faire de cette scène minuscule — mais importante — s'il fallait l'intégrer à un récit ? « Où me situerais-je par rapport à cette ville [...] ? [...] Et puis, étais-je même en ville ? » (26) Ce sentiment de non-correspondance demande de reconsidérer la ville et ses mises en scène littéraires car c'est là, ainsi que le rappelle Yvan Lamonde, que peut être perceptible l'urbanisation,

c'est-à-dire ce qui amène à la modernité par les avancées visibles, matérielles, des conditions de vie⁷. Il faudrait donc apprendre à lire les espaces d'urbanisation plutôt que la ville, invitation qui se fait d'autant plus pressante maintenant que la ville, depuis quelques décennies, ne cesse de se resituer symboliquement : image de la ville-monde, lieu du déplacement et des influences culturelles diverses, représentations qui rendraient en quelque sorte les villes équivalentes et ne leur laisseraient pour principal élément distinctif que l'ordre de grandeur de leur population. Il faut donc dépasser cette illusion d'uniformité associée à la grande ville.

Saisissez les Plouffe dans les flux planétaires des rapports de force historiques, de l'argent, enfin de toutes les choses qui ignorent les frontières du quotidien et vous ne saurez plus goûter le sel de leur langue ni sentir le rythme romanesque de leurs journées. Vous ne comprendrez plus rien non plus, à ce que fut vraiment la Basse-Ville de Québec ni à ce qu'elle continue de devenir aujourd'hui. (43)

Sans pour autant cultiver l'idée d'un particularisme, d'une distinction nationale que nous serions les seuls à saisir, on indique ici que si chaque ville porte sa vie propre, l'attention à la texture du quotidien est essentielle. Les expériences minuscules finissent par créer un sens dont la littérature peut rendre compte et auquel il faut rester sensible à travers les désirs récurrents de re-situation et de réévaluation du Québec et de sa culture dans un *grand contexte*. La littérature (le roman, surtout) s'est beaucoup intéressée soit à l'intime, soit à l'événementiel, faisant de la masse informe des expériences entre les deux des choses impropres au récit. Il est pertinent de rappeler que l'expérience personnelle est aussi monumentale.

Parvenir à en rendre compte n'est pas si aisé lorsque la vie en banlieue est à ce point associée à la misère. Ville Jacques-Cartier, en bordure sud de Montréal, espace-limite chez Ferron, espace funeste chez Vallières et Delisle, est exemplaire d'un lieu qui, tant sur le plan social que sur le plan littéraire, « n'a pas eu l'utopie heureuse » (87). Les maisons faites de bois de caisses, puis des constructions érigées dans « l'impatience de colons anxieux de verrouiller leur lopin de terre avant que le voisin y étende son propre petit empire » (86) ne peuvent être qu'une scène dont on espère sortir au plus tôt comme de la condition sociale d'ouvrier qui y est accolée — un « purgatoire de contreplaqué » (87), résume Laforest, qui a le sens de la formule. Cette représentation, apparemment inentamable, ressemble bien peu aux banlieues états-unienues servant de références à l'*American way of life*. Convoquant *Nègres blancs d'Amérique*, Laforest rappelle que ce territoire en face de Montréal semble labile, ingouvernable : pas de fondation officielle (cela surprend un peu), pas de plan d'urbanisme au début (cela surprend moins) ; la ville peut donc se faire et se défaire rapidement, comme le regrette Vallières. « Le mythe américain de la banlieue produit un espace absolument fixe, que résume la vue aérienne. Le mythe québécois de la banlieue produit au contraire un environnement absolument mobile : le chantier. » (102) Cet état transitoire, bien qu'il puisse être vu comme un espace de création, est

7 Yvan Lamonde, *La modernité au Québec*, t. I : *La crise de l'homme et de l'esprit 1929-1939*, Montréal, Fides, 2011.

en fait l'image même de la dépossession collective, et cette idée, plus que le lieu lui-même, est difficile à remodeler.

Les sections suivantes constituent une patiente démonstration de la haine des banlieues en littérature québécoise, de l'inconscience ou du masochisme de celui qui ne peut raconter que par la négative des existences si rarement et si légèrement secouées. Le retour sur les ouvrages de Mordecai Richler (*La leçon de Duddy Kravitz*), de Lise Tremblay (*La sœur de Judith*) et de Catherine Mavrikakis (*Le ciel de Bay City*) permet enfin d'y voir autre chose. Chez Richler, c'est, déjà à la fin des années 1950, la présentation d'un personnage qui s'aventure dans la périphérie et qui y trouvera son bien (contrairement aux Marie-Lou et Léopold de Michel Tremblay). On a souvent confiné Richler à une réalité juive bien circonscrite à quelques grandes rues montréalaises; on a du coup omis de remarquer comment il annonçait en quelque sorte la transformation de l'urbanité au Québec par ce personnage dont le destin est intimement lié au territoire. Tremblay et Mavrikakis, quant à elles, sont présentées comme des figures exemplaires. Si leur banlieue est aussi un espace de banalité et de frustration, elle porte néanmoins des héroïnes aux voix fortes qui manifestent bien une façon d'habiter plus qu'elles ne seraient victimes de leur habitat. Ces deux romans ne conçoivent pas la banlieue comme un espace subissant l'influence d'un centre urbain; la banlieue y a sa vie propre et sa portée sur les personnages qui y vivent. Même en des lieux considérés aseptisés et glauques, les mémoires intimes peuvent prendre appui. Cela passe par la biographie, insiste Laforest, mais aussi par la langue — une langue vive qui sait témoigner de la vie ordinaire et la raconter — si on garde en tête pour tout contre-exemple *Les voisins* de Claude Meunier et Louis Saïa.

+

Dans l'étude d'Élise Lepage *Géographie des confins. Espaces et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*⁸, il n'est pas question d'urbanisme ou de banlieue, mais de géographie par les différents types de territoires que le terme peut recouvrir. Il s'agit de voir dans ces trois œuvres comment le concept d'espace peut devenir un principe moteur de la création et de la critique littéraire. Le motif habite la littérature québécoise depuis longtemps, on le sait, et le terroir laurentien, promu par un Casgrain, par exemple, ne trouve pas comme seule opposition l'idée de la ville, mais aussi celle de la nature sauvage. Aussi y aura-t-il une sorte d'aveuglement volontaire devant ce qui se passe au même moment en littérature américaine, que ce soit l'attrait pour l'Ouest, pour la liberté, l'inconnu. Lepage convoque une question intéressante soulevée par Jean Morency : « Y aurait-il donc un blocage dans la lecture du mythe américain au Québec, en relation avec notre situation politique ? » (32) À cause de cela, et malgré ce que peuvent en dire Yvan Lamonde et Gérard Bouchard, aurions-nous le réflexe de boudier en littérature les repères spatiaux que proposent les États-Unis, que ce soit la banlieue ou les grands espaces ? Lepage ne semble pas vouloir s'aventurer en ces terres.

8 Élise Lepage, *Géographie des confins. Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*, Ottawa, Éditions David, coll. « Voix savantes », 2016, 318 p.

Il est intéressant de voir en introduction, dans la liste d'ouvrages contemporains qui permettent de brosser le tableau des œuvres potentiellement convoquées, que se retrouvent des auteurs et auteures aussi mentionnés par Laforest. Catherine Mavrikakis explore ici «physiquement ou mentalement des Amériques plurielles» (41); Samuel Archibald, les «confins du Québec» (42). La question s'impose rapidement: qu'entend-on par «confins» dans cette étude? Par cette appellation, on comprend que le territoire québécois reste essentiellement organisé en fonction de centres urbains ou du moins en fonction d'un poids démographique. Il s'agirait de tout ce qui est en marge du «discours montréalais», qui

renou[e] avec un sujet traditionnel, mais en en réalisant un traitement différent, profondément renouvelé. [Ce qui donne à lire] non pas l'espace national québécois ni ses principales villes, mais ses espaces non urbains, autres, marginaux, ces "restes" qui, symboliquement, semblent représenter aussi peu [...], mais qui, géographiquement, forment la plus grande partie du Québec. (45)

Lepage cherche donc à remédier à ce silence conceptuel en nommant ces zones floues et en mesurant leur portée sur notre imaginaire littéraire tout en prenant bien garde de ne pas *sombrer* dans le provincialisme, le régionalisme ou l'américanité, notions qu'elle évoque avec circonspection. On sent bien aussi la volonté de distinguer les confins de la «marge» et de l'«exiguïté» alors qu'on insiste sur le fait que le terme véhicule un imaginaire géographique de la frontière sans raccorder une dimension sociale. C'est essentiellement de terre et d'espace qu'il est question dans cette étude, alors qu'on essaie de «renouveler le discours, la poétique et les valeurs attachés à ces espaces» (44). Si d'emblée l'idée d'associer volontairement des valeurs à un territoire peut laisser dubitatif, on comprend, par la structure de l'étude, qu'il s'agit surtout de nommer plus précisément l'organisation de l'imaginaire spatial. La première partie de l'ouvrage aborde les représentations des lieux et cherche à voir comment ces trois œuvres «qui consentent au monde» travaillent les notions de paysage, de regard et de représentation. La seconde partie traite des *espaces de déplacements* et de la transformation du sens qu'ils entraînent, que ce soit à travers l'énonciation, les représentations de soi ou l'effort d'appropriation de l'espace étranger. Élise Lepage offre ici une étude foisonnante, une analyse minutieuse au plus près des textes, tant et si bien qu'il est plutôt ardu de dégager des conclusions préliminaires au fil des chapitres. Cette étude en est une d'accompagnement: elle invite à *marcher les textes* comme jadis on *marchait sa terre*.

Il reste qu'au terme de l'ouvrage, il faut convenir avec Lepage que l'espace, tel que le montrent ces trois œuvres, est, plus qu'une représentation, un mode de structuration de la pensée en ce qu'il offre un ancrage à nos affects. L'idée n'est peut-être pas neuve si on se souvient des nombreuses figures du promeneur en littérature et de leurs rapports tant émotif qu'intellectuel à leur environnement. Néanmoins, en retraçant ces ancrages des affects chez Morency, Nepveu et Hamelin par les espaces que ces auteurs décrivent ou qu'ils évoquent, on voit se dessiner différents rapports au monde. L'étude de l'espace trouve peut-être ici sa plus grande qualité: fournir une porte d'entrée sur l'ensemble d'une œuvre en montrant comment une subjectivité

trouve les moyens de se situer. Aussi, je dirai rapidement ici que l'insistance de l'auteure en fin de parcours à distinguer la notion d'espace de celle de lieu m'a quelque peu surprise, car qu'est-ce que le travail littéraire ici s'il ne sert pas à faire de l'espace, cette « portion du monde sensible offerte à l'exploration, en attente de l'inscription d'expérience » (288), quelque chose d'un peu plus familier, intime, habité ?

+

On peut se demander si l'étude de l'espace, avec cette appellation dont la prégnance est à la fois langagière et géographique, appellation qui laisse libre cours à la notion de lieu(x) pour investir l'ordre de l'imaginaire, on peut se demander, dis-je, s'il y a là l'indice d'une unité territoriale perdue plutôt que d'une exploration à compléter enfin, l'indice d'un éparpillement qui met à mal la définition moderne de l'identité québécoise longtemps présentée en fonction d'une représentation simple du territoire. S'il est largement accepté que l'identité est une conception malléable, indéterminée, il n'en va pas de même pour la définition du territoire. Or, ce qui ressort de ces deux ouvrages est l'idée que l'espace, le territoire symbolique au Québec, n'est pas fixé ainsi que le prétendaient les vieux modèles binaires. Pas fixé dans ses contours, dans la délimitation de ses zones symboliques; pas fixé non plus quant à ce qu'il recouvre, quant à la manière de dire, de raconter ce qui y grouille de vie et d'histoire.

Il se peut aussi, à lire Laforest et Lepage, qu'on ne puisse dire ces territoires dans l'unique mesure où on peut circuler entre eux, s'en éloigner temporairement et les retrouver avec un regard neuf. Il serait malheureux de croire que des lieux peuvent endosser une caractérisation ou des valeurs une fois pour toutes, car le plaisir — la joie — est dans la rencontre et la familiarisation, et j'aimerais bien continuer à voir la littérature comme un outil de renouvellement de sens et de perspectives. Ainsi donc la difficulté d'habiter devient un problème incompréhensible. Elle ne peut plus être liée à une façon d'être, mais à une façon d'approcher, d'envisager, de prendre le temps de construire un sens hors des idées reçues. La difficulté d'habiter est peut-être moins un problème de lieu que de temps. Il reviendrait à la littérature de nous enseigner à prendre le temps d'habiter.

ROMAN

Sous la neige et les bombes

+ + +

DANIEL GRENIER

Université Laval

Les éditions La Peuplade, sises rue Racine, à Saguenay, ont fêté leur dixième anniversaire au début de l'année 2016. Je ne sais pas si c'était le but de leur « éloignement », s'il y avait là une sorte de défi lancé au milieu éditorial québécois, mais elles ont prouvé depuis longtemps qu'il est possible de faire vivre la culture et de publier des livres ailleurs que dans les grands centres. Hyperactive aussi bien dans les forums plus traditionnels comme les Salons du livre que sur les réseaux sociaux, La Peuplade s'est créé une niche bien à elle, qui n'a rien à envier aux autres maisons, aussi lucratives soient-elles d'un point de vue économique.

En dix ans, la ligne éditoriale n'a pas changé. Du moins, elle n'a pas été modifiée radicalement, au contraire de l'identité visuelle. En effet, la maquette des couvertures, maintenant stabilisée, est facilement reconnaissable en librairie : on y retrouve sans exception cette forme demi-hexagonale, colorée d'une teinte souvent éclatante, de laquelle se détachent le titre et le nom de l'auteur ou de l'auteure. Il a fallu plusieurs étapes pour en arriver là, divers essais, certains moins heureux que d'autres (je pense à la période où les titres et les noms étaient inscrits à la verticale), mais force est de constater que de travailler avec la designer graphique Julie Espinasse, de l'Atelier Mille Mille, était une bonne idée, dans la mesure où cette « identité visuelle » agit aujourd'hui comme une carte d'affaires à la facture léchée, vivante, voyante.

La rigueur du travail éditorial, elle, est restée la même, et je ne présumerai pas d'une amélioration tangible des nombreux textes en tous genres publiés depuis une décennie. Il n'est pas faux, par contre, d'affirmer que l'intérêt des éditeurs Mylène Bouchard et Simon-Philippe Turcot pour le souffle romanesque, les univers de fiction développés qui prennent le temps de s'installer et la profondeur psychologique des personnages s'est développé avec le temps. Des écrivains comme David Bouchet (*Soleil*, 2015), Dominique Scali (*À la recherche de New Babylon*, 2015) ou Alexandre McCabe (*Chez la reine*, 2014), dont le projet littéraire m'apparaît éminemment romanesque, trouvent une place de choix dans le catalogue hétéroclite de la maison.

La Peuplade publie toujours une dizaine de titres par année, dont une moitié sont des recueils de poésie, ou encore des œuvres inclassables à l'appartenance générique floue, et l'autre des romans de facture plus classique. Pour la rentrée littéraire de septembre, ce sont deux recueils et trois romans (dont une traduction du finnois)

qui ont pris le chemin des presses Gauvin, à Gatineau. Comme je ne m'occupe pas ici de poésie, ce sont des romans *Le poids de la neige*¹, de Christian Guay-Poliquin, et *Les voies de la disparition*², de Mélissa Verreault, que je traiterai dans cette première chronique à saveur narratologique.

+

La première observation concernant les œuvres de Guay-Poliquin et de Verreault est qu'il s'agit de deux « suites ». *Le poids de la neige* est en effet la continuation du premier roman de Guay-Poliquin, paru il y a un peu plus de trois ans, qui s'intitulait *Le fil des kilomètres*³. Et avec *Les voies de la disparition*, Mélissa Verreault a elle aussi choisi de poursuivre le récit des mésaventures des personnages de son roman précédent, *L'angoisse du poisson rouge*⁴. Nous nous retrouvons donc devant deux œuvres qui briguent une certaine indépendance (aussi bien thématique que narrative), tout en s'inscrivant dans une tentative de poursuivre, d'étendre et de donner de l'expansion à un projet précédent. Les suites de livres, lorsqu'elles ne sont pas planifiées d'avance, peuvent donner l'impression d'un manque d'imagination, voire d'une incapacité à faire le deuil d'une réussite pour repartir à zéro. Ce n'est pas le cas ici, puisque ni Verreault ni Guay-Poliquin n'a simplement voulu mettre à profit un ancien projet, ce qui m'apparaît clair étant donné l'ambition dont les deux livres font montre. Du côté de Verreault, c'est à une réelle « expansion » du domaine de la fiction qu'on assiste, alors que ce qui était dans le premier tome une histoire somme toute assez intime prend ici des proportions quasi épiques. Les ramifications sont nombreuses et complexes, et bien que les différents fils de l'intrigue soient noués un peu tard, l'ensemble fonctionne sur le mode du roman baroque où on sera appelé à combler les trous, qu'ils se trouvent sur le plan de la symbolique ou sur celui de la diégèse. De même, chez Guay-Poliquin, on sentait déjà, à la fin du *Fil des kilomètres*, que cette histoire n'était pas terminée, un peu comme si *Le poids de la neige* était en incubation dans ces dernières pages à la fois mystérieuses et chaotiques.

Le poids de la neige poursuit donc de manière directe et franche une même aventure narrative. L'esthétique est similaire, ce qui n'a rien d'étonnant puisque l'instance énonciatrice y est reprise telle quelle. Le récit est appréhendé du point de vue du narrateur-protagoniste, un homme qu'on devine jeune, parti dans le roman précédent à la recherche de son père à l'autre bout d'un pays frappé par une étrange et interminable panne d'électricité. Pour des raisons évidentes, les comparaisons avec *La route* de Cormac McCarthy avaient fusé, lors de la publication du *Fil des kilomètres*, et il est vrai que, stylistiquement (sans parler du fait que le roman s'inscrit dans un imaginaire de la fin), l'influence est revendiquée par Guay-Poliquin, surtout dans cet effort d'aplanir la narration et les dialogues en gommant les marques typographiques traditionnelles. Pas de guillemets ni de cadratins pour annoncer la prise de parole;

1 Christian Guay-Poliquin, *Le poids de la neige*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2016, 296 p.

2 Mélissa Verreault, *Les voies de la disparition*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2016, 470 p.

3 Christian Guay-Poliquin, *Le fil des kilomètres*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2013, 221 p.

4 Mélissa Verreault, *L'angoisse du poisson rouge*, Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2014, 446 p.

c'est plutôt le flot de pensées qui est privilégié ici, sorte de monologue intérieur tout-puissant, avalant jusqu'aux paroles des interlocuteurs. Mais la comparaison s'arrête là, et le projet reste bien distinct, entre autres parce que McCarthy racontait dans un passé indéfini un monde déjà révolu, et utilisait une narration hétérodiégétique nous permettant de séparer clairement la voix du conteur de celles des personnages.

De manière beaucoup plus radicale, c'est la pensée en mouvement qui est mise en scène dans *Le poids de la neige*. La première personne est de mise, le présent de la narration également. Les dialogues tirent plus du côté du théâtre, dans leur grandiloquence assumée proche de l'aparté, que du côté du cinéma-vérité. On parle comme on écrit, avec une éloquence et une grâce ponctuée de marques de négation et d'images fortes qui détonnent parfois :

Et ma femme a commencé à s'accrocher un peu plus à ses repères. Sa mémoire flanchait et sa voix se perdait dans les détours de ses phrases. Elle observait un silence irrité, confus. Ses gestes sont devenus brusques. Son regard s'est *inondé d'hésitation*. Je ne savais plus qui de nous deux ne reconnaissait plus l'autre. Puis, un jour, elle est tombée dans la salle de bain. Et j'ai senti la fin très proche. C'a été le téléphone, l'attente et l'ambulance. On l'a emmenée à quelques coins de rue, dans un bâtiment fait d'ascenseurs et de couloirs. J'allais la visiter tous les jours. (55; je souligne.)

Après une entrée en matière *in medias res*, on s'immisce dans la tête de ce « je » qui parle, pense, compose, livre, construit, offre sa voix au récit à mesure qu'il l'expérimente et le vit en direct. Quelques analepses, revenant sur les ultimes moments du livre précédent, permettent de mettre en place les principaux intervenants et de pénétrer dans cette conscience souffrante et livresque, sans cesse en devenir, toujours un peu paradoxale. Une conscience qui narre sans écrire, mais qui *fait* image et qui *crée* de belles phrases tout en s'attardant à diviser les chapitres efficacement sur le plan du suspense. Sans aucun doute la prose est-elle, par moments, belle et lumineuse, chargée et légère comme la neige : « On pouvait souvent le voir sur le bord du chemin ramasser ses bouteilles en se parlant à voix haute. De loin, on aurait dit qu'il s'expliquait avec l'horizon. » (102) Mais c'est cette beauté même qui intrigue le plus, en définitive.

Car c'est bel et bien à un huis clos langagier que nous convient Christian Guay-Poliquin et son instance auctoriale, du début à la fin : en refusant d'insister sur les effets paradoxaux et retors de la mécanique narrative, ils arrivent à nous faire croire à ce qu'ils racontent, tout en jouant constamment sur la mince ligne de l'écroulement ontologique. Pourtant, la question revient, récurrente : qui est ce « je » qui s'exprime ici, qui reçoit des coups de poing, s'évanouit, se réveille, hallucine, perd momentanément la mémoire, mais qui n'oublie pas de séparer son récit en parties bien délimitées, et de l'encadrer dans une terminologie mythologique très consciente d'elle-même et de ce qu'elle sous-entend, avec ses « labyrinthes », ses « dédales », ses ailes qui brûlent d'avoir voulu s'approcher trop près du soleil ? Qui est ce « je » qui est hanté par le Minotaure, mais n'est pas en mesure de l'identifier dans ses cauchemars ?

Le plus souvent, je rêvais que je courais. Que je courais à toute allure dans les méandres d'un labyrinthe. Partout où j'allais, il y avait un fil rouge sur le sol. Et je courais comme si une bête était à mes trousses. Je ne la voyais pas, mais elle était là, derrière. J'entendais distinctement les halètements de son souffle et le bruit de ses sabots. (44)

La métaphore filée de la sortie du labyrinthe n'est pas l'unique recours à une symbolique dépassant l'événementiel du récit, dans *Le poids de la neige*. Agissant comme un contrepoids, comme une conscience collective, la Bible se fait aussi bien présente, avec ce qu'elle comporte de bagage et de lest. Non seulement le personnage de Matthias est-il un fervent lecteur de paraboles, qu'il essaie d'appliquer à sa situation désespérée, mais ce « je » innommé, qui revient tranquillement à la vie après un grave accident de voiture, devient une figure quasi divine, à partir du moment où son identité occultée apparaît en creux, en sourdine, à la manière du négatif d'une pellicule de film. Comment en effet résister à la tentation de lui donner un nom, *le seul qui reste*, alors que tous les habitants du village où il se retrouve (à l'exception de Matthias et de Maria, dont je vous laisse aller vérifier l'onomastique) portent des prénoms qui commencent par la lettre « J » ? On croise, au milieu de cet hiver où s'accumulent la neige et les non-dits, Joseph et Jacques, Jude et Jenny, Jean et Jonas, etc. Cet homme mystérieux, qui cherchait son père absent dans le récit précédent, et qui « ressuscite » maintenant sous nos yeux, lentement mais sûrement, qui peut-il être sinon celui qu'on a crucifié et dont, dans certains coins du monde, on attend encore le retour ?

Encore une fois, l'influence de McCarthy (et de plusieurs autres écrivains américains chez qui la liturgie chrétienne avec laquelle ils ont grandi crée un déchirement constant entre les thèmes de la violence rédemptrice et de la critique de la morale puritaine) se fait sentir. Toutefois, j'avoue ne pas arriver à en saisir la portée réelle dans le contexte de ce récit qui n'aurait rien perdu à rester sur le plancher des vaches — celles de l'adage, certes, autant que celles que l'on abattra dans le village à la fin de l'hiver et du roman, afin que les survivants puissent se nourrir, aussi difficile soit la tâche pour des hommes qui ne sont pas habitués à tuer.

Autrement dit, si l'ambiance de récit apocalyptique est très bien rendue, à travers une prose s'attardant longuement aux douleurs de la solitude et de l'enfermement, et grâce à la description des jeux de pouvoir auxquels se livrent les deux protagonistes claquemurés dans cette maison sur le point de s'écrouler, c'est la surenchère de *sens* qui menace ici. Considérant la puissance de la plume de Guay-Poliquin, je ne vois pas en quoi une symbolique aussi éculée et dont les ressorts sont plutôt grinçants ajouterait quoi que ce soit à la dure réalité de la confrontation à laquelle on est convié. La fin d'un monde, aussi lente et insidieuse soit-elle, n'a pas besoin de se draper de bondieuseries pour qu'on la ressente profondément ni pour que les protagonistes l'appréhendent à sa juste valeur.

+

Roman de la globalisation du monde, des chemins qui se croisent et se décroisent, *Les voies de la disparition* parle de mille sujets et d'un seul en même temps, carbure

à la digression et à la parenthèse tout en restant étrangement focalisé sur un point précis : le *besoin* d'explicitier son propre sujet, de l'épuiser à l'aide d'une multiplication des points de vue et des situations illustrées. C'est aussi un roman érudit, fouillé, qui parle de l'Italie en italien, du Québec rural en québécois, de la Floride en anglais, et de la Thaïlande en thaï. Dès les premières pages, on découvre « Bologna » et « Roma », des noms qu'on connaît bien sous une autre forme, mais que Mélissa Verreault choisit d'orthographier dans leur langue d'origine. Choix éditorial qui sera plus tard « expliqué », ou « justifié » par la voix narrative, dans un des nombreux moments où les différents éléments textuels (récit, thèmes, symboles, forme) entreront en confrontation :

Manue se dit qu'il est étrange qu'on traduise le nom des villes et des pays. Il s'agit de noms propres après tout. [...] On dénature les lieux, on leur confisque leur sonorité, leur beauté naturelle, pour que les étudiants en géographie aient plus de facilité à les retenir et que les touristes ne soient pas trop déconcertés. (85)

Tout le projet du livre se trouve encapsulé dans un passage comme celui-ci, alors que les idées avancées, attribuées à la protagoniste Emmanuelle Bélanger, sont montrées en application dans les chapitres précédents par le narrateur lui-même. À plusieurs endroits, on en viendra à sentir que les personnages sont là pour véhiculer un message et que leur récit doit se plier à des intentions externes plutôt que de suivre son déroulement logique et instinctif. Car, si le monde est décrit à maintes reprises comme « complexe », « compliqué », c'est aussi un endroit où chaque histoire, chaque anecdote contient sa propre morale, où chaque événement, chaque déplacement sur le territoire imaginaire possède un sens qu'il faut dénicher. Par exemple, après que Claudio a raconté l'histoire des chevaux de Tchernobyl, l'échange suivant clôt un des chapitres finaux :

— On survit à tout, lâche Fabio, c'est ce que tu essaies de nous dire?
— En effet. On survit à tout. Et même si certains veulent nous faire croire que nous sommes prisonniers de nos tragédies, il existe toujours une porte par laquelle nous pouvons leur échapper. (462)

À la lecture de ce gros roman qui martèle parfois ses thèmes avec trop d'insistance, on reste avec une sensation de flottement, comme si au bout du compte, cette longue histoire, tortueuse au possible, ne savait pas exactement comment se raconter elle-même. Hésitant constamment entre la tonalité tragique et l'humour ironique, *Les voies de la disparition* finit par défaire ses nombreux moments de tension en leur injectant une morale qui tue dans l'œuf toute possibilité d'entrer en réel dialogue avec le texte.

Un des problèmes réside dans l'architecture même du roman, qui chancelle à partir de sa seconde moitié. J'en veux pour preuve la « disparition » non pas d'un animal en voie d'extinction ni d'un sentiment amoureux qui s'étirole (thèmes abordés de façon explicite), mais bien de l'alternance des sections italiennes et québécoises qui forme la structure initiale et qui, à partir de la page 283, est remplacée par une série

plus conventionnelle de chapitres concernant les péripéties de Manue et de Fabio, qu'on avait déjà rencontrés dans *L'angoisse du poisson rouge*. Cet essoufflement de la matière romanesque, de ce qui nous avait pourtant permis d'entrer dans un univers foisonnant où la terreur des bombes côtoie la froideur de l'enquête, ne me semble nulle part mieux représenté que dans l'utilisation sporadique des lignes versifiées qui finissent par disparaître elles aussi, chassées des pages du livre par l'abandon soudain d'une des trames :

le tintement des clés
le froissement des papiers journaux
le claquement des talons hauts
le bruissement des ailes de pigeons en quête de nourriture
le hurlement du mousser à lait
le cliquetis de la monnaie qui tombe sur le zinc
le ploc de la goutte d'eau qui fuit dans le lavabo de la toilette des femmes

disparaissent
dans une seule spirale

un bruit plus fort
plus grand
plus victorieux
vient chasser tous les autres (30-31).

Mais au-delà de ces commentaires critiques, il y a beaucoup de bien à dire de cet objet ambitieux et boursoufflé qu'est *Les voies de la disparition*. Au bout du compte, la narration, sorte de mutant omniscient qui philosophe sur les grands thèmes de l'humanité (l'amour, la mort, le pardon) tout en s'infiltrant constamment dans l'esprit de la protagoniste par le truchement du discours indirect, n'est jamais aussi efficace que lorsqu'elle s'efface pour laisser parler les événements eux-mêmes. C'est dans la première partie, intitulée « 10 h 25 », et dans les sections subséquentes racontant les suites de l'attentat de Bologne, lorsqu'elle se fait plus neutre, plus « blanche », pour utiliser une épithète accolée à certains écrits qui cherchent à minimiser en apparence les effets de style, qu'elle prend tout son sens et que le talent de Verreault se fait sentir. Ici, l'auteure nous emmène dans des territoires inexplorés, soit ceux de l'Italie des années de plomb et ceux d'une écriture nouvelle, qui contraste avec ce à quoi elle nous avait habitués jusqu'alors dans son parcours littéraire. Une écriture qui parvient à négocier un espace fertile entre le récit plein de compassion et la nécessaire distance fictionnelle qui nous permet de ressentir de l'empathie tout en restant spectateurs.

Par le biais d'une prose à saveur journalistique, factuelle, on pénètre dans la gare de Bologne avec les badauds qui y sont morts le 2 août 1980, lors d'un attentat à la bombe jamais clairement revendiqué. Le présent de la narration est choisi pour décrire les unes après les autres les victimes, alors qu'elles arrivent sur les lieux. Évidemment, on sait très bien qu'aucun de ces « personnages » ne reviendra

se manifester dans le roman, puisque le temps file et que dans quelques minutes la bombe explosera, et c'est avec d'autant plus d'intérêt qu'on assiste à leurs dernières pensées, à leur quotidien qui ne voudra bientôt plus rien dire. La phrase, dans ces chapitres, est courte, tranchée, sans fioritures.

Verreault se fait ici enquêteuse et voyeuse simultanément. Elle devient celle qui entre dans l'intimité des gens sans leur demander la permission, acte égoïste s'il en est, mais qui sait garder une distance respectueuse, en témoin privilégié et silencieux. Un peu comme Manue, sa protagoniste, l'écrivaine se transforme en une « terroriste », dans le sens le plus ambigu du terme, et nous en ses complices. C'est à travers ses recherches dépourvues de jugement, à travers sa voix qui a perdu toute trace d'allégeance, mais qui révèle sans cesse une obsession du détail et de la « vérité », qu'on accède à l'humanité en marche vers le désastre qui l'attend, quelques pages plus loin.

Jamais le roman n'est aussi fort que lorsqu'il nous oblige à nous demander pourquoi on en aurait voulu encore plus, de cette forme de terreur.

POÉSIE
Dense est l'air

+ + +

NELSON CHAREST

Université d'Ottawa

Le dernier numéro de la revue *Estuaire*¹, très beau numéro sur la danse, s'ouvre sur les mots suivants, de Martine Audet :

DANSER

l'air

et

ses proies

SANS CORPS².

Voilà posés, de manière douce et péremptoire, le caractère intangible mais aussi la puissance de saisie de la danse. Si un premier ensemble relie dans un même syntagme «DANSER» et «SANS CORPS», reprenant en quelque sorte la fable mallarméenne³ dans un condensé fulgurant, un deuxième ensemble enrichit considérablement cette donnée de base. Car ce sont alors deux autres lignes, au sens propre, qui se développent et juxtaposent, en majeur et en mineur, deux nouveaux accords : d'une part, «DANSER» et «l'air»; d'autre part, «ses proies» et «SANS CORPS». Entre les deux, bien sûr, le «et» de conjonction, en tous points central, car tous ces éléments sont mus par un agent de liaison indéfectible, qui conserve l'équilibre.

S'il est vrai que la danse, comme le souligne la présentation du numéro, est à la fois «vivante et éphémère», témoin d'une «existence fragile, à la limite de la disparition⁴», elle est admirablement représentée par les quelques mots d'Audet. «DANSER», non pas la musique, non pas le corps, non pas le désir, mais bien «l'air» lui-même, soit non seulement l'invisible qui nous gouverne, mais surtout l'élément parfaitement volatil, fuyant, jamais saisi : qu'y a-t-il, en effet, de plus «fragile» pour l'humain ? Mais *en même temps* et dans le même espace — car on n'oublie pas la force de liaison de la conjonction «et» —, ce mouvement «à la limite de la disparition» détient un pouvoir d'attraction comme nul autre mouvement ne peut en

1 *Estuaire*, n° 167, automne 2016, 148 p. [Dossier «Chorégraphies»]

2 Martine Audet, «neuf pas pour mille batailles – I», *ibid.*, p. 13.

3 «À savoir que la danseuse n'est pas une femme qui danse»; «Après une légende, la Fable point [...]» Stéphane Mallarmé, «Ballet», *Œuvres complètes*, t. II, édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2003, p. 171.

4 Michaël Trahan et le comité de rédaction, «Le geste et la trace», *Estuaire*, n° 167, automne 2016, p. 7.

réclamer. Bien sûr, une animalité se dessine chez ces sujets fascinés par la danse, semblables à des « proies », mais cette sauvagerie pure se passe de « CORPS », elle le surplombe superbement et foudroie, ainsi, plus vivement encore.

Martine Audet veut nous faire croire que cette puissance relève de la danse elle-même; et certes, on veut la croire. Mais il faut reconnaître dans ses mots, aussi, un pouvoir au moins semblable.

+

Les trois recueils ici commentés seront placés sous la tutelle de l'*intangible*. De l'intangible, mais aussi de sa force souvent bien visible, bien réelle, pour ne pas dire « mécanique », comme on dit de Dieu qu'il est l'*ex machina* de ce monde. Il y a peut-être en cela, sinon un reflet, du moins un refuge de notre époque : la *croyance*, peut-être, que derrière les affres et les désastres de la réalité se cachent des forces souterraines dont la portée est, malgré tout, indéniable. Rien d'obscur ou de secret, pas de code à déchiffrer, de cadavres à déterrer ou de rêves à dévoiler. En fait, ce qui donne sa force à l'intangible, ou ce qui le fait devenir une force, c'est essentiellement que nous sommes (devenus) aveugles — à *ce qui est*, simplement. L'intangible est là, on le désigne sans le savoir dès qu'on pointe le doigt aveuglément, il est présent comme l'éléphant dans la pièce dont personne ne s'avise.

Il est modulé dès les trois titres ici commentés : par la « danse », chez Audet⁵, par le « talisman », chez Ouellet⁶, et par la « lumière », chez Dumas⁷. Chacun de ces trois poètes aura donné forme à une idée, en adoptant systématiquement un procédé d'écriture qui parcourt son recueil. Audet varie sans cesse les propositions commençant par « Je/je peux », qu'elle accouple souvent d'une manière peu usitée en français (suivie d'un nom par exemple : « Je peux la mort [...] Je peux un effleurement » [21]). Dumas présente des blocs d'écriture, où chaque segment, comparable à un vers, est séparé par une barre oblique (/), permettant le frottement continu de la prose et du vers. Enfin, Ouellet disloque souvent ses mots en fin de vers, ligatures qui accentuent les effets de rejets habituels et permettent de mettre en évidence le noyau de certains mots. Ces trois variations, qui sont massivement dominantes dans chacun de ces recueils, ne se présentent donc pas comme une innovation ponctuelle, mais plutôt comme un schème structurant, comme la marque stylistique de chacun de ces poètes. Elles donnent le ton à chacun de ces recueils.

+

Le recueil de Pierre Ouellet, *Talisman*, se place sous le double patronage de Frédéric Valabrègue et de Henri Michaux, qui est la figure centrale du dernier livre de Valabrègue, *Grant'autre*. Ouellet en cite l'extrait suivant, qu'on pourra situer

5 Martine Audet, *Ma tête est forte de celle qui danse*, dessins d'Élise Palardy, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 95 p.

6 Pierre Ouellet, *Talisman*, illustrations de Carlos Rojas, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 86 p.

7 Toino Dumas, *Animalumière*, Montréal, Le lézard amoureux, 2016, 74 p.

aisément entre les rives de la force et de l'intangible, que j'ai tracées plus haut : « Il le dira, il est "gong" (on se sent toujours un peu "gong" quand on écrit un poème). Il agit dans le rien pour exhumers des fragments de mythes, laisser remonter des récits oubliés. Ce n'est pas lui qu'il libère, mais des forces plus vastes que sa propre intériorité. » (Valabrègue, cité par Ouellet [7]) Par un voyage initiatique, Ouellet explore les forces telluriques autochtones, tant chez les Huichols que chez les Innus, là où la parole n'est pas un objet civilisé de domination mais un signe à partager entre mains. Illustré de belle façon par des œuvres de Carlos Rojas et par des reproductions de peintures traditionnelles huicholes, particulièrement saisissantes, le recueil se donne à lire comme une exploration ethnographique hallucinée, où la densité des rêves se mêle à la terre rugueuse, comme le lustré se mêle à l'ocre des figures de Rojas. Ce mélange, perçu avec extase plutôt qu'avec inconfort, justifie à lui seul le titre *Talisman*, qui traduit la voyance du guide par la matérialité la plus rêche de l'objet totémisé. On pourrait donner mille exemples, où le poète prend plaisir à fissurer nos grandes catégories intellectuelles, qui départagent la culture et la nature, le civilisé et le primitif, dans une alchimie qui porte en soi son bonheur :

[J]'arpenle la langue qui est ma
seule terre ma grande
serre mère où je cultive la fleur de pey-
otl-mot que j'offre aux hommes comme aux
ocelots aux femmes comme aux
corbeaux aux dieux [...] (67);

vos têtes les tripes dans
l'esprit la pensée des
boyaux la panse du
cerveau la fleur de sor-
cellerie [...] (74).

De ces mélanges, celui qui marie les cultures aztèques et amérindiennes s'avère à la fois le plus visible, ne serait-ce que par les illustrations, mais aussi le plus saisissant et le plus étrange à la fois. Une nouvelle Amérique s'y dessine, hors du connu, une Amérique qui *aurait pu être*, n'eût été la (vraie) sauvagerie de la prétendue civilisation. Ce n'est pas le chant naïf d'une origine perdue, ni l'espérance d'une transformation salvatrice, mais bien tout le champ du *possible* qui est ici mis en place, pour décrire un monde qui n'est ni absent ni présent — je dirais « virtuel », si ce mot n'avait pas aujourd'hui des connotations détestables. Ouellet, en somme, retrouve la modalité primordiale de la poésie, qui n'est ni un fantasme ni un cliché, mais la découverte de ce qui est inaperçu devant nous, comme les pouvoirs insoupçonnés du talisman. C'est donc une écriture du *dû*, moins du devoir que de la dette, comme si nous n'avions pas fini de rédimers les destructions du passé, que tout tend à oublier. C'est pourquoi le retour à la terre que j'évoquais plus tôt est aux antipodes de tout régionalisme ; c'est un retour à ces devoirs enracinés si profondément qu'on les croit morts et enterrés : devoir de péril, devoir de fête, devoir d'harmonie.

Mais on le voit, il demeure difficile de ne pas *penser* lorsqu'on lit les poèmes de Pierre Ouellet, de ne pas réfléchir collégialement, de ne pas débattre avec quelque vigueur — avec ce souvenir autochtone qui fait du combat et de l'amitié les deux faces d'une même communion. Ouellet dit dans son texte d'ouverture :

On est ici, là-bas, *autre part*, comme la parole qu'on donne ou reçoit mais qu'on n'a pas : on l'est, on la devient... Je suis huichol, je vis innu. Je ne parle pas huichol, je ne pense pas innu : je suis huichol en voix, innu en air. Ce n'est pas une manière de dire *je est un autre*... mais de crier l'*autre est je* : je n'existe pas, on m'existe... (12-13 ; Ouellet souligne.)

Le projet ici exposé est bien sûr de la plus haute rigueur, de l'ordre du devoir suprême que j'évoquais plus tôt. Mais je ne peux néanmoins faire abstraction de la présence du « je » dans ces mots, présence obsédante, qui semble contrecarrer le projet annoncé. Si de fait l'autre nous traverse sans même qu'on y prenne garde, c'est aussi qu'il va nous transformer et briser les repères de notre identité, sacrifier la stabilité de notre *persona*. J'ose croire que cette transformation s'applique au poète qui parle ici, et non à Rimbaud, qui n'en a cure. Et il me semble que le français a précisément la ressource permettant de dire cette traversée du sujet, cet accueil de la personne à la « voix » qui la traverse : c'est le *soi*.

Or cette solution a probablement été rejetée par Ouellet, en tant que « solution » précisément. Il a préféré demeurer dans l'incertitude et la précarité d'un projet impossible, préféré conserver l'irréductible d'une langue imparfaite, qui doit dire « je » pour dire « l'autre » — peu importe dans quel ordre ils apparaissent. J'en vois la trace dans ce procédé massif que j'évoquais d'entrée de jeu, soit les ligatures de mots à la fin des vers, qui provoquent des rejets violents, qui accentuent la cicatrice de nos vies, plutôt que de l'adoucir ou l'arrondir. Ce procédé a l'heur de nous faire sentir l'urgence de dire avant la disparition, c'est une parole d'apocalypse qui sait, comme le disait Baudelaire, que « le monde va finir » :

j'écris avec
les pieds griffés de la
chimère qui compte mes
syllabes comme les
secondes qu'il me reste à é-
couler (28).

Ailleurs, ce sont les consonnes qui s'entrechoquent, font entendre le glas et le « gong » de l'épigraphe, le tocsin qui annonce la fin, avant la régénération :

perdu les eaux les sens
crevé l'abcès éventé ses
secrets : le criquet rit
ton ombre pleure la forêt naît (22)

Exit la fluidité, le poème a la carrure d'une falaise, l'aridité du calcaire, et le poète redevient cet enfant naïf qui comprend que la vie sera un péril :

j'en fais un
poème pour la pêche en
eau trouble la chasse en
forêt en-
chantée où le ciel au
complet s'est em-
busqué : des étoiles en
grand nombre crépitent sous
mes pieds (25).

De tout cela, la partie centrale — la plus longue — est comme la mise en abyme. Intitulée « Huicholie », elle porte en sous-titre trois mots qui résument bien le processus d'élévation et de chute, de déjection et d'ingestion, présent dans ce recueil : « avalée, dévalée, ravalée ». Ces pages sont à mon sens nécessaires à la dynamique du recueil, car elles font voir, sinon l'éclaircie, du moins la force, la vigueur et l'énergie de cette parole apocalyptique. Le feu qui détruit est aussi l'élément qui, creusé aux assises mêmes de la terre, s'élève dans une danse svelte et légère, qui est une fête. Soutenue par les reproductions des magnifiques laines huicholes, l'écriture nous montre ici que les origines n'ont rien de passésistes et qu'elles sont seules à pouvoir sauver le monde :

les plantes grandissent dans ma parole qui est promesse
d'engrais et de sang frais de moissons riches
comme les forêts où l'oiseau chante dans la gueule du loup
la fougère croît entre les bambous la vie s'écrie :
je suis le mara'akate qui prend l'ultime
déposition des dieux avant que la terre ne soit toute faite avec le sec
l'humide le cru le cuit le bien le mal le ciel
tombé sur terre la boue noyée dans l'air le feu qui rit
le vent qui pleut (43).

+

Si la poésie de Ouellet sait mêler l'air à la glaise, dans une alchimie savante, celle de Toino Dumas s'installe d'emblée dans l'impondérable, dans la légèreté de la lumière jaillissante. La poète androgyne nous offre ici un très beau recueil, marqué d'inventivité ; elle prend un plaisir certain à jouer de ludisme, à rayonner d'étonnement, à engendrer la sympathie. Divisé en deux parties de longueur semblable, le recueil s'ouvre sur un long cycle intitulé « Sur la lumière », non sans évoquer avec amusement les traités classiques et arides, pour mieux les déclasser. D'entrée de jeu on comprend que ce discours relève d'une science animiste, qui se fonde sur le pouvoir de l'image poétique pour explorer la connaissance et percer le mystère de l'intangible : « la

lumière est politique de radieuse opacité/couchée sur mon corps, à moitié morte, elle se nourrit à mon aisselle, nourriture ajourée, désir asymbolique⁸» (11). L'image est certainement l'une des pièces maîtresses de cette écriture ravie, qui jubile de reconnaître dans le plus infime objet l'apparition de figures voilées, parfois grotesques, parfois saugrenues, parfois ennuyantes, mais toujours instructives : « sa frontière [la frontière du corps] est une taupe, une tempe, un tambour, une veillée en mer seule et sans langage » (26). L'image surréaliste n'est pas loin, mais pourtant il ne s'agit pas de cela, il ne s'agit pas de dire l'inconscient, les pulsions, le refoulé et encore moins l'inavouable. Parfois, comme ici, les images sont guidées par la matérialité des mots, proposant un savoir par la paronomase qui se souvient de Cratyle. Mais il y a plus encore, dans le rythme notamment, par la juxtaposition des images qui s'accumulent et s'amplifient. C'est aussi une forme d'impatience, comme si la traversée du réel était constamment insatisfaite, toujours à l'affût de ce qui surgit. Mais au fond, c'est toujours de lumière qu'il est question dans cet imaginaire, de cet élément le plus rapide qui court sans cesse et se pose sans fatigue sur l'extrême diversité du monde :

un feu dans la laine, falaise au nom des lèvres et le pavot somnifère/petite compréhension pour arrondir le brisant du jour, pour étoffer la maigreur du bétail à minuit/ces couteaux de cuisine, ces astrolabes, une salaison de cimes et de ravines (57).

C'est bien ce que dit l'un des poèmes de la première partie, dont plusieurs commencent par « la lumière est » ou « sur la lumière ». Il s'agit d'un de ces poèmes les plus didactiques, qui mime, à tout le moins, le discours de vérité : « la lumière est la somme des états du monde », proposition péremptoire immédiatement contrebalancée par un éclat de figures, « alluvions des désirs sans territoire et des pesantes peurs ». Or ce poème se termine sur une remarque mi-amusée qui pourtant, là, recèle un savoir important : « dans mes côtes les sédiments de nos hantises, la trace de l'effort pendant l'ascension/pourquoi finirais-je cette phrase » (18). En effet, la carrure de ces blocs de prose, et même la rigidité des barres obliques, l'une et l'autre donnant un aspect étrangement géométrique à ces poèmes, ne viennent jamais à bout du *suspens* continu de cette écriture, où tout jaillit sans jamais se poser, où tout est laissé en plan pour bénéfice futur — en considérant bien que l'un de ces bénéfices, et non le moindre, est notre propre lecture. Et bien sûr, la lumière, aussi, est chose qui ne finit jamais, chose qu'on peut certes encadrer entre quatre murs, chose que l'on peut bloquer, mais qui en soi n'a pas de fin. Einstein le disait, l'obscurité est l'absence de lumière, non sa fin. C'est pourquoi Dumas excelle particulièrement dans un art de la chute, où les fins de poèmes ne sont en fait que des relances, des appels à poursuivre, comme si, au terme, tout était prêt à recommencer :

tout le monde amoureux, pandémie (23);
l'ortie, ton fémur ou un faisan de froid humide, l'acte de quérir l'eau où elle se trouve (44);

8 Les barres obliques sont de l'auteure, comme je l'ai indiqué plus haut.

quand je respire, j'énumère, et pourtant mes mains veulent altérer les verbes de ce monde (53);
frissonne, frisson de résilience, la terre est tremblante et les océans débordent, nous sommes ces îles qui naissent pour être habitées (74).

Par une espèce de quadrature du cercle, c'est donc l'esprit cyclique qui gouverne ces blocs de lignes poétiques, qui s'enroulent et s'enchaînent les uns aux autres, dans une spirale grisante où tout est un germe poussé vers l'avant. J'en donne pour témoignage deux poèmes qui se réfèrent aux « fruits », où le mûrissement et la pourriture sont un même mouvement vital, parcouru d'éclairs et de cendres :

[...] un bol de fruits frais et disponibles pour la pensée deviendra le seul motif de cette chanson sans lumière aucune/à chaudes larmes la chandeleur (17);
je bois ce verbe au cœur d'une colonie/énervé et sanglotant au pied d'un rêve je bois cette pourriture de lumière, fruit nocturne cueilli sous terre/au cœur d'une colonie et baigné de miel, j'avale ces phrases mortes comme les insectes d'une termitière (45).

Animalumière est un recueil qu'on ne finit pas, même s'il faut, parfois, fermer le livre.

+

Vingt ans après la publication de son premier recueil, *Les murs clairs*, dans la collection « Initiale » des Éditions du Noroît, Martine Audet continue à s'imposer comme une figure dominante de la poésie québécoise contemporaine. Son écriture se tient à la limite fragile entre la maîtrise dominée et l'incertitude absolue, son verbe est toujours actif et sculpte sans relâche les matériaux de la langue, et sa sensibilité n'oublie rien des multiples convocations de la vie. Ce recueil-ci, au si beau titre *Ma tête est forte de celle qui danse*, propose une patiente méditation sur la danse, accompagnée pour cela des dessins d'Élise Palardy. Chaque poème est fait d'un seul bloc assez court, ce qui donne à la page une grande respiration.

Comme je l'ai déjà noté, l'expression « Je peux » est filée tout au long du recueil comme un *leitmotiv*, une expression qui dit à la fois la possibilité et le pouvoir. L'expression a beau, la plupart du temps, s'appliquer aux gestes de la danse, aux réactions qu'elle suscite, on ne peut s'empêcher d'y voir une affirmation de l'écriture elle-même, forte et fragile à la fois. Une grande énergie en ressort; on sent toute la langue qui pivote à chaque détour de phrase, comme si d'un coup tout *pouvait* être dit. Immense licence poétique qui s'abat sur notre matériau quotidien pour lui donner un ressort jusque-là inconnu :

Quelques pièces pour la nuit, pour le sexe plumé des êtres. Je peux, à jamais potence, à jamais fumée, l'an de force ou l'orbite, tous les cratères et, en dehors de nous, la seule chair des mensonges, l'épais tricot du noir. Tu desserres les deux poings du sommeil. Plusieurs fois mon visage emprunte au désir. Plusieurs fois les vents emportent la saison. (47)

Et comme si ce n'était pas suffisant, la page suivante dira encore : « Je peux encore un tour. Une nuit. » (48), comme si la ronde inépuisable de la danse devenait aussi celle des mots.

C'est donc peu de dire que la danse n'est pas seulement ici un « thème » dont on peut traiter, mais qu'elle emporte tout le discours, la voix, la parole. Toute l'identité de la poète s'y retrouve. Le poème suivant, par exemple, expose d'abord une phrase d'une passion dévorante, puis régule petit à petit ce torrent dans des formules mesurées. Toute la danse, folle et rationnelle à la fois, s'y trouve, mais aussi toute la poétique d'Audet, si proche de faillir quand elle atteint la maîtrise :

Prends-moi, prends la hanche où grimpent roses folles. Je peux la mort telle une amande, les aiguilles pour la durée, soleil d'attente ou de fin. Je peux un effleurement, clarté si vive, oh ! vaillance ! Je perds les eaux de ma blessure. J'apprends de la pierre à brûler. (21)

Il faudrait qualifier ce style de ce vieux mot de *transport*, pour marquer l'incessante vibration qui l'anime et qui se joue de la précarité comme de la certitude, sans jamais laisser de repos. Toujours sur le qui-vive, les phrases sont traversées d'une densité explosive : « Je peux l'entière sonorité du terrible, une version, jamais la chute, le corps docile et sans explication. » (23) Tout ce qui est péremptoire n'est qu'une « version » des choses, jamais le blanc ou le noir, le bien ou le mal, seulement un moment dans une course qui peut sans cesse se poursuivre. C'est là une sagesse que la danse transmet, ce que Nietzsche avait reconnu : non seulement le pouvoir de danser au-dessus de l'abîme, mais aussi celui de s'approcher au plus près de la faille, par des mouvements gais et innocents : « En nage, les musiques empruntent aux blessures du réveil et je peux (répète ce mot, répète l'image au dos des cibles) du beau, un arrangement, une sorte de faille ou de refus. Je défais l'air comme tes cheveux. » (20)

Or le miracle ici, c'est de reconnaître que même cette extrême fébrilité, même cet instable pointé saisi à son apogée détient sa formule et son abécédaire. Un *art* de la danse est possible s'il se fait poème et s'il épouse au plus près le vertige du corps : « Je peux l'herbe d'une robe, en un éclair, la moindre danse et sa résolution. Je peux tous les principes, tous leurs désordres, des animaux sans le vouloir. » (27) On retrouve ainsi ce qu'Audet appelle plus loin « l'instinct des animaux », la courbe d'un mouvement qui, par la science, arrive à s'oublier : « Ai-je oublié la danse et son couvercle ? L'origine des fêtes merveilleuses à boire, à toucher ? Tourne, tourne les couteaux de poussière, l'instinct des animaux sous la langue. » (42)

Cet instinct qui nous fait la proie de l'air, son féal, détient des qualités civilisatrices qu'il importe de méditer. Car c'est lui qui tend la main qui appelle l'autre, c'est lui qui nous porte les uns vers les autres dans un combat amical, qui n'est pas sans rappeler la démarche de Ouellet. Le geste, pris seul, n'est qu'un avorton condamné à paraître ; il lui manque le sens, que seul l'échange peut inaugurer : « Comme toi, je marche d'une mort anonyme et je peux ce que nous sommes, ce qui me sauve, adresse ou offrande, l'ange qui tend son bras rouillé de ciel, la branche qui vient casser le vent. » (65) « Offrande », « adresse » : la main tendue est un appel à former un « nous », qui seul peut nous sauver. Et c'est alors que se révèle le tour de force

ultime de cette poésie. Car si la formule «je peux» semble par trop péremptoire et tournée vers le sujet, au final elle révèle au contraire une ouverture constante, un accueil constamment maintenu, une disponibilité à tous les souffles. On dirait, pour la développer : *je peux le possible*, ce qui signifie que le sujet est prêt à endosser tout ce qui surgira et à l'inscrire au plus profond de son être. Ce «je peux» est donc toujours double, toujours doublé d'une et par l'injonction qui lui vient de l'extérieur : «Rien de ce qui est vrai n'entre par cette porte et pourtant je peux les doubles, la fraîche paume nocturne, surtout le rêve.» (68) Tout le recueil se présente comme une découverte et un dévoilement, où c'est l'autre, en fait, et le monde qui se donnent, le sujet les accueillant et reconnaissant, en *eux*, son *propre* pouvoir :

Devant ce qui nage en toi, devant ce que je découvre de la mer, je peux musique du verbe, écorce des matières, entre les côtes, un point précis. Je m'agrippe aux pierres qui refont surface. Je peux ce qui parle sans mot, ce qui brûle sans soif et ne rien connaître du récit scintillant. (77)

Or la finale nous rappelle combien cette disponibilité peut être périlleuse, comment le sujet, par un courage ultime, peut recevoir dans sa main ouverte le couteau de la blessure. Après l'illumination de ces pages foudroyantes, un abîme terrible, devant lequel je ne peux que rester muet :

De simples larmes et des respirations légères, une fente où glissent forêts de sang. Je peux falaise, la partie détruite dans un livre ou rattachée au sort. Je peux (ne le dis pas : c'est la raison de chaque chose) à exister ne pas être nécessaire, ne pas être et inclure que tu ne m'aimes pas. (89)

DRAMATURGIE

Comédie, la mal-aimée

+ + +

LUCIE ROBERT

Université du Québec à Montréal

«On discute mal sur papier avec la comédie¹», observe Gilbert Turp, car son écriture est destinée moins à être lue qu'à passer par le corps ou la voix d'un acteur. L'abondance des textes comiques sur les scènes et sur les ondes ne devrait pas masquer le fait que faire rire suppose une écriture rigoureuse, et qu'il est difficile d'atteindre un comique véritable, dénué de toute facilité burlesque, pour traduire non pas une réalité, mais un point de vue inconvenant, irrévérencieux, moqueur ou satirique sur cette réalité. La comédie emprunte ainsi plusieurs modèles ou registres, soit qu'elle tende vers la comédie d'intrigue, qui n'est pas dénuée de sérieux voire de pathétique, ou, à l'opposé, qu'elle succombe à la tentation de la farce la plus grossière. Dans l'histoire, le genre n'a guère été défini autrement que par ce qu'il n'est pas, et les théoriciens comme les critiques n'y ont porté qu'une attention distraite, contrairement à la tragédie ou au drame qui, en leur temps, ont suscité de nombreuses réflexions. «Genre mineur, rappelle Marie-Claude Canova, [la comédie] reste implicitement au bas de la hiérarchie des genres dramatiques².» Peu d'auteurs y ont vraiment excellé; encore moins nombreux sont ceux qui en ont tiré leur légitimité historique. On citera pour mémoire le maître incontesté du genre, Molière, bien sûr, qui a néanmoins dû en repenser la forme et la structure pour obtenir la reconnaissance de son siècle, mais aussi Dario Fo, récemment décédé, dont le prix Nobel avait fait sourciller quelques esprits bien-pensants: donner le Nobel à un clown ne fait pas sérieux, paraît-il. Et même s'il est vrai que «[l]a cause du rire est une de ces choses plus senties que connues³», du rire et du comique il sera question ici.

+

L'on sait que l'humour représente au Québec une industrie considérable: près de la moitié des spectacles présentés sur scène relève du numéro comique. À peu près rien

1 Gilbert Turp, *La culture en soi. Essai*, Montréal, Leméac, coll. «Théâtre. Essais», 2006, p. 80.

2 Marie-Claude Canova, *La comédie*, Paris, Hachette, coll. «Contours littéraires», 1993, p. 3.

3 Adrien-Jean-Quentin Beuchot, «Avertissement», Voltaire, *L'enfant prodigue*, comédie en cinq actes, 1738 [1736], en ligne: [https://fr.wikisource.org/wiki/L'Enfant_prodigue_\(Voltaire\)](https://fr.wikisource.org/wiki/L'Enfant_prodigue_(Voltaire)) (page consultée le 8 février 2017).

de cette activité ne rejoint le marché du livre. Ceux de ces spectacles qui sont destinés à durer sont plutôt enregistrés sur disque ou sur un support équivalent. Ne nous parviennent ainsi que de très rares exemples de la pratique d'un genre bref (le numéro), qui mise en général sur le comique de situation. Citons le recueil de sketches de Denis Bouchard et Rémy Girard, *Tranches de vie*⁴, version retravaillée d'un spectacle intitulé *La farce de l'âge*, créé au Théâtre du Rideau Vert en 1990. Que les auteurs aient mis autant de temps à livrer ces textes à la lecture laisse cependant songeur, d'autant plus que, dans ce domaine, l'effet de caricature se démode rapidement. Chacun des numéros s'inspire d'un genre musical particulier (jazz, ballade, punk), qui lui sert de sous-titre, et trace un portrait caustique de la famille, du moins de ce qu'elle est devenue au cours de ces années, s'appuyant en particulier sur le brouillage des genres ou des générations qu'engendrent la composition, la décomposition et la recomposition de l'unité familiale. Ainsi un jeune enfant reste confus devant les horaires de garde partagée que lui ont concoctés ses trois (ou quatre) familles; un jeune couple qui craint les maladies se donne rendez-vous à la pharmacie plutôt qu'au restaurant ou au cinéma; des adolescents prennent possession du domicile familial et relèguent leurs parents aux petites pièces. Dans l'histoire du comique, les relations familiales représentent en effet un sujet qui paraît ne jamais devoir s'épuiser. Force est de constater que ces numéros au rire un peu gras s'adressent à un vaste public d'une manière sans doute trop consensuelle, et que leur succès est dû en bonne partie au talent et à la notoriété des deux comédiens, écrivains improbables, qui livrent néanmoins leurs textes avec une certaine générosité.

+

Par comparaison avec la logique du spectacle comique à numéros, la comédie légère offre déjà une construction plus complexe. «La comédie m'a permis de dire ce que j'avais à dire en paix» (10), écrit Catherine Léger dans la présentation de *J'ai perdu mon mari*⁵, créée au Studio Hydro-Québec du Quai des arts de Carleton-sur-Mer le 15 juillet 2014, dans une mise en scène de Philippe Lambert. La pièce renoue avec la structure rigide des trois actes, pour mettre en scène l'histoire d'Évelyne qui, un soir où il était tard, a parié son mari qu'elle pourrait chanter en karaoké toutes les chansons du livre du bar Capri. La suite de la pièce traite essentiellement des conséquences de ce désastreux pari. En effet, Mélissa, la serveuse, a hérité du mari en question alors qu'Évelyne, désormais privée de la BMW, reste aux prises avec William, son beau-fils un peu paumé. L'affaire se complique de ce que William est amoureux de Mélissa, qui elle-même découvre les aléas de la vie d'un couple asymétrique tant par l'âge que par le statut financier. L'essentiel de l'action consiste donc à remettre la situation à l'endroit, c'est-à-dire, autant que possible, à revenir à la situation de départ. Mais on ne revient pas si facilement en arrière, comme le découvrent les personnages. La publication de la pièce, qui a connu un succès appréciable à sa création, est suivie d'un entretien entre Justin Laramée, directeur éditorial de

4 Denis Bouchard et Rémy Girard, *Tranches de vie*, Québec, Éditions Michel Brûlé, 2014, 125 p.

5 Catherine Léger, *J'ai perdu mon mari*, Montréal, Atelier 10, coll. «Pièces», 2015, 101 p.

la collection, et Dany Michaud, directeur artistique des Productions À tour de rôle, qui font le point sur l'état actuel du théâtre d'été, joué souvent en région devant un public de vacanciers, et appellent à la création d'un répertoire neuf et de qualité, qui se démarquerait autant du comique facile que de la folklorisation du «vivre en région», un peu sur le modèle de la pièce de Léger, dont ils célèbrent, de ce point de vue, l'intérêt.

+

L'introduction d'éléments de satire sociale ajoute du piquant au comique. Dans la préface à *En cas de pluie, aucun remboursement*⁶, créée à Blainville le 19 juin 2015, dans une mise en scène de l'auteur, Simon Boudreault annonce avoir eu envie de s'amuser (le mot est de lui) avec la politique. S'inspirant de Shakespeare et empruntant une scène de séduction au *Cyrano de Bergerac* de Rostand, la pièce reste centrée sur les enjeux familiaux, bien que le propos nous entraîne sur le terrain d'un Moyen Âge de pacotille, dans un parc d'attractions pompeusement baptisé «Le Royaume du Super Fun». S'y affrontent le patron (Louis le Juste) et ses capitaines (François le Bel, Henri le Bêgue, Lucille la Grasse et Charlotte la Hardie). Or, Louis se fait vieux et il envisage de céder son entreprise à sa fille Marie-Jeanne, personnage peu doué pour les affaires. La guerre éclate entre les sections (la piscine, la restauration, la sécurité, les manèges et jeux d'adresse) pour la place de gérant général. C'est sans compter sur le laissé-pour-compte, le Bossu, qui a un instinct de tueur, et qui n'hésite pas à jouer un double jeu. D'un tableau à l'autre, l'été s'écoule. Louis se désespère des problèmes qui surviennent de manière inhabituelle: le personnel n'entre pas, les animaux quittent leur enclos, les manèges se détraquent. Quand les représentants de la Commission canadienne du tourisme et des loisirs viennent inspecter les cuisines, on comprend que le Bossu, qui a par ailleurs photocopié tous les rapports d'impôt de l'entreprise, a gagné. Il s'adresse au public: «L'histoire est écrite par les vainqueurs. Qu'est-ce que vous croyez? Que vos héros se sont pas battus?» (162) La fin, cependant, reste ouverte, l'auteur n'ayant pas décidé des conditions de la reddition. Peut-être Marie-Jeanne changera-t-elle d'idée. Peut-être Louis fera-t-il face aux autorités...

+

Il y a des comédies qui sont sages, d'autres qui sont vitrioliques. *Révolution à Laval ou Roméo maire, d'après Jarry*⁷ de Guillaume Lagarde, créée à l'ESPACE GO le 29 mars 2016, dans une mise en scène de Sébastien Dodge, est de cette sorte. La pièce ouvre sur deux exergues empruntés l'un à Alfred Jarry, «Ceci est sale», et l'autre à Boucar Diouf: «Les politiciens, c'est comme les couches de bébé, il faut les remplacer souvent pour les mêmes raisons!» C'est dire que l'auteur ne fait pas dans la dentelle.

6 Simon Boudreault, *En cas de pluie, aucun remboursement*, Montréal, Dramaturges éditeurs, 2015, 164 p.

7 Guillaume Lagarde, *Révolution à Laval ou Roméo maire, d'après Jarry. Théâtre*, Québec, L'instant même, coll. «L'instant scène», 2016, 101 p.

Dès le début de la pièce, Roméo Urbain est qualifié de «tit maire de province avec pas d'enverjure!» (12). C'est qu'il est le maire de Mascouche et qu'il rêve de devenir celui de Laval. Peut-être ce rêve est-il surtout celui de sa femme, qui se voit déjà en «Mercédès Urbain. First Lady d'Laval.» (15) La pièce va ainsi de l'inconvenant jusqu'au scatologique, empilant les incidents inavouables. Il faut d'abord remplacer l'échevin Cholette, décédé quand son «pérachute a pas ouvert [le laissant] planté jusqu'au coccux dans l'champ d'pétaques» (28), puis «passer Veilleux à câsserole» (17), au fond d'une cuvette en porcelaine polonaise (Jarry affirmait pourtant que la Pologne n'existait pas) avec la complicité du Chevalier Colon à qui l'on a promis qu'il deviendrait «D. G. d'la Ville de Laval» (18). Une fois élu, Roméo n'est pas au bout de ses peines et il découvre les joies de la mairie d'une grande ville. Promoteurs, hommes d'affaires, mafieux et journalistes véreux se succèdent, emplissant d'enveloppes brunes le sac à main (la sacoche) de Mercédès en échange de quelque milieu humide à asphalter, de quelque dérogation au code du bâtiment ou d'un pourcentage sur les divers contrats de la Ville. La résistance citoyenne s'organise cependant, réunissant «les tout croches, les têteux, les paparistes, les indignes» (87). L'intervention malodorante d'une moufette donnera aux Urbain le temps qu'il faut pour s'enfuir en tandem et se faire discrets jusqu'aux prochaines élections. Alfred Jarry n'aurait pas renié cette pièce, qui emprunte à *Ubu roi* son caractère inconvenant et sa violence verbale, et qui tire du *Hamlet* de Shakespeare et de *L'aiglon* de Rostand quelques scènes et répliques bien sonnantes. En effet, le niveau de langage des personnages est à la hauteur de leur morale, et il faut avoir la langue solidement accrochée pour en apprécier jusqu'au bout l'effet décapant.

+

À défaut de faire plus vitriolique que Guillaume Lagarde, on peut le faire plus longtemps. Ainsi en est-il de la trilogie que signent Olivier Morin et Guillaume Tremblay et dont les trois volets, intitulés respectivement *Clotaire Rapaille*⁸, *L'assassinat du président*⁹ et *Épopée nord*¹⁰, ont paru entre 2014 et 2016, mais n'ont encore jamais été présentés ensemble sur la scène. La trilogie est conçue comme un opéra rock, sur une musique dont nous n'avons ni la partition ni les enregistrements, mais qui est signée Navet Confit.

Le premier volet a été créé au Festival OFF de Québec en 2011, avant d'être repris à Montréal, au Zoofest, quelques mois plus tard. On se rappellera Clotaire Rapaille, consultant en marketing, auteur d'une théorie du subconscient collectif des consommateurs qui a fait de lui un expert recherché par plusieurs grandes entreprises et par... la Ville de Québec, qui lui a offert 300 000 \$ pour débuser le «code culturel de la ville». Certains ont vu en lui un charlatan, d'autres en ont fait un poète

8 Olivier Morin et Guillaume Tremblay, *Clotaire Rapaille. L'opéra rock. Drame épique et visionnaire, bercé par la douce musique de Navet Confit*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2014, 137 p.

9 Olivier Morin et Guillaume Tremblay, *L'assassinat du président. La première pièce à semer la controverse depuis Le Tartuffe!*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2015, 179 p.

10 Olivier Morin et Guillaume Tremblay, *Épopée nord. Une purge folklorique en soirée canadienne du Théâtre du Futur*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2016, 172 p.

excentrique, cultivant une image de luxe, avec verres fumés et élégante Bentley. Le prologue nous situe dans l'avenir : le pétrole a disparu de la terre, le Québec est devenu indépendant. La vente de l'hydroélectricité a produit une fortune collective et le peuple ne vit que de festival en festival, au cours d'un été qui dure dix mois selon le nouveau calendrier. Du fond de sa prison, où il est écroué pour avoir échoué à identifier le « code culturel du Texas » (11), Rapaille suggère au gouverneur du [sic] Sherbrooke (la ville devenue province se décline désormais au masculin) de construire un « Biodôme de dinosaures mécaniques » (25). Il fera de même avec la province du [sic] Drummondville, qui va se doter d'un réseau de canaux où coulent la sauce brune et le fromage blanc des poutines locales, du [sic] Victoriaville, « où les voitures volent et où chacun a son robot » (42), du Saguenay devenu la province du yéti, alors que Granby pourrait être celle du pain d'épices. Quand Montréal devient à son tour la « City of Colored People and the Circus » (61), les habitants de la ville de Québec, qui attendent toujours leur code culturel, s'insurgent, encouragés par la radio locale (Radio X, évidemment), et ils migrent en masse vers Montréal. La suite de la pièce est à l'avenant, multipliant les incidents et les péripéties quand la situation se dérègle, jusqu'à ce qu'éclate la guerre civile, car il faut vider Montréal des habitants de Québec. Rapaille meurt en héros.

Le deuxième volet, *L'assassinat du président*, créé dans le cadre du Zoofest à Montréal à l'été 2012 et repris en septembre 2013 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, nous ramène un peu en arrière, en 2022. Gilles Duceppe est réfugié en Suisse depuis la défaite du Bloc québécois en mai 2011. François Legault est devenu le premier ministre du Québec et, au référendum qui se tient chaque année, soixante-treize pour cent des citoyens votent pour l'option « peut-être ». La moitié nord du Québec a été vendue à la Corée du Sud, le français est optionnel à l'école secondaire, le Parti québécois a disparu de la carte, etc. Au cours d'une entrevue qu'il accorde à la journaliste Anne-Marie Dussault, Duceppe prend conscience du fait qu'il marmonne, lui qui est pourtant fils de comédien, et que, s'il avait parlé plus clairement, l'histoire du Québec aurait pu être changée. Il rentre donc avec précipitation suivre des cours de diction et s'engage dans le débat. Visiblement, ce retour inquiète. Il échappe à un premier attentat à la souffleuse à neige (qui pulvérise le chien de Pauline Marois) et remporte le référendum avec quatre-vingt-sept pour cent des voix, ce qui fait de lui, du même coup, le nouveau président. Il n'échappera cependant pas à un second attentat. Sept ans plus tard, la planète est détruite par une série de catastrophes écologiques, et il ne subsiste désormais que la république des chiens, ce qui nous vaut une sorte d'épilogue intitulé « Legends of the La planète des chiens : Cacahuète (d'après l'œuvre inachevée de Washdi Wouafwaf) », dont on devine les aboutissants.

Dans *Épopée nord*, créée au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en janvier 2015, nous sommes en 2035, quelques années après l'indépendance et les cataclysmes écologiques : « D'une christie de province faite en carton, on avait reconstruit un pays en cristal. » (17) Les villes sont à la fine pointe de la technologie, les voitures roulent à l'hydrogène, les maisons ont le chauffage solaire dont les surplus sont redistribués aux sans-abri, les mines du Nord sont nationalisées, le racisme éliminé, les réserves indiennes converties en Centres d'interprétation de la fierté des Premières Nations, très fréquentés par les touristes français, et tout le monde, des plus jeunes

aux plus vieux, sait turluter et jouer de la cuiller. Or, voici que Fred Pellerin, disparu depuis 2024, apparaît sur l'écran de la télévision. En réalité, ce soir-là, ce sont sept Fred Pellerin qui livrent sur divers médias le message des Premières Nations, «Soyez prêts», avant de se jeter en bas du pont Jacques-Cartier. «Ce jour-là, commente Théophase, on a pas compris grand-chose.» (16) Tout le monde est donc prêt, sans savoir à quoi, jusqu'à ce qu'on découvre que les Amérindiens ont disparu des réserves, au grand dam des touristes, qui demandent à être remboursés. Au bout d'un an, force est de constater que des procédures de clonage ont permis aux Amérindiens d'atteindre une population de huit millions d'habitants. Or, le traité de Valleyfield, signé en 2027, stipule que «le partage du territoire [entre Blancs et autochtones] se fera désormais au prorata du nombre d'habitants» (47). Une fois décantés les territoires protégés puis les terres massacrées par le Plan Nord, et une fois décomptées les maisons individuelles, c'est tout le territoire du sud du Québec qui sera ainsi offert aux virées en quatre-roues et aux activités de chasse et de pêche. Reste donc à contester le statut autochtone des clones.

Rares sont les écrivains qui, au Québec, ont ainsi imaginé l'avenir, ne serait-ce que, comme dans le cas présent, sur le mode du comique. Le projet de Morin et de Tremblay ne manque pas d'audace, bien que les trois volets n'aient pas tous été écrits en même temps et que survivent, d'un texte à l'autre, quelques anomalies dans la chronologie, parfois des répétitions incongrues. Il y a un véritable bonheur à envisager ces uchronies sous l'angle des absurdités du présent (si Clotaire Rapaille avait rendu son «code culturel de la ville», si Gilles Duceppe avait moins marmonné) et à soulever du même coup les grands enjeux sociétaux auxquels ce présent devrait rester attentif. En même temps, la trilogie met en scène de nombreuses allusions au théâtre, au cinéma, à la radio et à la chanson. Les tics et les travers du milieu artistique sont à la fois le prétexte de l'invention, ses conditions de possibilités et une grande partie de l'effet comique. La structure des pièces emprunte au répertoire dramatique occidental surtout, encore une fois, à Shakespeare et à Rostand, mais aussi à Molière. Dans le troisième volet de la trilogie, la référence se module de manière plus maîtrisée. La pièce ouvre sur une «Réjouissante entrée du public», dont les accents ne sont pas sans rappeler certaines répliques du Mithridate de Jacques Ferron (*Les grands soleils*) et qui annonce une assemblée prête à une soirée de contes: «Bon, là, l'histoire qu'on va vous conter, écoutez-la ben comme il faut, parce qu'on la contera pas deux fois.» (7) Dommage!

+ + +

LIVRES REÇUS

+ + +

RÉSUMÉS

+ + +

ABSTRACTS

+ + +

RESÚMENES

+ + +

BIOBIBLIOGRAPHIES

+ + +

LIVRES REÇUS

+ + +

ESSAIS / ÉTUDES

(Collectif), *Le crépuscule des superhéros*, Montréal, Les éditions de ta mère, coll. « Pop-en-stock », 2016, 233 p.

CHARLES, Jean-Claude, *De si jolies petites plages*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 280 p.

LAFOREST, Daniel, *L'âge de plastique. Lire la ville contemporaine au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2016, 201 p.

MILLS, Sean, *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 372 p.

POÉSIE

AUDET, Martine, *Ma tête est forte de celle qui danse*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 104 p.

B.-TURCOTTE, Clara, *Ciels transitoires*, Montréal, Poètes de brousse, 2016, 75 p.

BIENVENUE, Sophie, *Ceci n'est pas de l'amour*, Montréal, Poètes de brousse, 2016, 75 p.

BOUCHARD, Hélène (dir.), *Sept-Îles, côté mer, côté jardin*, Ottawa, Éditions David, coll. « Haïku », 2016, 131 p.

WALLACE, Bronwen, *Lieu des origines, poèmes choisis*, traduits et présentés par Isabelle **MIRON**, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 100 p.

CHÉNÉ, Lucie, *La mer sur les lèvres*, Sudbury, Ottawa, Éditions David, coll. « Voix intérieures », 2016, 74 p.

COURCHESNE, Luc C., *Parmi l'invisible*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 92 p.

DESROCHERS, Jean-Simon, *Les espaces*, Montréal, Les Herbes rouges, 2016, 101 p.

DUMAS, Toino, *Animalumière*, Montréal, Le lézard amoureux, 2016, 74 p.

DUPRÉ, Louise, *La main hantée*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 125 p.

FRÉCHETTE, Jean-Marc, *Foudre nuptiale*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 146 p.

JULIEN, Michel, *Ce monde étrange où naître*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 106 p.

LANDREVILLE, Mélanie, *Vertiges de l'hospitalité*, Montréal, Les Herbes rouges, 2016, 68 p.

MELANÇON, Charlotte, *Secretum*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 70 p.

OUELLET, Pierre, *Talisman*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 96 p.

RÉGIMBALD, Diane, *Sur le rêve noir*, Montréal, Éditions du Noroît, 2016, 88 p.

SCOTTO, Fabio, *Bouche secrète*, traduit de l'italien par Francis

CATALANO, Montréal, Éditions du Noroît, coll. « Dialogues », 2016, 114 p.

TURCOT, François, *Le livre blond*, Saguenay/Bruxelles, La Peuplade/Le Cormier, 2016, 57 p.

F I C T I O N S

BAILLARGEON, Paule, *Sous le lit*, Montréal, Les Herbes rouges, 2016, 96 p.

BARIL GUÉRARD, Jean-Philippe, *Royal*, Montréal, Les éditions de ta mère, 2016, 242 p.

CLERSON, David, *En rampant*, Montréal, Héliotrope, 2016, 210 p.

DESJARDINS, Roxane, *Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire*, Montréal, Les Herbes rouges, 2016, 89 p.

GÉLINAS, Ariane (dir.), *Les murmurantes*, Montréal, Les Six Brumes, 2016, 308 p.

HAMELIN, Louis, *Autour d'Éva*, Montréal, Boréal, 2016, 424 p.

R E V U E S

Canadian Literature, « Emerging Scholars » n° 226, automne 2015, 170 p.

Études littéraires, « Géographies transnationales du texte africain et caribéen », vol. 46, n° 1, hiver 2015, 219 p.

R É S U M É S

+ + +

MICHELINE CAMBRON ANDRÉ BELLEAU À LA RADIO OU LA THÉORIE LITTÉRAIRE DIALOGUÉE

André Belleau a publié d'importants travaux sur des questions de théorie littéraire. La série d'émissions « Regards neufs sur la littérature » (Radio-Canada, 1975), constituée d'entrevues avec d'éminents critiques : Fayolle, Genette, Todorov, Deguy, Cohen, Leenhardt, Barbéris, Richard, Starobinski, Robert et Jauss, témoigne du caractère profondément heuristique de la démarche de Belleau. Nous nous intéressons à la conception de la littérature qui est construite au fil de ces émissions, à leur caractère dialogique, dans l'esprit de Bakhtine, et aux enjeux théoriques explicités par André Belleau. La dimension dialogique de l'émission favorisant le travail sur le doute, les ambiguïtés et les apories y trouvent un lieu d'expression qui permet de passer d'une historicité qui sert d'horizon sur lequel projeter le travail sur les discours à une historicité qui sert d'ancrage à la subjectivité qui s'y trouve engagée. Nous montrons ainsi le rôle joué par André Belleau à titre de passeur littéraire, mais aussi l'originalité de sa pensée au moment où triomphe un certain structuralisme.

+

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY ANDRÉ BELLEAU, LECTEUR DE NORBERT WIENER

On connaît peu l'intérêt porté par André Belleau aux robots et aux automates, et surtout à une science en devenir au moment où il y portait son attention, la cybernétique. Cet article se penche sur une série de vingt-six émissions radiophoniques que l'essayiste a préparée pour la radio de Radio-Canada, diffusée entre novembre 1967 et avril 1968, et surtout sur un court texte intitulé « Wiener et McLuhan », qui rend compte de son intérêt pour les travaux et l'écriture du mathématicien Norbert Wiener, fondateur de cette science dans les années 1940.

+

ROBERT DION ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER. L'EXEMPLE DE L'ALLEMAGNE

À propos de la revue *Liberté*, dont il a été un cofondateur, André Belleau a maintes fois réitéré son caractère « ouvert » — d'une ouverture toutefois paradoxale, à la fois accueillante à l'Autre et néanmoins centrée sur elle-même. Dans le présent article, il est question d'observer comment Belleau a composé avec l'« épreuve de l'étranger » (Berman) par le truchement de la référence à une tradition étrangère, en l'occurrence allemande. Au terme d'un parcours analytique qui puise principalement dans les archives de l'essayiste (notes préparatoires, premières versions, notes de lecture, plans de cours et notes de cours, etc.), il apparaît que, pour Belleau, le recours à l'Allemagne, plus patent dans les marges et dans le versant oral de sa pratique que dans l'œuvre publiée, constitue l'une des voies de sortie possibles du déterminisme « selon lequel un Québécois ne parle toujours, en définitive, que du Québec » (Dumont). Cette sortie comporte toutefois le risque de s'isoler et de se retrouver sans communauté, comme les écrivains romantiques marginalisés des cités atomisées de l'Allemagne des XVIII^e et XIX^e siècles ; ce risque, Belleau aura sans cesse tenté de le circonvenir en négociant une « ouverture » à l'altérité dont la complexité est analysée ici.

+

FRANÇOIS DUMONT LA POÉSIE À DISTANCE

Bien qu'André Belleau n'ait vraisemblablement jamais écrit que des poèmes de jeunesse, la poésie a joué un rôle important dans son parcours et sa pensée. Il faut d'abord noter la prégnance de la poésie dans la revue *Liberté*, qui a été pour Belleau, comme il le souligne lui-même, un milieu d'apprentissage déterminant. Du point de vue théorique, la poésie joue également un rôle central, cette fois comme repoussoir par rapport aux définitions de la littérature basées sur le genre poétique : marqué par la pensée de Mikhaïl Bakhtine, Belleau met en valeur le dialogisme du roman, mais il souligne aussi la part d'essai de la littérature, dimension qui serait masquée par la domination théorique de la poésie. À plusieurs égards, la poésie prend ainsi figure d'adversaire. Cependant, elle reste pour Belleau, tout au long de sa vie, une forme artistique primordiale, comme en témoignent ses traductions de poèmes de Nelly Sachs et comme on le voit dans certains articles et dans ses cahiers de lecture.

+

ALEX GAGNON MÉMOIRE TRAUMATIQUE ET MÉMOIRE COLLECTIVE DANS *KAMOURASKA*

Inspiré d'un fait divers de 1839, le roman *Kamouraska* d'Anne Hébert raconte un meurtre, non pas comme événement objectif et extérieur, mais comme événement vécu et remémoré, sur un mode résolument traumatique, par l'héroïne Élisabeth d'Aulnières, complice du crime. En analysant cette représentation hébertienne de la mémoire, et qui plus est la manière dont le texte, à l'aide de procédés formels, exhibe ou mime le fonctionnement même des processus mémoriels, cet article entend

réinscrire le roman dans la généalogie des représentations (orales et littéraires) du fait divers entre 1839 et 1970, généalogie dont Anne Hébert est à la fois l'héritière directe, pour des raisons familiales, et la critique, en tant que romancière : il s'agit de montrer, en un mot, que le roman peut être lu comme une représentation du fonctionnement de la mémoire collective devant les événements traumatiques dont elle conserve la trace.

+

MICHEL LACROIX DOUZE TEXTES BREFS SUR BELLEAU

Saisir Belleau dans sa dispersion même, sa résistance à la totalisation et aux conclusions : tel est l'objectif de cet article, qui examine entre autres son rapport à l'administration, à la bourgeoisie, au code et à l'espace de la rue. Pour ce faire, ses textes publiés et inédits, essais, cahiers et poèmes sont examinés. On y découvre un Belleau lecteur, constamment prêt à faire « le saut herméneutique », à relancer l'interprétation, conçue comme aventure, ébranlement, indéfiniment.

+

JULIEN LEFORT-FAVREAU PORTRAIT DE L'INTELLECTUEL « INTERMÉDIAIRE ». ENGAGEMENT DE LA PAROLE ET DU GESTE CHEZ ANDRÉ BELLEAU

Cet article vise à définir la notion d'intellectuel dans l'œuvre théorique et critique d'André Belleau. Le terme « intermédiaire », que nous utilisons pour circonscrire la notion, renvoie d'abord à la notion de code, telle que développée par Belleau dans « Code social et code littéraire dans le roman québécois », où il met en relief le caractère intrinsèquement conflictuel du champ et de l'institution littéraires. Le terme « intermédiaire » renvoie également à la réflexion qu'entame Belleau sur les différents niveaux de culture. Belleau considère le rôle de l'intellectuel comme celui du « transcodeur », c'est-à-dire celui qui sait interpréter la nouveauté politique des discours. En somme, Belleau met au point une théorie de l'intellectuel québécois qui aménage une zone de médiation entre l'engagement intellectuel et l'action militante, entre le geste et la parole.

+

JONATHAN LIVERNOIS « UN COUP DÉLIVRÉ DE TRUDEAU... » À PROPOS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE ANDRÉ BELLEAU ET PIERRE VADEBONCOEUR (1978-1985)

L'étude de la correspondance inédite entre André Belleau et Pierre Vadeboncoeur, qui va de 1978 à la mort du premier, en 1986, permet de découvrir les signes d'une politique de la littérature chez Belleau. Elle donne à voir, du même souffle, le principal obstacle politique de sa génération, à savoir l'emprise de Pierre Elliott Trudeau sur la société canadienne-française. Par le truchement du dialogisme bakhtinien et des idées de Vadeboncoeur, Belleau réussit à proposer une résolution littéraire au « Cas Trudeau », identifiant du même coup les apories d'une telle solution.

+

PIERRE NEPVEU RABELAIS AU PLURIEL. ANDRÉ BELLEAU ET L'UNITÉ PERDUE

Ce texte a pour point de départ une expérience partagée, entre 1966 et 1969, par l'auteur de l'article et André Belleau lui-même : la fréquentation des cours de philologie faisant partie du programme de lettres à l'Université de Montréal, ainsi que du cours consacré à François Rabelais par le professeur invité Michaël Baraz. L'hypothèse développée est que la valorisation du multiple et de l'hétérogène chez Belleau doit beaucoup à ces enseignements, mais ne va pas sans problème. Bien que les travaux de Bakhtine, encore peu connus à l'époque, soient venus par la suite étayer la lecture festive et carnavalesque de la multiplicité rabelaisienne que propose Belleau, la possibilité que le pluriel confine au non-sens ne cesse de poindre. Si Baraz a recours à des philosophes, et principalement à Spinoza, pour affronter le problème du pluriel, Belleau pense que le multiple se réalise dans une éthique du mouvement et que c'est le langage, dans sa mouvance et son dynamisme historique, qui est par excellence son lieu d'accomplissement. Par là se marque chez lui l'héritage de la philologie, qui saisit la langue comme un processus contingent et comme le produit d'une multitude de faits liés à la mobilité des peuples et à l'interaction des cultures.

+

MARIE PARENT TRAHIR BELLEAU, OU Y A-T-IL UNE INTELLECTUELLE DANS LA SALLE ?

L'œuvre d'André Belleau trace la figure d'un intellectuel qui se pense implicitement au masculin. Bien qu'il se défende de reconduire une exclusion basée sur la différence sexuelle, sa réflexion sur la vie intellectuelle québécoise et les débats qui l'animent ne fait que très peu de place aux intervenantes féminines, à leur point de vue sur la culture et aux conditions sociales qui le déterminent. De nombreuses chercheuses ont documenté le peu de place accordée aux femmes ou au féminisme dans les revues d'idées québécoises pendant les décennies 1960 et 1970. Il s'agit donc d'étudier, dans certains textes de Belleau et dans certains éditoriaux collectifs de *Liberté*, les traces d'une minorisation des intellectuelles qui correspond au statut incertain de celles-ci dans le discours social québécois de cette époque. Dans un deuxième temps sera éprouvée l'hypothèse que la figure de l'intellectuel telle que Belleau la conçoit et telle qu'il l'incarne peut malgré tout contribuer à construire une pratique intellectuelle féministe.

ABSTRACTS

translated by Catherine Browne

+ + +

MICHELINE CAMBRON ANDRÉ BELLEAU À LA RADIO OU LA THÉORIE LITTÉRAIRE DIALOGUÉE

(ANDRÉ BELLEAU ON THE RADIO OR LITERARY THEORY AS DIALOGUE)

André Belleau published important work on issues of literary theory. The series of broadcasts entitled “Regards neufs sur la littérature” (Radio-Canada, 1975), consisting of interviews with distinguished critics such as Fayolle, Genette, Todorov, Deguy, Cohen, Leenhardt, Barbéris, Richard, Starobinski, Robert and Jauss, illustrates the profoundly heuristic nature of his approach. We are interested in the idea of literature that is built up through these successive broadcasts, in their dialogic character in the spirit of Bakhtin, and in the theoretical issues made explicit by André Belleau. Dialogic in character, the broadcasts encouraged work on doubt, which made it possible to express ambiguities and aporias and to pass from a historicity serving as a horizon on which to project work on discourses to a historicity serving to anchor the subjectivity that engages in it. Thus, we show the role played by André Belleau in transmitting literary ideas, but also his originality as a thinker at a time when a certain kind of structuralism was becoming prevalent.

+

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY ANDRÉ BELLEAU, LECTEUR DE NORBERT WIENER

(ANDRÉ BELLEAU, READER OF NORBERT WIENER)

André Belleau’s interest in robots and automatons, and especially in cybernetics—a science that was taking shape at the time he was interested in it—is little known. This article focuses on a series of twenty-six radio programs that Belleau recorded for Radio-Canada for broadcast between November 1967 and April 1968, and, especially, on a short text entitled “Wiener et McLuhan” that illustrates his interest in the work and writing of mathematician Norbert Wiener, who founded the science of cybernetics in the 1940s.

+

ROBERT DION ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER. L'EXEMPLE DE L'ALLEMAGNE

(ANDRÉ BELLEAU'S TRIALS OF THE FOREIGN. THE EXAMPLE OF GERMANY)

Speaking of *Liberté*, the journal that he cofounded, André Belleau often reiterated its “open” character—an openness that was paradoxical in that it both welcomed the Other and was centred on itself. In this article, the goal is to observe how Belleau handled the “trials of the foreign” (Berman) through references to a foreign tradition, in this case Germany. An analysis focusing chiefly on the essayist's archives (preparatory notes, first drafts, reading notes, syllabi and course notes, etc.), shows that for Belleau, the move towards Germany—more apparent in the margins and the oral dimension of his practice than in his published work—was one way out of the determinism “according to which a Québécois, ultimately, never speaks of anything except Québec” (Dumont). However, those who take this way out may become isolated and find themselves without a community, like the marginalized Romantic writers of Germany's atomized cities in the 18th and 19th centuries. This is a risk that Belleau always tried to parry by developing the “openness” to alterity discussed in this article.

+

FRANÇOIS DUMONT LA POÉSIE À DISTANCE

(POETRY AT A DISTANCE)

Although André Belleau probably never wrote poetry except when he was young, poetry played an important part in his thought and development. First, we may note the resonance of poetry in *Liberté*, a journal that was for Belleau, as he himself recognized, a key learning environment. From a theoretical standpoint, poetry also played a central role as a foil for definitions of literature based on the poetic genre: influenced by Mikhail Bakhtin, Belleau focused on the dialogic quality of the novel, but he also emphasized the element of essay in literature, an aspect that was concealed, according to him, by poetry's theoretical domination. In some ways, then, poetry became the adversary. However, it remained for Belleau, throughout his life, an essential artistic form, as is shown by his translations of poems by Nelly Sachs, a number of articles, and his reading notebooks.

+

ALEX GAGNON MÉMOIRE TRAUMATIQUE ET MÉMOIRE COLLECTIVE
DANS KAMOURASKA

(TRAUMATIC MEMORY AND COLLECTIVE MEMORY IN KAMOURASKA)

Based on a “*fait divers*” (miscellaneous news item) from 1839, Anne Hébert's novel *Kamouraska* tells the story of a murder not as an objective, exterior event, but as a lived event that is remembered in an unambiguously traumatic mode by the heroine, Élisabeth d'Aulnières, an accomplice in the crime. In analyzing Hébert's representation of memory, and especially the way in which the text, using formal techniques, displays or imitates the functioning of memory processes themselves, this article

seeks to locate the novel in the genealogy of representations (both oral and literary) of “*fait divers*” between 1839 and 1970. Anne Hébert is both a direct heir of this genealogy, for family reasons, and, as a novelist, its critic. The purpose, then, is to show that the novel can be read as a representation of the way in which collective memory works in dealing with the traumatic events of which it preserves the traces.

+

MICHEL LACROIX DOUZE TEXTES BREFS SUR BELLEAU
(TWELVE SHORT TEXTS ABOUT BELLEAU)

The purpose of this article is to grasp Belleau in his scatteredness and resistance to totalization and conclusions. It explores his relation to administration, the bourgeoisie, and street spaces and codes through an examination of published and unpublished texts, essays, notebooks and poems. We encounter Belleau as a reader constantly willing to take the “hermeneutic leap”, to reopen interpretation—viewed as adventure and process of unsettlement—over and over again.

+

JULIEN LEFORT-FAVREAU PORTRAIT DE L'INTELLECTUEL «INTERMÉDIAIRE». ENGAGEMENT DE LA PAROLE ET DU GESTE CHEZ ANDRÉ BELLEAU
(PORTRAIT OF THE “INTERMEDIARY” INTELLECTUAL. ANDRÉ BELLEAU’S COMMITMENT THROUGH WORDS AND ACTIONS)

This article focuses on the idea of the intellectual in the theoretical and critical work of André Belleau. The word “intermediary” that we use to define the idea is associated, firstly, with the idea of the code as developed by Belleau in “Code social et code littéraire dans le roman québécois”, in which he emphasizes the intrinsically conflictual nature of the literary field and institution. “Intermediary” also evokes Belleau’s thinking about the various levels of culture: for Belleau, the intellectual’s role is to be a “transcoder”, i.e., a person able to interpret the political novelty of discourses. In short, Belleau develops a theory of the Québécois intellectual that creates an area of mediation between intellectual commitment and activism, between actions and words.

+

JONATHAN LIVERNOIS « UN COUP DÉLIVRÉ DE TRUDEAU... » À PROPOS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE ANDRÉ BELLEAU ET PIERRE VADEBONCOEUR
(1978-1985)

(“ONCE WE’RE RID OF TRUDEAU...” ABOUT THE CORRESPONDENCE BETWEEN ANDRÉ BELLEAU AND PIERRE VADEBONCOEUR [1978-1985])

André Belleau’s unpublished correspondence with Pierre Vadeboncoeur, from 1978 to Belleau’s death in 1986, provides elements of Belleau’s politics of literature. At the same time, it sheds light on the major political obstacle faced by his generation: the grip of Pierre Elliott Trudeau on French Canadian society. Through Bakhtinian

dialogism and Vadeboncoeur's ideas, Belleau is able to put forward a literary solution for the "Trudeau case", and at the same time to identify the aporias of such a solution.

+

PIERRE NEPVEU RABELAIS AU PLURIEL. ANDRÉ BELLEAU ET L'UNITÉ PERDUE
(RABELAIS IN THE PLURAL. ANDRÉ BELLEAU AND LOST UNITY)

The starting-point of this text is an experience shared by the author and André Belleau between 1966 and 1969 when, in the literature program at the Université de Montréal, they studied philology and attended a course on Rabelais taught by visiting professor Michael Baraz. The author argues that Belleau's recognition of the value of multiplicity and heterogeneity owes much to these teachings, but is not without problems. Although the work of Bakhtin, which at the time was not widely known, was later to support Belleau's festive and carnivalesque reading of Rabelaisian multiplicity, the possibility that multiplicity may lead to nonsense continued to arise. While Baraz turned to philosophers and especially Spinoza to deal with the problem of plurality, Belleau thought that multiplicity realizes itself according to an ethics of movement and that language itself, in its mobility and historic dynamism, is the place where this multiplicity comes to life. Such a vision confirms the importance for Belleau of philology, which sees language as a contingent process and as the product of a great number of events related to the mobility of peoples and the interaction of cultures.

+

MARIE PARENT TRAHIR BELLEAU, OU Y A-T-IL UNE INTELLECTUELLE
DANS LA SALLE?

(BETRAYING BELLEAU, OR IS THERE A FEMALE INTELLECTUAL IN THE ROOM?)

The work of André Belleau gives us the figure of an intellectual who thinks of himself, implicitly, in the masculine mode. Although he denies reproducing an exclusion based on gender difference, his thinking about Quebec's intellectual life and its debates makes very little room for women who express their view of culture and the social conditions by which it is determined. Many female scholars have documented how little space was given to women or feminism in Québécois journals of ideas during the 1960s and 1970s. The article studies, in some of Belleau's writings and in *Liberté* collective editorials, the ways in which female intellectuals were assigned a minor role—one that coincided with their uncertain status in Quebec's social discourse at the time. The article also examines the idea that the figure of the intellectual as conceived and embodied by Belleau may nonetheless be useful in building a feminist intellectual practice.

RESÚMENES

traducidos por Francine Bertrand González

+ + +

MICHELINE CAMBRON ANDRÉ BELLEAU À LA RADIO OU LA THÉORIE LITTÉRAIRE DIALOGUÉE

(ANDRÉ BELLEAU EN LA RADIO O LA TEORÍA LITERARIA DIALOGADA)

André Belleau publicó importantes trabajos sobre cuestiones de teoría literaria. La serie de emisiones “Regards neufs sur la littérature” (“Miradas nuevas sobre la literatura”) (Radio-Canadá, 1975), compuesta de entrevistas con eminentes críticos: Fayolle, Genette, Todorov, Deguy, Cohen, Leenhardt, Barbéris, Richard, Starobinski, Robert y Jauss, da fe del carácter profundamente heurístico del proceso de Belleau. Nos interesamos por la concepción de la literatura que elabora a lo largo de dichas emisiones, por su carácter dialogístico, en la óptica de Bajtín, y por los retos teóricos explicitados por André Belleau. Ya que la dimensión dialogística de la emisión propicia el trabajo sobre la duda, las ambigüedades y las aporías encuentran allí un vínculo de expresión que permite pasar de una historicidad que sirve de horizonte sobre el cual se proyecta el trabajo acerca de los discursos a una historicidad que sirve de anclaje a la subjetividad que se ve involucrada en la misma. Así pues, mostramos el papel que desempeña André Belleau en calidad de puente literario, pero también la originalidad de su pensamiento en el momento en que triunfa cierto estructuralismo.

+

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY ANDRÉ BELLEAU, LECTEUR DE NORBERT WIENER

(ANDRÉ BELLEAU, LECTOR DE NORBERT WIENER)

Se conoce poco el interés que muestra André Belleau por lo robots y los autómatas, y sobre todo por una ciencia en devenir, en el momento en que le prestaba su atención, esto es, la cibernética. En este artículo se estudia una serie de veintiséis emisiones radiofónicas que el ensayista preparó para la radio de Radio-Canadá y que se difundió entre noviembre de 1967 y abril de 1968, y sobre todo un texto corto titulado “Wiener et McLuhan” (“Wiener y McLuhan”), que muestra su interés por los trabajos y la escritura del matemático Norbert Wiener, fundador de dicha ciencia en los años 1940.

+

ROBERT DION ANDRÉ BELLEAU À L'ÉPREUVE DE L'ÉTRANGER. L'EXEMPLE DE L'ALLEMAGNE
(ANDRÉ BELLEAU ANTE LA PRUEBA DEL EXTRANJERO. EL EJEMPLO DE ALEMANIA)

A propósito de la revista *Liberté*, de la cual fue cofundador, André Belleau reiteró varias veces su carácter 'abierto' —no obstante una apertura paradójica, a la vez acogedora con el Otro y sin embargo centrada en sí misma. En el presente artículo, se trata de observar cómo Belleau transigió con la "prueba del extranjero" (Berman) mediante la referencia a una tradición extranjera, en este caso, la alemana. Al finalizar una trayectoria analítica que se alimenta principalmente de los archivos del ensayista (notas preparatorias, primeras versiones, apuntes de lectura, planes y apuntes de cursos, etc.), parece que, para Belleau, el recurso a Alemania, más patente en los márgenes y en la vertiente oral de su práctica que en la obra publicada, constituye una de las posibles vías de salida del determinismo "según el cual un quebequense no habla, en definitiva, más que de Quebec" (Dumont). Sin embargo, esta salida comporta el riesgo de aislarse y encontrarse sin comunidad, al igual que los escritores románticos marginados de las ciudades atomizadas de la Alemania de los siglos XVIII y XIX; Belleau trató constantemente de eludir este riesgo negociando una 'apertura' a la otredad cuya complejidad se analiza aquí.

+

FRANÇOIS DUMONT LA POÉSIE À DISTANCE
(LA POESÍA A DISTANCIA)

Aunque lo más probable es que André Belleau nunca escribió sino poemas de juventud, la poesía desempeñó un papel importante en su trayectoria y su pensamiento. Es preciso notar, en primer lugar, la pregnancia de la poesía en la revista *Liberté*, que fue para Belleau, tal y como lo recalca él mismo, un medio de aprendizaje determinante. Desde el punto de vista teórico, la poesía desempeña también un papel central, esta vez como un potenciador con relación a las definiciones de la literatura basadas en el género poético: marcado por el pensamiento de Mijaíl Bajtín, Belleau pone de relieve el dialogismo de la novela, pero también hace hincapié en la parte de ensayo de la literatura, dimensión que estaría oculta, debido a la dominación teórica de la poesía. En varios aspectos, la poesía adopta así la forma de un adversario. No obstante, sigue siendo para Belleau, a lo largo de su vida, una forma artística primordial, como lo demuestran sus traducciones de poemas de Nelly Sachs y como se ve en algunos artículos y en sus cuadernos de lectura.

+

ALEX GAGNON MÉMOIRE TRAUMATIQUE ET MÉMOIRE COLLECTIVE
DANS KAMOURASKA
(MEMORIA TRAUMÁTICA Y MEMORIA COLECTIVA EN KAMOURASKA)

Inspirada en un suceso de 1839, la novela *Kamouraska*, de Anne Hébert, narra un asesinato, no como un evento objetivo y exterior, sino como un acontecimiento

vivido y rememorado, de una forma decididamente traumática, por la heroína Élisabeth d'Aulnières, cómplice del crimen. Al analizar esta representación hebertina de la memoria, y más aún, la manera en que el texto, mediante procedimientos formales, exhibe o imita el funcionamiento mismo de los procesos memoriales, este artículo pretende reinscribir la novela en la genealogía de las representaciones (orales y literarias) de los sucesos acaecidos entre 1839 y 1970, genealogía de la cual Anne Hébert es a la vez la heredera directa, por motivos familiares, y la crítica, en calidad de novelista: se trata de mostrar, en pocas palabras, que se puede leer la novela como una representación del funcionamiento de la memoria colectiva frente a los acontecimientos traumáticos cuya huella conserva.

+

MICHEL LACROIX DOUZE TEXTES BREFS SUR BELLEAU
(DOCE TEXTOS BREVES SOBRE BELLEAU)

Captar a Belleau en su dispersión misma, su resistencia a la totalización y a las conclusiones: he aquí el objetivo de este artículo, que estudia, entre otros temas, su relación con la administración, la burguesía, el código y el espacio de la calle. Para ello, se estudian sus textos publicados e inéditos, ensayos, cuadernos y poemas. En ellos se descubre a un Belleau lector, constantemente dispuesto a dar 'el salto hermenéutico', a reactivar la interpretación, concebida como aventura, estremecimiento, indefinidamente.

+

JULIEN LEFORT-FAVREAU PORTRAIT DE L'INTELLECTUEL «INTERMÉDIAIRE». ENGAGEMENT DE LA PAROLE ET DU GESTE CHEZ ANDRÉ BELLEAU
(RETRATO DEL INTELLECTUAL 'INTERMEDIARIO'. COMPROMISO DE LA PALABRA Y DEL GESTO EN ANDRÉ BELLEAU)

El objetivo de este artículo es definir la noción de intelectual en la obra teórica y crítica de André Belleau. El término 'intermediario' que utilizamos para circunscribir esta noción remite, en primer lugar, a la noción de código, tal y como la desarrolló Belleau en "Code social et code littéraire dans le roman québécois" (Código social y código literario en la novela quebequense), donde pone de relieve el carácter intrínsecamente conflictivo del campo y de la institución literarios. Asimismo, el término intermediario remite a la reflexión que inicia Belleau sobre los diversos niveles de cultura: considera el papel del intelectual como el del 'transcodificador', es decir, aquel que sabe interpretar la novedad política de los discursos. En resumen, Belleau pone a punto una teoría del intelectual quebequense que acondiciona una zona de mediación entre el compromiso intelectual y la acción militante, entre el gesto y la palabra.

+

JONATHAN LIVERNOIS « UN COUP DÉLIVRÉ DE TRUDEAU... » À PROPOS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE ANDRÉ BELLEAU ET PIERRE VADEBONCOEUR (1978-1985)

(“UN GOLPE LIBERADO DE TRUDEAU...” A PROPÓSITO DE LA CORRESPONDENCIA ENTRE ANDRÉ BELLEAU Y PIERRE VADEBONCOEUR [1978-1985])

El estudio de la correspondencia inédita entre André Belleau y Pierre Vadeboncoeur, que abarca desde 1978 hasta la muerte del primero, en 1986, permite descubrir los signos de una política de la literatura en Belleau. Deja ver, a la vez, el principal obstáculo político de su generación, a saber, la influencia de Pierre Elliott Trudeau sobre la sociedad canadiense francesa. A través del dialogismo bajtiniano y las ideas de Vadeboncoeur, Belleau logra proponer una solución literaria al ‘Caso Trudeau’, identificando, al mismo tiempo, las aporías de semejante solución.

+

PIERRE NEPVEU RABELAIS AU PLURIEL. ANDRÉ BELLEAU ET L'UNITÉ PERDUE (RABELAIS EN PLURAL. ANDRÉ BELLEAU Y LA UNIDAD PERDIDA)

Este texto tiene como punto de partida una experiencia compartida, entre 1966 y 1969, por el autor del artículo y el mismo André Belleau: la asistencia a las clases de filología que formaban parte del programa de Letras en la Universidad de Montreal, así como a la asignatura dedicada a François Rabelais, impartida por el Profesor invitado Michaël Baraz. La hipótesis desarrollada es que la valorización de lo múltiple y lo heterogéneo en Belleau se debe en gran parte a dichos docentes, pero no deja de plantear problemas. Pese a que los trabajos de Bajtín, aún poco conocidos en aquella época, vinieron más adelante a apoyar la lectura festiva y carnavalesca de la multiplicidad de Rabelais que propone Belleau, no deja de asomar la posibilidad de que lo plural confine al contrasentido. Si bien Baraz recurre a filósofos, y principalmente a Spinoza, a fin de afrontar el problema de lo plural, Belleau piensa que lo múltiple se realiza dentro de una ética del movimiento y que el lenguaje, en su esfera de influencia y su dinamismo histórico, es su lugar de cumplimiento por excelencia. Es en ello donde se marca en él la herencia de la filología, que considera el idioma como un proceso contingente y como el producto de una multitud de hechos vinculados a la movilidad de los pueblos y a la interacción de las culturas.

+

MARIE PARENT TRAHIR BELLEAU, OU Y A-T-IL UNE INTELLECTUELLE DANS LA SALLE?

(TRAICIONAR A BELLEAU, O ¿HAY ALGUNA INTELECTUAL EN LA SALA?)

La obra de André Belleau esboza la figura de un intelectual que piensa implícitamente en masculino. Aunque se defiende de reconducir una exclusión basada en la diferencia sexual, su reflexión sobre la vida intelectual quebequense y los debates que la animan deja muy poco lugar a las participantes femeninas, al punto de vista de las mismas sobre la cultura y a las condiciones sociales que lo determinan. Numerosas

investigadoras han documentado el poco espacio otorgado a las mujeres o al feminismo en las revistas de ideas quebequenses durante las décadas de 1960 y 1970. Por lo tanto, se trata de estudiar, en algunos textos de Belleau y en ciertos editoriales colectivos de *Liberté*, las huellas de una minorización de las intelectuales que corresponde al estatus incierto de estas en el discurso social quebequense de aquella época. En una segunda etapa, se probará la hipótesis según la cual la figura del intelectual, tal y como la concibe y tal como la encarna Belleau, puede, a pesar de todo, contribuir a construir una práctica intelectual feminista.

BIOBIBLIOGRAPHIES

+ + +

DAVID BÉLANGER est étudiant au doctorat à l'UQAM. Sa thèse porte sur la représentation du discours de la littérature dans les fictions québécoises contemporaines. Il a écrit divers articles sur le roman québécois contemporain ainsi que sur l'institution littéraire acadienne et les fictions de l'écrivain, en France. Avec Cassie Bérard et Benoit Doyon-Gosselin, il a dirigé deux collectifs: *Les institutions littéraires en question dans la Franco-Amérique* (Presses de l'Université Laval, 2014) et *Portrait de l'artiste en intellectuel* (Nota bene, 2015). Il est également l'auteur d'un roman, *Métastases*, paru à L'instant même en 2014.

+

MICHELINE CAMBRON, professeure au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, consacre ses recherches et son enseignement à la littérature et à la culture québécoises des xix^e et xx^e siècles et a principalement travaillé sur les formes de l'utopie, les relations presse/littérature et les questions d'histoire littéraire et culturelle. Elle est également spécialiste des œuvres de Fernand Dumont et de Paul Ricœur. Elle a récemment dirigé, avec Gérard Langlade, *L'événement de lecture* (Nota bene, 2015) et, avec Dominic Hardy (avec la collaboration de Nancy Perron), *Quand la caricature sort du journal. Baptiste Ladébauche 1878-1957* (Fides, 2015).

+

ANNE CAUMARTIN est professeure agrégée au Département des humanités et des sciences sociales du Collège militaire royal de Saint-Jean. Elle est membre régulière du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et du groupe de recherche «La vie littéraire au Québec». Ses travaux portent sur l'essai et le roman québécois pour aborder la conception de la culture québécoise, les modalités de filiation, la notion de responsabilité en littérature et les relations entre mémoire et perspectives d'avenir.

+

NELSON CHAREST est professeur de poésie moderne à l'Université d'Ottawa. Il a publié aux éditions Nota bene un essai intitulé *Vaisseau, le grand poème*, un numéro de la revue *Études littéraires* portant sur *Le verset moderne* ainsi que le collectif *Genres littéraires et peinture*. Il a en outre publié des études sur Pierre Morency, Pierre Perrault, James Sacré, Coleridge, Nelligan, Loranger, Verlaine et Mallarmé, notamment. Il prépare un ouvrage sur la brièveté en poésie. Il a aussi publié aux éditions Le lézard amoureux un recueil intitulé *Les icônes démodées*.

+

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1991. Il s'intéresse à la représentation de la science dans la fiction et le discours social ainsi qu'à l'américanité, dans des perspectives sociocritique et épistémocritique. Il a été directeur des revues *Spirale* et *Voix et Images*, et a collaboré à de nombreuses émissions littéraires à la radio de Radio-Canada depuis 1986. Outre plusieurs comptes rendus, articles scientifiques et chapitres d'ouvrages, il a publié depuis 1989 plus de vingt-cinq livres (essais, fictions, anthologies, actes de colloques). Ses plus récentes publications sont *Le monstre au bistouri* (Dijon, Le murmure, coll. «Borderline», 2014), ainsi que *Requiem pour un couple épuisant et autres nouvelles* et *Les livres curieux*, tous deux publiés à Montréal en 2015 aux éditions Leméac.

+

ROBERT DION, professeur titulaire de littératures française et québécoise à l'Université du Québec à Montréal, s'intéresse aux fictions contemporaines et à la biographie littéraire. Récemment, il a ajouté à ses intérêts de recherche la question de l'écriture de la personne réelle en contexte de fiction. À titre de coéditeur scientifique, il a fait paraître en 2007, aux éditions Nota bene, un collectif ayant pour titre *Vies en récit. Formes littéraires et médiatiques de la biographie et de l'autobiographie*. Il a aussi publié une monographie intitulée *Une distance critique* (Nota bene, 2011) et, avec sa collègue Frances Fortier, un ouvrage ayant pour titre *Écrire l'écrivain. Formes contemporaines de la vie d'auteur* (Presses de l'Université de Montréal, 2010). Les ÉNS-Éditions ont publié en 2013, sous la direction conjointe de Robert Dion et de Frédéric Regard, *Les nouvelles écritures biographiques. La biographie d'écrivain dans ses reformulations contemporaines*. Depuis plus de quinze ans, il travaille par ailleurs sur les relations culturelles Québec-Allemagne, ce dont témoigne notamment son ouvrage *L'Allemagne de Liberté. Sur la germanophilie des intellectuels québécois* (Presses de l'Université d'Ottawa/Königshausen & Neumann, 2007).

+

FRANÇOIS DUMONT est professeur à l'Université Laval, où il dirige le Département de littérature, théâtre et cinéma. Il a surtout travaillé sur la poésie, sur l'essai, sur la poétique du recueil et du carnet et sur l'histoire littéraire du Québec. Il a notamment

publié *Usages de la poésie* (Presses de l'Université Laval, 1993), *La poésie québécoise* (Boréal, 1999), *Approches de l'essai. Anthologie* (Nota bene, 2003) et *Le poème en recueil* (Nota bene, 2010), en plus de cosigner, avec Michel Biron et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise* (Boréal, 2007). Il est aussi l'auteur de recueils de poèmes, dont *Brisures* (Le Noroît, 2005) et *Battements* (Le Noroît, 2017).

+

ALEX GAGNON est docteur en littératures de langue française de l'Université de Montréal, où il est aussi chargé de cours. Il a soutenu, en 2015, une thèse d'histoire culturelle et littéraire sur l'imaginaire social et les crimes et criminels célèbres au Québec aux *xix^e* et *xx^e* siècles. Cette thèse a fait l'objet, en 2016, d'une publication en livre dans la collection « Socius » des Presses de l'Université de Montréal (*La communauté du dehors*). Actuellement stagiaire postdoctoral à l'UQAM et à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Alex Gagnon est également l'auteur de *Nouvelles obscurités. Lectures du contemporain* (Del Busso éditeur, 2017), un recueil d'essais sur la société et la culture contemporaines tiré de ses interventions sur le blogue *Littéraires après tout*.

+

DANIEL GRENIER est traducteur et romancier. Il a fait paraître trois livres aux éditions Le Quartanier : *La solitude de l'écrivain de fond* (essai, 2017), *L'année la plus longue* (roman, 2015, Prix littéraire des collégiens, finaliste aux Prix du Gouverneur général et au Prix des libraires) et *Malgré tout on rit à Saint-Henri* (nouvelles, 2012). Il a publié chez divers éditeurs plusieurs traductions d'auteurs canadiens-anglais. Il a rédigé une thèse de doctorat à l'Université du Québec à Montréal sur l'histoire des représentations du romancier dans la fiction américaine du *xix^e* et du *xx^e* siècle. Il est présentement en stage postdoctoral à l'Université Laval, où il travaille sur la littérature afro-américaine et les romans de la Renaissance de Harlem.

+

MICHEL LACROIX est professeur au Département d'études littéraires à l'Université du Québec à Montréal et membre du collectif de rédaction de *La Vie littéraire au Québec* et du GREMLIN. Ses recherches portent sur les transferts culturels franco-québécois, les revues littéraires et la sociologie des médiations.

+

JULIEN LEFORT-FAVREAU est boursier postdoctoral Banting (CRSH) à l'Université de Sherbrooke et Bader fellow à l'Université Queen's. Il est détenteur d'un doctorat en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Il est membre du GREMLIN, membre associé du centre Figura et du GRELFA (Université de Toronto). Il est également directeur des pages littéraires du cahier critique de la revue *Liberté*.

+

JONATHAN LIVERNOIS est professeur adjoint au Département des littératures de l'Université Laval. Il est membre régulier du CRILCQ et directeur de l'Espace De Saint-Denys-Garneau.

+

BENOÎT MELANÇON est professeur au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, blogueur et essayiste. Dix-huitiémiste de formation (*Diderot épistolier*, 1996), il travaille actuellement surtout sur les questions de langue au Québec et sur les rapports entre culture et sport. Il a notamment reçu le prix André-Laurendeau pour les sciences humaines de l'Association francophone pour le savoir et le prix Georges-Émile-Lapalme, la plus haute distinction du gouvernement du Québec en matière de rayonnement et de qualité de la langue française. Ses plus récents livres sont *Langue de puck. Abécédaire du hockey* (2014), *Le niveau baisse! (et autres idées reçues sur la langue)* (2015) et *L'Oreille tendue* (2016). Au fronton de son blogue, *L'Oreille tendue* (oreilletendue.com), se trouve une phrase d'André Belleau : « Nous n'avons pas besoin de parler français, nous avons besoin du français pour parler. »

+

PIERRE NEPVEU est poète, essayiste, romancier et professeur émérite de l'Université de Montréal. Depuis 1971, il a publié plusieurs recueils de poèmes, surtout aux Éditions du Noroît, dont *Romans-fleuves*, *Lignes aériennes*, *Les verbes majeurs* et, son plus récent, *La dureté des matières et de l'eau*, paru en 2015. Outre des essais consacrés à la littérature québécoise et aux littératures d'Amérique, comme *L'écologie du réel* et *Intérieurs du Nouveau Monde*, il a consacré de nombreux travaux à la poésie et il est notamment l'auteur, avec Laurent Mailhot, de l'anthologie *La poésie québécoise des origines à nos jours*, qui a connu plusieurs rééditions. Il est également l'auteur d'une biographie, *Gaston Miron. La vie d'un homme*, parue en 2011.

+

MARIE PARENT a complété un doctorat en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse porte sur les représentations du chez-soi dans les fictions nord-américaines depuis 1945. Elle est membre du comité de rédaction de *Liberté* depuis 2014 et enseigne la littérature au niveau collégial.

+

LUCIE ROBERT est membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et enseigne la littérature québécoise à l'Université du Québec à Montréal. Codirectrice de *La vie littéraire au Québec, 1764-1947*

(Presses de l'Université Laval, six volumes parus depuis 1991), elle dirige l'équipe de recherche «Interdisciplinarité, multidisciplinarité et transdiscursivité dans la vie artistique au Québec (1895-1948)». Son plus récent ouvrage, *Apprivoiser la modernité théâtrale. La pièce en un acte. De la Belle Époque à la Crise*, est paru chez Nota bene en 2012.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

APPEL D'ARTICLES

La revue *Voix et Images* publie des articles sur tout aspect de la littérature québécoise (analyse d'une œuvre, d'un auteur, d'une époque, d'un genre, d'une problématique). Les articles (16 à 20 pages) doivent respecter le protocole de rédaction de la revue décrit sur notre site Web et être accompagnés d'un résumé d'environ 800 caractères, espaces comprises, et d'une notice biobibliographique de 7 à 9 lignes. Le tout doit nous parvenir par courriel, en pièces jointes, à l'adresse voix.images@uqam.ca. Tous les textes sont évalués par au moins deux spécialistes. Ce processus est anonyme et exige six mois en moyenne. La revue contacte les auteurs dès que les résultats de l'évaluation sont disponibles.

PROPOSITION DE DOSSIER

Toute proposition de dossier consacré à un auteur québécois ou à une problématique doit nous parvenir par courriel (voix.images@uqam.ca) et comprendre toutes les informations suivantes : le nom des responsables du dossier et de leurs institutions d'attache ; le titre (même provisoire) du dossier, la liste des collaborateurs (que leur participation soit confirmée ou non), une table des matières ainsi qu'une description brève mais précise du contenu : corpus, problématique ou thématique, enjeux, etc. Un dossier d'auteur doit aussi comprendre un entretien, un court inédit et une bibliographie (de l'œuvre et de la production critique). Le dossier compte généralement de 100 à 125 pages (double interligne). La proposition sera soumise au comité de rédaction de la revue, qui l'évaluera à l'occasion de l'une de ses trois réunions annuelles.

Prière d'envoyer toute correspondance à la revue par courrier ou par courriel à : **ANNE ÉLAINE CLICHE**, directrice, *Voix et Images*, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3P8 ou voix.images@uqam.ca.



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Littérature

COLLECTION De Vives Voix

COLLECTION DE VIVES VOIX

Publiée par les Presses de l'Université du Québec et la revue *Voix et Images*, la collection « De vives voix » réunit en un volume une sélection critique d'articles sur un auteur ou une problématique parus dans la revue *Voix et Images*. En redonnant accès à des textes marquants, elle révèle l'évolution du discours critique sur les écrivains et les courants majeurs de la littérature québécoise.



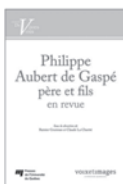
201 PAPIER

LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS EN REVUE

Sous la direction de Shawn Huffman* et Lucie Robert

L'ouvrage offre un portrait historique et critique des pratiques d'écriture destinées au théâtre, telles qu'elles ont été traitées par les collaborateurs de la revue *Voix et Images*. Les 15 études qui le composent, parues entre 1974 et 2009, permettent de saisir le caractère singulier de cette écriture, appréhendée dans son rapport à la littérature aussi bien que dans son rapport à la scène, autour de quelques auteurs majeurs.

2014 | 248 pages | 978-2-7605-4081-0



201 PAPIER

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ PÈRE ET FILS EN REVUE

Sous la direction de Rainier Grutman* et Claude La Charité

Philippe Aubert de Gaspé, le père comme le fils, sont assurément les premiers auteurs classiques de la littérature québécoise. Les neuf études reproduites dans ce recueil, parues entre 1972 et 2010 dans la revue *Voix et Images*, abordent l'œuvre de ces auteurs selon des approches et des perspectives fort variées, allant de la narratologie à la psychanalyse et de l'analyse du discours à la génétique littéraire.

2013 | 176 pages | 978-2-7605-3682-1



201 PAPIER

GABRIELLE ROY EN REVUE

Sous la direction de Lori Saint-Martin

Auteure d'une douzaine de romans et de recueils de nouvelles, ainsi que d'une vaste autobiographie, Gabrielle Roy (1909-1983) a marqué la littérature québécoise. Son œuvre a fait l'objet de très nombreuses études critiques, tant au Québec qu'au Manitoba, au Canada anglais et à l'étranger. Les études réunies ici portent sur ses grands romans comme sur ses textes plus intimistes, sur ses contes pour enfants et sur ses nombreux inédits, qui éclairent d'une lumière singulière les livres publiés. Diverses perspectives critiques – entre autres psychanalytique, sociocritique, féministe, formelle – donnent à voir les multiples facettes de sa production littéraire. À ce recueil d'articles présentés chronologiquement s'ajoute une bibliographie des principaux travaux sur Roy publiés en d'autres lieux.

2011 | 220 pages | ISBN 978-2-7605-3324-0



20^e PAPIER

SAINT-DENYS GARNEAU EN REVUE

Sous la direction de François Dumont
et André-Anne Giguère

Auteur de poèmes, d'un journal, de quelques articles et de plusieurs lettres, Hector de Saint-Denis Garneau (1912-1943) est reconnu comme l'un des principaux écrivains de la littérature québécoise. Son œuvre a suscité un grand nombre de commentaires, des plus élogieux aux plus critiques, et une multitude d'interprétations. Si plusieurs critiques se sont attachés au personnage mythique que Garneau est rapidement devenu, d'autres se sont davantage penchés sur les textes eux-mêmes, comme on l'observe dans la plupart des articles parus dans la revue *Voix et Images*. Les études rassemblées dans le présent volume explorent diverses perspectives, qui vont du comparatisme à la sociocritique. À ce recueil d'articles présentés chronologiquement s'ajoute une bibliographie des principaux travaux sur Garneau publiés en d'autres lieux.

2010 | 194 pages | ISBN 978-2-7605-2684-6



20^e PAPIER

ANNE HÉBERT EN REVUE

Sous la direction de Janet M. Paterson et Lori Saint-Martin

Le présent recueil d'articles témoigne des multiples facettes de l'œuvre d'Anne Hébert (1916-2003) auxquelles se sont intéressés, entre 1975 et 2002, les collaborateurs de la revue *Voix et Images*. Ces derniers ont proposé des lectures très différentes des articles, selon une approche narrative, psychanalytique ou féministe. Parmi les constantes, la captivité intérieure et le désir de libération constituent une dualité thématique importante de la production d'Anne Hébert. Les études que l'on trouvera réunies ici conservent toute leur pertinence et forment une excellente introduction à cette œuvre majeure des lettres québécoises, laquelle ne cesse de fasciner les lecteurs et les critiques du monde entier.

2006 | 244 pages | ISBN 2-7605-1371-8



20^e PAPIER

RÉJEAN DUCHARME EN REVUE

Sous la direction d'Élisabeth Haghebaert
et Élisabeth Nardout-Lafarge

Réjean Ducharme, né en 1941, a créé une œuvre inépuisable qui, tour à tour, enchante ou inquiète, exprime quelque chose d'essentiel sur la société et l'époque, mais qui résiste à l'analyse. Elle constitue presque un passage obligé de la critique au Québec. Les études réunies ici, choisies parmi une production abondante, portent surtout sur les romans de Ducharme. Outre la dimension ludique du langage, l'une des principales caractéristiques de son écriture, elles font ressortir la complexité de sa création littéraire.

2006 | 216 pages | ISBN 2-7605-1401-3



20^e PAPIER

HUBERT AQUIN EN REVUE

Sous la direction de Jacinthe Martel et Jean-Christian Pleau

Acclamée par la critique, l'œuvre de l'écrivain et intellectuel Hubert Aquin (1929-1977) figure parmi les plus commentées de la littérature québécoise. Tant sa richesse formelle que sa valeur symbolique le justifient. Le présent ouvrage propose une sélection de textes critiques publiés sur une période de trente années, en privilégiant les études récentes. Le premier numéro de *Voix et Images*, justement consacré à Hubert Aquin, contenait une de ses rares entrevues, ici reproduite aux côtés de documents inédits.

2006 | 200 pages | ISBN 2-7605-1402-1

voixetimages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Distribution

Canada : Prologue inc.
Belgique : Patrimoine SPRL

France : SODIS / AFPU-Diffusion
Suisse : Servidis SA

Les Presses de l'Université du Québec reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada et du Conseil des Arts du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition. Elles remercient également la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier.



418 657-4399 | puq@puq.ca

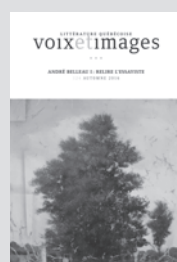
Plus de
1 300 livres
à feuilleter

PUQ.CA



**Presses
de l'Université
du Québec**

L'étude de la littérature québécoise en accès numérique libre



Tous les articles publiés dans la revue depuis la création
de *Voix et Images du pays* en 1967 sont maintenant
librement accessibles en format numérique.

Ainsi, tout en poursuivant la publication imprimée
de ses trois numéros par année, la revue assure la diffusion
de plus de **20000** pages d'articles sur les œuvres
et les auteurs québécois.



Visitez le site www.erudit.org/revue/vi



éruDIT VOIXetimages

UQÀM
Université du Québec à Montréal

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS
CINÉMA
CRÉATION LITTÉRAIRE
CULTURE ET SOCIÉTÉ
HISTOIRE ET PATRIMOINE
LITTÉRATURE
THÉÂTRE ET MUSIQUE
THÉORIES ET ANALYSES

ART LE SABORD | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC MEDIA | INTER | VIE DES ARTS | ZONE OCCUPÉE

24 IMAGES | CINÉ-BULLES | CINÉMAS | SÉQUENCES

BRÈVES LITTÉRAIRES | CONTRE-JOUR | ESTUAIRE | EXIT |

JET D'ENCRE | LES ÉCRITS | MÖBIUS | VIRAGES | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

À BÂBORD! | L'ACTION NATIONALE | LIBERTÉ | L'INCONVÉNIENT | NOUVEAU PROJET | NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME |

QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS

CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | MAGAZINE GASPÉSIE

LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIVRE D'ICI | LURELU | NUIT BLANCHE | SPIRALE

CIRCUIT | JEU REVUE DE THÉÂTRE | LES CAHIERS DE LA SQRM

ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN | ÉTUDES LITTÉRAIRES | INTERMÉDIALITÉS | TANGENCE | VOIX ET IMAGES

LES REVUES
CULTURELLES QUÉBÉCOISES
SODEP.QC.CA

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

GLOBE

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES QUÉBÉCOISES

École des médias

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, Succursale Centre-ville

Montréal (Québec), Canada H3C 3P8

courriel : contact@revueglobe.ca

<http://www.revueglobe.ca>

PRÉSENTE DANS PLUS DE 20 PAYS

Volume 18

2015

Numéro 1

L'ANTISÉMITISME AU QUÉBEC

Introduction. L'antisémitisme au Québec • Pierre Ancil et Ira Robinson

Influence et rayonnement international d'Adrien Arcand • Hugues Théorêt

La contribution des conservateurs à la longue survie des organisations fascistes d'Adrien Arcand. Un élément d'explication • Jonathan Tremblay

L'Église catholique québécoise face à l'antisémitisme des années 1930 • Alexandre Dumas

« Personne n'est antisémite, mais tout le monde est opposé à l'immigration ».

Les discours des responsables politiques québécois sur les réfugiés juifs, 1938-1945 • Sandra Dubé

Le Congrès juif canadien et l'hostilité à l'immigration juive dans l'immédiat après-guerre (1945-1948) • Antoine Burgard

René Lévesque. La haine du préjugé racial et de l'antisémitisme • Jean-François Beaudet

« Maîtres chez eux ». La grève des internes de 1934 revisitée • Ira Robinson

***Le Devoir* et les Juifs. Complexités d'une relation sans cesse changeante (1910-1963)** • Pierre Ancil

ÉTUDES LIBRES

Le docteur Rieux d'Albert Camus : un mentor au Québec, de la réalité à la fiction cinématographique • Sophie Bastien

Vers une société nouvelle. Fernand Dumont, Michel de Certeau et les années soixante-huit • Daniel Poitras

PERSPECTIVE

Le pluralisme religieux à l'épreuve de l'antisémitisme • Yolande Cohen

RECENSIONS

PARUTIONS RÉCENTES EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

Directeur : Pierre Barrette

Coordonnatrice à l'édition : Marie Fortin

Comité de rédaction : Micheline Cambron, Linda Cardinal, Daniel Chartier, Karine Collette, Guy Lachapelle

Responsable des comptes rendus : Stéfany Boisvert

On peut se procurer la revue
en s'adressant au secrétariat : contact@revueglobe.ca

CiNéMAS

Cinemas est une revue universitaire essentiellement consacrée aux études cinématographiques. Elle entend diffuser des travaux théoriques ou analytiques visant à stimuler une réflexion pluridisciplinaire sur un objet protéiforme en croisant différentes approches, méthodes et disciplines (esthétique, sémiotique, histoire, communications, sciences humaines, histoire de l'art, etc.). Une attention particulière est accordée aux recherches visant à analyser les mutations en cours, tant au sein des pratiques créatrices que des discours théoriques.

La télévision... selon Jean-Christophe Averty

Volume 26, numéros 2-3, printemps 2016

Présentation

**André Gaudreault
et Viva Paci**

Influences et trajectoire professionnelle :
de l'enfance à l'entrée à la RTF (1928-1952)

Sylvie Pierre

Le jazz à la télévision française dans les années 1950 :

du didactisme des premières représentations
aux expérimentations de Jean-Christophe Averty

**Gilles Mouëllic
Joris Guibert**

Uscopie électronique. Muabilité & simultanéité

Du renoncement à la couleur à une esthétique et à
une éthique du noir et blanc : Averty dans ses œuvres

François Jost

« Un jeu bête et méchant » : l'art du détournement
du poste de télévision (1963-1964)

Caroline Tron-Carroz

Les utopies électroniques de Paik et d'Averty :

investigations et expérimentations télévisuelles

Marc Plas

The American Connection: Jean-Christophe Averty
and his U.S. TV Contemporaries

Lynn Spigel

Abonnement annuel:

Canada : individuel 40 \$; étudiant 25 \$; institutionnel 75 \$;
Autres pays : individuel 50 \$; étudiant 35 \$; institutionnel 90 \$

Chaque numéro simple :

Canada : 18 \$; autres pays : 22 \$

Chaque numéro double :

Canada : 25 \$; autres pays : 30 \$

Abonnez-vous en ligne : www.revue-cinemas.info

Revue Cinémas

Université de Montréal, Pavillon Lionel-Groulx,
C.P. 6128, succursale Centre-ville,
Montréal (Québec), Canada H3C 3J7.
Tél. : 514 343-6111 (poste 3684) et téléc. : 514 343-2393.
Adresse électronique : cinemas@histart.umontreal.ca



Littérature *canadienne*

Un périodique de critique et d'analyse

Appel de textes rédigés en français

La revue publie des poèmes ainsi que des comptes rendus et des articles critiques en français portant sur des oeuvres littéraires canadiennes. Cependant nous ne publions pas de fiction narrative.

Pour soumettre des textes en français à
Littérature canadienne, visitez notre site :
www.canlit.ca/submit

Pour annoncer dans *littérature canadienne*

Aux éditeurs et aux périodiques désireux de réserver une annonce publicitaire dans nos pages, nous signalons qu'il reste de l'espace disponible dans notre numéro sur Gabrielle Roy, à paraître prochainement.

Veuillez contacter nos services de vente :
Matthew Gruman
www.canlit.ca/mediakit
cl.info@ubc.ca

*Littérature
canadienne*
Université de la
Colombie-Britannique
Buchanan E158
1866 Main Mall
Vancouver, BC
V6T 1Z1
Tél: 604.822.2780
Fax: 604.822.5504
can.lit@ubc.ca
www.canlit.ca



Littérature canadienne tient à remercier vivement le Fonds du Canada pour les magazines (FCM) pour son aide financière.

LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE VOUS PASSIONNE ?

ABONNEZ-VOUS À *lettres québécoises*

Entrevues, portraits d'auteurs, critiques
et comptes rendus de romans, de recueils
de nouvelles et de poésie, d'essais et plus !



Conseil des arts
et des lettres
Québec

Canada



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



1 AN / 4 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
----------	-------------

Canada 30\$	Canada 40\$
-------------	-------------

États-Unis 45\$	États-Unis 60\$
-----------------	-----------------

Étranger 60\$	Étranger 80\$
---------------	---------------

2 ANS / 8 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
----------	-------------

Canada 50\$	Canada 70\$
-------------	-------------

États-Unis 75\$	États-Unis 100\$
-----------------	------------------

Étranger 100\$	Étranger 135\$
----------------	----------------

3 ANS / 12 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
----------	-------------

Canada 72\$	Canada 95\$
-------------	-------------

États-Unis 108\$	États-Unis 144\$
------------------	------------------

Étranger 144\$	Étranger 192\$
----------------	----------------

Les prix sont toutes taxes comprises
et sont sujets à changement sans préavis.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Ci-joint ☐ Chèque ☐ Visa ☐ Mastercard

N° _____ Exp. _____

Signature _____ Date _____

Voix & Images

ATTENTION : SVP libeller votre chèque à : SODEP / Lettres québécoises

RETOURNER À : SODEP • Service d'abonnement • Lettres québécoises
C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9
tél. : 514-397-8670 • téléc. : 514-397-6887 • abonnement@sodep.qc.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

Des analyses approfondies et variées sur la production ancienne et contemporaine;
des entrevues avec des écrivains du Québec et des inédits; des chroniques sur l'actualité.

Direction

Anne Élane Cliche

Comité de rédaction

Luc Bonenfant, Jane Everett, Dominique Garand,
Stéphane Inkel, Michel Lacroix et Jean Morency

NUMÉROS DISPONIBLES: Raoul DUGUAY (I, 2); Gérard BESSETTE (I, 3); Fernand LEDUC (II, 1); Jean ÉTHIER-BLAIS (II, 3); Pierre PERRAULT (III, 3); Rina LASNIER (IV, 1); Louis-Philippe HÉBERT (IV, 3); Yves THÉRIAC (V, 2); Jean-Claude GERMAIN (VI, 2); Philippe HAECK (VI, 3); Adrien THÉRIO (VII, 1); Jacques FERRON (VIII, 3); Guy DUFRESNE (IX, 1); Roland GIGUÈRE (IX, 2); Monique BOSCO (IX, 3); Yolande VILLEMAIRE (XI, 3; 33); Yves BEAUCHEMIN (XII, 3; 36); Suzanne LAMY (XIII, 1; 37); Roger DES ROCHES (XIII, 2; 38); PRATIQUES ILLICITES (XV, 2; 44); Gilbert LA ROCQUE (XV, 3; 45); LES CORRESPONDANTS LITTÉRAIRES D'ALFRED DESROCHERS (XVI, 1; 46); Jovette MARCHESSAULT (XVI, 2; 47); François CHARRON (XVI, 3; 48); Louky BERSIANIK (XVII, 1; 49); L'ÂGE DE LA CRITIQUE, 1920-1940 (XVII, 2; 50); Paul-Marie LAPOINTE (XVII, 3; 51); LES ÉCRITURES MASCULINES (XVIII, 1; 52); Francine NOËL (XVIII, 2; 53); LIONEL GROULX ÉCRIVAIN (XIX, 1; 55); SCIENCE ET FICTION AU QUÉBEC: l'émergence d'un savoir (XIX, 3; 57); ARCHÉOLOGIE DU LITTÉRAIRE AU QUÉBEC (XX, 2; 59); André BROCHU (XX, 3; 60); Gilles HÉNAULT (XXI, 1; 61); Suzanne JACOB (XXI, 2; 62); LE BAVARDAGE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE (XXI, 3; 63); Henri-Raymond CASGRAIN (XXII, 2; 65); Gilbert LANGEVIN (XXII, 3; 66); Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA (XXIII, 1; 67); LA CENSURE 1920-1960 (XXIII, 2; 68); LE RÉCIT LITTÉRAIRE DES ANNÉES QUATRE-VINGT ET QUATRE-VINGT-DIX (XXIII, 3; 69); Yves PRÉFONTAINE (XXIV, 1; 70); POÉSIE QUÉBÉCOISE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE (XXIV, 2; 71); LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE SOUS LE REGARD DE L'AUTRE (XXIV, 3; 72); RÊVER L'ENFANCE. LITTÉRATURE ET PSYCHANALYSE (XXV, 1; 73); LE CHAMP LITTÉRAIRE DE LA JEUNESSE AU CARREFOUR DE LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE (XXV, 2; 74); Normand CHAURETTE (XXV, 3; 75); Denise DESAUTELS (XXVI, 2; 77); GÉNÉALOGIES DU PATRIOTE 1837-1838 (XXVI, 3; 78); Fernand DUMONT (XXVII, 1; 79); LA SOCIABILITÉ LITTÉRAIRE (XXVII, 2; 80); Daniel POLIQUIN (XXVII, 3; 81); Noël AUDET (XXVIII, 1; 82); Monique LARUE (XXVIII, 2; 83); Gilles CYR (XXVIII, 3; 84); Claire MARTIN (XXIX, 1; 85); LE LABORATOIRE DE L'ÉCRITURE: MANUSCRITS ET VARIANTES (XXIX, 2; 86); France DAIGLE (XXIX, 3; 87); LE PSEUDONYME AU QUÉBEC (XXX, 1; 88); LES AVATARS DU BIOGRAPHIQUE (XXX, 2; 89); LA LITTÉRATURE ANGLO-QUÉBÉCOISE (XXX, 3; 90); FIGURES ET CONTRE-FIGURES DE L'ORIENTALISME (XXXI, 1; 91); Gilles ARCHAMBAULT (XXXI, 2; 92); Élise TURCOTTE (XXXI, 3; 93); Denis VANIER (XXXII, 1; 94); FÉMININ/MASCULIN. JEUX ET TRANSFORMATIONS (XXXII, 2; 95); LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE QUÉBÉCOIS ET SES MODÈLES EUROPÉENS (XXXII, 3; 96); Michel Marc BOUCHARD (XXXIII, 1; 97); Michel BEAULIEU (XXXIII, 2; 98); GERMAINE GUÈVREMONT. NOUVELLES SURVENANCES (XXXIII, 3; 99); Pierre NEPVEU (XXXIV, 1; 100); Louise DUPRÉ (XXXIV, 2; 101); TRAJECTOIRES DE L'AUTEUR DANS LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN (XXXIV, 3; 102); Herménégilde CHIASSON (XXXV, 1; 103); DE L'ANTHOLOGIE (XXXV, 2; 104); LES MÉMORIALISTES QUÉBÉCOIS DU XIX^e SIÈCLE (XXXV, 3; 105); NARRATIONS CONTEMPORAINES AU QUÉBEC ET EN FRANCE: REGARDS CROISÉS (XXXVI, 1; 106); Dany LAFERRIÈRE (XXXVI, 2; 107); ROMANCIERS «FRANÇAIS» AU QUÉBEC, «CANADIENS» EN FRANCE (XXXVI, 3; 108); Marie-Claire BLAIS (XXXVII, 1; 109); LA GUERRE DANS LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE (XXXVII, 2; 110); Nicole BROSSARD (XXXVII, 3; 111); RELECTURES D'HUBERT AQUIN (XXXVIII, 1; 112); Louis DANTIN (XXXVIII, 2; 113); Michael DELISLE (XXXVIII, 3; 114); THÉÂTRE ET MÉDIAS (XXXIX, 1; 115); VOIX DE FEMMES DES ANNÉES 1930 (XXXIX, 2; 116); LES ESSAIS QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS AU CONFLUENT DES DISCOURS (XXXIX, 3; 117); Daniel DANIS (XL, 1; 118); POÈTES ET POÉSIES EN VOIX AU QUÉBEC (XX^e-XXI^e SIÈCLES) (XL, 2; 119); André MAJOR (XL, 3; 120); Louis HAMELIN (XLI, 1; 121); LA RÉVOLUTION LITTÉRAIRE DES ANNÉES 1940 AU QUÉBEC (XLI, 2; 122); DESTINS DE L'HÉRITAGE CATHOLIQUE (XLI, 3; 123); ANDRÉ BELLEAU I: RELIRE L'ESSAYISTE (XLII, 1; 124); ANDRÉ BELLEAU II: LE TEXTE MULTIPLE (XLII, 2; 125).

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

(INCLUANT LES TAXES ET/OU LES FRAIS DE PORT ET DE MANUTENTION)

QUÉBEC/CANADA

1 AN (3 NUMÉROS): étudiant **30 \$** _____
individu **50 \$** _____
institution **125 \$** _____

ÉTRANGER

1 AN (3 NUMÉROS): étudiant **45 \$** _____
individu **70 \$** _____
institution **150 \$** _____

ABONNEMENT

(taxes et/ou frais de poste inclus)

Je désire m'abonner (me réabonner) à partir du vol. _____

OU DU VOLUME COURANT _____

1 TOTAL POUR L'ABONNEMENT = _____ \$

ACHAT DE NUMÉROS

(19 \$, taxes incluses)

Je désire recevoir les numéros suivants: _____

Frais de port et de manutention = 6,00 \$

SOUS-TOTAL = _____ \$

2 TOTAL POUR L'ACHAT DE NUMÉROS = _____ \$

1 + 2 GRAND TOTAL = _____ \$

JE PAIE PAR :

☐ chèque*

☐ mandat postal*

☐ Visa

N° _____ exp. ____/____

☐ Mastercard

N° _____ exp. ____/____

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROVINCE/ÉTAT _____

PAYS _____ CODE POSTAL _____

COURRIEL _____

* LES CHÈQUES OU MANDATS DOIVENT ÊTRE FAITS À L'ORDRE DE: SODEP (VOIX ET IMAGES) ET TRANSMIS À L'ADRESSE: SODEP (SERVICE DES ABONNEMENTS), C.P. 160, SUCCURSALE PLACE D'ARMES, MONTRÉAL (QUÉBEC), H2Y 3E9. TÉLÉPHONE: 514.397.8670, COURRIEL: ABONNEMENT@SODEP.QC.CA, SITE INTERNET: WWW.SODEP.QC.CA

UQÀM

Achevé d'imprimer en mars deux mille dix-sept
sur les presses de



Gatineau (Québec), Canada.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

voixetimages

+ + +

125 HIVER 2017

DOSSIER

André Belleau : le texte multiple

¶ DAVID BÉLANGER, JEAN-FRANÇOIS CHASSAY et MICHEL LACROIX

Portrait de l'intellectuel « intermédiaire ». Engagement de la parole et du geste
chez André Belleau ¶ JULIEN LEFORT-FAVREAU

Trahir Belleau, ou Y a-t-il une intellectuelle dans la salle ? ¶ MARIE PARENT

La poésie à distance ¶ FRANÇOIS DUMONT

André Belleau, lecteur de Norbert Wiener ¶ JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

André Belleau à la radio ou La théorie littéraire dialoguée ¶ MICHELINE CAMBRON

André Belleau à l'épreuve de l'étranger. L'exemple de l'Allemagne ¶ ROBERT DION

« Un coup délivré de Trudeau... » À propos de la correspondance entre André Belleau
et Pierre Vadeboncoeur (1978-1985) ¶ JONATHAN LIVERNOIS

Rabelais au pluriel. André Belleau et l'unité perdue ¶ PIERRE NEPVEU

Douze textes brefs sur Belleau ¶ MICHEL LACROIX

Bibliographie d'André Belleau ¶ BENOÎT MELANÇON

ÉTUDE

Mémoire traumatique et mémoire collective dans *Kamouraska* ¶ ALEX GAGNON

CHRONIQUES

Essais/Études Territoires féconds ¶ ANNE CAUMARTIN

Roman Sous la neige et les bombes ¶ DANIEL GRENIER

Poésie Dense est l'air ¶ NELSON CHAREST

Dramaturgie Comédie, la mal-aimée ¶ LUCIE ROBERT

LIVRES REÇUS

RÉSUMÉS

ABSTRACTS

RESÚMENES

BIOBIBLIOGRAPHIES

La revue *Voix et Images* est entièrement
publiée sur du papier recyclé 100 %
post-consommation.



19 \$ TTC

ISSN 0318-9201



9 770318 920000

25